This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

JOHN GRAHAM BROOKS

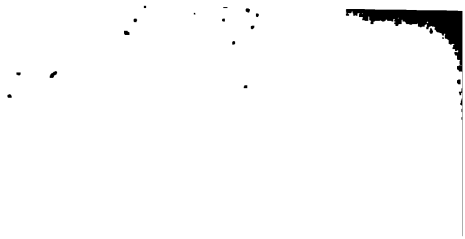
VARD COLLEGE LIBRARY

MÉMOIRES

DU DUC

DE SAINT-SIMON

XIV



PARIS — IMPRIMERIE ARNOUS DE RIVIÈRE
RUE RACINE, 26

MÉMOIRES

DU DUC

DE SAINT-SIMON

PUBLIÉS PAR

MM. CHÉRUEL ET AD. REGNIER FILS

ET COLLATIONNÉS DE NOUVEAU POUR CETTE ÉDITION

SUR LE MANUSCRIT AUTOGRAPHE

AVEC UNE NOTICE DE M. SAINTE-BEUVE

14

TOME QUATORZIÈME

PARIS

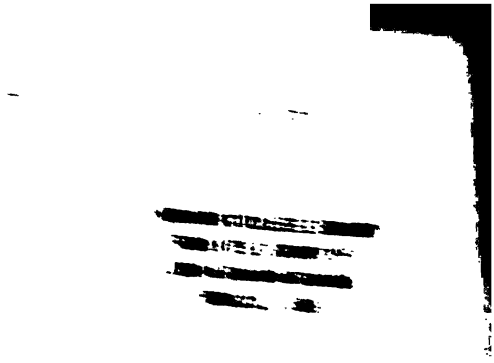
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1874

Tous droits réservés

7-2.



MÉMOIRES

DE SAINT-SIMON.

CHAPITRE PREMIER.

ıc d'Orléans, prêt à se rendre sur les états, se trouve
ncu- par le mémoire, et on n'entend plus parler d'états
ux. — Mémoire sur les finances annoncé par le duc de
:s. — M. le duc d'Orléans me parle du mémoire; d'un comité
es finances; me propose à deux reprises d'en être, dont je
ıse fortement. — Le duc de Noailles lit son mémoire en plu-
conseils de régence; quelle cette pièce. — Je suis bom-
ı du comité au conseil de régence, où, malgré mes excuses,
ois ordre d'en être. — Monsieur de Fréjus obtient personnel-
ıt l'entrée du carrosse du Roi, où jamais évêque non pair, ni
)teur, ni sous-gouverneur n'étoit entré, lesquels sous-gouver-
l'obtiennent aussi. — Dispute sur la place du carrosse entre
:cepteur et le sous-gouverneur, qui la perd. — Mariage de
el avec M^lle^ le Blanc; de Flamarens avec M^lle^ de Beauvau; de
zerne avec M^me^ de la Varenne; du marquis d'Harcourt avec
e Barbezieux, dont le duc d'Albret veut épouser la sœur et y
: des obstacles. — Arouet à la Bastille, connu depuis sous le
de Voltaire. — Mort du vieux prince palatin de Birkenfeld. —
de la duchesse douairière d'Elbœuf. — Mort de M. de Montba-
— Mort de la fameuse M^me^ Guyon. — Six mille [francs] de pen-
au maréchal de Villars. — Dix mille francs de pension au duc
issac; six mille francs de pension à Blancmesnil, avocat géné-
Canillac lieutenant général de Languedoc. — Duel à Paris de
de et de Brillac, dont il n'est autre chose. — Je fais acheter ce
ınt unique en tout, qui fut nommé *le Régent*.

ortai mon mémoire dès qu'il fut achevé, et tel de
ain que je l'avois écrit, tant j'étois pressé, par la
que j'en ai dite, de le montrer à M. le duc d'Orléans.
ume le surprit par la promptitude. Je le lui lus tout

rez tome I, p. 19, tome X, p. 5, etc.

lus qu'à retarder, embarrasser et accrocher leur
les princes du sang à presser le Régent de la
et ce prince, piqué enfin de voir son autorité si
ent-mise en compromis par la hardie déclaration
de Mme du Maine de ne reconnoître pour juges
toi majeur ou les états généraux, prit le parti de
c'est ce qui a été raconté.
c de Noailles, de son côté, chercha aussi d'autres
nts sur les finances, mais surtout pour mettre sa
à couvert. Il fit travailler à un long mémoire,
re lu par lui au conseil de régence, où il fut lon-
t annoncé. J'ai déjà fait remarquer, et par des
s évidents, qu'avec tout son esprit, la multitude
ntinuelle movibilité[1] de ses idées et de ses vues
uccédoient et se chassoient successivement ou en
. en partie sur toutes sortes de sujets, de choses
atières, le rendoient incapable d'aucun travail par
ie, ni d'être jamais content de ceux qu'il faisoit
qu'il faisoit refondre (c'étoit son terme) jusqu'à
ceux dont il se servoit. C'est ce qui fit attendre
emps ce mémoire après l'avoir annoncé et, autant
put, préparé à l'admirer.
ou dix jours avant qu'il parût au conseil de

Noailles vouloit avec plus de loisir et d'étendue sa gestion et l'état des finances, et consulter c sur les choses qu'il y proposeroit pour en suivre l que ce comité s'assembleroit chez le chancelier, vouloit que j'en fusse.

Je témoignai au Régent ma surprise et ma répu je le fis souvenir de mon incapacité sur les fina mon dégoût pour cette matière, de ma situation duc de Noailles. Je l'assurai que je ne pourrois êt comité que comme une [personne] nulle, qui n'en rien, à qui on feroit accroire tout ce qu'on voudr j'y serois parfaitement inutile, que j'y perdrois u infini, et que je le suppliois de m'en dispenser. Il et moi aussi, me dit force louanges sur mon espri capacité quand je voudrois bien prendre la peine loir m'appliquer et entendre, et sur mon impartial le duc de Noailles quand il s'agissoit de traiter avec lui, dont il avoit été souvent témoin et cha répondis brusquement que ces louanges étoient b bonnes, mais que je n'étois pas encore assez s m'en laisser engluer, et qu'en deux mots, il ne n suaderoit pas d'aller ouvrir la bouche et de grand pour n'entendre rien à ce qui se diroit et propose que ce n'étoit pas la peine d'avoir refusé les finance opiniâtrément que j'avois fait, pour m'aller après dans un comité de finances, où je ne comprendro du tout. Le Régent me vit si résolu qu'il ne répliqua et me mit sur d'autres affaires.

Quatre jours après, travaillant avec lui, il me r encore du comité, et qu'il vouloit que j'en fus répondis que je croyois lui avoir dit de si bonnes ra auxquelles même, à la fin, il n'avoit plus répondu j'avois compté n'en plus ouïr parler; que je n'avo les mêmes à lui alléguer, dont je ne me départiroi J'ajoutai qu'étant avec le duc de Noailles hors de mesures, même de la moindre bienséance, je ne co nois pas quel plaisir il trouvoit à nous mettre vis-à-v

l'autre dans un examen de sa conduite et des proposi-
ns qui seroit long, et qui nous exposeroit très-aisément
es choses qui embarrasseroient la compagnie, et qui
ut-être l'embarrasseroient lui même; et comment il
alloit donner cette contrainte au duc de Noailles, qui
rement y en auroit plus que moi. « Mais, me dit-il, c'est
duc de Noailles lui-même qui desire que vous en soyez,
i m'en a prié et qui m'en presse. — Monsieur, repris-je,
ilà la dernière folie. A-t-il oublié, et vous aussi, comme
l'ai mené et traité, je ne sais combien de fois, tant en
rticulier devant vous qu'en plein conseil de régence?
uel goût peut-il prendre à des scènes où il a toujours
oyé le dos et fait un si misérable personnage, et vous de
nner lieu à les multiplier? » Je parlai tant et si bien, du
oins si fort, que cela finit comme la première fois. Le
égent me parla d'autres choses, et je m'en crus enfin
uitte et débarrassé.

Mais je fis mes réflexions sur la singularité de ce desir
u duc de Noailles que je fusse de ce comité, et tout ce
ue j'en pus comprendre, c'est que l'ivresse de la beauté
le ce qu'il comptoit d'y exposer emporteroit mon suffrage,
dont il se pareroit plus que d'aucun autre par la manière
dont nous étions ensemble. Il avoit affecté plusieurs fois
de se louer de mon impartialité en affaires quand je
m'étois trouvé de son avis, et quand il m'étoit arrivé
quelquefois de le soutenir, même contre d'autres au con-
seil de régence, ou en particulier entre quatre ou cinq
chez M. le duc d'Orléans. Je crus donc que l'espérance du
même succès, et du poids que ce manque total de ména-
gement que j'avois pour lui, donneroit à sa besogne[1].
Mais comme une funeste expérience m'avoit appris
jusqu'où pouvoit aller la noirceur et la profondeur de
cette caverne, je me sus extrêmement bon gré d'avoir su
m'en préserver.

Trois ou quatre jours après cette dernière conversa-

1. Cette phrase inachevée est conforme au texte du manuscrit.

s-instamment de m'en dispenser. « Monsieur, »
. le duc d'Orléans d'un ton honnête, mais de
t c'est l'unique fois qu'il l'ait pris avec moi,
une fois, je vous prie d'en être, et s'il faut vous
je vous l'ordonne. » Je m'inclinai sur la table
ement fort en colère, et lui repartis : « Monsieur,
le maître; il ne me reste qu'à obéir; mais au
us me permettrez d'attester tous ces Messieurs
pugnance et de l'aveu public que je fais de mon
e et de mon incapacité sur les finances, par con-
de mon inutilité dans le comité. »
ent me laissa achever, puis, sans me rien dire
e, nomma le duc de la Force, le maréchal de
le duc de Noailles, le maréchal de Besons, Pelle-
sy, l'archevêque de Bordeaux et le marquis
qui tous s'inclinèrent à leurs noms et ne dirent

olloque avec le Régent avoit attiré sur moi les
tous, et je remarquai de l'étonnement sur leurs
M. de Noailles eut l'air fort content, et bavarda
sur le bon choix et sur ce qu'il espéroit de ces
es, puis se mit à rapporter, car le samedi étoit
le finance à la régence.
it pu éviter cette bombe, par tout ce que j'avois
m'en garantir, je ne crus pas devoir en montrer
in, et donner ce plaisir au duc de Noailles, ni
tirer misérablement l'oreille pour l'assiduité au
t l'exactitude aux heures.
sembloit trois fois la semaine au moins, entre
quatre heures, et duroit rarement moins de trois
on se mettoit en rang des deux côtés de la table,
t du vide d'une table longue comme au conseil
ice, mais dans des fauteuils, le chancelier seul au
vis-à-vis de lui une table carrée pour les papiers
le Noailles, et lui assis derrière. Comme ce comité
moins trois mois, il n'est pas temps d'en dire ici
ge, mais bien de revenir au courant, depuis si

[redacted] [redacted]

longtemps i [redacted] ières qui
emporter de l'être.

C'étoit plus que jamais le temps des entre
étranges et les plus nouvelles. Monsieur de
sous- urs prétendirent entrer dans
où j is in temps ils n'avoien
le l er ce que les sous-gouver
carrosse des princes,
C rai. Mais jamais M. de
Beauvillier pour lui,
deux dans l'a que l'on a vue. Saume
entrepr c in germain du duc de Beau
commencé à y rer en son absence, et al
gouverneur y est de telle nécessité que, sa
sur aucun, il y m roit de préférence à qui
mais le gouve ur présent, il est effacé, et
est remplie. Neanmoins Saumery y monta
Beauvillier présent, mais tellement à la de
qu'il faisoit à chaque fois des excuses, et so
de Beauvillier pour lui, de ce qu'il ne pouvo
à la portiere à cause de son ancienne blessu
qui ne lui permettoit pas de le ployer. J'ai vu
fois, moi dans le carrosse. Je n'y ai jamais vu
trois sous-gouverneurs. Le hasard apparen
cela; et toujours avec cette excuse ne mo
pénultième pour se mettre au devant, et le
plissoit de son côté la portière, où il ne se
mettre. Entrer dans le carrosse et manger a
est de même droit, mais comme il n'y avoit
sion où les princes fils de Monseigneur mang
personne, cela facilita l'effronterie de Sau
Fénelon étoit bien de qualité à l'un et à l'a
étoit précepteur, qui portoit exclusion, et
rien à faire auprès du prince que pour l'é
n'y en a point en carrosse, point de nécessit
entrer comme pour le sous-gouverneur et
gouverneur; de plus il étoit prêtre, puis

vec le Roi, et je les y ai vus au siége de Namur.
onsieur d'Orléans, bien mieux avec le Roi que
de Reims, n'a eu l'honneur de manger avec lui,
ue l'archevêque de Reims, duc et pair, l'avoit
et tant qu'il lui plaisoit. Ainsi, nul exemple pour
teur d'entrer dans le carrosse, et un très-foible
-gouverneur, parce que, quelque grands que
fils de France, il y a bien loin encore du Roi à

oins M. le duc d'Orléans, qui faisoit litière de
oses, accorda l'entrée du carrosse à un sous-
ur et à Monsieur de Fréjus. Il est vrai qu'il
ourage de lui dire que ce n'étoit que person-
t et point comme précepteur ni comme évê-
u sait à quels excès et à quelle lie le car-
l'honneur de manger avec le Roi ont été depuis

te grâce sourdit une dispute de préférence et
ance dans le carrosse entre le précepteur et le
verneur. Comme ils n'y étoient jamais entrés
n temps, la question étoit toute nouvelle et sans
. Il est vrai que le précepteur n'a rien à dire au
verneur, et que leurs fonctions sont toutes indé-
s et séparées; mais le précepteur au moins est

a plus que cette branche des palatins outre les deux
torales.

n même temps mourut la duchesse douairière d'El-
uf d'une longue suite de maux qu'elle avoit gagnés
son mari, mort depuis longtemps. J'ai assez souvent IV.
lé d'elle, pour qu'il ne me reste plus rien à en dire.
e n'étoit pas fort âgée.

M. de Montbazon, fils aîné de M. de Guémené, et
ndre sans enfants de M. de Bouillon, mourut jeune et
igadier d'infanterie, de la petite vérole.

Une autre personne, bien plus illustre par les éclats I.
l'elle avoit faits, quoique d'étoffe bien différente, ne fit
s le bruit qu'elle auroit fait plus tôt. Ce fut la fameuse
me Guyon. Elle avoit été longtemps exilée en Anjou
puis le fracas et la fin de toutes les affaires du quié-
sme. Elle y avoit vécu sagement et obscurément sans
us faire parler d'elle; depuis huit ou dix ans elle avoit
btenu d'aller demeurer à Blois, où elle s'étoit conduite
e même, et où elle mourut sans aucune singularité,
omme elle n'en montroit plus depuis ces derniers exils;
ort dévote toujours et fort retirée, et approchant sou-
ent des sacrements. Elle avoit survécu à ses plus illustres
rotecteurs et à ses plus intimes amis.

Le maréchal de Villars, gorgé de toutes espèces de
iens, n'eut pas honte de prendre, ni M. le duc d'Or-
éans de lui donner, six mille francs de pension, pour
e dédommager de ses prétentions sur la vallée de Bar-
elonnette, disputée au gouvernement de Provence
ar la Feuillade, comme gouverneur de Dauphiné,
ui fut jugée devoir être de ce dernier gouverne-
ent.

Le maréchal de Villeroy obtint en même temps pour le
duc de Brissac, qui étoit fort mal à son aise, dix mille
francs de pension. Quelque temps après, Blancmesnil,
avocat général, frère du président Lamoignon, eut aussi
une pension de six mille francs; et Canillac eut pour rien
la lieutenance générale de Languedoc, de vingt mille

[illegible]

reporter chez lui. Ce fut un grand vacarm
et sa femme, qui prétendoient de la commodit
pour leur métier, étoient déjà levés pour l
furent témoins du combat. Ils habillèrent;
rassa beaucoup: on les enleva: on cacha C
fuit de l'hôtel de Noailles, là tout auprès,
avoit beaucoup d'amis considérables, tout s
pagne pour lui. Les Grammonts, les Noailles,
premier président et bien d'autres en firen
affaire: et le Regent n'avoit pas moins d
de l'en tirer. Il en coûta du temps, des
l'argent: et l'affaire s'en alla en fumée.
cela, Contade guérit. A la fin de tout, Cont
parurent une fois au Parlement pour la fo
s'en parla plus. Néanmoins on voulut
hommes si peu compatibles, et qui se ren
souvent par la nécessité de leurs emplois.
ment de l'île d'Oléron vaqua. Il est bon, ma
résidence : cela le fit donner à Brillac.

Par un événement extrêmement rare, un
mines de diamants du Grand Mogol trouv

ourrer un dans le fondement, d'une grosseur pro-
ise, et, ce qui est le plus merveilleux, de gagner le
de la mer, et de s'embarquer sans la précaution qu'on
anque jamais d'employer à l'égard de presque tous
assagers dont le nom ou l'emploi ne les en garantit
qui est de les purger et de leur donner un lavement,
leur faire rendre ce qu'ils auroient pu avaler ou se
er dans le fondement. Il fit apparemment si bien
n ne le soupçonna pas d'avoir approché des mines
aucun commerce de pierreries. Pour comble de for-
, il arriva en Europe avec son diamant. Il le fit voir
usieurs princes, dont il passoit les forces, et le porta
n en Angleterre, où le roi l'admira sans pouvoir se
udre à l'acheter. On en fit un modèle de cristal en
leterre, d'où on adressa l'homme, le diamant et le
èle parfaitement semblable à Law qui le proposa au
ent pour le Roi. Le prix en effraya le Régent, qui
sa de le prendre.

aw, qui pensoit grandement en beaucoup de choses,
vint trouver consterné, et m'apporta le modèle. Je
ivai comme lui qu'il ne convenoit pas à la grandeur
roi de France de se laisser rebuter par le prix d'une
e unique dans le monde et inestimable, et que plus
potentats n'avoient osé y penser, plus on devoit se
der de le laisser échapper. Law, ravi de me voir penser
la sorte, me pria d'en parler à M. le duc d'Orléans.
at des finances fut un obstacle sur lequel le Régent
sta beaucoup. Il craignoit d'être blâmé de faire un
at si considérable, tandis qu'[on] avoit tant de peine à
venir aux nécessités les plus pressantes et qu'il falloit
ser tant de gens dans la souffrance. Je louai ce senti-
nt; mais je lui dis qu'il n'en devoit pas user pour le
s grand roi de l'Europe comme pour un simple parti-
er, qui seroit très-répréhensible de jeter cent mille
ics pour se parer d'un beau diamant, tandis qu'il
roit beaucoup et ne se trouvoit pas en état de satis-
e; qu'il falloit considérer l'honneur de la couronne et

ne lui pas laisser manquer l'occasion unique mant sans prix, qui effaçoit ceux de toute l'E c'étoit une gloire pour sa régence, qui dureroi qu'en tel état que fussent les finances, l'épar refus ne les soulageroit pas beaucoup, et que la en seroit très-peu perceptible. Enfin je ne qu M. le duc d'Orléans, que je n'eusse obtenu que l seroit acheté.

Law, avant de me parler, avoit tant représen chand l'impossibilité de vendre son diamant au l'avoit espéré, le dommage et la perte qu'il sou le coupant en divers morceaux, qu'il le fit ven deux millions avec les rognures en outre qui s nécessairement de la taille. Le marché fut co sorte. On lui paya l'intérêt des deux millions j qu'on lui pût donner le principal, et en attend deux millions de pierreries en gage qu'il garderoi entier payement des deux millions.

M. le duc d'Orléans fut agréablement trompé applaudissements que le public donna à une acq si belle et si unique. Ce diamant fut appelé *le* Il est de la grosseur d'une prune de la reine Claud forme presque ronde, d'une épaisseur qui répo volume, parfaitement blanc, exempt de toute tach et paillette, d'une eau admirable, et pèse plus cents grains. Je m'applaudis beaucoup d'avoir Régent à une emplette si illustre.

CHAPITRE II.

Le Czar vient en France, et ce voyage importune. — O la haine personnelle du Czar pour le roi d'Angleterre. – ambassadeur de Russie en France; quel. — Motifs e du Czar, qui veut, puis ne veut plus, être catholique. réflexion sur Rome. — Il est reçu à Dunkerque par les du Roi, et à Calais par le marquis de Nesle; il est en to avec toute sa suite; on lui rend partout les mêmes honn

a nourriture. — Le Régent visite le Czar. — Le Roi visite le
cérémonie. — Le Czar visite le Roi en toute pareille céré-
— Le Czar voit les places du Roi en relief. — Le Czar visite
, qui l'avoit envoyé complimenter, puis à l'Opéra avec M. le
léans, qui là lui sert à boire. — Le Czar aux Invalides. —
uchesse de Berry et Mme la duchesse d'Orléans, perdant espé-
ouïr parler du Czar, envoient enfin le complimenter; il ne
e les princes du sang en rien, et trouve mauvais que les
es du sang prétendissent qu'il les visitât. — Il visite Mme la
e de Berry; dîne avec M. le duc d'Orléans à Saint-Cloud, et
me la duchesse d'Orléans au Palais-Royal; voit le Roi comme
rd aux Tuileries. — Le Czar à Versailles. — Dépense pour
— Il va à Petit-Bourg et à Fontainebleau, voit en revenant
et par hasard Mme la princesse de Conti un moment, qui y
neurante. — Le Czar va passer plusieurs jours à Versailles,
et Marly; voit Saint-Cyr, fait à Mme de Maintenon une visite
te. — Je vais voir le Czar chez d'Antin tout à mon aise sans
connu; Madame la Duchesse l'y va voir par curiosité; il en
i; il passe devant elle, la regarde, et ne fait ni la moindre
ni semblant de rien. — Présents. — Le Régent va dire adieu
, lequel va dire adieu au Roi sans cérémonie, et reçoit chez
du Roi de même. — Départ du Czar, qui ne veut être accom-
e personne; il va trouver la Czarine à Spa. — Le Czar visite
it; personnes présentées au Czar. — Maréchal de Tessé com-
ous les officiers du Roi servants le Czar. — Le Czar, en
s'attendrit sur la France et sur son luxe; il refuse tacite-
Régent, qui, à la prière du roi d'Angleterre, desiroit qu'il
es troupes du Meckelbourg; il desire ardemment de s'unir
rance, sans y pouvoir réussir, à notre grand et long dom-
ar l'intérêt de l'abbé du Bois et l'infatuation de l'Angleterre.
ent transmise à ses successeurs.

si fort appliquée à connoître. La singularité du
France d'un prince si extraordinaire m'a paru
n'en rien oublier, et la narration de n'être pe
rompue. C'est par cette raison que je la place i
plus tard qu'elle ne devroit l'être dans l'ordre
mais dont les dates rectifieront le défaut.

On a vu en son temps diverses choses de ce n
ses différents voyages en Hollande, Allemagn
Angleterre et dans plusieurs parties du Nord;
ces voyages et quelques choses de ses actions
de sa politique, de sa famille. On a vu aussi
venir en France dans les dernières anné
fit honnêtement détourner. N'ayar
voulant contenter sa curiosité, et il
le prince Kurakin, son ambassadeur
Pays-Bas où il étoit pour ven

moyen de n'en pas paroître
fût bien volontiers p
à le défrayer; l'embarras p
prince et si clairvoya
avec un reste de mœurs bar
d'une conduite fort d
pleins de capric
et eux très-délicat
qu'ils prétendent leur être

avec le roi d'Angleterre en
jusqu'à l'indecence,
qu'elle étoit personnelle, ce qui n
avec le roi d'An
publique, et que l'interêt personnel de l'a
portoit fort indecemment aussi jusqu'à la
La passion dominante du Czar etoit de ren
florissants par le commerce. Il y avoit fai
quantité de canaux pour le faciliter. Il y en eut u
lequel il eut besoin du concours du roi d'Angleterre

; cette haine, qui a duré toute leur vie et dans
.ve aigreur.
n étoit d'une branche de cette ancienne maison
llons, qui avoit longtemps porté les couronnes
gne, de Danemark, de Norwége et de Suède.
ın grand homme bien fait, qui sentoit fort la
r de son origine, avec beaucoup d'esprit, de tour
ruction. Il parloit assez bien françois et plusieurs
; il avoit fort voyagé, servi à la guerre, puis été
en différentes cours. Il ne laissoit pas de sentir
: Russe, et l'extrême avarice gâtoit fort ses talents.
et lui avoient épousé les deux sœurs, et en avoient
un fils. La Czarine avoit été répudiée et mise
couvent près de Moscou, sans que Kurakin se
i de cette disgrâce. Il connoissoit parfaitement
ître, avec qui il avoit conservé de la liberté,
nfiance et beaucoup de considération; en der-
u, il avoit été trois ans à Rome, d'où il étoit
ı Paris ambassadeur. A Rome, il étoit sans
re et sans affaires que la secrète pour laquelle
r l'y avoit envoyé comme un homme sûr et

ıonarque, qui se vouloit tirer lui et son pays de

s, de manière qu'il ne lui en restât plus sur le parti
nroit à prendre.

fut dans ce dessein qu'il choisit le prince Kurakin,
les lumières et l'intelligence lui étoient connues,
aller à Rome sous prétexte de curiosité, dans la vue
seigneur de cette qualité s'ouvriroit l'entrée chez
'il y avoit de meilleur, de plus important et de plus
gué à Rome, et qu'en y demeurant, sous prétexte
aimer la vie et de vouloir tout voir à son aise et
rer à son gré toutes les merveilles qui y sont rassem-
en tant de genres, il auroit loisir et moyen de
nir parfaitement instruit de tout ce qu'il vouloit
ir. Kurakin y demeura, en effet, trois ans mêlé avec
avants d'une part, et avec la meilleure compagnie de
re, d'où peu à peu il tira ce qu'il voulut apprendre
d'autant plus de facilité que cette cour triomphe de
prétentions temporelles, de ses conquêtes en ce
re, au lieu de les tenir dans le secret. Sur le rapport
et fidèle que Kurakin en fit au Czar, ce prince poussa
soupir en disant qu'il vouloit être maître chez lui, et
en pas mettre un plus grand que soi, et oncques
uis ne songea à se faire catholique.

'els sont les biens que les papes et leur cour font à
glise, et qu'ils procurent aux âmes dont ce vicaire de
us-Christ, qui les a rachetées, est le grand pasteur, et
nt sur la sienne il répondra au souverain Pasteur, qui
déclaré à saint Pierre comme aux autres apôtres que
n royaume n'est pas de ce monde, et qui demanda à ces
ux frères, qui le voulurent prendre pour juge de leur
fférend sur leur héritage, qui l'avoit établi sur eux en
tte qualité, et qui ne s'en voulut point mêler, quoique
fût une bonne œuvre que d'accorder deux frères, pour
seigner aux pasteurs et aux prêtres par un si grand
emple et si précis, qu'ils n'ont aucun pouvoir ni aucun
oit sur le temporel par quelque raison que ce puisse
re, et qu'ils sont essentiellement exclus de s'en
êler.

ce fait du Czar sur Rome, le prince Ku
est pas caché. Tout ce qui l'a connu le lui
j'ai mangé chez lui et lui chez moi, et je l
tenu et ouï discourir avec plaisir sur
choses.

Le Régent, averti par lui de la prochai
... par la côte maritime, env
... chevaux, carrosses, voitur
... avec du Libois, un des g
... dont j'ai quelquefois par
... Dunkerque, le défrayer
... suite, et lui faire rend
... Roi même. Le nom
... à son voyage. Il
... s'assemblèrent

... la politesse ...
... M. le duc d'Orléans ...

... emme qui avoit toujours ...
... aires à M. le duc d'Orléans
... un fort sur le pied ...
... avoit pris un air de retraite.
... appartement aux Incurables. Il
... Camaldules, près de Grosbois.
... de quoi loger toute sa mais
... entre cette maison de ville
campagne. Il donnoit dans l'une et d

aller que jusqu'à Beaumont au-devant de lui.
temps on fit préparer l'hôtel de Lesdiguières
ar et sa suite, dans le doute qu'il n'aimât mieux
on particulière, avec tous ses gens autour de
Louvre. L'hôtel de Lesdiguières étoit grand et
hant à l'Arsenal, et appartenoit au maréchal de
ui logeoit aux Tuileries. Ainsi la maison étoit
e que le duc de Villeroy, qui n'étoit pas homme
ain, l'avoit trouvée trop éloignée pour y loger.
ubla entièrement et très-magnifiquement des
lu Roi.
échal de Tessé attendit un jour le Czar à Beau-
ut hasard pour ne le pas manquer. Il y arriva
li 7 mai sur le midi. Tessé lui fit la révérence à
e de son carrosse, eut l'honneur de dîner avec
l'amener le jour même à Paris.
t entrer dans Paris dans un carrosse du maré-
s sans lui, avec trois de ceux de sa suite. Le
le suivoit dans un autre. Il descendit à neuf
soir au Louvre, entra partout dans l'apparte-
a Reine mère. Il le trouva trop magnifiquement
éclairé, remonta tout de suite en carrosse et s'en

[illegible] souvent à [illegible] près lui.
[illegible] de sa suite.
[illegible] personnes de toutes les [illegible]
[illegible] de gens [illegible]
[illegible] leurs emplois, qui [illegible]

[illegible] d'esprit, fort [illegible]
[illegible] et de [illegible]
[illegible] et si [illegible]
[illegible] amitié [illegible]

[illegible] par son ext[illegible]
[illegible] gouvern[illegible]
[illegible] celle [illegible]
[illegible] dont les [illegible]
[illegible] savante,
[illegible] qui brilla [illegible]
justesse, la vive [illegible] de son esprit
[illegible] de ses lumi[illegible]
[illegible] continuellement [illegible]. Il all[illegible]
[illegible] la majesté la [illegible]
[illegible] la plus [illegible]
[illegible] quand il [illegible]
[illegible] une politesse qui
[illegible] maître partic[illegible]
[illegible] les personnes. [illegible]
[illegible] mais
[illegible] de cette ancie[illegible]
[illegible] ses manièr[illegible]
[illegible] incertaines,
[illegible] contraint ni contredit sur pas une : sa [illegible]
peu descendu, beaucoup moins ce qui la sui[illegible]
aussi avec un découvert d'audace et d'u[illegible]
chez soi ; ce qu'il se proposoit de voir ou de [illegible]
dans l'entière indépendance des moyens qu[illegible]
cer à son plaisir et à son mot ; le desir de v[illegible]

e ou dehors. Cette aventure arriva à Mme de Ma-
ıi étoit allée là bayer, dont il mena le carrosse
ıe et dans d'autres lieux de campagne, qui
étonnée de se trouver à pied. Alors c'étoit
:hal de Tessé et à sa suite, dont il s'échap-
, à courir après, quelquefois sans le pouvoir

un fort grand homme, très-bien fait, assez
visage assez de forme ronde; un grand front;
sourcils; le nez assez court sans rien de trop,
: bout; les lèvres assez grosses; le teint rou-
›run; de beaux yeux noirs, grands, vifs, per-
:n fendus; le regard majestueux et gracieux
prenoit garde, sinon sévère et farouche, avec
ne revenoit pas souvent, mais qui lui démon-
ux et toute la physionomie, et qui donnoit de
. Cela duroit un moment, avec un regard égaré
, et se remettoit aussitôt. Tout son air marquoit
sa réflexion et sa grandeur, et ne manquoit
certaine grâce. Il ne portoit qu'un col de toile,
que ronde, brune, comme sans poudre, qui ne
as ses épaules, un habit brun, justaucorps uni,
d'or, veste, culotte, bas, point de gants ni de
s, l'étoile de son ordre sur son habit et le cor-
essous, son habit souvent déboutonné tout à

qui couloit de source, et toutefois mêlée de
alité de rang, et légèrement de supériorité
ut cela se fit très-distinctement sentir. Il
oi, il en parut charmé, et il en persuada
le. Il l'embrassa à plusieurs reprises. Le
s-joliment son petit et court compliment.
ine, le maréchal de Villeroy, et ce qui se
distingué fournirent à la conversation.
ra un petit quart d'heure. Le Czar accompa-
comme il l'avoit reçu, et le vit monter en

11 mai, le Czar alla voir le Roi entre quatre
ures. Il fut reçu du Roi à la portière de son
conduit de même, eut la droite sur le Roi
n étoit convenu de tout le cérémonial avant
l'allât voir. Le Czar montra les mêmes grâces
ne affection pour le Roi, et sa visite ne fut pas
que que celle qu'il en avoit reçue; mais la foule
t fort.

t allé dès huit heures du matin voir les places
des Victoires et de Vendôme, et le lendemain il
l'Observatoire, les manufactures des Gobelins

... du Roi, dont Hasfeld avec ... les honneurs. Le marechal de Villars ... pour la même raison avec quelques ... Il examina fort longtemps tous ... beaucoup d'endroits du Louvre ... dans le jardin des Tuileries, dont ... monde. On travailloit alors au ... examina fort cet ouvrage, et y demeura ... Il alla voir Madame au Palais ... complimenter par son chevalier ... le reçut comme elle ... d'Orléans l'y vint prendre po... dans sa grande loge, tous deux ... avec un grand tapis. Que... n'y auroit ... apporta un gr... Régent se leva. la ... un sourire et ... sa ... qui porte ... sans se le ... s'en all... Le ... carrosse de louage, ...

: la journée avec beaucoup de choses qu'il lui fit
ichant la marine.
'edi 19, il s'occupa de plusieurs ouvrages et
s. Mme la duchesse de Berry et Mme la duchesse
ns, à l'exemple de Madame, envoyèrent le matin
nenter le Czar par leurs premiers écuyers. Elles
ent toutes trois espéré un compliment, ou même
ite. Elles se lassèrent de n'en point entendre par-
à la fin se ravisèrent. Le Czar répondit qu'il iroit
ıercier Des princes et princesses du sang, il ne
ıbarrassa pas plus que des premiers seigneurs de
, et ne les distingua pas davantage. Il avoit trouvé
s que les princes du sang eussent fait difficulté de
oir, s'ils n'étoient assurés qu'il rendroit une visite
ncesses du sang, ce qu'il rejeta avec grande hau-
ellement qu'aucune d'elles ne le virent que par
tés, en voyeuses[1], excepté Mme la princesse de Conti
sard. Tout cela s'expliquera dans la suite.
i 20 mai, il devoit aller dîner à Saint-Cloud, où M. le
)rléans l'attendoit avec cinq ou six courtisans seule-
mais un peu de fièvre qu'il eut la nuit l'obligea
n de s'envoyer excuser.

Comptant partir vers le 16 juin, il demanda des
pour ce temps-là à Charleville, dans le dessein
cendre la Meuse.

Samedi 22, il fut à Bercy chez Pajot d'Ons
principal directeur de la poste, dont la maison e
de toutes sortes de raretés et de curiosités, ta
relles que mécaniques. Le célèbre P. Sébastien, c
étoit. Il s'y amusa tout le jour, et y admira p
belles machines.

Le dimanche 23 mai, il fut dîner à Saint-Cl
M. le duc d'Orléans l'attendoit; il vit la maiso
jardins, qui lui plurent fort; passa, en s'en reto
au château de Madrid, qu'il visita, et alla de
Mme la duchesse d'Orléans au Palais-Royal, où,
beaucoup de politesses, il ne laissa pas de
un grand air de supériorité, ce qu'il avoit bien
marqué chez Madame et chez Mme la duch
Berry.

Lundi 24, il alla aux Tuileries de bonne heure,
que le Roi fût levé. Il entra chez le maréchal de V
qui lui fit voir les pierreries de la couronne. Il les
plus belles et en plus grand nombre qu'il ne p
mais il dit qu'il ne s'y connoissoit guère. Il tém
faire peu de cas des beautés purement de riche
d'imagination, de celles surtout auxquelles il ne p
atteindre. De là, il voulut aller voir le Roi, qui
côté venoit le trouver chez le maréchal de Villero
fut compassé exprès pour que ce ne fût point un
marquée, mais comme de hasard. Ils se rencon
dans un cabinet, où ils demeurèrent. Le Roi, qui
un rouleau de papier à la main, le lui donna, et
que c'étoit la carte de ses États. Cette galanteri
fort au Czar, dont la politesse et l'air d'amitié et d
tion furent les mêmes, avec beaucoup de grâces, n
majesté et d'égalité.

L'après-dînée il alla à Versailles, où le maréc
Tessé le laissa au duc d'Antin, chargé de lui en fa

urs. L'appartement de Madame la Dauphine étoit
é pour lui, et il coucha dans la communication de
gneur le Dauphin, père du Roi, qui fait à cette
des cabinets pour la Reine.
li 25, il avoit parcouru les jardins, et s'étoit em-
sur le canal dès le grand matin, avant l'heure
voit donnée à d'Antin pour se rendre chez lui.
tout Versailles, Trianon et la Ménagerie. Sa prin-
suite fut logée au château. Ils menèrent avec eux
moiselles, qu'ils firent coucher dans l'appartement
it Mme de Maintenon, tout proche de celui où le
ouchoit. Bloin, gouverneur de Versailles, fut extrê-
nt scandalisé de voir profaner ainsi ce temple de la
ie, dont la déesse et lui, qui étoient vieux, l'auroient
ins autrefois. Ce n'étoit pas la manière du Czar ni
gens de se contraindre.
redi 26, le Czar[1] s'amusa fort tout le jour à Marly
machine. Il manda au maréchal de Tessé à Paris
arriveroit le lendemain matin à huit heures à
de Lesdiguières, où il comptoit le trouver, et qu'il
roit en lieu de voir la procession de la Fête-Dieu.
réchal lui fit voir celle de Notre-Dame.
léfrai de ce prince coûtoit six cents écus par jour,
ie il eût beaucoup fait diminuer sa table dès les
ers jours. Il eut un moment envie de faire venir à
a Czarine, qu'il aimoit beaucoup ; mais il changea
t d'avis. Il la fit aller à Aix-la-Chapelle ou à Spa, à
oix, pour y prendre des eaux en l'attendant.
anche 30 mai, il partit avec Bellegarde, fils et sur-
ier de d'Antin pour les bâtiments, et beaucoup de
pour aller dîner chez d'Antin à Petit-Bourg, qui
ut et le mena l'après-dînée voir Fontainebleau, où
ha, et le lendemain une chasse du cerf, de laquelle
te de Toulouse lui fit les honneurs. Le lieu lui plut
crement, et point du tout la chasse, où il pensa

[1] lit ici le mot *qui* au manuscrit ; mais le pronom *Il*, premier mot de
e suivante y a été ajouté en interligne.

tomber de cheval; il trouva cet exercice trop
qu'il ne connoissoit point. Il voulut manger s
ses gens au retour, dans l'île de l'étang de la
Fontaines. Ils s'y dédommagèrent de leurs fati
revint à Petit-Bourg seul dans un carrosse avec
ses gens. Il parut dans ce carrosse qu'ils avoien
ment bu et mangé.

Mardi 1er juin, il s'embarqua au bas de la terr
Petit-Bourg pour revenir par eau à Paris. Passant
Choisy, il se fit arrêter, et voulut voir la maiso
jardins. Cette curiosité l'obligea d'entrer un mome
Mme la princesse de Conti, qui y étoit. Après s'êt
mené il se rembarqua, et il voulut passer sous t
ponts de Paris.

Jeudi 3 juin, octave de la Fête-Dieu, il vit de l'
Lesdiguières la procession de la paroisse de Saint-P
même jour il alla coucher encore à Versailles, qu'
lut revoir avec plus de loisir; il s'y plut fort et
aussi coucher à Trianon, puis trois ou quatre
Marly dans les pavillons les plus près du château
lui prépara.

Vendredi 11 juin, il fut de Versailles à Saint-Cy
vit toute la maison et les demoiselles dans leurs c
Il y fut reçu comme le Roi. Il voulut aussi voir
Maintenon, qui dans l'apparence de cette curiosité
mise au lit, ses rideaux fermés, hors un, qui n
qu'à demi. Le Czar entra dans sa chambre, alla ou
rideaux des fenêtres en arrivant, puis tout de sui
ceux du lit, regarda bien Mme de Maintenon tou
aise, ne lui dit pas un mot, ni elle à lui, et sans l
aucune sorte de révérence, s'en alla. Je sus qu'
avoit été fort étonnée et encore plus mortifiée
le feu Roi n'étoit plus. Il revint le samedi 12[1]
Paris.

Le mardi 15 juin, il alla de bonne heure chez d'

1. Saint-Simon a écrit 11 pour 12.

Ce 11 juin

× × × Dans ce mo[...]
Mr. Gabriel entre, et me [...]
Mr. de Bellegarde me [...]
qu'il veut venir ici apr[...]
je le trouve bon, c'est-à-[...]
czar. Je n'ai osé dire que [...]
vais l'attendre sur mon [...]
me dit rien de plus et [...]
faut l'aller recevoir au co[...]
s'il veut voir la maison. [...]
s'il entrera au chœur etc. [...]
tout au hasard. — Le [...]

cne[...]
Il [...]
tro[...]
[...]
Com[...]
me[...]
chi[...]
mo[...]
bon[...]
pe[...]
po[...]
qu[...]

9

e son tempérament ass

e savoir que me dire.

chement ne me permetta

entendre. Sa visite a été

te; il est encore dans la

is je ne sais où. Bonsoi

e nièce, je m'en vais pre

u lait. × × × × j'oubliois

s dire que le czar a fait

r ouvrir le pied de mon

m me voir; vous croyez b

il en aura été satisfai

Mme de Tremblenon. à

Pion de Gaylus.

s. Travaillant ce jour-là avec M. le duc d'Orléans, je
en une demi-heure ; il en fut surpris et voulut me
air. Je lui dis que j'aurois toujours l'honneur de le
ver, mais non le Czar, qui s'en alloit, que je ne
is point vu, et que je m'en allois chez d'Antin bayer
à mon aise. Personne n'y entroit que les conviés et
ques dames avec Madame la Duchesse et les prin-
es ses filles qui vouloient bayer aussi. J'entrai dans le
in, où le Czar se promenoit. Le maréchal de Tessé,
me vit de loin, vint à moi, comptant me présenter
Czar. Je le priai de s'en bien garder, et de ne point
ercevoir de moi en sa présence, parce que je voulois le
rder tout à mon aise, le devancer et l'attendre tant
je voudrois pour le bien contempler, ce que je ne
rrois plus faire si j'en étois connu. Je le priai d'en
rtir d'Antin, et avec cette précaution je satisfis ma
iosité tout à mon aise. Je le trouvai assez parlant
is toujours comme étant partout le maître. Il rentra
is un cabinet, où d'Antin lui montra divers plans et
lques curiosités, sur quoi il fit plusieurs questions. Ce
là où je vis ce tic dont j'ai parlé. Je demandai à Tessé
cela lui arrivoit souvent ; il me dit plusieurs fois par
ır, surtout quand il ne prend pas garde à s'en con-
indre. Rentrant après dans le jardin, d'Antin lui fit
er l'appartement bas, et l'avertit que Madame la Du-
esse y étoit avec des dames, qui avoient grande envie de
voir. Il ne répondit rien et se laissa conduire. Il mar-
a plus doucement, tourna la tête vers l'appartement,
tout étoit debout et sous les armes, mais en voyeuses [1].
les regarda bien toutes, et ne fit qu'une très-légère incli-
ation de la tête à toutes à la fois, sans la tourner le long
elles, et passa fièrement ; je pense, à la façon dont il
oit reçu d'autres dames, qu'il auroit montré plus de
litesse à celles-ci si Madame la Duchesse n'y eût pas
é, à cause de la prétention de la visite. Il affecta même

1. Voyez ci-dessus, p. 27, et ci-après, p. 32 et p. 33.

de ne s'informer pas laquelle c' [illegible], ni du[illegible] une des autres. Je fus là près d'une heure [illegible] quitter et à le regarder sans cesse. Sur la fi[illegible] le remarquoit : cela me rendit plus retenu, da[illegible] qu'il ne demandât qui j'étois. Comme il al[illegible] je passai en m'en allant dans la salle où le c[illegible] mis. D'Antin, toujours le même, avoit tr[illegible] d'avoir un portrait très-ressemblant de la C[illegible] avoit mis sur la cheminée de cette salle, [illegible] vers à sa louange, ce qui plut fort au Czar d[illegible] prise. Lui et sa suite trouvèrent le portrait f[illegible] blant.

Le Roi lui donna deux magnifiques tenture[illegible] sorte des Gobelins. Il lui voulut donner auss[illegible] épée de diamants, laquelle il s'excusa d'accep[illegible] son côté, fit distribuer environ soixante mille domestiques du Roi qui l'avoient servi, donn[illegible] et aux maréchaux d'Estrées et de Tessé à c[illegible] portrait enrichi de diamants, cinq médailles d[illegible] d'argent des principales actions de sa vie. Il sent d'amitié à Verton, et pria instamment le l'envoyer auprès de lui chargé des affaires du lui promit.

Mercredi 16 juin, il fut à cheval à la revue [illegible] régiments des gardes, des gens d'armes, chev[illegible] mousquetaires. Il n'y avoit que M. le duc d'[illegible] Czar ne regarda presque pas ces troupes, qui [illegible] çurent. Il fut de là dîner-souper à Saint-Ouen, de Tresmes, où il dit que l'excès de la chaleur, sière et de la foule de gens à pied et à cheva fait quitter la revue plus tôt qu'il n'auroit repas fut magnifique ; il sut que la marquise d qui y étoit en voyeuse, étoit fille du duc de [illegible] la pria de se mettre à table : ce fut la seule d mangea, avec beaucoup de seigneurs. Il y vin

1. *Avoient*, au manuscrit.

dames, aussi en voyeuses, à qui il fit beaucoup d'honnêtetés quand il sut qui elles étoient.

Jeudi 17, il alla pour la seconde fois à l'Observatoire, et de là souper chez le maréchal de Villars.

Vendredi 18 juin, le Régent fut de bonne heure à l'hôtel de Lesdiguières dire adieu au Czar. Il fut quelque temps avec lui, le prince Kurakin en tiers. Après cette visite, le Czar alla dire adieu au Roi aux Tuileries. Il avoit été convenu qu'il n'y auroit plus entre eux de cérémonies. On ne peut montrer plus d'esprit, de grâces ni de tendresses pour le Roi que le Czar en fit paroître en toutes ces occasions, et le lendemain encore, que le Roi alla lui souhaiter à l'hôtel de Lesdiguières un bon voyage, où tout se passa aussi sans cérémonies.

Dimanche 20 juin, le Czar partit et coucha à Livry, allant droit à Spa, où il étoit attendu par la Czarine, et ne voulut être accompagné de personne, pas même en sortant de Paris. Le luxe qu'il remarqua le surprit beaucoup; il s'attendrit en partant sur le Roi et sur la France, et dit qu'il voyoit avec douleur que ce luxe la perdroit bientôt. Il s'en alla charmé de la manière dont il avoit été reçu, de tout ce qu'il avoit vu, de la liberté qu'on lui avoit laissée, et dans un grand desir de s'unir étroitement avec le Roi, à quoi l'intérêt de l'abbé du Bois et de l'Angleterre fut un funeste obstacle, dont on a souvent eu et on a encore grand sujet de repentir.

On ne finiroit point sur ce czar si intimement et si véritablement grand, dont la singularité et la rare variété de tant de grands talents et de grandeurs diverses en feront toujours un monarque digne de la plus grande admiration jusque dans la postérité la plus reculée, malgré les grands défauts de la barbarie de son origine, de son pays et de son éducation. C'est la réputation qu'il laissa unaniment établie en France, qui le regarda comme un prodige dont elle demeura charmée.

Je suis certain que le Czar alla voir M. le duc d'Orléans dès les premers jours, qu'il ne lui rendit que cette unique

visite au Palais-Royal, que M. le duc d'Orléans le
le conduisit à son carrosse, que leur convers
passa dans un cabinet, seuls avec le prince
en tiers, et qu'elle dura assez longtemps. J'en ai
jour.

Ce monarque fut très-content du maréchal de
de tout le service. Ce maréchal commandoit à
officiers de la maison du Roi de tous genres[1] qui
le Czar. Beaucoup de gens se firent présenter à
de considération. Beaucoup aussi ne se soucièrer
l'être. Aucune dame ne le fut; et les princes du
le virent point, dont il ne témoigna rien que par
duite avec eux quand il en vit chez le Roi. En p
s'attendrit sur la France, et dit qu'il voyoit avec
que son grand luxe la perdroit bientôt.

Il avoit des troupes en Pologne, et beaucoup
Meckelbourg; ces dernières inquiétoient fort le r
gleterre, qui avoit eu recours aux offices de l'Emp
à tous les moyens qu'il avoit pu pour engager le C
en retirer. Il pria instamment M. le duc d'Orl
tâcher de l'obtenir de ce prince tandis qu'il
France. M. le duc d'Orléans n'y oublia rien, ma
succès.

Néanmoins le Czar avoit une passion extrême d
avec la France. Rien ne convenoit mieux à not
merce, à notre considération dans le nord, en All
et par toute l'Europe. Ce prince tenoit l'Anglet
brassière par le commerce, et le roi Georges en
pour ses États d'Allemagne. Il tenoit la Hollande e
respect et l'Empereur en grande mesure. On ne p
qu'il ne fît une grande figure en Europe et en Asie
la France n'eût infiniment profité d'une union
avec lui. Il n'aimoit point l'Empereur, il desiroit
déprendre peu à peu de notre abandon à l'Anglet
ce fut l'Angleterre qui nous rendit sourds à ses inv

1. Il y a *tous* au pluriel, et *genre* au singulier.

qu'à la messéance, lesquelles durèrent encore long-
ps après son départ. En vain je pressai souvent le
gent sur cet article, et lui disois des raisons dont il
ntoit toute la force, et auxquelles il ne pouvoit répondre.
is son ensorcellement pour l'abbé du Bois, aidé encore
rs d'Effiat, de Canillac, du duc de Noailles, étoit encore
s fort.

Du Bois songeoit au cardinalat, et n'osoit encore le dire
son maître. L'Angleterre, sur laquelle il avoit fondé
utes ses espérances de fortune, lui avoit servi d'abord à
re de quelque chose par le leurre de son ancienne con-
issance avec Stanhope. De là il s'étoit fait envoyer en
llande le voir à son passage, puis à Hanovre; enfin il
oit fait les traités qu'on a vus, et s'en étoit fait con-
ller d'État, puis fourré dans le conseil des affaires
angères. Il avoit été, puis retourné[1] en Angleterre.
s Anglois, qui voyoient son ambition et son crédit, le
voient à son gré pour en tirer au leur. Son but étoit
se servir du crédit du roi d'Angleterre sur l'Empe-
ur, qui étoit grand, et de sa liaison alors intime et
rsonnelle, pour se faire cardinal par l'autorité de
mpereur, qui pouvoit tout à Rome et qui faisoit trem-
r le Pape.

Cette riante perspective nous tint enchaînés à l'Angle-
re avec la dernière servitude, qui ne permit rien au
gent qu'avec sa permission, que Georges étoit bien
igné d'accorder à la liaison avec le Czar, tant à cause
leurs haines et de leurs intérêts, que par ménagement
ur l'Empereur : deux points si capitaux pour l'abbé du
is que le Czar se dégoûta enfin de notre surdité pour
, et de notre indifférence qui alla jusqu'à ne lui
voyer ni Verton, ni personne de la part du Roi.

On a eu lieu depuis d'un long repentir des funestes
armes de l'Angleterre, et du fol mépris que nous avons
t de la Russie. Les malheurs n'en ont pas cessé, par un

1. Puis était retourné.

aveugle enchaînement, et on n'a enfin ouve
que pour en sentir mieux l'irréparable ruine,
le ministère de Monsieur le Duc, et par celui
Fleury ensuite, également empoisonnés de l
l'un par l'énorme argent qu'en tira sa maît
le cardinal du Bois, l'autre par l'infatuation
bécile.

CHAPITRE III.

Mort du palatin de Livonie. — Nouveaux manéges d'A
sa promotion; Giudice à Gênes, misère de ses neve
Madrid de la promotion de Borromée. — Patiño, de
ministre et grand.—Vanteries d'Alberoni.—Le roi de Sic
desire être compris dans le traité projeté de l'Espagne
lande; réponse d'Alberoni. — Alberoni change tout à
tème, et en embrasse un fort peu possible, et encore ave
variations; ses ordres à Beretti là-dessus. — Les Hollan
l'union avec l'Espagne; ils craignent la puissance et l'
l'Empereur et les mouvements du roi de Prusse. — Plai
du roi de Prusse contre le roi d'Angleterre; cabales et
en Angleterre. — Beretti propose d'attacher à l'Espag
membres principaux des états généraux, qu'il nomme, p
sions. — Lettre d'Alberoni à Beretti suivant son nouve
pour être montrée au pensionnaire et à quelques autres
blique, et parle en même sens à Riperda. — Riperda
changement dans le dernier système d'Alberoni, et prévo
sur la Sicile. — Esprit continuel de retour à la successio
— Double friponnerie d'Alberoni et d'Aubanton sur la
— Artifices d'Alberoni pour sa promotion; ses éclats et
— Mauvais état des finances d'Espagne. — Propos d
d'Angleterre et d'Hollande à celui de Sicile, en conformi
système d'Alberoni, et lui font une proposition étrange;
répondre, et fait une curieuse et importante découverte.
sous le nom de la reine, éclate en menaces, ferme l'Esp
vrandi, fait un reproche et donne une leçon à Acquaviv
de le ménager. — Nouveaux efforts d'Alberoni pour sa p
Rare bref du Pape au P. d'Aubanton. — Le roi d'Espag
fois à Riperda suivant le système d'Alberoni. — L'am
Sicile, alarmé sur la cession de cette île, élude de r
propositions de l'ambassadeur de Hollande. — Albero
batteries, et veut plaire au Pape pour obtenir sa promo
ras du Pape. — Vénitiens mal avec la France et avec

viva veut gagner le cardinal Ottobon. — Vil intérêt des Ro-
. — Réflexion sur les cardinaux françois. — Changement de
n plus subit de la conduite d'Alberoni sur sa promotion; ses
s. — Conduite et ordres d'Alberoni à Beretti suivant son dernier
ie; raisonnements de Beretti. — Agitations intérieures de la
d'Angleterre.

pprit en même temps la mort du palatin de Livo-
ui avoit accompagné le prince électoral de Saxe
ous ses voyages, qui avoit toute la confiance du
t du fils, et qui acquit par son esprit, par ses lu-
et par sa conduite et celle de ce prince en France
e réputation. Il étoit catholique, il eût été ravi de
prince sur le trône de Pologne, et bien étonné s'il
deviner que la fille de Stanislas seroit reine de
, et celle de son jeune prince Dauphine, par le
ste le plus étrangement singulier.

ape étoit toujours en des frayeurs mortelles des
atifs du Turc, et se réjouissoit de la diligence qu'on
soit valoir de ceux de l'Espagne pour envoyer
re promise en Levant, et Acquaviva en profitoit
presser la promotion d'Alberoni, qui perdroit,
l au Pape, toute sa grâce s'il ne l'accordoit qu'avec
les précautions qu'il y vouloit apporter, c'est-à-dire
scadre fût dans les mers du Levant, la nonciature
te en Espagne et tous les différends entre les deux
terminés. Giudice étoit encore à Gênes. Son neveu
at, témoin des exclamations de tous les cardinaux,
'ils entendoient parler de la promotion d'Alberoni,
oit que la conduite de son oncle à Rome ne nuisît
rtune. Cellamare n'en avoit pas moins de frayeur
ui-même, tous deux bien résolus à s'en tenir aux
gères bienséances avec leur oncle, et se servir eux-
s en servant Alberoni. Ce dernier avoit reçu la nou-
le la promotion de Borromée avec beaucoup de
é; il parut qu'elle lui faisoit affecter de se montrer
e l'arbitre des affaires et de la cour d'Espagne;
donnant toujours sa promotion comme l'affaire
ement de la reine. Elle étoit lors en couches. On

affecta de lui cacher la nouvelle de peur de nuire
santé, mais deux heures après l'arrivée du courri
l'apporta, il en fut dépêché un au prince Pio, vice-r
Catalogne à Barcelone, avec ordre d'empêcher Aldovr
d'entrer en Espagne, et de l'en faire sortir sur-le-ch
s'il y étoit déjà entré. En chemin, ce nonce avoit
une lettre du cardinal Paulucci, par ordre du Pape
lui donnoit pouvoir d'assurer Alberoni que sa prom
suivroit de près, pourvu que l'accommodement entr
deux cours se fît aux conditions proposées par le Pa
comme acceptées, et qu'avant la conclusion la nonci
fût rouverte et l'escadre à la voile. C'étoit vendre et a
ter un chapeau bien cher : aussi ces conditions fu
elles trouvées en Espagne d'une insolence extrême
terme n'y fut pas ménagé, et toutes les autres ex
sions mêlées de raisonnements qui y répondirent
menaça de la fureur de la reine quand elle en seroit in
mée, et des plus grandes extrémités. Le roi écrivit ce
dant au Pape, en termes respectueux mais forts. A
vrandi fut accusé à Madrid d'avoir suggéré au Pape
résolution, par le desir qu'il avoit de faire rouvri
nonciature et de n'y être pas trompé.

Néanmoins Alberoni regardoit l'envoi de l'esc
comme le seul moyen d'opérer sa promotion. Il s'
rendu maître des fonds de l'armement, et pour être
assuré de la diligence, il en avoit confié le soin à Pa
avec le titre d'intendant général de la marine. C'
l'unique Espagnol qu'il eût jamais jugé digne de sa
fiance et capable de bien servir. Il avoit été dix-huit
jésuite ; il figura depuis de plus en plus, et est mort e
grand d'Espagne et premier ministre, avec autan
pouvoir et de probité qu'en avoit eu Alberoni. Il se
toit, en attendant, d'avoir anéanti les conseils, rétab
commerce et la marine, réparé les places et l'artill
construit et augmenté des ports, détruit la contractat

1. Voyez tome XIII, p. 238 et note 1.

et le consulat de Séville, bridé pour toujours l'Aragon et la Catalogne par la construction de la citadelle de Barcelone, et de la santé[1] du roi d'Espagne, suffisamment raffermie pour ne ralentir plus l'empressement des puissances étrangères de prendre des engagements avec lui.

Le roi de Sicile, toujours en crainte et mal avec l'Empereur, fit presser Alberoni de le comprendre dans le traité de ligue dont il se parloit fort alors entre l'Espagne et la Hollande. Alberoni répondit à l'abbé del Maro, son ambassadeur, que la conclusion n'en étoit pas prochaine; que, s'il y avoit apparence de traiter, il seroit averti; que le motif de cette proposition avoit été de rompre le traité de ligue que l'Empereur avoit proposé aux états généraux, avec lui, et que le roi d'Espagne avoit été bien aise de trouver une occasion de déclarer que, si l'Empereur attaquoit l'Italie, il prendroit ses mesures pour conserver ses droits et ceux de ses amis; enfin que toutes les fois que les Hollandois seroient raisonnables le roi d'Espagne seroit disposé à traiter avec eux, et qu'en ce cas les intérêts du roi de Sicile ne seroient pas oubliés.

Il dit assez vrai pour cette fois; car, dès qu'il fut assuré de n'avoir plus de traité à craindre entre l'Empereur et les Hollandois, il manda à Beretti de semer soigneusement la défiance entre eux, et de se contenter de maintenir sur pied la négociation commencée, sans en presser la conclusion, parce que, dans l'heureuse situation du roi d'Espagne, il étoit en état d'être recherché de tous côtés et n'avoit rien à craindre pour ses royaumes; d'où il concluoit qu'il falloit aussi aller très-lentement dans la négociation commencée avec l'Angleterre, en quoi on verra bientôt l'ignorance de sa politique. Il prescrivit donc à Beretti de mander à Stanhope que nul accommodement avec l'Empereur ne convenoit à l'Espagne si on ne régloit, comme un préliminaire, le point de la sûreté de l'Italie, dont il pouvoit se rendre maître en vingt-quatre

1. Et il se vantait de la santé.

heures, et que l'Angleterre, ayant inutilement
de sang et d'argent pour soutenir la dernière
devoit rien oublier pour que les engageme
prendroit pour assurer le repos de l'Europe e
effet certain. Mais il vouloit que Beretti écri
sens, comme de lui-même et sans ordre,
comme très-sûrement informé de l'intentio
pagne de maintenir l'equilibre[1] de l'Europe.
pouvoit être, selon lui, quelques précautions
prendre contre les changements des temps et
jonctures, tant que l'Empereur possèderoit
en Italie, surtout une place comme Mantoue.
gardoit plus que comme des dispositions trop d
et trop casuelles pour y faire une attention s
l'offre du roi d'Angleterre d'obliger l'Empereur
mettre aux enfants de la reine d'Espagne les suc
de Parme et de Toscane, à faute d'enfants de c
maisons. Il prétendoit que Stanhope, qu'il avoi
Espagne, étoit fin et adroit. Il croyoit voir de l
dans ses lettres. Pour le fixer, il vouloit un eng
positif des Anglois d'obliger l'Empereur à sortir
et de Parme surtout. On ne peut s'empêcher d'
ici qu'un premier ministre d'Espagne, quelque pe
qu'il pût être dans la connoissance des affaires, p
giner possible une pareille vision.

Il ne laissoit pas de prévoir que Stanhope se
cheroit sur le traité d'Utrecht, auquel cette d
seroit une infraction, et confirmé depuis par l
nouvellement faite entre la France, l'Angleterr
Hollande. Mais cela n'arrêtoit point Alberoni, qu
l'engagement qu'il desiroit, ne voyoit point d'utili
l'Espagne à traiter avec l'Empereur, parce que des
d'Italie dépendoit, selon lui, l'équilibre de l'Euro
ne pouvoit jamais subsister tant qu'il y auroit u
mand en Italie. Cela pouvoit être vrai. Mais co

1. Saint-Simon fait ici *équilibre* du féminin.

bliger l'Empereur, puissant comme il étoit et les forces n main, de renoncer à l'Italie, qui faisoit un des plus eaux et des plus riches fleurons de sa couronne, et un les principaux fondements de son autorité en Europe, et comment persuader les Anglois, de tout temps liés avec ui et le roi d'Angleterre, lors son ami personnel et intime, et qui avoit tant d'intérêt de le ménager pour ses États l'Allemagne, de lui faire une proposition si folle et encore sans équivalent, et de le forcer à cet abandon qui, par eur situation, ne leur étoit à eux d'aucune considéra- ion ?

Alberoni comptoit dire merveilles en protestant que le roi d'Espagne, content de ce qu'il possédoit, ne préten- doit rien en Italie pour lui-même, et se contentoit de ce qui devoit appartenir au fils de son second lit, par toutes les lois divines et humaines. Ce leurre en sus étoit aussi par trop grossier. C'étoit néanmoins en ce sens que Beretti reçut ordre d'écrire et de parler si la négociation se por- toit à Londres.

Alberoni ne jugeoit pas convenable de céder tant de droits et d'États usurpés pour une promesse vague garantie par l'Angleterre et la Hollande, qui pour leur intérêt propre, à ce qu'il se figuroit, seroient obligées d'empêcher l'Empereur de se rendre maître des États du grand-duc, si la succession s'en ouvroit sans héritiers; par conséquent que l'Espagne ne gagneroit rien et per- droit tout en faisant ce traité avec l'Empereur. Il en parla en ce sens au secrétaire d'Angleterre, toutefois dans l'intention d'entretenir le traité sans le rompre.

Le naturel froid et temporiseur d'Heinsius servoit Albe- roni contre les empressements que Beretti redoubloit sans cesse pour le traité, avant que d'avoir reçu ces derniers ordres. Ce pensionnaire l'assuroit de la bonne disposi- tion de toutes les provinces; mais il ajoutoit qu'avant de traiter et de conclure, il falloit voir ce que produiroient les soins de l'Angleterre et de la République, pour moyenner la paix entre l'Empereur et l'Espagne; que

si cette paix ne réussissoit point, la République s'
avec l'Espagne par une alliance, soit que les
y voulussent entrer ou non. Amsterdam paroi
desirer; Beretti s'en applaudissoit comme du fi
ses soins, et comptoit aussi sur les provinces d'U
et de Gueldre. Les principaux membres de la Répu
rejetoient sur l'Angleterre la lenteur de la négo
de la paix entre l'Empereur et l'Espagne. Duywenv
se plaignoit de ses délais, qui laissoient perdre l
jonction si favorable de la guerre d'Hongrie pour
l'Empereur plus facile. Il convenoit de l'intérêt
mun que l'Empereur ne se rendît pas maître de l
et assuroit que les états généraux l'abandonne
s'il ne se rendoit pas raisonnable, et traiteroient
l'Espagne pour leurs intérêts particuliers. Il se
pour prouver ses bonnes intentions, d'avoir parlé
fermement, en dernier lieu, dans l'assemblée des
d'Hollande, sur les contraventions de l'Empereu
traité de la Barrière, et prétendoit l'avoir en
d'écrire au roi d'Angleterre, pour lui demander l'i
position de ses bons offices à Vienne, d'où il arri
qu'en le faisant la République auroit ce qu'elle des
ou s'il l'en refusoit, sa mauvaise foi seroit reco
et la République seroit en pleine liberté de traiter
l'Espagne.

Elle venoit de réformer cinq régiments écossois.
roni en vouloit prendre deux à son service; mais Be
qui en avoit écrit à Londres, n'en ayant point de rép
auguroit mal du succès de cette demande.

Malgré cette réforme de troupes, que le mauvais
des affaires des Hollandois les avoit obligés de fair
étoient inquiets des nouvelles levées que le roi de P
faisoit : il vouloit avoir soixante-cinq mille homme
pied, sans que ses ministres, ni peut-être lui-même
ce qu'il en vouloit faire. Ces troupes faisoient des mo
ments dans le pays de Clèves. Il remplissoit ses maga
et donna tant d'alarme aux Hollandois, qu'ils firent

aux fortifications de Nimègue et de Zutphen, et lui nt cent vingt mille florins des subsides qu'ils lui nt de la dernière guerre.

roi de Prusse inquiétoit aussi le roi d'Angleterre, au-père, par les plaintes qu'il faisoit de lui et par isons étroites avec le Czar. Le gendre se déclaroit ent piqué de trouver son beau-père opposé partout intérêts, difficile sur les moindres bagatelles; dans pit, il protestoit qu'il ne tiendroit pas à l'Empereur ttacher inviolablement à ses intérêts, parce qu'il ersuadé que le chef de l'Empire devoit être et seroit re de la paix du Nord. Il se plaignoit qu'une escadre se eût bloqué le port de Gottembourg, et que es fît tenir le baron de Gœrtz si étroitement dans sons d'Hollande, qu'il n'y avoit eu que le seul adou- ent d'y faire porter son lit.

même temps, la cour de Londres étoit si remplie de s, que le roi d'Angleterre n'avoit pu conserver ses paux ministres. Townshend[1], secrétaire d'État, quitté cette place pour la vice-royauté d'Irlande, erdit encore bientôt après. Methwin, aussi secré- l'État, et Walpole, premier commissaire de la tréso- furent démis aussi, ainsi que Pulteney de celle crétaire des guerres, et le duc de Devonshire, mi, et de même cabale, ne voulut pas demeurer ent du conseil après leur disgrâce, et remit cette e place. Stanhope changea la sienne de secré- d'État pour celle de premier commissaire de la erie.

ni ces mouvements, la cour d'Angleterre étoit mé-

neur, et tous ses raisonnements tendoient à ép si Georges agissoit sincèrement, ou se contentoit d ser, ce qui ne se pouvoit qu'en le pressant ex dinairement de faire expliquer l'Empereur av décision de la campagne en Hongrie. Il se conf dans cette opinion par l'aveu que faisoient He et Duywenworden, autrefois impériaux si zélés, ne pouvoient avoir de confiance en la sincérité de pereur dans la négociation commencée, en en épro si peu de sa part sur l'exécution des conditions du de la Barrière.

Le pensionnaire même, si mesuré, s'étoit em contre l'ambition de la cour de Vienne et le d de la laisser en état de se rendre maîtresse de côtés, par conséquent pour faire les derniers e sur le traité de paix avec l'Espagne pendant la pagne d'Hongrie. Beretti proposoit la nécessité quérir des amis encore plus sûrs à l'Espagne, pa pensions dont on flatteroit les plus propres à les rece et en même temps les plus en état de bien se mais qui ne leur seroient données que lorsque l'alli avec la République seroit comme certaine. Ceux nommoit pour ces pensions, des principaux mem de la République, étoient le comte d'Albemarle, barons de Reenswonde, de Norwich et de Welde Ce dernier étoit député pour la Gueldre. Il le d fort autrichien, mais sensible à l'argent, et plus en aux bons repas.

Alberoni, dans les principes qu'on a vus, étoit ralenti sur ces alliances. Il écrivit une lettre à retti, suivant ces mêmes principes, avec ordre d montrer au pensionnaire et aux bien intentionné y insistoit sur l'absolue nécessité de l'équilibre, son impossibilité tant que l'Empereur conserveroit pouce de terre et un soldat en Italie, sur l'indiffér du roi d'Espagne sur la paix à faire avec l'Emper Surtout, il y relevoit le bon état de l'Espagne, et

nces de le rendre encore meilleur avant qu'il fût
t six ans.

même temps, il manda Riperda, ambassadeur
ode. Il lui parla des propositions de l'Angleterre
la Hollande, pour la paix entre l'Empereur et
ne, lui dit qu'il falloit compter que ce n'étoit
belles paroles de la cour de Vienne, que la
tion seroit infructueuse, qu'il seroit même très-
eux de l'entamer, tant que la sûreté pour l'équi-
e l'Europe ne seroit pas solidement établie; lui
a en quoi il le faisoit consister, et qu'il falloit que
reur remît tout ce qu'il possédoit en Italie entre
ns de l'Angleterre et de la Hollande, pour en être
par ces deux puissances comme elles le jugeroient
s suivant la justice; et que le roi d'Espagne, dont
l'amour du bien public, consentoit d'en être par-
ent exclu. Il ajouta des plaintes de l'attachement
ats généraux pour l'Empereur; qu'il comprenoit
s ménagements que le roi d'Angleterre avoit pour
de l'Empire, par rapport à ses États d'Allemagne;
e voyoit donc qu'un esprit de dépendance à ses
és dans cette conduite de la Hollande; que néan-
il falloit une balance dans l'Europe. Il proposa
un moyen d'y parvenir de procurer aux états
ux les Pays-Bas catholiques, et promit à Riperda,
en demandant le secret, que le roi d'Espagne feroit
us ce qu'il jugeroit à propos. Il finit comme il avoit
ncé, sur l'Empereur et sur l'Italie.

rda sortit de cette conversation persuadé que
gne ne feroit jamais la paix avec l'Empereur aux

pas donner aussi trop d'assistance au Pape
ne conjoncture où il en étoit aussi mécon-

fois il pressoit l'armement de la flotte, comme de
nent unique de sa promotion, qui ne touchoit,
que la reine. Il continuoit à garder le silence
toit imposé, et de dire qu'il savoit bien que, s'il
it quelques tempéraments, ses envieux diroient
songeoit qu'à ses intérêts aux dépens de ceux de
tres, jusque-là qu'il étoit contraint de leur cacher
es d'Acquaviva : c'étoit un bon reproche qu'il lui
le n'avoir pas été assez ferme à presser le Pape;
lénitifs n'étoient ni selon l'humeur du roi ni selon
la reine; qu'à l'avenir Rome seroit obligée à plus
s pour eux, que Leurs Majestés Catholiques don-
t enfin des marques de leur ressentiment à une
ine de brigrands, aisée à châtier par l'intérêt;
t, lui homme d'honneur et désintéressé, il seroit
d'avoir préféré la décence du service de ses
à sa propre élévation; que s'ils avoient desiré un
1 de cardinal, il leur conviendroit enfin de le
r, voyant l'étrange procédé de Rome; qu'il ne
pas que, si le roi d'Espagne changeoit de résolu-
l'envoi de ses vaisseaux, ce changement ne fût
à son ministère, et que quelque fripon ne répan-
se seroit servi de son crédit pour ôter ce secours
rétienneté[1]; que le Pape seul perdoit la religion,
, dans le même temps qu'il accordoit aux instances
parents la dignité de cardinal pour un homme
aux Allemands, il refusoit avec mépris la justice
roi d'Espagne lui demandoit. Il établissoit pour
e (et ce principe est très-vrai, et c'est la seule vérité
roni dise ici), il établissoit pour principe qu'il ne
as filer doux avec la cour de Rome, que tous les
s mitoyens étoient mauvais, et que le temps

z tome IX, p. 228 et note 1.

... Orviétan [1] de cette ...
... que ses amis les plus dévoués ne pouv...
... que le confesseur même
... Alberoni ne prétendoit pas ...
... si le jésuite en usoit autre...

... Alberoni faisoit tant de ...
... l'état des affaires n'...
... de le montrer. Les d...
... grand nombre et pressantes, les mo...
... lui-même étoit contrain...
... avoit le bonheur de f...
... aux ministres étrangers qui étoi...
... l'Angleterre et l'Hollande, qu'il care...
... l'ambassadeur de Sicile que le r...
... au delà de l'o...
... le roi de Sicile
... puisque le seul moyen
... enfin le maître,
... d'Espagne, le roi de
... del Maro voulut savo...
... l'Angleterre et la Holl...
... Les ministres de ce...
... la Sicile au r...
... les États
... amis dont il éto...
... fût étrange, de
... avec Alberoni
... le moy...
... pénét...
... les ménag...

s égards étoient encore plus pour l'Espagne que
· la personne de Philippe V, et que si jamais il en-
renoit de revenir contre les renonciations, elles em-
eroient leur crédit et leurs armes pour traverser son
eprise.

a reine d'Espagne apprit enfin la promotion de Bor-
ée : Alberoni, sous son nom, éclata en menaces. Outre
ourrier dépêché à Barcelone dont on a parlé, il en
it fait envoyer un autre à Alicante pour le même
t au cas qu'Aldovrandi eût pris la route de la mer
r l'empêcher d'y mettre pied à terre. Ce nonce avoit
sé à Madrid un nommé Giradelli, son secrétaire, qui
t aussi agent du cardinal Acquaviva. Alberoni fut
té de le chasser; mais réfléchissant que cet homme ne
voit lui nuire, il s'en fit un mérite auprès d'Acqua-
a, et lui donna en même temps une leçon. Le mérite
de lui mander qu'à sa seule considération il avoit
pêché que cet homme fût chassé, mais à condition
il ne feroit aucune fonction d'agent du Pape, et qu'il
parleroit ni ne présenteroit de mémoire au nom de
Sainteté.

Pour la leçon, Acquaviva pressoit depuis longtemps
tre délivré à Rome de la critique importune de don
an Diaz, agent d'Espagne, qui censuroit toutes ses
ions avec la liberté la plus outrée. Alberoni lui avoit
mis de le rappeler. Le cardinal l'en avoit de nouveau
icité. Alberoni, mécontent de sa mollesse et d'avoir
sé passer Borromée sans lui, ajouta à sa lettre qu'il
oit user de flegme à l'égard de cet homme, regardé
· les Espagnols comme très-zélé pour le service et
me incapable de ménager personne quand il s'agis-
t de l'intérêt des maîtres; que, de plus, il s'étoit encore
uis un nouveau crédit depuis la promotion de Bor-
née, parce qu'il avoit constamment assuré qu'elle
oit faite, et Leurs Majestés Catholiques trompées
lgré les belles paroles du Pape et les espérances dont
Acquaviva s'étoit laissé flatter.

[illegible] Pape et à lui étoit [illegible] pouvoient donn[illegible] voyant sa fortu[illegible] interdit [illegible] passer à Bu[illegible] prétend[illegible] promotion [illegible] véritabl[illegible] desirer se [illegible] même s'ava[illegible] de ces deu[illegible] d'où [illegible] promotion tant [illegible] dont Le [illegible] jamais, qu[illegible] le roi [illegible]

[illegible]

ût le danger de différer sa promotion, et qu'il le regardât comme le seul maître de terminer les différends entre les deux cours.

Pour le confirmer dans cette pensée, il obtint du roi d'Espagne d'engager le duc de Parme à promettre au nom de Sa Majesté Catholique de se rendre garant que l'accommodement se feroit, et que le tribunal de la nonciature seroit rouvert dans le moment que la promotion seroit faite et déclarée.

Cet instant de la promotion d'Alberoni étoit le point critique de toute difficulté sur l'accommodement. Alberoni ne le vouloit point faire si cette condition n'étoit remplie; il avoit trop de peur d'être laissé après. Le Pape, dans la même défiance qu'on ne se moquât de lui après la promotion, se tenoit ferme à sa promesse de la faire sitôt que l'accommodement seroit fait aux termes convenus déjà par Alberoni, et que l'escadre seroit à la voile sur la route de Corfou. Cette défiance mutuelle arrêtoit tout. Néanmoins le Pape voulut d'avance lever toutes les difficultés préliminaires. Il écrivit à d'Aubanton un bref de sa main, portant pouvoir d'absoudre le roi d'Espagne de toutes les censures qu'il avoit encourues par les actes faits en son nom et par son autorité contre les droits du saint-siége, mais à condition que ces mêmes actes seroient annulés, et que Sa Majesté Catholique entreroit dans tous les projets d'accommodement proposés par Sa Sainteté. On ne peut s'empêcher de dire ici que les réflexions s'offrent en foule sur ce beau bref et sur cette rare invention d'envahir tout comme juge et partie.

Alberoni en même temps, attentif à l'objet qu'il s'étoit fait pour l'Italie, procura à Riperda, qu'il avoit toujours particulièrement ménagé, trois audiences consécutives du roi d'Espagne en sa présence, dans lesquelles le roi d'Espagne, louant la candeur du pensionnaire, dit qu'il souhaitoit qu'il devînt le directeur de la négociation entre lui et la cour de Vienne, et que les propositions y fussent portées et à Madrid en même temps par les offices de

l'Angleterre et de la Hollande. Il insista sur la n
d'établir avant toutes choses la balance nécessai
la sûreté de l'Italie, et il renouvela ce qui avoit
dit à cet ambassadeur d'Hollande, pour exciter ses
à profiter de l'occasion favorable qu'ils avoient
rendre maîtres des Pays-Bas.

Riperda put aisément reconnoître aux conféren
ticulières qu'il avoit avec Alberoni que l'Italie ét
objet principal. Il crut démêler que les instances q
soit le roi de Sicile pour être compris dans ce trai
roient pas grand succès, et qu'on n'étoit pas dis
Espagne à favoriser l'augmentation de sa puissan
ambassadeur travailloit à persuader le roi d'E
qu'une étroite intelligence entre lui et son maîtr
nécessaire pour leurs intérêts communs, et que l'
sadeur d'Hollande appuieroit sa pensée de ses
Riperda, en effet, dans une visite qu'il lui avoi
l'avoit fort entretenu de la nécessité de profiter
guerre du Turc pour maintenir la liberté de l'Italie
les invasions de l'Empereur, d'où dépendoit la tra
lité de l'Europe; que les rois d'Espagne et d'Ang
étoient persuadés de cette vérité, ainsi que les états
raux; qu'il falloit les unir, et savoir si le roi de
concourroit[1] avec eux dans la même union; qu'il
par ordre du pensionnaire, choisi par le conseil se
la République pour seul commissaire et interprète
cette négociation particulière; qu'il demandoit une r
là-dessus du roi de Sicile, lequel ne devoit pas êt
pris du silence qui se gardoit là-dessus avec son ré
à la Haye, parce que la négociation devoit être con
principalement avec l'Espagne, et qu'il étoit a
ment nécessaire d'empêcher que le mystère n'
éventé.

Tous ces propos néanmoins furent suspects à del
à qui Riperda avoit déjà tenu quelques discours

1. *Concourreroit*, au manuscrit.

gréables sur l'idée de la cession de la Sicile à l'Empereur moyennant un échange. Les offres de Riperda lui parurent de nouvelles preuves du concert fait entre les trois puissances de dépouiller son maître de la Sicile et de l'obliger à se contenter d'un échange tel qu'il leur plairoit pour faciliter la paix de l'Empereur avec l'Espagne : ainsi il éluda de répondre positivement en demandant du temps de recevoir les ordres de son maître.

Alberoni, tout occupé de sa promotion, qu'il vouloit obtenir par toutes sortes de voies, envoya ordre à Cadix de mettre à la voile pour le Levant, et avec cette nouvelle Acquaviva eut ordre d'assurer le Pape qu'Aldovrandi seroit au plus tôt reçu en qualité de nonce. Le prétexte de ce changement subit fut de montrer la droiture et la sincérité du procédé du roi d'Espagne, mais dont il attendoit un juste retour de sa part par la promotion actuelle et déclarée à la réception de sa lettre. Le Pape ne pouvoit s'aveugler sur l'indignité de cette promotion qu'il sentoit et voyoit. Les clameurs publiques en retentissoient et en frappoient ses oreilles. Mais de cette promotion, telle qu'elle fût, dépendoient l'accommodement et l'avantage de Rome, et le secours maritime contre les Turcs.

Le Pape pleuroit donc, et les larmes lui coûtoient peu. Il se trouvoit dans les douleurs de l'enfantement. Il se servoit de la frayeur commune des Vénitiens pour agir par leur ambassadeur à Rome auprès d'Acquaviva, pour persuader l'Espagne de secourir l'Italie contre les Turcs, sans attendre la promotion. Ce ricochet étoit employé, parce que le noble résident à Madrid n'avoit pas encore pris caractère. L'Espagne prétendoit des satisfactions que la République éludoit encore sur ce qu'elle avoit reconnu l'archiduc roi d'Espagne, Acquaviva souhaitoit que le roi d'Espagne, secourant les Vénitiens, obtînt d'eux le rétablissement entier de la famille Ottoboni dans ses biens et prérogatives, et dans leurs bonnes grâces, dont elle étoit privée depuis que le cardinal Ottobon avoit, sans leur congé, accepté la protection de France. Il considéroit

qu'il étoit important pour un conclave d'acqu
dinal tel que celui-là, qui d'ailleurs avoit to
mérité du roi d'Espagne.

On trouve à Rome quantité de gens empro
gner leur zèle, soit à la France, soit à la m
triche, suivant ce qu'ils appellent *il genio*, qu
entre les deux. L'espérance des bienfaits est
motif, même pour des personnes principales
vent jamais espérer de la cour de Rome des r
approchantes de celles qu'ils reçoivent des co
bénefices ou en pensions. Quelques-uns même
tents d'en tirer de modiques d'un côté, tâchen
voir aussi de l'autre sous un titre de politi
nouvellistes. On éprouva cette conduite d'un al
qui rapportoit au palais du Pape, d'une p
Espagnols, de l'autre, tout ce qu'il apprenoit
de la Trémoille, dont il avoit gagné la confian
une forte pension du Roi, et son père en avo
fort bien payé.

On ne peut ici s'empêcher de déplorer l'a
sur les cardinaux nationaux toujours inutil
marché donné fort à charge, et impunémen
gereux quand il leur plaît. Deux cent mille liv
est peu de chose en bénéfices pour un cardin
Je laisse à part le rang et la considération pers
porte sur tous les siens. Il n'y en a jamais qu
rant à Rome pour les affaires du Roi. Les auti
Paris et à la cour comme bon leur semble.
conclave, il faut les payer pour y aller : encor
sent-ils tant qu'ils peuvent. En arrivant à Ron
vent les cabales formées et les partis pris. Ils

la prison, et encore avec combien de traverses,
vit sous son successeur triompher de son crime
lat de légat en France. Sixte V approuva tout ce
it passé à Blois, et détestoit les horreurs de la
nais lorsque, quelques jours après, il apprit la
cardinal de Guise, pour le moins aussi coupable
frère, il excommunia Henri III, et trouva qu'il
pas d'assez grands châtiments pour expier ce
n a vu le feu Roi réduit à traiter avec le cardinal
et n'avoir pu châtier les forfaits du cardinal de
ni l'éclat de ses désobéissances. Les avantages
convénients d'avoir des cardinaux françois ne se
donc pas balancer. A l'égard des prétentions de
n ne peut compter sur les cardinaux françois.
encore les suites des manèges et de la séditieuse
du cardinal du Perron en 1614, aux derniers
éraux qui se soient tenus. Si nos rois ne souf-
amais de cardinaux en France, ils éviteroient
tes inconvénients, et celui encore d'un attache-
Rome contre leurs intérêts de tous ceux qui se
rriver à la pourpre, et de quelques-uns qui y sont
lgré eux, comme le fut le cardinal le Camus, mal-
Roi, et le cardinal de Mailly, malgré le Roi d'au-
et le Régent, à force de cabales, de sédition, de
l'affaire de la constitution. En donnant la nomi-
des sujets italiens bien choisis, ils auroient à
cardinaux permanents, à eux, informés et au
out sans cesse, qui, par eux, par leurs amis et
ille, seroient continuellement utiles et infini-
s les conclaves, et dont trois ou quatre seroient
contents à eux tous des bénéfices qui ne suffisent
seul cardinal françois. L'espérance du cardi-
débaucheroit plus d'évêques contre les libertés
e gallicane et contre l'autorité et la souveraineté
e de nos rois, et leur procureroit, au contraire,
es et l'attachement des plus considérables mai-
particuliers de Rome et de toute l'Italie, dont

dont il croyoit l'Angleterre inévitablement
et sur l'épuisement extrême où la dernière
oit laissé la Hollande, qui obligeroient ces deux
s à rechercher l'amitié du roi d'Espagne, en
le prix en étant connu des nations étrangères,
lonneroit qu'à bon escient à qui il jugeroit à
insi, au lieu de presser Beretti, il modéroit son
négocier pour se faire valoir. Il l'occupoit à
à faire passer en Espagne des ouvriers en
ur des manufactures très-utiles qu'il méditoit,
le succès desquelles il craignoit avec raison la
aturelle des Espagnols.
se fondoit en grands raisonnements pour per-
beroni de profiter du desir qu'il voyoit dans la
ie de s'unir à l'Espagne, d'entrer dans les
nécessaires à borner l'ambition de la maison
e, et de se garantir de l'impression que faisoit
umeur vindicative des transfuges espagnols de
il. Il disoit que nul traité ne seroit solide si on
oit préliminairement un équilibre parfait dans
s de l'Europe, sans lequel le roi d'Espagne ne
mais s'engager, mais demeurer spectateur, et il
e vaines les renonciations faites en faveur de
d'Autriche, parce qu'elle-même n'en avoit fait
n faveur de l'Espagne. Il convenoit qu'un refus
écouter rien sur la paix avec l'Empereur pou-
ner l'Angleterre et la Hollande, mais qu'il falloit
olonger la négociation, et faire retomber sur la
ienne l'odieux des délais.
t qu'il se proposoit de cette conduite étoit que

ATTENTION GÉNÉRALE

prince de Galles brouill
apparences, les mini
nation, les ministr
et regardés co
passaient pour tels au
solliciter d
maître avec l'Empe

LIVRE V.

oyage du Czar en France, au commencement de
evint l'attention de toute l'Europe, en particulier
gleterre. Le roi de Prusse y seroit venu en même
si on ne lui en eût fait craindre du ridicule, et que
reur n'en prît un violent ombrage. Ces deux
étoient également mécontents du roi d'Angle-
ls ne comptoient pas d'avoir rien à espérer de
reur. Leur vue étoit de conclure une paix avanta-
vec la Suède.

i de Prusse sollicitoit le Régent d'ordonner positi-
au comte de la Marck, ambassadeur de France
du roi de Suède, d'engager promptement une
tion pour la paix entre eux et d'en poursuivre
nt la conclusion. Il insistoit à profiter de la guerre
c, dont l'Empereur ne seroit pas plus tôt débar-
u'il voudroit agir en maître des affaires de l'Em-
de celles du Nord, où il prendroit des liaisons pré-
bles à la France. Il avertissoit le Régent de se
le Georges, tout occupé de ménager l'Empereur à
de ses États d'Allemagne, et de ceux qu'il avoit
s sur la Suède, et à qui il vouloit faire toucher
ent cinquante mille livres sterling, que le Parle-
lloit lever pour le payement des arrérages dus aux
e l'Angleterre et des subsides de la dernière guerre.
l'être frustré de sa part sur cette somme, il desiroit
e avec la France des engagements plus forts que
il avoit déjà avec elle par un traité secret. Il avoit
uder la proposition que le Régent lui avoit faite
r dans la triple alliance, alarmé aussi du bruit
u que le roi d'Angleterre y faisoit admettre le
ark. Il n'étoit pas aisé de compter sur le roi de
, léger, inconstant, plein de variations subites, et
odiguoit à l'Empereur tout ce qu'il espéroit lui
r concilier sa protection.

savoir au Czar, à Paris, en mai, qu'ils ne devoient
r ni l'un ni l'autre sur l'Empereur pour la conser-
de leurs conquêtes sur la Suède; qu'il étoit de leur

... pas attendre que l'Em...
... pour traite...
... faire avantag...
... Il lui dire...
... fondé sur...
... de Vienne avoi...
... à la confiance
... les mesures pl...
... les affaires
... et qu'...
... de ...
... prend...
... en

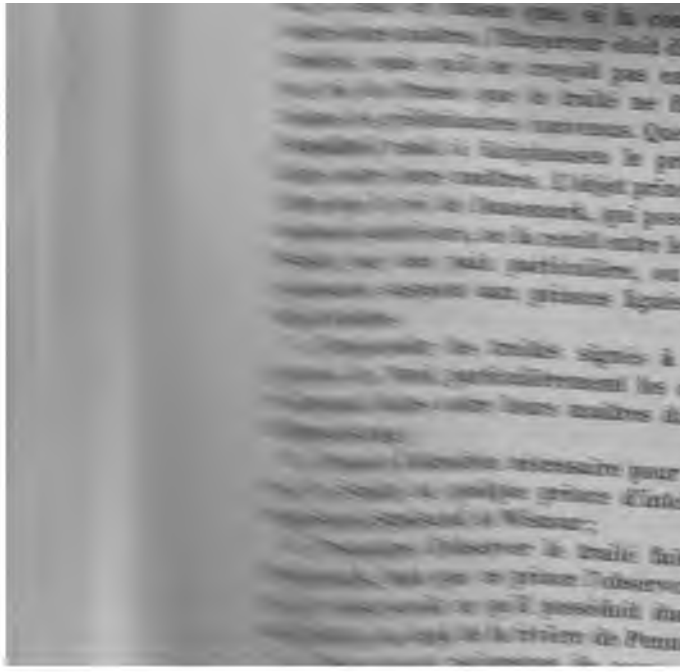
... Prusse apprit
... les tro...
... les pro...
... avait dit ...
... à ce
... engage...
... lui a
... ...
... secr...
... de
... pour
... et l'...
... confiance
... ...
... ...
... sans ...

... caractère d...
... choses
... stabilité.
... à l...
... d...
... ...

urg augmentoit[1] l'alarme. Il n'avoit plus de pré-
onserver ses troupes. Le roi de Suède désavouoit
tres. Nul vaisseau ni préparatif dans le port de
urg. Ainsi, Georges se trouva forcé de déclarer
nent qu'il réformoit dix mille hommes. La France
it plus d'alarmes à l'Angleterre, surtout depuis
alliance, et la Hollande persévéroit dans son
habitude de lui être soumise. Elle ne voulut
le roi de Prusse dans la triple alliance, dont il
ait sonder, qu'autant que le roi d'Angleterre
eroit; et ce prince, voulant découvrir si le
oit reçu, le pensionnaire répondit au ministre
que l'alliance n'étoit qu'entre puissances voi-
our maintenir l'amitié et la sûreté commune,
egardoit en aucune manière le Czar; qu'elle
oit trop universelle si elle s'étendoit à des princes
et que, par même raison, il seroit étrange que
nark y voulût entrer. La clarté de cette réponse
e ministre de Prusse sur l'admission du Czar, de
nuire à son maître.

ministres à Paris sembloient marcher fort de
.Kniphausen, qui avoit la confiance du roi de
étoit venu de Hollande à Paris relever Vireck.
f, vice-chancelier du Czar, avoit aussi la sienne,
mpagnoit dans ses voyages. Ils convinrent que
commun de leurs maîtres étoit de bien examiner
de l'alliance avec l'Empereur ou avec la France
us avantageuse; qu'avant de s'engager avec la
, il falloit voir clairement si elle vouloit et pouvoit
cèrement quelque chose de solide pour eux, sinon
r, et conclure un traité avec l'Empereur, à condi-
il promettroit de n'user d'aucune voie de fait
forcer directement ou indirectement à restituer
uêtes qu'ils avoient faites, si, comme ils ne l'espé-
as, ils ne pouvoient l'engager à les leur garantir.

[1] *ntoient*, au manuscrit.



igeroit a propos de faire pour obtenir du roi de
'k la cession de la Poméranie antérieure. Le Czar
it d'y contribuer de tout son pouvoir, et la
ite, de se porter pour garant de cette cession
la guerre jusqu'à la paix, suivant ce qui avoit
qué à l'égard de Stettin;
convenoient qu'après que Wismar seroit rasé,
donné au duc de Meckelbourg, en indemnité
es par lui souffertes du roi de Danemark, sui-
promesse du roi de Prusse à ce prince. Le
e roi de Prusse s'engageoient à procurer cette
lors de la paix avec la Suède, et à solliciter
effet le consentement de l'Empereur et de l'Em-
les alliés du Nord, de ne pas permettre qu'il fût
autrement de Wismar et si on l'entreprenoit, de
ser avec le nombre de troupes qui seroit jugé
re.
nier article fit tant de difficulté que Schaffirof
pria seulement Kniphausen d'envoyer le projet
Prusse, de faire ce qu'il pourroit pour en obtenir
ment, et l'assura que ce changement n'empêche-
la signature du traité, pourvu qu'on y voulût
ou'à l'égard de Wismar on s'en tiendroit à la

envoya un second, pour y veiller encore mieux, pe le séjour du Czar. Schaffirof les assura tous deux Czar ne feroit jamais d'accommodement avec la F sans la participation du roi de Pologne; que les çois ne lui avoient encore fait aucune propositi dessus, et n'en feroient apparemment pas avant d reçu des nouvelles du comte de la Marck, leur ar sadeur auprès du roi de Suède, et qu'il ne s'étoit encore que d'un simple traité d'amitié. Il leur sous le secret que, si la France proposoit un d'alliance pareil a celui qu'elle avoit fait avec l'Angl et la Hollande, le Czar y pourroit consentir, m bonnes enseignes, et à condition qu'elle abandonn la Suède. Il leur dit aussi qu'il n'avoit tenu qu'à pereur de se lier avec le Czar ; mais que, comme il répondu avec mépris, quoique depuis il eût chan ton, le Czar pourroit aussi s'entendre avec la Fr s'il y trouvoit son compte. Il ajouta que le Czar déjà la parole du roi de Prusse, qu'il souhaito trouver le roi de Pologne dans les mêmes disposi Schaffirof les pria d'en écrire à leur maître[1], et demanda le secret, et les assura que, si le trai concluoit, il y seroit laissé une porte ouverte au de Pologne pour y entrer. Les envoyés de Pol jugeoient le succès de la négociation fort incert cause des garanties que le Czar et la Prusse ne man roient pas de demander; mais comme ils pouvoie tromper, leur but étoit de suspendre la négocia s'il leur étoit possible, jusqu'à ce qu'ils eussent nouvelles de leur maître.

On prétend que Los, un des envoyés de Pol conseilla au roi son maître d'engager s'il pouvoi France à lui faire des propositions, parce que, si ne lui convenoient pas, elles lui serviroient à faire un mérite auprès de l'Empereur. Ce même

1. Il y a *leur* au singulier, et *maîtres* au pluriel.

uivoit le Czar partout où il alloit; en espion plutôt u'en ministre.

L'Empereur souffroit avec impatience le séjour des oupes russiennes dans le Meckelbourg. L'envoyé de russe en informa le Czar, en adoucissant les termes rts des Impériaux. Les ministres du Czar avouèrent que, uivant les promesses du Czar, elles en devoient sortir la fin d'avril; que cette prolongation portoit plus de réjudice que d'avantage à leur maître, et promirent de resser le Czar là-dessus; mais ils assurèrent que ce tardement n'étoit causé que par quelques ombrages u'il avoit conçus des intérêts et de la conduite du roi Angleterre à son égard. Une des raisons qui retenoit[1] ncore le Czar étoit sa propre sûreté. Il vouloit avoir des oupes en Allemagne pendant qu'il étoit hors de ses tats, et à portée de se mettre à leur tête quand il sorti- it de l'Empire.

Ses ministres étoient persuadés qu'il n'y avoit rien à raindre de la maison de Brunswick ni de l'Empereur, algré ses menaces, quoique ils sussent qu'il se proposoit ctuellement d'unir les forces des rois d'Angleterre et de anemark pour chasser les Moscovites du Meckelbourg. s s'en plaignirent à un émissaire que le roi de Danemark voit envoyé observer le Czar à Paris, nommé Westphal. s lui reprochèrent que son maître avoit faussement ublié que le Czar prenoit les intérêts du duc d'Holstein, t que c'étoit là-dessus que les Danois prenoient des ngagements contraires aux Moscovites, le menacèrent 'une rupture ouverte si le Danemark faisoit le moindre cte d'hostilité sous quelque prétexte que ce fût. Ils ièrent aussi qu'il y eût aucune proposition de ma- age entre le duc d'Holstein et la fille aînée du Czar, omme le bruit s'en étoit répandu, et qui s'accomplit epuis.

Ces plaintes étoient fondées. Il s'agissoit alors à Vienne

1. Ce verbe est bien au singulier.

de former une armée pour forcer les Moscovites
retirer. L'Empereur comptoit sur les troupes de Bruns
et de Danemark. Le roi d'Angleterre lui promettoit vi
cinq mille hommes incessamment pour exécuter
ordres. Sur cette assurance, le projet étoit fait à Vi
d'intimer au Czar un terme fort court pour faire sorti
troupes des terres de l'Empire; s'il refusoit, le déc
ennemi de l'Empire et de tenir une diète pour cela
roi d'Angleterre, comme directeur du cercle de la b
Saxe, devoit agir ensuite au nom de l'Empereur e
l'Empire avec une armée composée des troupes de D
mark, Hanovre, Wolfenbuttel, Gotha et Munster, et c
per le 15 juin aux environs de Lauenbourg. Le payer
de ces troupes devoit être pris sur les vingt-cinq r
[livres] sterling accordées au roi d'Angleterre par son
lement.

Tandis que ces mesures se prenoient, dont le Pape
très-mal informé, il pensoit à faire une ligue entre l'I
pereur et le Czar pour la défense de la chrétienneté[1]
il donna ordre à son nonce Bentivoglio, à Paris, de
vailler secrètement et prudemment à la former. Il a
trouvé plusieurs exemples de ses prédécesseurs, de s
Pie V entre autres, et d'Innocent XI, qui avoient écrit
brefs aux grands-ducs de Moscovie. Il résolut de les imi
et il avertit Bentivoglio qu'il lui en enverroit un inc
samment à remettre à ce prince.

Alberoni, qui s'étoit plaint avec tant d'éclat, sous le n
du roi d'Espagne, de la promotion de Borromée, com
vendu aux Allemands, et comme une marque du pou
prédominant de l'Empereur à Rome, prit un ton t
différent en France, dans la crainte que cette couro
ne se mît en prétention d'un chapeau, en équivalent.
devint l'avocat du Pape, soutint que le chapeau de B
romée n'étoit qu'une affaire de famille, indispensa
depuis le mariage d'un neveu du Pape avec la riche ni

1. Voyez ci-dessus, p. 17.

ce prélat. Avec ces raisons, Cellamare eut ordre de présenter au Régent que sa prétention ne feroit que arder inutilement celle d'Alberoni, et il eut permission ur l'empêcher d'entrer en des engagements avec la ance. A la vérité, il ne s'expliquoit point sur quoi ni squ'où, apparemment pour avoir plus de liberté d'en savouer Cellamare. Il voyoit une grande facilité à se rvir de la flotte promise au Pape, pour ses vues partiières sur l'Italie, pendant la guerre du Turc, qui lioit bras à l'Empereur. Il comptoit que la France le laisseit faire, et l'Angleterre et la Hollande aussi, par leur térêt d'empêcher que Livourne tombât entre les mains l'Empereur. Mais avant de tromper le Pape sur l'usage la flotte, dont l'espérance du secours lui devoit valoir chapeau, il falloit le tenir bien réellement, à quoi tout lai étoit empêchement dirimant et pour le chapeau et our l'entreprise qu'il méditoit par cette flotte. Telles rent les véritables raisons du subit changement de conuite d'Alberoni, qui, après tant d'éclats et de menaces, ercha à se faire un mérite auprès du Pape de ce chanement même, comme obtenu enfin par lui de Leurs ajestés Catholiques, et de faire partir l'escadre, et de ander Aldovrandi à la cour pour y terminer les différends entre les deux cours, ce qui le porta à faire écrire roi d'Espagne au Pape avec des engagements réitérés, ous la garantie du duc de Parme, pour emporter sa protion à ce coup, et être libre après de l'emploi de sa otte, sans avoir plus rien à ménager ni à craindre pour on chapeau.

Il avoit envie de pénétrer le motif du voyage du Czar à aris, ainsi que toutes les autres puissances. Le comte le Königseck, ambassadeur de l'Empereur, y étoit plus ttentif qu'aucun des ministres étrangers. Il pria Vireck, ouvellement rappelé à Berlin, de suivre le Czar à Fontainebleau, où Kniphausen, qui le relevoit, alla aussi. Ils y virent Ragotzi entrer en conférence avec le Czar, et Ragotzi ne cacha point à Kniphausen que les Turcs le pressoient

s catholiques jouissoient actuellement de cette
en Moscovie, où il y avoit même déjà des maisons
ites et de capucins établies à Moscou. Le nonce
urakin et Schaffirof; ce dernier lui dit les mêmes
et ajouta que le Czar vouloit établir un couvent
acins à Pétersbourg, qu'il n'y seroit de retour de
trois mois, qu'alors l'affaire se pourroit finir à la
tion du Pape, et que le ministre que le Pape
oit prendroit alors caractère, pourvu que ce fût
me de distinction.

a ligue, Bentivoglio avoit cru toucher les Russes
facilité de reprendre Azoff pendant la guerre
rie, mais Kurakin lui fit voir par de bonnes rai-
ombien cette place leur étoit indifférente. Il dit
nt au nonce dans une autre conversation que, dès
Czar seroit délivré de la guerre de Suède, il se
non-seulement avec l'Empereur, mais avec les
ns, enfin avec le Pape, parce qu'il vouloit être bien
i.

ffet, le Czar avoit dit au maréchal de Tessé qu'il
oigneroit pas de reconnoître le Pape pour premier
che orthodoxe, mais aussi qu'il ne s'accommode-
ıs de certains assujettissements que la cour de
prétendoit imposer aux princes, au préjudice de
uveraineté; qu'il vouloit bien croire le Pape infail-
ıais à la tête du concile général. C'est que la vérité
ıison sont de tous pays, et ce monarque, presque
barbare, nous faisoit une excellente leçon.

uerre subsistoit toujours entre l'Empereur et le roi
gne; mais l'éloignement des États suspendoit natu-
ent les actes d'hostilité. Ils étoient de plus interdits

[illegible] mal, et ne laissa
[illegible] prince de Lôwens
[illegible] cardinal Aqu
[illegible] l'absence d
[illegible] secrétaire d'Éta
[illegible] ses plaintes, im
[illegible] Albane ré
[illegible] violence, et q
[illegible] cette assurance,
[illegible] réparation, ou de
[illegible] S. le Pape s'en cl
[illegible] ecclésiastique
[illegible] du sain
[illegible] dans F
[illegible] des All
[illegible] ministres de l'Empere
[illegible] qu'il eût
[illegible] liberté. Si, a
[illegible] d'Espagne le
[illegible] des Allemands. Acq
[illegible] regardant cet incid
[illegible] d'Italie
[illegible] actuellement en
[illegible] traités.

Il semblait que le pontificat de Clément XI
aux événements capables de l'embarrasser. Ils
[illegible] un nouveau
pouvoit se démêler. Il étoit plus susceptible q

ır ceux dont il croyoit n'avoir rien à craindre; il portoit avec tant de bassesse et de timidité à l'égard x dont il appréhendoit la puissance, qu'ils ne lui ıt aucun gré de ce qu'ils en arrachoient par force terreur. Il croyoit exceller à écrire en latin et à ser des homélies et des brefs. Il y perdoit beaucoup ps. Il étoit sans cesse tiraillé dans son intérieur ique. Son incertitude, ses variations, sa foiblesse ıté toute confiance en ses paroles. Des cardinaux , comme Fabroni et d'autres, hasardoient sous son uelquefois ce qu'il leur plaisoit, et ne le lui disoient and les choses étoient faites. Il étoit désolé, mais it les défaire. Les larmes, dont il avoit une source facilité abondante, étoient sa ressource dans tous barras; mais elles ne l'en tiroient pas. Au fond, un n homme et honnête homme, doux, droit et pieux. resté particulier sans affaires.

yé au dernier point de la dernière partie du dis- l'Acquaviva, il s'écria qu'il falloit bien se garder ndre une voie si dangereuse; qu'il alloit dépêcher s plaintes à Vienne; qu'il ne perdroit point de vue ffaire, qu'il avoit si bien regardée comme la sienne, qu'Acquaviva lui en eût parlé, qu'il lui montrât la e qu'il faisoit à l'archevêque de Milan, qui lui avoit qu'il avoit inutilement demandé au gouverneur l du Milanois de remettre Molinez à sa garde (car remarquer que l'immunité ecclésiastique se mêle ; et entre dans tout). Mais au fond, la détention de z occupoit peu ceux qui devoient y être les plus es. La promotion d'Alberoni étoit l'affaire unique Pape vouloit éluder, malgré tant de paroles posi- et malgré le départ tant desiré de l'escadre espa- Il craignoit de déplaire à l'Empereur, de révolter et le sacré collége; il cherchoit des délais, malgré ière lettre du roi d'Espagne et la garantie du duc me. Il vouloit que les différends avec l'Espagne accommodés à son gré auparavant.

Alberoni ne se déc[illegible] et comme l[illegible] défendoit sur l'équivalent [illegible] et d'Alberoni couronnes pourroient lui den[illegible] si un mot comme l'accommodement à son gré n'en éteit [illegible] à leur fermer la bouche. Alberoni commença p[illegible] une lettre du Régent au cardinal de la Trém[illegible] laquelle il lui mandoit de suspendre toute [illegible] capable de traverser sa promotion, et il se pr[illegible] terminer au gré du Pape les différends entre [illegible] cours, dès qu'Aldovrandi seroit arrivé, qu'il a[illegible] avec impatience.

Dans cette situation personnelle, il n'avoit g[illegible] déranger le bon état de son affaire, en laissant [illegible] par le roi d'Espagne des marques de ressentim[illegible] l'arrêt de la personne de Molinez; il n'avoit nulle[illegible] pour lui, et l'appeloit ordinairement *solemnissimo*[illegible] Il disoit qu'il méritoit bien cette aventure, qu'il d[illegible] reroit longtemps au château de Milan s'il en étoit [illegible] qu'il ne valoit pas la peine de déranger les pro[illegible] l'escadre pour la délivrance de cet oracle des Esp[illegible] En même temps il se vantoit de ce qu'il avoit fait [illegible] tendoit faire pour le service du roi d'Espagne. Il [illegible] qu'il avoit armé trente vaisseaux en moins de huit [illegible] envoyé six cent mille écus à la Havane, pour em[illegible] en tabac qui seroit vendu en Europe au profit d[illegible] employé cent cinquante mille écus en achats de [illegible] sions pour la marine, cent quatre-vingt mille é[illegible] bronze pour l'artillerie, dont les places étoient d[illegible] vues, et cent-vingt mille pistoles pour la citadelle d[illegible] celone. Enfin, ajoutoit-il, l'Espagne n'en avoit p[illegible] fait en trois siècles, et ne l'eût pu faire encore [illegible] laissé répandre et distribuer l'argent comme par le [illegible] A l'avenir il vouloit établir une marine, régler les fi[illegible] de manière que les troupes fussent bien payées, un [illegible] sûr pour le payement des maisons royales, en sor[illegible] les rois ne vivroient plus dans la misère de leurs [illegible] cesseurs. Il vouloit encore des troupes étrangè[illegible]

loit à demander au roi d'Angleterre la permission
er dans ses États des Anglois ou des Irlandois.
eterre, de son côté, et la Hollande aussi, le pres-
d'un règlement sur le commerce de Cadix. Patiño
hargé d'assembler là-dessus chez lui les marchands
tes les nations, et son occupation de l'escadre ser-
excuse aux délais.
roi d'Espagne eut des évanouissements qui firent
re pour les suites. On en accusa l'air de Ségovie, où
depuis quelque temps. Il voulut aller à l'Escurial,
a point su pourquoi la reine s'y opposa fortement;
e roi lui parla avec tant de hauteur, qu'étourdie
ngage si inusité pour elle, elle n'osa hasarder une
nce, pour conserver son pouvoir despotique dans
ses importantes. Ainsi on fut à l'Escurial.
vrandi, y arriva le 10 juin, et y fit la jalousie des
res étrangers par les distinctions qu'il y reçut, et
ntrèrent qu'Alberoni ne connoissoit d'autre affaire
lle de sa promotion, et qu'il étoit inutile de lui
d'aucune autre. Lui et Aubanton, en bons servi-
du Pape, se mirent à disposer avec le nonce les
s à une heureuse fin. Ils lui conseillèrent d'attendre
s fussent comme conclues avant de voir Leurs
és Catholiques, et il se conforma à leurs desirs. Il
sans cesse Alberoni sur l'escadre, et ce dernier se
oit du Pape avec un modeste mépris. En même
il rassura Cellamare sur la continuation de son
, quoi que pût dire et faire contre lui à Rome
ncle le cardinal del Giudice, qui alloit y ar-

laissoit dormir depuis quelque temps la négociation
aix entre l'Empereur et l'Espagne, lorsque Widword,
é d'Angleterre en Hollande, alla trouver Beretti, lui
ar ordre de Sunderland, nouveau secrétaire d'État,
roi d'Angleterre avoit dépêché un courrier à l'Em-
r pour l'obliger enfin à déclarer s'il vouloit traiter la
vec le roi d'Espagne; que ces instances se faisoient

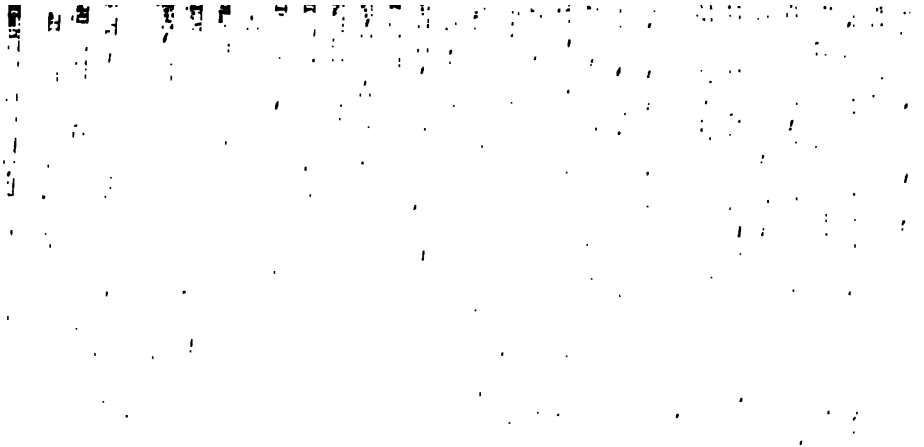
... lorsqu'il en se
... de prend
... comme a
... qui n'avoit
... n'oublia
... des m
... de l
... de la p

... en état
... du
... contre
... par les acc
... sur cell
... ennemis
... oient
... enfin
... du pays
... d'an
... ses m
... ent
... nes

... que l
... et
... plus
... avoir
... d
... Angle
... p
...

ıse de l'ordre envoyé à ces troupes. Ainsi ils eurent
esse de faire valoir au Régent et au roi d'Angleterre
cution d'une résolution, que la crainte de se voir tom-
une puissante armée sur les bras ne leur avoit plus
nis de différer.

ı même temps, le roi de Danemark s'inquiétoit de ce
n ne parloit point d'attaquer la Suède; il craignoit
être attaqué lui-même en Norwége. Il demandoit au
r une diversion qui l'en mît à l'abri. Le Czar, peu
tent de ce prince, éluda ses demandes. Il répondit
l n'étoit pas en état de rien entreprendre contre la
de sans le secours de vaisseaux que l'Angleterre et le
ıemark, lui avoient promis; que d'ailleurs le roi
ngleterre étoit seul et sans lui assez puissant pour
antir les États du roi de Danemark d'une invasion
Suédois, et lui procurer une paix avantageuse. Les
nois, qui entendirent bien la signification de cette
onse, étoient, ainsi que les envoyés de Pologne,
rêmement inquiets de ce que le Czar traitoit avec le
gent. Ils se relayoient autour de ce monarque, et se
mmuniquoient tout ce qu'ils pouvoient apprendre. Il
rtit enfin de Paris sans qu'ils fussent éclaircis de
n. Mais Schaffirof, qui y demeura quelques jours
rès lui, confia sous le dernier secret à un des agents
roi de Pologne tout ce qui s'étoit passé dans la négo-
ıtion avec la France, et que le traité auroit été conclu
l'envoyé de Prusse n'en eût pas arrêté la signature.
ajouta que le principal but du Czar en prenant avec la
ance des engagements apparents, qui dans le fond ne
bligeoient à rien, avoit été de brouiller la France avec
Suède; qu'une convention vague d'assistance géné-
le étoit si aisée à éluder qu'il étoit persuadé qu'elle
e pouvoit blesser l'Empereur, qui en sentiroit aisé-
ent le peu de solidité; que sur ce fondement ils en
resseroient la conclusion; et s'ouvrant tout à fait, il
voua qu'il la desiroit par l'espérance des présents aux
ıinistres qui font la signature, et se plaignit amè-



le, à un père aussi irrité qu'étoit le Czar, qui
Czarine, belle-mère de ce prince, et qui en
ls qu'il préféroit à cet aîné fugitif, pour lui
Le roi de Prusse, de son côté, se plaignoit,
fiance qu'il avoit de ses alliés, que la France
t pas assez la paix entre la Suède et lui, et
ue, si elle n'étoit faite avant la fin de la guerre
la ligue du Nord se jetteroit entre les bras de
, dont elle achèteroit l'appui tout ce qu'il le
it vendre. Ces plaintes étoient injustes. Le
ublioit rien pour calmer les troubles du Nord.
posé le roi d'Angleterre à relâcher le comte de
rg, dès que le roi de Suède eut désavoué ses
et déclaré qu'ils avoient agi sans sa partici-
détention du baron de Gœrtz en Hollande
un obstacle à la conclusion de cette affaire.
ngleterre le regardoit comme un ennemi dan-
tâchoit de prolonger sa prison. Elle faisoit
mmerce des Hollandois dans le Nord, et ils se
l'être les geôliers du roi d'Angleterre. Ses mi-
Hollande, ne se sentant pas assez forts pour
la République contre ses intérêts, vouloient
auprès d'eux de l'appui du Régent, des avis
s sentoient tout le poids auprès d'elle. Cette
elligence entre le roi d'Angleterre et le Régent
es moyens dont le nonce Bentivoglio se servoit
our décrier à Rome le Régent, qui sacrifioit
a religion pour s'appuyer des protestants; car
bon à ce furieux pour mettre le feu du schisme,
lit, de la guerre civile, s'il eût pu, en France.
lle persuasion que cela seul le feroit subitement
Il gémissoit amèrement sur le jugement rendu
princes du sang et les bâtards. Leur privation
ité de succéder à la couronne étoit l'ouvrage
nites, et le plus funeste coup porté à la religion.
t ardemment et il espéroit des conjonctures
au gouvernement, qui donneroient lieu à leur

rétablissement. Pourroit-on imaginer que des p
si diamétralement contraires à l'Évangile sortisse
la bouche d'un archevêque, représentant le Pape,
vant à Rome? Mais sa vie publique répondoit à ses
cours, et les désordres effrénés de la sienne ét
l'approbation signalée des ombres qui se remar
dans la vie du feu Roi.

Le Prétendant étoit alors à Rome, où le Pape
pour lui tous les égards et les distinctions qu'il de
mais qui, à vingt mille écus près qu'il lui donna,
loient qu'à des honneurs et à des compliments pour
pour la reine sa mère. Il n'espéroit d'assistance qu
l'Espagne; il voulut donc flatter Alberoni, et dans
audience qu'il eut du Pape, il le pressa sur sa pr
tion. Le Pape lui répondit seulement qu'il attendoi
projet d'édit du roi d'Espagne qu'Aldovrandi devoi
envoyer; mais après l'audience il lui en fit faire
reproche tendre par son neveu don Alex., et s
tir en même temps de se garder de ceux qui ne
donnoient de ces sortes de conseils que pour le
hir. Le Pape, à l'occasion du premier consistoire,
parla au cardinal Gualtieri, qui fit si bien comp
dre la nécessité où se trouvoit ce malheureux pr
que le Pape se repentit de ce qu'il lui avoit fait
chose qui lui arrivoit souvent souvent après ses dé
ches.

Acquaviva, à qui le Prétendant avoit fort recomm
Castel-Blanco, qui lui avoit rendu de grands services
avoit dit ce qui s'étoit passé entre le Pape et lui
Alberoni. Il réfléchit sur cet édit attendu d'Espa
dont jusque-là le Pape n'avoit pas dit un mot. Il en in
qu'il y vouloit trouver occasion de délais, pour lai
vaquer plusieurs chapeaux, et en contenter à la
l'Espagne et les autres couronnes, qui auroient
plaindre d'un chapeau seul donné à Alberoni, e
soupçon étoit très-conforme au caractère du Pape.
Sainteté faisoit presser le roi d'Espagne de finir au

ires de la nonciature de Madrid. Si elles étoient
avant la promotion, il se proposoit de dire au
qu'il y avoit plus de gloire pour lui de faire
lui qui avoit tant contribué au bien du Saint-
pour le sujet même qu'il élevoit à la poupre.
là qu'il se préparoit à se défendre contre les
t imposer silence aux prétentions des cou-
r des chapeaux en équivalent de celui-là.
ne se fioit ni à ces propos ni aux promesses
Alamani, qui répondoit de la promotion,
ant que le tribunal de la nonciature fût
Madrid, si le roi d'Espagne persistoit à la

avoit écrit au roi d'Espagne et au duc de
mme des excuses sur la promotion de Borro-
nouvelles promesses de celle d'Alberoni, dont
leur persuader que le délai ne rouloit point sur
de l'exécution des paroles du roi d'Espagne,
re [écrire] par le cardinal Paulucci au P. d'Au-
n plus fidèle agent, pour presser le roi d'Es-
finir tous les points à la satisfaction du Pape
promotion. Cette lettre étoit pleine de tout
put mettre de raisons d'une part, et de témoi-
estime, d'affection, de confiance, de l'autre,
uite.

es étant demeurées sans effet jusqu'à l'arrivée
ıdi à l'Escurial, le Pape redoubla de promesses
que les différends seroient terminés à sa satis-
feroit la promotion sans attendre de vacances.
noit qu'elle seroit faite depuis deux mois si le
ıgne ne les avoit perdus en plaintes inutiles
e Boromée, et à tenir Aldovrandi à Perpignan;
étoit nécessaire qu'il pût annoncer au consis-
la nonciature étoit rouverte, le nonce en pos-
e toutes ses anciennes prérogatives, que les
s contraires à l'ancienne jurisdiction ecclésias-
ent abolies, la flotte à la voile pour le secours

... nneté[1], et qu'Alberon ... d'Espagne de toutes c ... sentoit tout le parti qu ... ambition d'Alberoni, et ... sur l'esprit du roi et ... andi que, s'il ... nonciature avant que ... déclarée, il le tro ... décret que le roi ... jointe à s ... promotion sans auc ... un exemplaire a ... pour le lui envoy ... de Parme des ... de la nonci ... la promotion ... suivant les i ... qu'il av ... de quelques ... trop acc ... ont le n ... dan

... en s ... dela ... l'Em ... Pape, parti ... de guerr ...

s remplie de fripons et de traîtres, et duquel il
t le voyage de Rome comme une curiosité dévote
seroit pas applaudie en Angleterre. En même
Alberoni, voulant tout mettre à profit pour plaire
e dans cette crise de sa promotion, le pressoit de
obéir en France par quelque coup d'éclat sur la
ution.

ice, arrivé à Rome, y fut d'abord sèchement visité
quaviva ; on le soupçonnoit de se vouloir donner à
reur. Il étoit accusé d'en avoir fort avancé le traité,
4, avec le comte de Lamberg, ambassadeur de
reur, et de l'avoir brusquement rompu, lorsque
cesse des Ursins fut chassée et qu'il fut rappelé en
e. Lamberg même ne le nommoit plus depuis que
le traître. Il avoit vu, en passant à Turin, le roi
le, qui ne s'étoit ouvert en rien sur quoi que ce
ec lui, et ne lui avoit parlé que de choses passées.
férends avec Rome étoient pour lors en assez
mouvement, et le Pape lui avoit fait une réponse
ment captieuse, et pleine des plus grands ména-
ts pour l'Empereur. Giudice donc ne put rapporter
considération de son passage à Turin. Étant à
il avoit voulu visiter la princesse des Ursins, qui
crûment refusée [1], sous prétexte de son respect pour
d'Espagne, qui ne lui permettoit pas de voir per-
qui fût dans sa disgrâce. La Trémoille fut moins
que sa sœur, qu'il n'aimoit guère, ni elle lui. Il
epuis longtemps ami de Giudice, il le vit souvent,
une confiance fort déplacée avec un homme
franc et plus rusé que lui, sur un mauvais pied
e, et d'une réputation peu entière.

Alberoni ne se découragea point, et comme le [illegible] défendoit sur l'équivalent du chapeau d'Alberoni, couronnes pourroient lui demander, si un motif comme l'accommodement à son gré n'en étoit une à leur fermer la bouche, Alberoni commença par une lettre du Régent au cardinal de la Trémoil laquelle il lui mandoit de suspendre toute de capable de traverser sa promotion, et il se prop terminer au gré du Pape les différends entre les cours, dès qu'Aldovrandi seroit arrivé, qu'il att avec impatience.

Dans cette situation personnelle, il n'avoit gar déranger le bon état de son affaire, en laissant d par le roi d'Espagne des marques de ressentime l'arrêt de la personne de Molinez; il n'avoit nulle c pour lui, et l'appeloit ordinairement *solemnissima b* Il disoit qu'il méritoit bien cette aventure, qu'il de reroit longtemps au château de Milan s'il en étoit c qu'il ne valoit pas la peine de déranger les proje l'escadre pour la délivrance de cet oracle des Espag En même temps il se vantoit de ce qu'il avoit fait et tendoit faire pour le service du roi d'Espagne. Il qu'il avoit armé trente vaisseaux en moins de huit envoyé six cent mille écus à la Havane, pour emp en tabac qui seroit vendu en Europe au profit du employé cent cinquante mille écus en achats de p sions pour la marine, cent quatre-vingt mille écu bronze pour l'artillerie, dont les places étoient dé vues, et cent-vingt mille pistoles pour la citadelle de celone. Enfin, ajoutoit-il, l'Espagne n'en avoit pas fait en trois siècles, et ne l'eût pu faire encore s' laissé répandre et distribuer l'argent comme par le p A l'avenir il vouloit établir une marine, régler les fin de manière que les troupes fussent bien payées, un sûr pour le payement des maisons royales, en sorte les rois ne vivroient plus dans la misère de leurs p cesseurs. Il vouloit encore des troupes étrangère

persistoit à demander au roi d'Angleterre la permission de lever dans ses États des Anglois ou des Irlandois. L'Angleterre, de son côté, et la Hollande aussi, le pressoient d'un règlement sur le commerce de Cadix. Patiño étoit chargé d'assembler là-dessus chez lui les marchands de toutes les nations, et son occupation de l'escadre servoit d'excuse aux délais.

Le roi d'Espagne eut des évanouissements qui firent craindre pour les suites. On en accusa l'air de Ségovie, où il étoit depuis quelque temps. Il voulut aller à l'Escurial. On n'a point su pourquoi la reine s'y opposa fortement; mais le roi lui parla avec tant de hauteur, qu'étourdie d'un langage si inusité pour elle, elle n'osa hasarder une résistance, pour conserver son pouvoir despotique dans les choses importantes. Ainsi on fut à l'Escurial.

Aldovrandi, y arriva le 10 juin, et y fit la jalousie des ministres étrangers par les distinctions qu'il y reçut, et qui montrèrent qu'Alberoni ne connoissoit d'autre affaire que celle de sa promotion, et qu'il étoit inutile de lui parler d'aucune autre. Lui et Aubanton, en bons serviteurs du Pape, se mirent à disposer avec le nonce les affaires à une heureuse fin. Ils lui conseillèrent d'attendre qu'elles fussent comme conclues avant de voir Leurs Majestés Catholiques, et il se conforma à leurs desirs. Il louoit sans cesse Alberoni sur l'escadre, et ce dernier se plaignoit du Pape avec un modeste mépris. En même temps il rassura Cellamare sur la continuation de son amitié, quoi que pût dire et faire contre lui à Rome son oncle le cardinal del Giudice, qui alloit y arriver.

On laissoit dormir depuis quelque temps la négociation de la paix entre l'Empereur et l'Espagne, lorsque Widword, envoyé d'Angleterre en Hollande, alla trouver Beretti, lui dire par ordre de Sunderland, nouveau secrétaire d'État, que le roi d'Angleterre avoit dépêché un courrier à l'Empereur pour l'obliger enfin à déclarer s'il vouloit traiter la paix avec le roi d'Espagne; que ces instances se faisoient

de concert avec la France; que, lorsqu'il en se
les états généraux seroient invités de prendre
négociation comme médiateurs et comme ar
retti, qui n'avoit point d'ordre, et qui n'avoit
nion du succès de cette démarche, n'oublia
donner de la crainte à cet envoyé, des né
secrètes du roi de Sicile avec l'Empereur, de la
foi des Autrichiens, de l'ambition et de la pu
leur maître.

L'Angleterre, en effet, n'étoit guère en état d
beaucoup du dehors, par les embarras du d
prince de Galles cabaloit ouvertement contre l
père, et faisoit porter contre Cadogan des accu
Parlement. Tout y étoit en mouvement sur celles
d'Oxford, prêtes à être jugées. Les ennemis de
qui faisoient le plus grand nombre, étoient a
son union avec le Régent, qui obtint enfin du
pressé d'ailleurs, la sortie des troupes du pays d
bourg, et des assurances de témoignages d'amiti
roi d'Angleterre, qui non plus que ses mini
comptèrent guère, mais qui le ménageoient pou
d'effacer les sujets qu'ils lui avoient donnés de
tentement et de plaintes.

Ils en étoient d'autant plus inquiets que le C
été voir la reine douairière d'Angleterre, et av
touché de son état et de celui du roi Jacques son
suites que cette compassion pouvoit avoir al
Stairs. Il prit une audience du Czar, à qui il dit m
de l'estime et des intentions du roi d'Angleter
égard. Il vit après Schaffirof avec les mêmes prote
et lui parla des troupes du Meckelbourg. Sch
contenta de lui répondre qu'il en rendroit co
Czar, sans lui montrer que la résolution de la sort
troupes étoit prise et l'ordre envoyé. Il consei
maître de se faire un mérite auprès du roi d'A
d'une affaire faite. Le Czar le crut, et Schaffirof é
conséquence à Stairs. Schaffirof avertit aussi l'er

e de l'ordre envoyé à ces troupes. Ainsi ils eurent
sse de faire valoir au Régent et au roi d'Angleterre
ution d'une résolution, que la crainte de se voir tom-
ne puissante armée sur les bras ne leur avoit plus
s de différer.

même temps, le roi de Danemark s'inquiétoit de ce
ne parloit point d'attaquer la Suède; il craignoit
être attaqué lui-même en Norwége. Il demandoit au
une diversion qui l'en mît à l'abri. Le Czar, peu
nt de ce prince, éluda ses demandes. Il répondit
n'étoit pas en état de rien entreprendre contre la
sans le secours de vaisseaux que l'Angleterre et le
mark, lui avoient promis; que d'ailleurs le roi
leterre étoit seul et sans lui assez puissant pour
tir les États du roi de Danemark d'une invasion
uédois, et lui procurer une paix avantageuse. Les
is, qui entendirent bien la signification de cette
se, étoient, ainsi que les envoyés de Pologne,
mement inquiets de ce que le Czar traitoit avec le
nt. Ils se relayoient autour de ce monarque, et se
muniquoient tout ce qu'ils pouvoient apprendre. Il
t enfin de Paris sans qu'ils fussent éclaircis de
Mais Schaffirof, qui y demeura quelques jours
lui, confia sous le dernier secret à un des agents
i de Pologne tout ce qui s'étoit passé dans la négo-
n avec la France, et que le traité auroit été conclu
nvoyé de Prusse n'en eut pas arrêté la signature.
uta que le principal but du Czar en prenant avec la
ce des engagements apparents, qui dans le fond ne
geoient à rien, avoit été de brouiller la France avec
lède: qu'une convention vague d'assistance géné-
étoit si aisée à éluder qu'il étoit persuadé qu'elle
ouvoit blesser l'Empereur, qui en sentiroit aisé-
le peu de solidité: que sur ce fondement ils en
eroient la conclusion; et s'ouvrant tout à fait, il
a qu'il la desiroit par l'espérance des présents aux
stres qui font la signature, et se plaignit amè-

rement du mauvais procédé de la cour de Berlin, l'avoit retardée, et qu'il dit être connue de tout le m pour être légère, et sans principes ni suite dan résolutions.

Schaffirof ne disoit pas tout. La Suède bien m que l'Angleterre avoit été la pierre d'achoppement Suède étoit trop abattue pour faire ombrage à la Ru D'ailleurs le Czar, qui avoit beaucoup de grand, n'i pu refuser son estime au roi de Suède. Content de l'a réduit dans l'état où il se trouvoit, il ne vouloit l'accabler, mais il cherchoit, au contraire, à s'en f un ami. Il ne vouloit pas moins conserver ses c quêtes. Ce but s'accordoit parfaitement avec sa h pour le roi d'Angleterre, et avec son mécontente du Danemark. Il cherchoit donc les moyens [de] obliger à restituer ce qu'ils avoient pris ou usu sur la Suède, à s'en faire un mérite auprès d'elle conservant ce qu'il lui avoit pris. Mais il trouva l'An terre si absolue dans le cabinet du Régent, qu'il pe bientôt toute espérance de faire restituer par au moyen Brême et Verden, enlevés à la Suède en pleine par les Hanovriens, dans les temps les plus calamiteu la Suède.

Le Czar avoit un autre embarras avec l'Empereur, l'obligeoit à le ménager. Le czarowitz, dont la tragi histoire est entre les mains de tout le monde, s'é sauvée de Russie pendant l'absence du Czar, et s'é réfugié à Vienne. L'Empereur l'avoit promptement passer à Naples, où il n'avoit pu être si bien ca que le Czar n'en fût informé. Il demandoit à l'Emper de le lui remettre entre les mains. Quoique l'Emper n'eût pas lieu de s'intéresser beaucoup au sort d prince qui, ayant épousé la sœur de l'Impératrice femme, l'avoit tuée, grosse, d'un coup de pied dan ventre, sans autre cause que sa férocité, l'Empereur laissoit pas de faire beaucoup de difficulté de rendre prince qui s'étoit jeté entre ses bras, comme dans

été plus de deux mois à se morfondre dans le chambres du duc de Noailles.

Le comte de Toulouse, qui étoit homme fort ju qui les avoit entendus, blessé de ce qu'ils ne pou obtenir de réponse, m'en parla. J'en étois aussi i que lui. Je lui répondis que, s'il vouloit m'aide aurions raison de cette affaire. J'en parlai à M. d'Orléans, qui n'en savoit rien que superficiellem lui remontrai la nécessité de voir clair en des plain cette nature; l'injustice de ruiner ces députés de gueux sur le pavé de Paris pour les lasser et ne les entendre, et la cruauté de laisser languir d'hor bourgeois dans des cachots sans savoir pourquoi, i quelle autorité ils y étoient. Il en convint et me p d'en parler au duc de Noailles. Au premier conseil d pour finances, j'avertis le comte de Toulouse, et tous demandâmes au duc de Noailles quand il rappor l'affaire de ces gens de Périgueux.

Il ne s'attendoit à rien moins, et voulut nous éconc Je lui dis qu'il y avoit assez longtemps que les uns ét dans les cachots et les autres sur le pavé de Paris c'étoit une honte que cela, et ne se pouvoit souffri vantage. Le comte de Toulouse reprit fort sèchemei le même ton. M. le duc d'Orléans arriva et on se n place.

Comme le duc de Noailles ouvroit son sac, je di haut à M. le duc d'Orléans que M. le comte de Tou et moi venions de demander à M. de Noailles qu rapporteroit au conseil l'affaire de Périgueux; qu gens-là, innocents ou coupables, n'avoient qu'un cri être ouïs et jugés; et qu'il me paroissoit de l'honne conseil de ne les pas faire languir davantage. En fini je regardai le comte de Toulouse, qui dit aussi qu chose de court mais d'assez fort. M. le duc d'Orléan pondit qu'il ne demandoit pas mieux. Le duc de No se mit à barbouiller sur l'accablement d'affaires, qu'i voit pas eu le temps, etc. Je l'interrompis, et lui di

: prendre, et [illegible]
t'il n'y avoit de [illegible]
le pavé de Paris [illegible]
; cachots sans [illegible]
prit un [illegible]
les de se mettre [illegible]

uses en [illegible]
je dis à M. [illegible]
uvertement [illegible]
e plus criant [illegible]
ıc d'Orléans [illegible]
M. le comte [illegible]
er si à [illegible]
doutâmes [illegible]
Mais les [illegible]
t un mardi [illegible]
ıs abrégeant [illegible]
nfiance [illegible]
tes affaires [illegible]
[illegible]

répondit-il, on peut voir l'affaire de Périgueux. — I
sans l'étrangler, repris-je. — Oui, dit M. le duc d'Orlé
qui regardant Monsieur le Duc qui sourioit : Vous ne v
souciez pas d'y aller, lui dit[-il]. — Non Monsieur; voy
l'affaire, répondit Monsieur le Duc. — Oh! remettez-v
donc là, Monsieur, dis-je au duc de Noailles d'un ton f
ferme en le tirant très-fort, reprenez votre siége et rou
votre sac. » Sans dire une parole il tira son tabour
grand bruit, et s'assit dessus à le rompre. La rage
sortoit par les yeux. Le comte de Toulouse rioit,
avoit dit son mot aussi sur l'Opéra, et toute la com
gnie nous regardoit, souriant presque tous, mais as
étonnée.

Le duc de Noailles étala ses papiers et se mit à r
porter. A mesure qu'il s'agissoit de quelque pièce, je
feuilletois, et par-ci, par-là, je le reprenois. Il n'osoit
fâcher dans ses réponses, mais il écumoit. Il fit un élo
de Basville, de la considération qu'il méritoit, excu
Courson, et bavarda là-dessus tant qu'il put pour ext
nuer tout et en faire perdre les principaux points de vu
Voyant que cela ne finisssoit point pour lasser et s
rendre maître de l'arrêt, je l'interrompis et lui dis que l
père et le fils étoient deux, qu'il ne s'agissoit ici qu
des faits du fils, de savoir si un intendant étoit autoris
ou non, par son emploi, de taxer les gens à volonté, e
de mettre des impôts dans les villes et dans les cam
pagnes de son département, sans édit qui les ordonne
sans même d'arrêt du conseil, et uniquement sur se
propres ordonnances particulières, et de tenir des gen
domiciliés quatre ou cinq mois dans des cachots, san
forme ni figure de procès, parce qu'ils ne payoient poin
ces taxes sèches à volonté, et encore accablés de frais
Puis me tournant à lui pour le bien regarder : « C'es
sur cela, Monsieur, ajoutai-je, qu'il faut opiner net e
précis, puisque votre rapport est fait, et non pas nou
amuser ici au panégyrique de M. de Basville, qui n'es
point dans le procès. » Le duc de Noailles, hors de soi

it plus qu'il

ii me regar

à opiner

conclure

is-je,

en

pas

ent. à

nent les

fenses

d ce f

i que

ssi in

d'une

au

nt qui a

er celle

chef.

les or

semble

vinc

fût

ât et

hane

s, se

lons

ii avoi

que j'

à me baisser et à lire à mesure ce qu'il écrivoit. Il s'arrêta sur la cassation de l'ordonnance et la prohibition de pareille récidive sans y être autorisé par édit ou par arrêt du conseil. Je lui dictai la clause; il regarda la compagnie, comme demandant des yeux. « Oui, lui dis-je, il a passé comme cela; il n'y a qu'à le demander encore. » M. le duc d'Orléans dit qu'oui. Noailles écrivit. Je pris le papier et le relus; il l'avoit écrit. Il le reprit en furie, le jeta avec les autres pêle-mêle dans son sac, jeta son tabouret à dix pas de là en se tournant, et s'en alla brossant[1] comme un sanglier, sans regarder ni saluer personne, et nous à rire. Monsieur le Duc vint à moi, et plusieurs autres, qui avec M. le comte de Toulouse s'en divertirent. Effectivement M. de Noailles se posséda si peu, qu'en se tournant pour s'en aller, il frappa la table en jurant et disant qu'il n'y avoit plus moyen d'y tenir.

Je sus par des familiers de l'hôtel de Noailles, qui le dirent à de mes amis, qu'en arrivant chez lui il s'étoit mis au lit sans vouloir voir personne, que la fièvre lui prit, qu'il avoit été d'une humeur épouvantable le lendemain, et qu'il lui étoit échappé qu'il ne pouvoit plus soutenir les algarades et les scènes que je lui faisois essuyer. On peut juger que cela ne m'en corrigea pas.

L'histoire en fut apparemment révélée par quelqu'un aux députés de Périgueux (car dès le soir elle se débita par la ville), qui me vinrent faire de grands remerciements. Noailles eut si peur de moi qu'il ne leur fit attendre leur expédition que deux jours.

Peu de mois après, Courson fut révoqué aux feux de joie de sa province. Cela ne le corrigea ni ne l'empêcha d'obtenir dans les suites une des deux places de conseiller au conseil royal des finances, car il étoit déjà conseiller d'État lors de cette affaire de Périgueux. Des Forts,

1. Voyez tome V, p. 121.

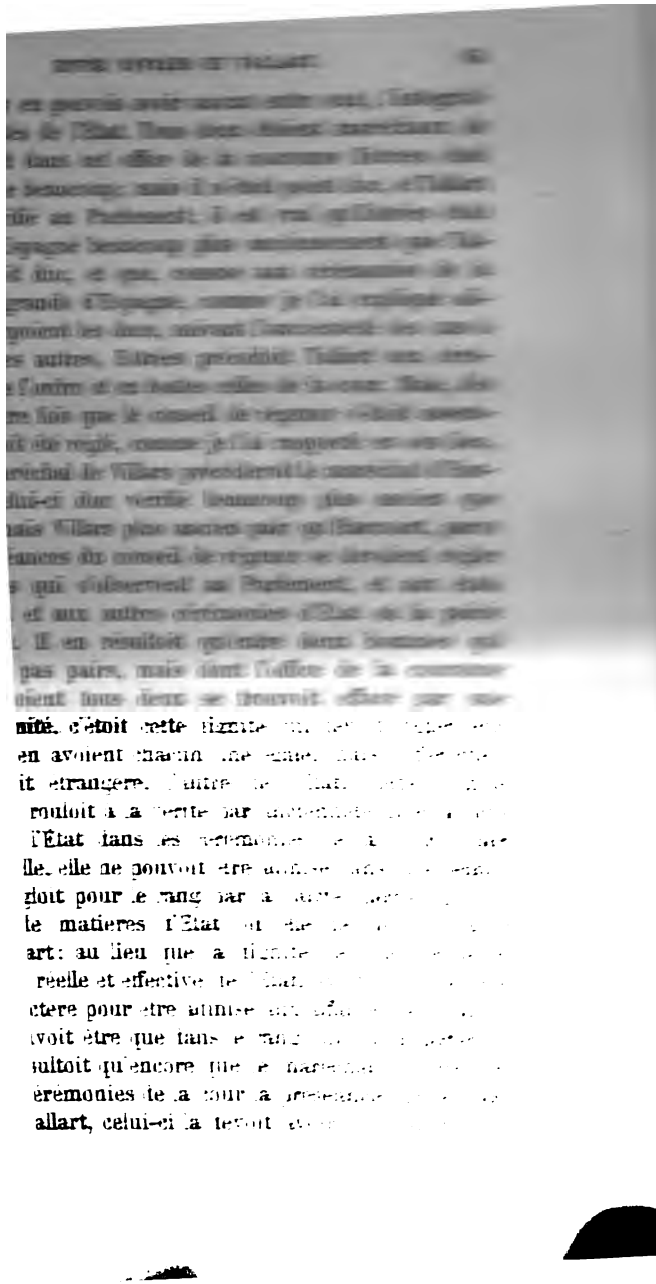
i de sa sœur, étoit devenu [illegible]
i des actions de la compagnie [illegible]
vement sur la place. [illegible]
des Forts, dont la [illegible]
çonnée, y firent [illegible]
place éclata. [illegible]
, ennemi déclaré de des Forts [illegible]
aisément que le cardinal [illegible]
des Forts et de ses [illegible]
onservé à l'indignation publique [illegible]
parce que Chauvelin [illegible]
mb sur des Forts. J'ajoute [illegible]
s de ces *Mémoires*, pour [illegible]
egarde Courson.

maréchal de Tallart, dont [illegible]
2[1], avoit été mis dans le conseil [illegible]
nent du feu Roi. [illegible]
qu'il se retira à la [illegible]
ris, criant, dans [illegible]
orter le testament du feu Roi [illegible]
it de rage et d'ennui dans [illegible]
longtemps. Son attachement [illegible]
, n'empêchoit pas qu'il [illegible]
pas de même du [illegible]
hal de Villeroy, qui [illegible]
nées, conserva toujours [illegible]
ne cessa en aucun temps [illegible]
otégé. L'autre, [illegible]
uelquefois [illegible]

le ménageoit, jusqu'à aller sans cesse au-devant de to ce qui lui pouvoit plaire, aussi misérablement qu'inut lement.

Villeroy prit son temps de l'issue de l'affaire des b tards et de cette prétendue noblesse, dont on avoit s faire peur au Régent, pour lui représenter la triste situ tion de Tallart et profiter du malaise qui troubloit encor ce prince. Le moment fut favorable; il crut s'acquéri Villeroy et les Rohans en traitant bien Tallart. Il imagin que, tenant tous aux bâtards, et par conséquent à cett prétendue noblesse, le bon traitement fait à Tallart plai roit au public et lui ramèneroit bien des gens. Le affaires importantes avoient déjà pris le chemin unique de son cabinet, et n'étoient presque plus portées au con- seil de régence que toutes délibérées, et seulement pour la forme. Ainsi, le Régent crut paroître faire beaucoup et donner peu en effet, en y faisant entrer Tallart, qui de honte, de dépit et d'embarras, ne se présentoit que des moments fort rares au Palais-Royal. La parole fut donc donnée au maréchal de Villeroy, avec permission de le dire à Tallart sous le secret, qui, dès le lendemain, se présenta devant M. le duc d'Orléans. Il avoit voulu se réserver de le lui déclarer et de fixer le jour de son entrée au conseil de régence. Un peu après qu'il fut là en présence, parmi les courtisans, le Régent lui dit qu'il le mettoit dans le conseil de régence, et d'y venir prendre place le surlendemain.

Dès que je le sus, je sentis la difficulté qui se devoit présenter sur la préséance entre lui et le maréchal d'Estrées, qui y venoit rapporter les affaires de marine, et qui d'ailleurs y entroit avec les autres chefs et présidents des conseils quand on les y appeloit pour des affaires importantes. J'aimois bien mieux Estrées que Tallart, et pour l'estime nulle sorte de comparaison à en faire en rien. Le public même n'en faisoit aucune, et tout étoit de ce côté-là à l'avantage du maréchal d'Estrées, mais j'aimois mieux que lui l'ordre et la règle, et sans intérêt



les cérémonies de l'État, et singulièrement au c
régence, établi pour suppléer en tout à l'âge du
le gouvernement de l'État.

Je ne pus avertir Tallart qu'aux Tuileries, un p
le conseil. Sa joie extrême alloit jusqu'à l'indéce
lui en avoit pas laissé la réflexion; il en dit u
maréchal d'Estrées, qui devoit rapporter ses a
marine, et tous deux en parlèrent à M. le duc d
quand il arriva un moment après, qui leur d
conseil les jugeroit sur-le-champ. On se mit en p
deux maréchaux se tinrent debout derrière la
j'étois. Estrées parla le premier; Tallart, éto
bateau, s'embarrassa. Je sentis qu'il se tireroit m
faires, je l'interrompis, et dis à M. le duc d'Orléa
s'il avoit agréable de prier Messieurs les deux mar
de sortir pour un moment, je m'offrois d'expli
question en deux mots, et qu'on y opineroit plu
ment en leur absence qu'en leur présence. Au lieu
répondre, il s'adressa aux deux maréchaux, et l
qu'en effet il seroit mieux qu'ils voulussent bien
et qu'il les feroit rappeler sitôt que le jugement
décidé. Ils firent la révérence sans rien dire, et so

J'expliquai aussitôt après la question en la m
que je viens de la rapporter, quoique avec un pe
d'étendue, mais de fort peu. Je conclus en fav
Tallart, et tous les avis furent conformes au mi
Vrillière écrivit sur-le-champ la décision sur le r
du conseil, puis alla, par ordre du Régent, appe
deux maréchaux, à qui la Vrillière ne dit rien d
jugement. Ils se tinrent debout au même lieu
s'étoient mis d'abord; nous nous rassîmes en même
que M. le duc d'Orléans, qui à l'instant prononça
que le maréchal d'Estrées prit de fort bonne grâce
honnêtement, et Tallart fort modestement. Le
leur dit de prendre place, se leva et nous tous, e
rassîmes aussitôt. Tallart, par son rang, échut vi
de moi, quelques places au-dessous.

excès de la j
e dispute
ession. Ver
ir, frétiller
roient, un
nne. Qu
qu'on a
le duc d'
oit mal. A
il voudr
Il rentra
il, il me
rètement
ttre com
u'il ne
il seroit
der la
enture.
il étoit
eil, et
ger.

duc de Noailles pour la capter, d'accorder aux
monde les plus inutiles, qui sont les conseillers du
conseil, deux grandes et fort étranges grâces : l'une
feroient désormais souche de noblesse; l'autre,
tion de lods et ventes[1] des terres et maisons relev
Roi.

Le roi Stanislas pensa être enlevé aux Deux-Po
un parti qui avoit fait cette entreprise. Elle fut
verte au moment qu'elle alloit réussir. On prit t
ces gens-là, que le roi de Pologne avoit mis en cam
Comme les affaires du Nord n'étoient pas finies,
craignoit point de violer le territoire de la souver
personnelle surtout, du roi de Suède. Quelque
après, le Régent, touché de l'état fugitif de ce malhe
roi, qui n'étoit en sûreté nulle part, lui donna a
Weissembourg en basse Alsace.

M^me^ la princesse de Conti accoucha de M. le prin
Conti d'aujourd'hui, tandis que Monsieur son mari
à l'Isle-Adam. L'ambassadeur de Portugal donna
superbe fête pour la naissance d'un fils du roi de
tugal. Il y eut un grand bal en masque, où M^me^ la
chesse de Berry, M. le duc d'Orléans et beaucou
gens allèrent masqués.

La Forêt, gentilhomme françois, huguenot, et de
longtemps attaché au service du roi d'Angleterre a
qu'il vînt à la couronne, étoit parvenu aux prem
charges de la cour d'Hanovre, et à être fort avant
les bonnes grâces de son maître. Il se trouva dans un
singulier sur la jouissance de ses biens en France,
avec le secours du crédit du roi d'Angleterre aupr
M. le duc d'Orléans, qu'il y employa tout entier, lui
espérer la restitution, dont il intenta la demande.
faire, très-soigneusement examinée par la considér
du roi d'Angleterre, ne se trouva point dans le cas
la Forêt prétendoit, et très-dangereuse de plus à lui

1. Droit que le seigneur prélevait sur la vente des biens compri
sa censive.

e, par la porte que cet arrêt [illegible]
s pour les mêmes prétentions [illegible]
ocès tout d'une voix au conseil [illegible]
e régence.
15 août fut dans Paris [illegible]
he du Parlement sur la [illegible]
ux augustes qualités [illegible]
nce et de régent du royaume [illegible]
entrainé par le duc de [illegible]
ac et autres serfs du Parlement [illegible]
nent de moi. On a vu sur l'année [illegible]
à la procession du vœu du Roi [illegible]
ntré plus d'une fois au Parlement [illegible]
t, qu'il savoit le contenir [illegible]
respect, et qui l'auroit étrange[illegible]
aginer ce qui se passeroit [illegible]
agnie soixante-quatorze [illegible]
de la procession qu'il avoit [illegible]
ute de l'année précédente [illegible]
que M. le duc d'Orléans avoit [illegible]
faire rentrer le Parlement dans ses [illegible]
falloit-il pas volontairement [illegible]
euse sans aucune sorte [illegible]
it ni de son goût, ni de [illegible]
même de l'édification [illegible]
ne personne royale n'y [illegible]
ient toujours contentés de [illegible]
oit donc que rire avec mépris [illegible]
ement, s'il n'avoit pas la force [illegible]
penser d'aller à cette procession.
e Parlement venoit de refuser [illegible]
rer la création de deux charges [illegible]
auroient été vendues quatre [illegible]
x, au profit du Roi, sous prétexte [illegible]
leurs gages augmenteroient les [illegible]
même esprit de misère qui venoit [illegible]
as le conseil de régence fit aller M. le duc d'Orléans [illegible]

la procession ; et comme les *mezzo-termine* étoient goût, le premier président, de concert avec le du duchesse du Maine, lui en suggérèrent un qui tellement son excommunication sur le front, q incroyable qu'un prince d'autant d'esprit que M. d'Orléans y pût donner, et que, de tous ceux qui tèrent à cette procession, pas un ne s'en aperçût lui fût assez attaché pour l'en avertir ; car le singu que je ne le sus que le matin même du 15, que la sion étoit pour l'après-dînée, et qu'il n'y avoit pl hausser les épaules. Ce *mezzo-termine*, si bien i pour accommoder toutes choses, fut une procura Roi à M. le duc d'Orléans pour tenir sa place à la p sion, où en cette qualité il iroit des Tuileries à Dame, et en reviendroit comme le Roi, et avec le accompagnement de carrosses, pages, valets de gardes du Roi, Cent-Suisses, etc., ayant à Notre-D et pendant la procession, le premier gentilhomme chambre en année, et le duc de Villeroy, capitain gardes du corps en quartier, avec le bâton, derrièr et le capitaine des Cent-Suisses devant lui, et les a niers du Roi de quartier en rochet, manteau lo bonnet carré, pour le servir comme le Roi. Avec royale mascarade, le Parlement eut la complaisan le vouloir bien souffrir à sa droite, et se réserva le de s'en bien moquer. On laisse à penser quel effet une telle comparse, fondée sur aucune sorte d'app d'usage, de coutume, encore moins de nécessité, fai un prince qui se donnoit publiquement, par ses dis et par sa conduite, pour se moquer de bien pis que procession, et qui, par les renonciations, la paix d'U et l'âge où le Roi [étoit], étoit encore pour long l'héritier présomptif de la couronne. Quoi donc d simple et de plus naturel à répandre et à persuade M. le duc d'Orléans, dans la soif et dans l'espéran régner, avoit saisi une occasion de se donner la sa tion de se montrer en roi en une cérémonie publiq

c'étoient des cris de : Vive le Roi ! cent fois redoublés. maréchal de Villeroy faisoit remarquer au Roi c multitude prodigieuse, et sentencieusement lui disoi « Voyez, mon maître, voyez tout ce peuple, cette affluen ce nombre de peuple immense, tout cela est à vous, v en êtes le maître; » et sans cesse lui répétoit cette le pour la lui bien inculquer. Il avoit peur apparemm qu'il n'ignorât son pouvoir. L'admirable Dauphin père en avoit reçu de bien différentes, dont il avoit b su profiter. Il étoit bien fortement persuadé qu'en mê temps que la puissance est donnée aux rois pour co mander et pour gourverner, les peuples ne sont pas a rois, mais les rois aux peuples, pour leur rendre justic les faire vivre selon les lois, et les rendre heureux p l'équité, la sagesse, la douceur et la modération de le gouvernement. C'est ce que je lui ai souvent ouï di avec effusion de cœur et persuasion intime, dans desir et la résolution bien ferme de se conduire en cons quence, non-seulement étant en particulier avec lui, et travaillant pour l'avenir dans ces principes, mais je le l ai ouï dire et répéter plusieurs fois tout haut en public en plein salon de Marly, à l'admiration et aux délices de tous ceux qui l'entendoient.

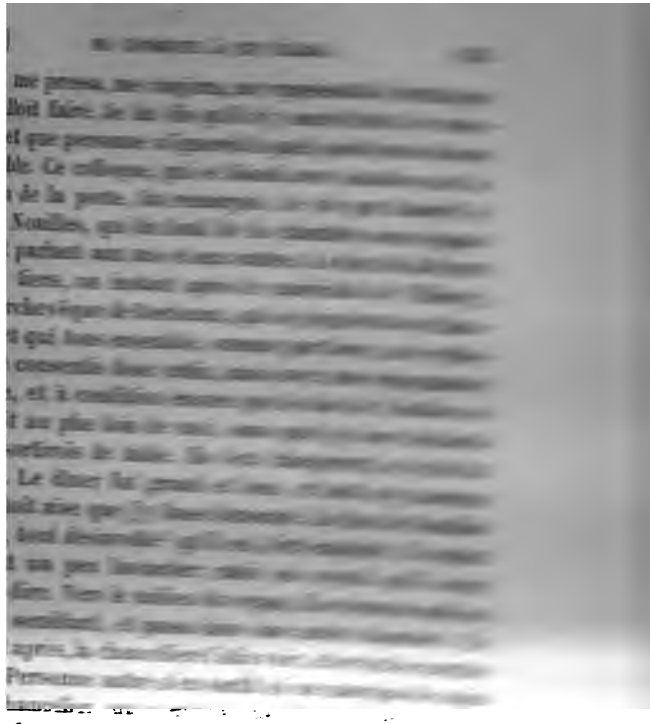
CHAPITRE VI.

Comité pour les finances; ma conduite à cet égard. — Je propos en particulier au chancelier la réforme de quelques troupe distinguées, avec les raisons et la manière de la faire; il l'approuv mais elle demeure entre nous deux, par la foiblesse du Régent. - Fin et résolutions du comité des finances mises en édit. — Démêl ajusté entre le premier président avec les enquêtes pour le choix le nombre des commissaires du Parlement, quand il en faut nom mer. — Le Parlement veut qu'on lui rende compte des finance avant d'opiner sur l'enregistrement de l'édit, et l'obtient; il l'enr gistre enfin, avec peine; misère du Régent; peur et valetage du du de Noailles. — Évêques prétendent inutilement des carreaux à l'ann versaire du feu Roi. — Entreprise de nouveau condamnée entre le

pour le soutenir. Le chancelier ravi m'en faisoit comp
ment après; et M. le duc d'Orléans à qui l'un et l'autr
dirent, et qui avoit remarqué la même chose quelque
au conseil de régence, les assura qu'il n'en étoit po
surpris, et ne laissa pas de m'en marquer sa satisfacti
Je lui dis, et au chancelier, que l'avis du duc de Noail
bon ou mauvais, et sa personne, étoient pour moi de
choses absolument distinctes et séparées; que je ch
chois partout le bon et le vrai, et que je m'y attach
partout où je le croyois voir, comme je me roidiss
aussi contre ce que j'y croyois opposé; qu'il pouvoit bi
être qu'en ce dernier cas, je parlois plus ferme et pl
dur quand je trouvois l'avis du duc de Noailles à co
battre, que si j'avois eu à attaquer celui d'un autre; ma
aussi j'étois de son avis sans répugnance quand je
trouvois bon, et que je m'élevois pour le soutenir fort
ment en faveur du bon et du vrai quand je le voyo
disputer, sans que, [pour] tout cela, je changeasse de sen
timent pour sa personne.

Comme ce travail se forlongeoit[1], les assemblées s
multiplièrent; et une après-dînée, à la fin d'une, il fu
convenu que nous nous rassemblerions le lendemain
matin et encore l'après-dînée, et que, pour n'avoir pas la
peine de tant aller et venir, le chancelier donneroit à
dîner à tout le comité. Le lendemain matin, au sortir de
la séance, le chancelier, qui, dès la veille, m'avoit prié,
outre le général, en particulier à dîner, s'approcha de
moi en me disant, comme encore d'un air d'invitation,
qu'on alloit dîner. Je le priai de me dire précisément à
quelle heure il comptoit rentrer en séance, afin que je
m'y trouvasse ponctuellement. A sa surprise et son redou-
blement de prières de rester, je lui avouai franchemen
que je ne pouvois me résoudre à dîner avec le duc d
Noailles; que tant qu'il voudroit sans lui je réparerois c
que je perdrois ce jour-là. Il me parut affligé au dernie

1. Voyez tome VI, p. 296 et note 1.



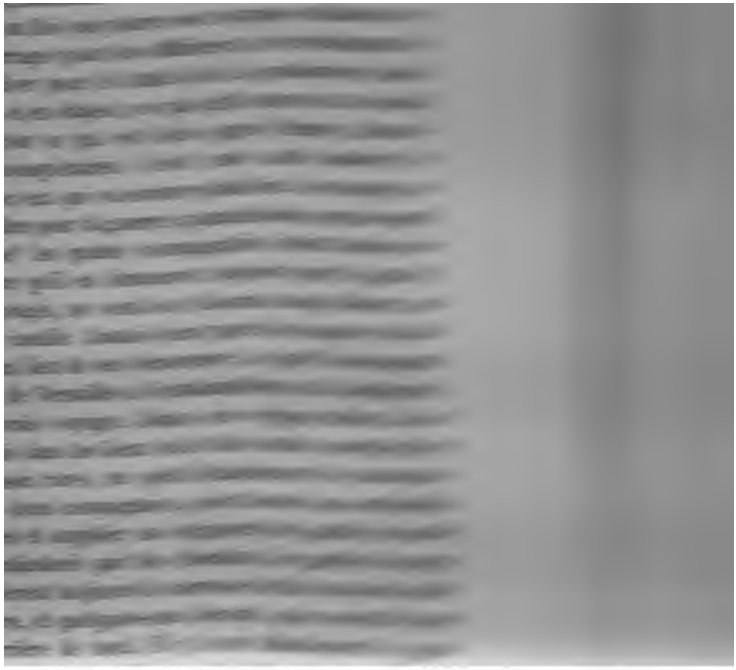
bien homme à s'être paré, fit courir quelque bru[illegible]
nous étions raccommodés, qui fut bientôt détruit [illegible]
continuité de la façon dont j'en usois avec lui. Ce [illegible]
seule fois qu'il y eut comité matin et soir. Ils re[illegible]
blèrent d'après-dînée et de longueur. Je crus q[illegible]
chancelier n'avoit pas voulu, et sagement, nous exp[illegible]
le duc de Noailles et moi, à l'inconvénient d'un se[illegible]
dîner.

Le travail achevé, et tous les avis à peu près réuni[illegible]
chaque point, j'allai voir le chancelier en particuli[illegible]
lui dis que je venois lui communiquer une pensée q[illegible]
n'avois pas voulu hasarder dans le comité, raisonner [illegible]
lui, et s'il trouvoit que ce que je pensois fût bon, le [illegible]
poser lui et moi à M. le duc d'Orléans, sinon l'oublier
et l'autre. Je lui dis que, peine de voir toute la diff[illegible]
qui se trouvoit à égaler, du moins en pleine pai[illegible]
recette du Roi à sa dépense, je pensois qu'il serai[illegible]
propos de réformer la gendarmerie, et même les [illegible]
d'armes et les chevau-légers de la garde, avec les [illegible]
compagnies des mousquetaires, en augmentant de [illegible]
brigades chacune des quatre compagnies des gardes [illegible]
corps.

Mes raisons étoient celles-ci : il n'y a point d'esca[illegible]
de ces troupes, l'un dans l'autre, qui en simples [illegible] [illegible] quatre esca[illegible] [illegible] valeureuses qu'e[illegible] [illegible] qu'elles pui[illegible] [illegible] puissent se [illegible] [illegible] actions, [illegible] [illegible] à gagner, si en [illegible] [illegible] la même dép[illegible] [illegible] ordinaires [illegible] [illegible] plusieurs [illegible] [illegible] durant du se[illegible] [illegible] façons. C'est [illegible] [illegible] la gendarm[illegible] [illegible] la rend odieuse[illegible]

comme ils le sont toujours dans les [illegible]
chevau-légers de la garde et dans les de[illegible]
des mousquetaires. Or, n'étant que tels, ils[illegible]
au même service quand ils sont en d[illegible]
comme ils vieillissent dans ces charges, il[illegible]
anciens officiers généraux sans savoir[1] [illegible]
moins qu'un lieutenant de cavalerie; d'o[illegible]
juger de ce qui en peut arriver quand [illegible]
chargés de quelque chose. Le feu Roi, [illegible]
duquel sont les mousquetaires gris et noir[illegible]
merie, et qui se plaisoit aux détails et [illegible]
troupes et à leur magnificence, mit les [illegible]
troupes sur le pied peu à peu de devenir [illegible]
raux à leur rang, et les fit presque tous co[illegible]
charges, et fort tôt après les avoir achetées[illegible]
charges ne les font pas. Cela fait donc d[illegible]
un amas très-nombreux de colonels, briga[illegible]
généraux, qui n'ont ni n'ont jamais eu d[illegible]
n'ont jamais été en détachement que co[illegible]
cornettes, lieutenants ou capitaines de cav[illegible]
nonobstant leurs grades, continuent, tant[illegible]
charges, d'être détachés sur le même pied. [illegible]
sur le gros de l'armée ils marchent à leur[illegible]
leur grade d'armée, mais, au nombre qu'ils s[illegible]
grade, marcher ainsi se borne à deux ou[illegible]
campagne, qui n'est pas le moyen d'appr[illegible]
précédemment surtout on n'a rien appris [illegible]
d'apprendre. Cette double façon d'être dé[illegible]
une cacophonie ridicule en ce que le lieute[illegible]
avec sa troupe distinguée, et qui dans le tot[illegible]
ment ne sert que comme un lieutenant de[illegible]
tête des quinze ou vingt maîtres, est souve[illegible]
même maréchal de camp, aux ordres non-[illegible]
son cadet de même grade ou même infér[illegible]
mande le tout, mais à ceux des colonels

1. On lit ici le mot *le*, écrit en interligne.



les jours sur son passage pour aller à la messe; et
deux ordres du matin et du soir jamais rien à
parce [que], s'il y avoit quelque ordre à donner p
guerre, pour une revue, pour un voyage, etc., c
passoit toujours du Roi au capitaine, ou si la
pressoit, et qu'il n'y fût pas, à l'officier de quartie
ce court détail je ne voyois point d'utilité pour la g
ni pour le service, encore moins pour celui de la co
sa décoration, à entretenir des troupes si chères, et
à la valeur près, n'étoient bonnes que pour la ma
ficence et la décoration des revues, auxquelles le feu
ne s'étoit que trop plu.

Question après de la manière de s'en soulager. Rie
plus aisé pour la gendarmerie : la réformer, laisser c
les intéressés, continuer une pension aux maréchaux
logis, et rembourser toutes les charges. Pour y parve
s'imaginer après la réforme qu'elle n'est point faite,
en tout genre de dépense pour la gendarmerie les mê
fonds que si elle subsistoit, rembourser de cette som
tous les ans un nombre de charges en entier, et contin
les appointements de toutes jusqu'au jour de leur re
boursement, le rendre libre de toutes dettes qui n'a
roient point dessus des hypothèques spéciales, promet
et tenir parole à ceux qui seroient mestres de camp
brigadiers, de la préférence pour des régiments; moye
nant quoi, en trois ans ou quatre au plus, on seroit so
lagé de toute cette dépense.

Pour ce qui est des gens d'armes, des chevau-léger
je sentis bien la difficulté de la foiblesse de M. le du
d'Orléans pour le prince de Rohan et le duc de Chaulne
qui les commandoient. Je proposois la même forme qu
je viens d'expliquer pour la gendarmerie, et je dis a
chancelier que c'étoit son affaire pour ôter ce nombr
d'exempts de tailles et d'autres impositions, et cett
quantité de lettres d'État, la plupart très-indirectes, qui
pour de l'argent que les plaideurs donnoient à des gen
d'armes et à des chevau-légers, se mêloient sans intérê

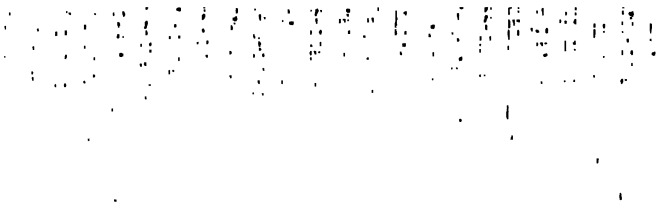
passer sans exception toute la jeunesse qui dema
l'emploi. Or, cette école n'apprend rien pour la
ni pour la discipline des troupes, on n'y appre
l'exercice et à escadronner, à obéir, et force pédan
dont on se moque tout bas en attendant qu'on e
et qu'on puisse en rire tout haut. Ainsi cette je
passe le temps d'une année au moins, et souvent d
tage, à se débaucher dans Paris et à y dépenser très
tilement; et quand elle entre dans les troupes, elle
neuve à tout, comme si elle sortoit de sa provin
c'est alors qu'elle commence à apprendre utileme
qu'elle oublie tout ce qu'elle a appris d'inutile. Les
chements qui vont à la guerre ne l'instruisent pas da
tage. Ils y servent en simples maîtres, ou s'il y
attaques à un siége, en simples grenadiers. Or la jeu
noble, beaucoup moins l'illustre, qui est à la vérité
tinée à la guerre et à tous ses hasards, ne l'est pas
genre de service; et c'est en abuser d'une façon ba
que de la prodiguer en troupes au service de si
maîtres et de simples grenadiers.

Avant l'invention de cette étrange mode, la jeun
ne perdoit point ainsi son temps, et n'étoit point pr
guée à tas à des attaques d'ouvrages. Chacun d'elle a
un parent ou un ami de son père, avec qui ils se
toient cadets, et qui en prenoient soin pour tout.
devenoient bientôt officiers, et toujours sous les mê
yeux. Cela faisoit des enfants du corps, et de ces c
une famille ; et le soin et la dépendance du jeune ho
le préservoit d'une infinité d'inconvénients, lui appre
à vivre, à s'instruire et se conduire, et en avan
ainsi, à devenir bons officiers, et capables d'en él
d'autres comme eux-mêmes l'avoient été. Il est vrai
la beauté des revues et des camps de plaisir et de ma
ficence ne seroient plus les mêmes. Mais le feu Roi n'é
plus, et c'étoit un gain, à bien de différents regards,
d'en perdre l'usage et de se bien garder de le ren
veler.

Les chefs et présidents des conseils furent
un conseil extraordinaire du jeudi après dîner,
où le duc de Noailles rendit compte de ce qui
concerté. Il fut réglé que l'édit en seroit dress
formité, pour être envoyé enregistrer au Parle
lendemain, le comité s'assembla encore chez
d'Orléans, pour voir le projet d'édit et le pe
ner.

Le premier président avoit un démêlé avec les
et les requêtes sur le nombre et le choix des
quand il s'agiroit d'en nommer aux occasions
demanderoient. La grand'chambre sembloit parti
le premier président, parce que, maître du cho
cette chambre, il vouloit exclure les autres, qui
dant ne sont pas moins qu'elle des chambres d
ment. Après bien du bruit, ils convinrent
grand'chambre auroit seule sept députés, et le
chambres des enquêtes et les deux des requêtes c
un, ce qui en fait sept autres; ainsi à elles sept la
des députés, et la grand'chambre seule une autre
Cette affaire ne se passa pas bien pour le premie
dent, qui demeura assez mal avec la Compagnie, l
depuis longtemps le regardoit comme un double
dont le métier étoit de tirer tant qu'il pouvoit d
de M. le duc d'Orléans.

L'édit porté au Parlement lui parut une tro
occasion pour n'en pas profiter. Messieurs op
qu'il leur falloit faire voir un détail des revenu
dépenses du Roi avant qu'ils décidassent s'ils enr
roient l'édit. Le premier président alla en rendre
au Régent, et le lendemain après dîner, il reçut un
tation du Parlement, à laquelle il dit qu'il ne so
point qu'il fût donné la moindre atteinte à l'a
royale tandis qu'il en seroit le dépositaire. Les q
commissaires députés s'assemblèrent. Les gens
furent ensuite au Palais-Royal. Le Parlement s'as
ensuite, et enregistra la suppression du dixiè



d'une prétention aussi dangereuse qu'inepte, aur
tement forcé le Parlement à enregistrer son édi
le public derrière lui pour la suppression du di
d'autres points qui l'intéressoient si fortement. C
ne sut pas profiter de cet avantage, dont il eût
un si utile parti, et il encouragea, au contraire,
la voie à ceux qui, par divers intérêts, se réun
entre eux pour brouiller, réduire son autorité, et l
au point de dépendre de leurs volontés, qui
pas, à beaucoup près, de lui laisser le gou
ment des affaires, et qui bientôt lui en donnèren
coup.

L'anniversaire qui se fait tous les ans à Sain
pour le Roi dernier mort produisit une prétentio
nouvelle. La reconnoissance n'est plus à la mode
longtemps. Il y eut très-peu de gens de la cour;
Maine et son second fils, quelque peu d'évêques et
dinal de Polignac. Ces évêques s'avisèrent de v
avoir des carreaux; le rare est qu'il n'y eut que l
dinal de Polignac qui s'y opposa, et qui l'empêch
quoi les évêques osèrent s'en aller et se plaindr
Régent. Jamais ils n'en avoient eu ni prétendu, et j'
ailleurs que la règle des honneurs c'est que chacu
en présence du corps ou de sa représentation com
étoit en présence de cette même personne vivante; é
évêques n'ont jamais eu ni imaginé d'avoir de carr
en aucun lieu où est le Roi. Ces Messieurs se pouv
contenter de leurs conquêtes sur les évêques pairs e
cérémonies, à qui ils ne voulurent pas souffrir leurs
reaux, étant avec eux en corps de clergé, et qui l'em
tèrent sur la foiblesse des prélats pairs. C'étoit bi
une preuve que les autres évêques n'en avoient ja
eu ni prétendu. Ils pouvoient encore se souvenir qu'
avoit pas un grand nombre d'années qu'ils y étoien
la même ligne avec les cardinaux, derrière qui, n

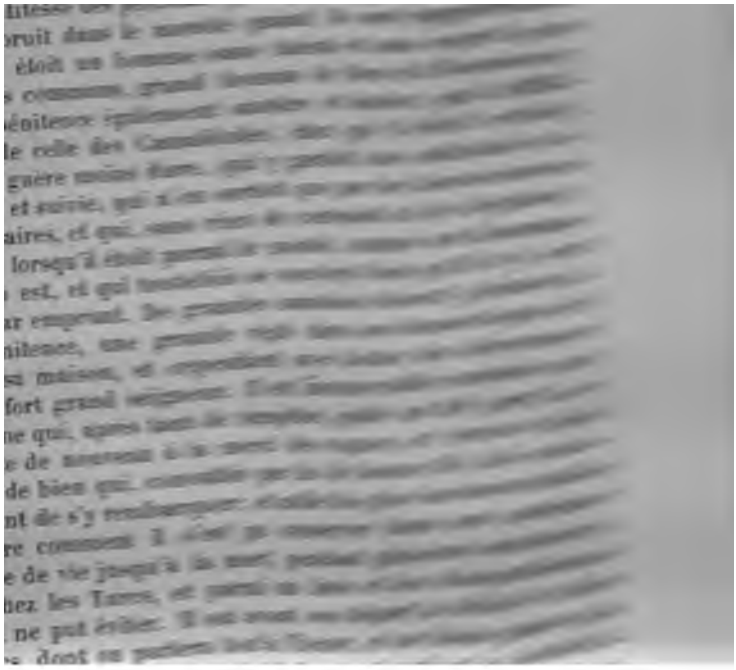
1. Ce verbe est bien au singulier.

étoit fatigué des riottes[1] qui se perpétuoient s
riens entre Mme la duchesse de Berry et Mme la du
d'Orléans, et bien plus encore de ne pouvoir apa
dernière sur ce qui avoit été jugé entre les prin
sang et ses frères sur l'habilité de succéder à la cou
Ainsi Mme la duchesse d'Orléans eut tout le dégoût
entreprise, que M. le duc d'Orléans ne s'embarras
de lui donner.

Dans sa mauvaise humeur, dégoûtée de son ap
ment de Montmartre, d'où elle ne voyoit que des
des minuties des religieuses pour des clefs et des
sages, de l'éloignement des jardins qu'elle y avoi
ajuster avec beaucoup de goût et de dépense, elle a
la maison de Bagnolet, et peu à peu plusieurs voi
dont elle fit un lieu immense et délicieux. Madame
soit presque toute l'année à Saint-Cloud; c'étoit au
seule maison de campagne à portée qu'eût M. le
d'Orléans. Elle en voulut une qui ne fût qu'à elle et
pour elle, et qui fût à portée d'en jouir à tous
ments.

Le duc de Noailles fit une galanterie aux dépen
Roi à son ami le chancelier. Il y avoit à Versailles
Fontainebleau une maison pour la demeure du cha
lier, qu'on appeloit la Chancellerie; mais il n'y en a
jamais eu à Paris, où jusqu'alors les chanceliers avo
toujours logé à leurs dépens chez eux. Bourvalais, un
plus riches traitants et des plus maltraités par la cha
de justice, fut dépouillé d'une superbe maison qu'il a
bâtie dans la place de Vendôme, et d'une maison de c
pagne à Champ, qu'il avoit rendue charmante, et
d'une maison de bouteille, il avoit fait chef-lieu d
grande et belle terre à force d'acquisitions. Mme la p
cesse de Conti eut Champ pour une pièce de pain qu
donna à la Vallière, et la maison de Paris devint la Ch
cellerie, qui, outre le don du Roi, lui coûta fort che

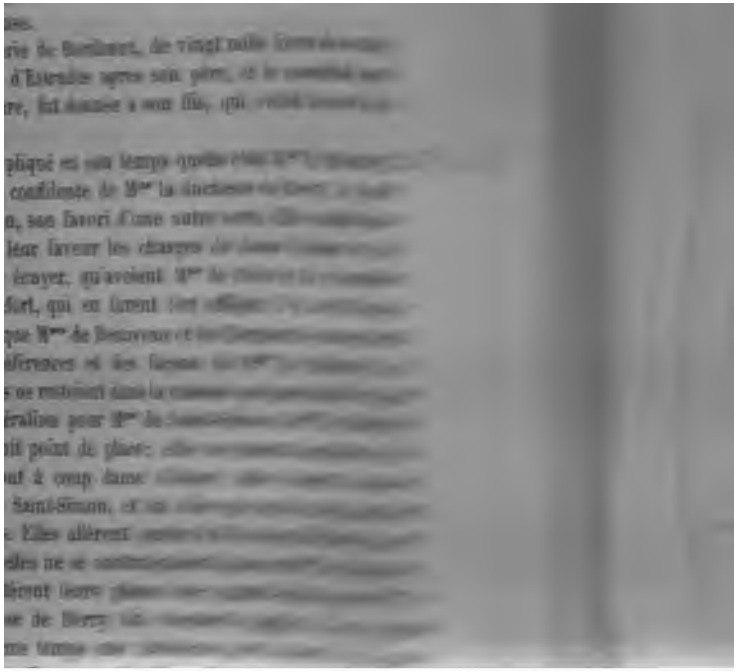
1. Voyez tome II, p. 390 et note 1, et p. 400.



partagèrent presque tout son temps au milie
nombreuse suite. Les convenances entre l'Empe
Porte le tirèrent après quelques années d'un
qui inquiétoit la cour de Vienne. Il fut envoyé
des plus agréables îles de l'Archipel, où il véc
il faisoit sur les bords de la mer Noire, avec
splendeur, avec la même piété, et y est mort au
quelques années, laissant deux fils fort a
du rien. Il écrivoit rarement au comte de T
aux maréchaux de Villeroy et de Tessé, à
Dangeau et à quelques autres amis d'ici, en
qui auroit mieux aimé y être demeuré, mai
fois content de son sort, et tout abandonné à l
dence.

On apprit que le prince Eugène, ayant formé
de Belgrade, s'y étoit trouvé assiégé lui-même
puissante armée de Turcs, commandée par le gra
qui le serroit de si près entre elle et la place, qu'ils
à vue, et qu'elle ôtoit à celle de l'Empereur tous m
de mouvements et de subsistance, et qui en deu
se retrancha parfaitement et très-régulièrement.
cette extrémité subite, le prince Eugène ne vit
source que dans le hasard d'une bataille. Il profit
sécurité des Turcs, qui n'imaginèrent jamais qu'av
grade derrière lui, et nulle retraite, il osât les a
dans leurs retranchements. Un grand et long bro
couvrit ses promptes dispositions. Il commença
taque un peu avant qu'il fût dissipé, au moment
Turcs s'y attendoient le moins, et il eut le bonh
remporter une victoire complète le 16 août, en
heures de temps. M. le comte de Charolois et le pri
Dombes s'y distinguèrent. Estrades eut une jamb
portée auprès de lui, dont il mourut peu après; et V
qui s'étoit battu à Paris avec Jonsac, y fut tué. Les
y perdirent infiniment de monde, tout leur ca

1. Il y a *tout*, au singulier, et *moyens* au pluriel.



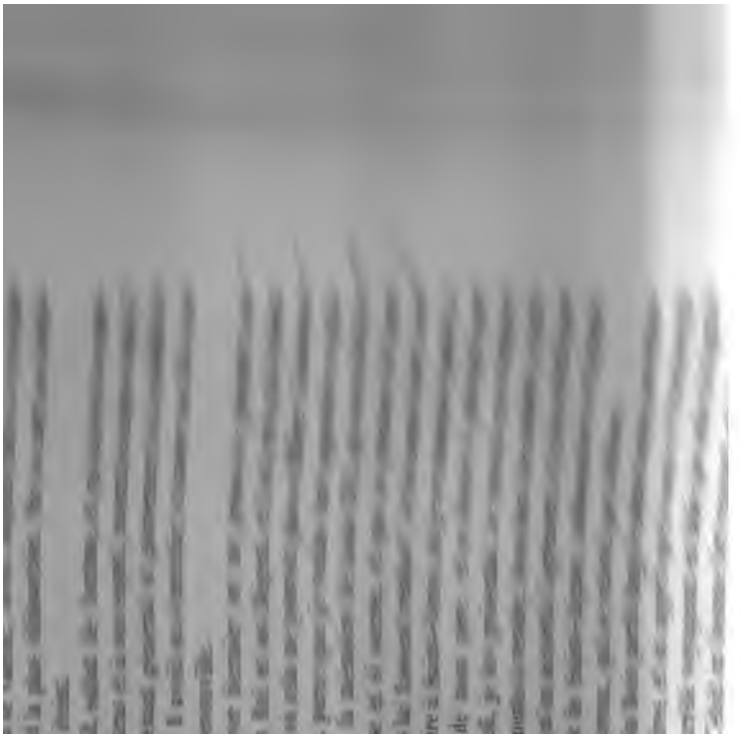
les remplacer. La première étoit sœur du ch
tefort. l'autre fille du maréchal de Tourville.

M. le duc d'Orléans donna trois mille livr
à un gentilhomme nommé Marsillac, do
étoient fort estropiées de blessures. Il y
parler de lui dans la suite, et de voir de plu
ce prince n'étoit pas toujours heureux à pl
faits. Il plaça mieux l'archevêché de Besançon
à l'abbé de Mornay, qui faisoit très-dignemen
ment l'ambassade de Portugal depuis que
avoit envoyé. C'étoit le frère de MM. de Gram
comtois, et lieutenants généraux, qui l'av
oncle, et qui étoit mort; et M. le duc d'O
quelques longueurs, avoit obtenu pour le
indult pour la Franche-Comté que le feu R
donna à l'abbé de Tressan, évêque de Vann
mier aumônier, l'évêché de Nantes, vacan
d'un Beauvau qui l'avoit possédé fort lon
lui proposai l'abbé de Caumartin pour Vann
donna, et qui est mort depuis évêque de
même dont j'ai parlé à propos de Monsieur
de sa réception à l'Académie françoise. Il acc
de Montmartre à Mme la duchesse d'Orléans
Monpipeau, de la maison de Rochechouart,
de la charge de secrétaire du cabinet du pré
à Verneuil, qui a eu depuis la plume[1] et une
traducteur des ambassadeurs. Son père avo
nant des gardes de Monsieur: son nom est
sieur de Croquefromage; celui de sa femme
n'ai pu retenir le ridicule de ces noms.

Le prince de Dombes et ce qui étoit all
de François en revinrent, excepté M. le com
bois.

Le duc de Ventadour mourut retiré, dep
entrées aux Incurables, séparé de sa femm

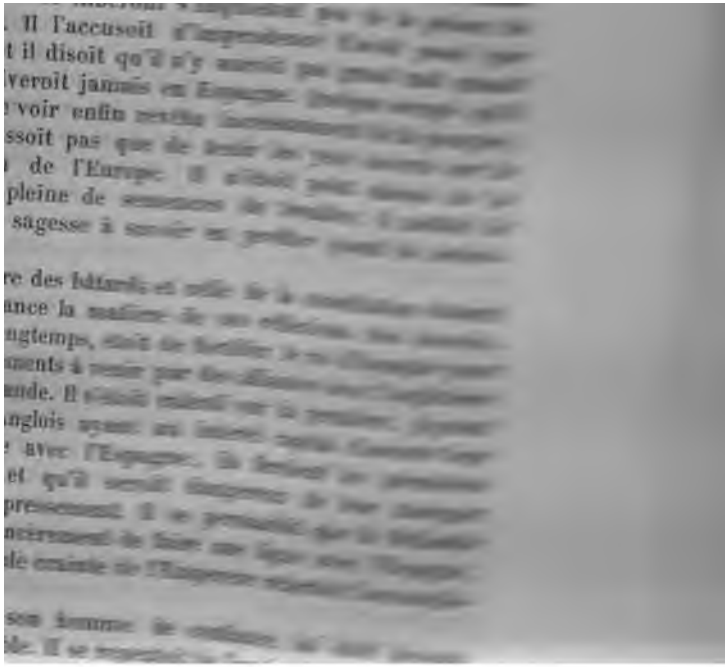
[1] Voy. tome II, p. 122 et 123.



retière, tantôt bien, tantôt mal avec le go
d'Angleterre, mais craint et ménagé.

CHAPITRE VII.

Mépris d'Alberoni pour la détention de Molinez; s
sur la situation de l'Europe; son dégoût de Ber
et pensées de cet ambassadeur. — Inquiétude et avis
Différents sentiments sur l'Empereur en Angleterre;
rieur de cette cour; même diversité de sentiments sur
entre le Régent et le roi d'Angleterre. — Empressemen
ministres d'Angleterre au Régent pour l'unir avec l'
faire entrer l'Espagne. — Saint-Saphorin employé par
gleterre à Vienne; quel; son avis sur les traités à fai
Prusse suspect à Vienne et à Londres; son caractère et
— Ministres hanovriens dévoués à l'Empereur, qui veu
d'Angleterre en dépendance; complaisance de [ce] dernie
un reste de subsides, qui excite du bruit en Angleter
Nord; hauteur de l'Empereur sur Peterborough. — Secre
l'entreprise sur la Sardaigne; conseils du duc de P
d'Espagne. — Colère du Pape sur son accommodeme
Espagne; contre-temps du Prétendant; adresse hardie
— Congrégation consultée, favorable à Alberoni, contr
vrandi, qui excuse Alberoni sur la destination de la flott
— L'entreprise de l'Espagne, au-dessus de ses forces
donne lieu à beaucoup de divers raisonnements. —
moque d'Aldovrandi et de Mocenigo. — L'entreprise
blâmée, colorée de l'enlèvement de Molinez; vanteries
impudente d'Alberoni. — Inquiétude pour la Sicile.
confié au seul duc de Parme; ses avis et ses conseils.
fait cardinal dans le consistoire du 12 juillet; cris
motion; Giudice s'y distingue. — Malaise du roi d'An
sa cour et dans sa famille; comte d'Oxford absous en P
Éclat entre le roi d'Angleterre et le prince de Galles. —
sur l'entreprise d'Espagne moindre en Hollande qu'à
Applaudissements et avis de Beretti; son intérêt perso
Impériaux somment le roi d'Angleterre de secours, avec
cès. — Caractère du comte de Peterborough. — Secret p
destination de l'entreprise de l'Espagne; double hardi
roni. — Plaintes et menaces de Gallas, qui font trembl
— Frayeur de toute l'Italie. — Hauteur et sécurité
— Aldovrandi veut persuader que l'entreprise se fait
roni; mouvements partout contre cette entreprise,
diverses.

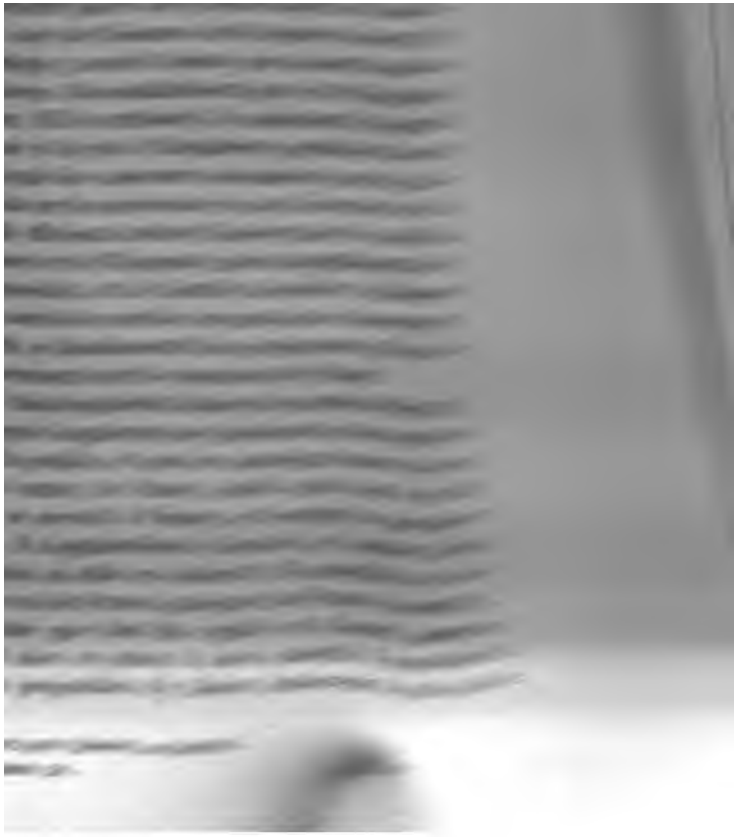


lui avoir reproché souvent la prolixité de ses lettres, l'inutilité de ses raisonnements, il lui déclara franchement que le roi d'Espagne se passeroit très-bien de tretenir à grands frais un ambassadeur en Hollande qu'il suffiroit à son service d'avoir un bon espion à Haye.

Mais plus il recevoit de ces reproches, plus il van ses services d'avoir ouvert les yeux aux principaux d République sur le danger des desseins et de la grand de l'Empereur, dont il prétendoit avoir fait écho ses[1] négociations, et il étoit vrai qu'il avoit obtenu là-d sus les assurances les plus positives des membres États les plus accrédités. Il étoit en même temps persua que les Anglois étoient portés à favoriser l'alliance l'Empereur avec les Provinces-Unies. Il prétendoit Stanhope, qui avoit été longtemps à la suite de l'Emp reur, conservoit pour lui un attachement personnel, Cadogan étoit dans les mêmes sentiments, et bien p encore Bernsdorff et Bothmar, ministres hanovriens roi d'Angleterre.

Beretti, peu rassuré par les protestations de Châte neuf que la France ne concourroit jamais à l'alliance états généraux avec l'Empereur, s'alarmoit d'avoir ouï d que cet ambassadeur et l'abbé du Bois seroient charg de traiter l'accommodement en Hollande entre l'Emp reur et l'Espagne. Il croyoit cette négociation très-pe chaine sur ce que Widword, envoyé d'Angleterre à la Hay lui avoit dit que Sunderland lui mandoit que Stairs av communiqué un plan du traité au Régent, que ce pri l'avoit approuvé, et qu'il étoit prêt à contribuer efficac ment au succès de ce projet. Ainsi Beretti pressoit in niment pour qu'on lui envoyât de Madrid des instructi de la manière dont il auroit à se conduire si cette né ciation s'ouvroit à la Haye. Il craignoit, ou en f soit le semblant, que le roi d'Espagne ne fût trahi

1. Il y a bien *ses*, et non *les*.



Prusse alarmeroit les Impériaux au point de
les bonnes dispositions où les offices du roi d'
avoient mis l'Empereur pour le Régent; que ces
avoient déjà dit que s'ils s'apercevoient que
voulût comme les forcer par les alliances qu'il
roit dans l'Empire, ils rejetteroient toute pro
prendroient tout autre parti plutôt que de su
qu'on leur voudroit imposer, parce que enfin l'
ne s'étoit rendu aux instances du roi d'Angleter
considération pour lui, et non par la nécessité
faires; qu'il étoit même persuadé que, demeur
de tout engagement et attendant tranquillement
sions favorables de faire valoir ses prétentions,
veroit des avantages plus grands qu'en se pr
traiter; qu'il falloit donc suivre le sentiment de
nistres de Vienne, achever premièrement l'allia
la France et convenir après, de concert, du c
princes qu'il seroit à propos d'y faire entrer. Alo
pereur ne s'opposeroit pas à mettre le roi de Pru
ce nombre, s'il se gouvernoit bien, mais qu'il fallo
ter que l'Empereur romproit toute négociation si
terre et la Hollande insistoient à comprendre
autre puissance dans l'alliance avant qu'elle fût

Les intentions du roi de Prusse étoient ég
suspectes à Vienne et à Londres, parce que so
tère étoit également connu dans les deux c
prince, uniquement occupé de son intérêt,
soit tous les moyens propres à y parvenir. Souv
trompoit dans le choix; mais la route qu'il croyoi
sûre étoit d'exciter des troubles dans l'Europe. Il
toit d'être assez habile pour en profiter, et dans ce
fiance, il entreprenoit légèrement, et se désistoi
plus légèrement lorsqu'il craignoit le péril ou l'
ment qu'il avoit pris. La crainte étoit ce qui ag
plus sur lui. Il n'étoit pas difficile, surtout à l'En
d'user de ce moyen pour le contenir. Il tremb
moindre menace de Vienne, et la moindre appar

eur de cette cour auroit pu rompre les traités les plus ennels qu'il auroit faits. Ce prince, lié avec la France, cessoit de protester à Vienne qu'il étoit dévoué à la ıison d'Autriche absolument. Détourné, comme on l'a , par ses ministres de venir en France pendant que le ır y étoit, il avoit fait dire à l'Empereur que la crainte lui déplaire avoit rompu son voyage. Ainsi on conseil- t au Régent d'abandonner la pensée de faire entrer le de Prusse dans le traité comme un projet inutile, en ce e l'accession de ce prince ne fortifieroit pas l'union qu'il gissoit de former avec l'Empereur, et dangereux en ce e les instances que Son Altesse Royale continueroit en veur du roi de Prusse seroient à Vienne un sujet d'om- age et de jalousie qu'il seroit difficile de dissiper. C'est que disoient les ministres les plus confidents du roi Angleterre, les Allemands surtout, qui avoient beaucoup complaisance pour l'Empereur, lequel n'y répondoit ıs avec la même franchise.

Il étoit bien aise que le roi d'Angleterre, comme prince l'Empire, eût besoin de lui, et pour conserver les États surpés sur la Suède, et il le vouloit tenir toujours dans dépendance. Saint-Saphorin crut même s'apercevoir ıe cette cour étoit fâchée que les offices du Régent ıssent contribué à la sortie des troupes moscovites du eckelbourg, parce qu'elle auroit cru profiter de leur plus ng séjour pour disposer encore plus aisément du roi Angleterre.

Ce prince avoit demandé à l'Empereur de faire sortir es Pays-Bas les partisans du Prétendant. L'Empereur le i avoit promis. Cependant il restreignit ses ordres aux incipaux chefs, et il en écrivit même si foiblement au arquis de Prié, que les ministres d'Angleterre ne lui en ırent nul gré, et qu'ils crurent que plus la France aban- ınnoit ce malheureux prince, plus l'Empereur lui étoit vorable. Cela ne refroidit pas néanmoins les ménage- ents du roi d'Angleterre pour l'Empereur. Ses ministres, ırtout les Allemands, engagèrent la nation angloise à lui

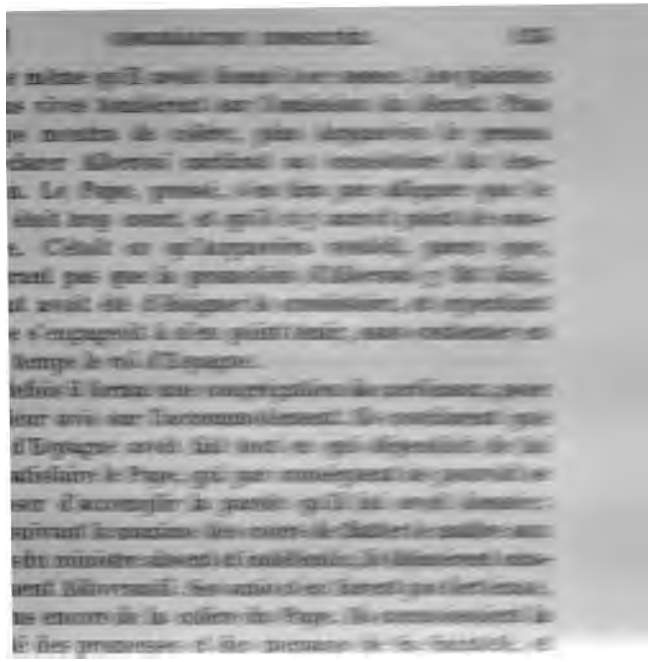
eck se persuadoit assez que le Régent
t à l'entreprise de Sardaigne, et qu'il verroit avec
e occasion de renouveler la guerre. Cependant il
it croire qu'il n'en eût pas été informé avant
n. Il étoit vrai pourtant que le Régent
connoissance. On ne croyoit pas qu'aucun prince
ion pas même le duc de Parme, eût eu part au
bien gardé par Alberoni. Au moins l'ignorance
encement de juillet, qu'il conseilloit au roi d'Es-
tenir parole au Pape sur l'envoi et la destina-
a flotte. Il l'exhortoit en même temps à donner
marque de ressentiment de la détention de Ri-
i étoit une telle infraction au droit des gens
pouvoit être passée sous silence, mais il y avoit
s paroles, non les armes, de s'adresser aux puis-
la neutralité de l'Italie, et d'exciter les autres
e l'Europe à prendre des mesures contre les des-
l'Empereur, qu'il montroit assez, d'usurper le
domaine de toute l'Italie.
ce s'étendoit à remontrer le danger de laisser
proie à l'Empereur, qui rendroit même le roi
e vacillant sur son trône. Il disoit encore à
rt que le comte de Gallas avoit [illegible]
uvoirs fort étendus pour faire [illegible]
'eur, dont il étoit ambassadeur [illegible]
u grand-duc; qu'il devoit faire [illegible]
ots du Pape: qu'il avoit pour [illegible]
État en souveraineté dan[illegible]
conduire le Pape jusqu[illegible]
Albane, tout Autrichien [illegible]
; que l'Empereur devoit [illegible]

méditoit sur la Sardaigne, et ensuite à l'égard de l'Italie.

Le courrier qui portoit de l'Escurial à Rome l'accommodement entre les deux cours arriva au commencement de juillet. Au lieu d'y causer de la joie, il mit le Pape dans une colère étrange, parce que l'Espagne n'avoit pas voulu annuler par un décret ceux qui avoient été précédemment faits, et que le Pape prétendoit blesser l'honneur du saint-siége. Il s'emporta contre Aldovrandi, dit qu'il lui avoit menti dans le fond et dans la forme, s'expliqua en termes très-vifs à Santi, envoyé de Parme, maintint qu'Aldovrandi lui avoit offert la satisfaction qui se trouvoit refusée, dont il lui avoit montré la minute concertée avec Alberoni et Aubanton, sur quoi lui-même avoit dressé un nouveau projet de décret, dont Aldovrandi, qui le trahissoit, avoit emporté la minute, lequel, malgré ses ordres les plus positifs là-dessus, venoit de conclure l'accommodement sans obtenir une pièce si importante, et qu'il devoit regarder comme principale. Mais ceux qui connoissoient les mouvements impétueux de sa colère n'en prirent pas une grande alarme.

Le Prétendant, prêt à quitter Rome, vint prendre congé du Pape. Il savoit l'accommodement signé, il crut la conjoncture heureuse, et il pressa le Pape de tenir sa parole sur Alberoni, puisque les différends étoient terminés. Le contre-temps étoit complet. Le Pape répondit froidement qu'il exécuteroit ses promesses, mais que les affaires avoient été si mal digérées, qu'il n'étoit pas encore en état de le faire. Les deux Albane déclamèrent contre Aldovrandi, et parlèrent fortement contre lui à Acquaviva.

Ce cardinal, ayant appris qu'il y auroit consistoire le lundi suivant, voulut avoir auparavant une audience du Pape, qui la lui donna. Le Pape y parut content du roi et de la reine d'Espagne et d'Alberoni, mais outré contre Aldovrandi. Acquaviva le défendit. Il fit convenir le Pape que l'écrit signé entre son nonce et Alberoni



si elle étoit destinée contre la Sardaigne, ou si elle pou voit causer quelque préjudice au repos de l'Italie, l'entre prise étoit certainement formée contre le sentiment d l'avis d'Alberoni ; qu'il s'y étoit particulièrement oppos à cause du grand préjudice qu'en recevroit le duc d Parme. Il ajoutoit que, s'en étant voulu plus éclaircir, s'étoit adressé à d'Aubanton, qui lui avoit répondu qu ne s'étoit jamais mêlé des vaisseaux du roi d'Espagne qu'il avoit seulement donné toute son attention à l'ac commodement entre les deux cours.

Quoique cet armement eût coûté fort cher, qu'on y eût embarqué un nombre de troupes assez considérable, que dix galères l'eussent joint à Barcelone, ces préparatifs ne suffisoient pas pour exécuter les grands desseins qu'on attribuoit à l'Espagne sans le secours d'autres princes et la connivence de plusieurs. Cette vérité multiplioit les raisonnements des politiques. Les uns croyoient l'entre prise concertée avec la Hollande, même avec l'Angleterre, fondés sur l'intimité qui se remarquoit entre Alberoni et les ministres que ces puissances tenoient à Madrid. Avec cette supposition de leur jalousie des desseins de l'Empereur, ils jugeoient que l'Espagne, ou gagneroit un royaume, ou, ne réussissant pas, se retrouveroit au même état qu'auparavant, le ressentiment de l'Empereur inutile contre elle ne pouvant retomber que sur l'Italie. Peu de gens pensoient que la France y prît part ; on la jugeoit plus occupée de ses affaires domestiques qu'à se mêler d'affaires qui lui étoient étrangères, et qui étoient capables de l'entraîner dans une nouvelle guerre. Enfin la plupart jugeoient que le projet étoit communiqué au roi de Sicile, qui agiroit de concert avec d'autres princes d'Italie dans la même ligue.

L'ambassadeur de ce prince à Madrid en pensoit bien différemment ; il étoit persuadé que l'entreprise regardoit plus la Sicile que la Sardaigne, et se fondoit sur l'impénétrable secret qui en couvroit les desseins, Patiño et don Miguel Durand, secrétaire d'État pour la guerre,

[illegible]

t précédé la publicité de son entreprise [illegible]
qu'elle ne pouvoit plus [illegible]
r et de gagner les suffrages [illegible]
de l'arrêt[1] de la personne [illegible]
ir de l'indifférence qu'il [illegible]
qu'il avoit témoigné [illegible]
oit que *solemnissima vestia*. [illegible]
e se récrier sur cette violence [illegible]
a des outrages que les [illegible]
e au roi d'Espagne, [illegible]
enger, malgré sa répugnance [illegible]
rope. Il paraphrasoit [illegible]
ffriroit en son particulier [illegible]
s mesures prises pour son [illegible]

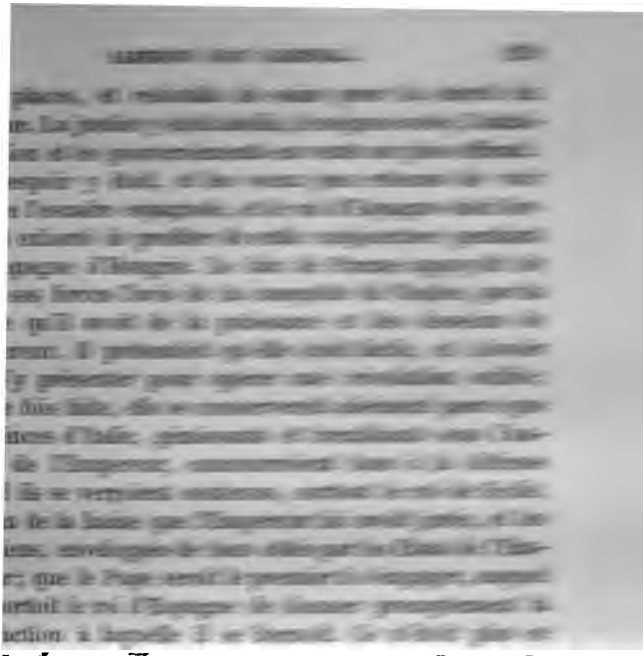
[1] *rdo*, et non *le Prado*. Le [illegible]
'arrestation.

rompues, sur quoi il s'expliquoit en style d'ancien Romain. Il se complaisoit d'avoir rétabli la marine d'Espagne en si bon état, n'en ayant trouvé aucune, surtout des magasins de Cadix, qu'il publioit être plus remplis que ne l'étoient ceux de Brest, Toulon et Marseille; à quoi il ajoutoit toutes sortes d'utiles vanteries.

Aldovrandi le servoit à Rome en tâchant d'y persuader que l'entreprise regardoit Oran. Il trouvoit les préparatifs trop grands pour la Sardaigne, insuffisants pour Naples et Sicile. Il en concluoit pour Alger, et se rabattre après sur Oran; et n'osant plus amuser le Pape que cette escadre iroit au Levant, il le flattoit au moins qu'elle alloit tomber sur les Barbaresques.

Del Maro, de plus en plus persuadé par la profondeur du secret que cet orage regardoit la Sicile, cherchoit des voies détournées pour en avertir son maître, persuadé que toutes ses lettres étoient interceptées, et que sa maison étoit environnée d'espions. Il fit passer un courrier à Turin, qui lui revint à Madrid malgré toutes les précautions dont la nature, qui alloit à la violence, confirma tous ses soupçons.

Le duc de Parme méritoit d'être distingué des autres princes, par ce qu'il étoit à la reine d'Espagne, et par ce qu'Alberoni lui devoit, qui étoit encore son ministre à Madrid. Il sut donc enfin sous le dernier secret la véritable destination de l'escadre d'Espagne. Il donna tous les avis qu'il put pour en faciliter les desseins. Il avertit que les préparatifs de Barcelone avoient jeté les ministres impériaux à Naples dans la consternation; qu'ils connoissoient parfaitement leur foiblesse si le royaume étoit attaqué, et le vœu général des grands et des peuples d'être délivrés du joug des Allemands; qu'un de ses ministres avoit avoué que l'enlèvement de Molinez étoit insoutenable, que c'étoit une infraction manifeste de la neutralité d'Italie, et qu'elle auroit de fâcheuses suites. Le vice-roi, qui ne vouloit pas montrer leur agitation commune, avoit donné des ordres secrets de fortifier plu-



dinal de Schrottembach, ministre de l'Empereu
trouva pas au consistoire. Toutes ces choses fure
prétées diversement. Ce qui est vrai, c'est que
avoit dressé une partie d'opposition qui dans
lui manqua tout net, et qu'Acquaviva, qui ne
pas et qui vouloit plaire en Espagne, n'y la
ignorer.

Le roi d'Angleterre étoit fort mal à son aise au
de sa cour. Parmi tous ses ménagements pou
pereur, on prétendoit qu'il avoit personnelleme
d'éloignement que d'amitié pour lui; qu'il étoit e
par ses ministres allemands, dévoués à la cour de
pour en obtenir des grâces pour eux et pour leurs fa
et en opposition fréquente avec les ministres angl
ne se contraignoient à leur égard sur l'aversion
mépris que lorsque quelque intérêt particulier les
geoit à vouloir plaire au roi leur maître. Ce prince
d'avoir le dégoût, malgré ses efforts, de voir sorti
honneur et justice le comte d'Oxford de l'accu
capitale intentée contre lui, et la division s'ac
entre les gens qui lui étoient les plus attachés. Ell
mentoit sans cesse entre lui et le prince de Galles,
ne le pouvoit ramener à lui par la douceur, il avoit
d'user de rigueur, et d'éloigner de lui ceux qui, d
Parlement, avoient voté contre le général Cadogan.
là un autre point de discorde qui intéressoit la n
laquelle, aussi bien que le prince, prétendoit que l
rogative royale ne s'étendoit pas jusque-là.

La haine entre le père et le fils éclatoit jusque da
moindres choses. Elle devint tout à fait publique à l
sion d'une revue d'un régiment qui portoit le no
prince, dont le roi ne voulut pas s'approcher
prince, qui étoit à la tête en habit uniforme, ne
retiré. Il obéit, et dit en s'en allant que ce coqu
Cadogan en étoit cause.

Parmi ces inquiétudes, Georges en avoit beauco
l'entreprise de l'escadre d'Espagne, dont il n'avoit a

même
dessus
e.
etti s'appliquer
uoit aux
dois
npereur.
igne.
ui desir.
on que
ment d'A
etti se
général
quer
ereur.
revoir
nt qu
mpéria
pour d
des H
ice de
gociati

que les prétentions paroîtroient si déraisonnables qu'il seroit très-facile de faire tomber sur lui ce même reproche.

Le silence de Madrid étoit mal interprété à Paris, à la Haye, à Londres. L'envoyé d'Angleterre à la Haye s'en plaignit à Beretti et Duywenworden aussi. Il pressoit donc Alberoni de lui prescrire quelque réponse à Stanhope, non plus en espérance de négocier, mais pour faire cesser le démérite du refus de s'expliquer. Il ne comptoit nullement sur le succès de la négociation; il représentoit, au contraire, que l'objet principal de tout l'ouvrage étoit de travailler pour les intérêts du Régent, de l'Angleterre et de l'Empereur, sous le nom du roi d'Espagne et sous prétexte d'agir en sa faveur. Il étoit aussi très-embarrassé des questions sur la véritable destination de l'escadre espagnole, dont il ne savoit rien.

Monteleon n'étoit pas à Londres dans une moindre presse, ni dans une moindre ignorance là-dessus. Il apprit par les ministres d'Angleterre que le Régent avoit dit à Stairs et à Königseck que l'entreprise regardoit Naples, et que, la France étant garante de la neutralité d'Italie, Son Altesse Royale avoit dépêché à Madrid, pour savoir les intentions de Sa Majesté Catholique. Wolckra, envoyé de l'Empereur à Londres, et Hoffman, qui y étoit depuis longtemps de sa part en qualité de résident demandèrent tous deux l'assistance du roi d'Angleterre comme garant de la neutralité d'Italie, et comme engagé par le dernier traité à secourir l'Empereur s'il étoit attaqué dans ses États; mais les ministres d'Angleterre suspendirent la réponse.

Peterborough se disposoit alors à passer en Italie. Quelques-uns crurent que ce voyage cachoit quelque mystère; mais ni le roi d'Angleterre ni pas un de ses ministres ne se fioient en lui, pas un des partis n'avoit pour lui ni estime ni confiance. Bien des gens crurent que son but étoit de se faire considérer par les cours de l'Empereur et de France, en les informant de ce qu'il

t pénétrer réciproquement [illegible]
justice sur l'esprit et le courage, [illegible]
up, même trop, et que toutes ces idées [illegible]
dans l'embarras, lui et ceux qu'il pouvoit engager
s vues.
ndant on ignoroit également à Paris, à Londres et
ne, le véritable dessein du roi d'Espagne. Petite
ul dans le secret du cardinal Alberoni, et le seul
e Lede, chef des troupes embarquées, ne devoit
ses ordres qu'en mer. Ainsi les raisonnements
infinis sur le but de cette expédition. Entre les
généraux que tenoit Alberoni, et lui disoit, [illegible]
précisément au pensionnaire qu'il falloit que la
de choisît ou d'unir ses forces à celles de l'Empe-
ontre l'Espagne, ou au roi d'Espagne pour donner
bre à l'Europe, en commençant par l'Italie. Il
t à ses amis que, si sa promotion au cardinalat
pas été déclarée le jour même qu'elle le fut, il
lieu de la regarder comme fort éloignée, mais
nt obtenu ce qu'il désiroit, les considérations par-
res ne l'empêcheroient plus d'agir pour la gloire
intérêts du roi son maître [illegible]
aux rois). Acquaviva et [illegible]
iter de la conjoncture [illegible]
s et de la mauvaise foi de [illegible]
lèvement de Molinez.
as, ambassadeur de l'Empereur [illegible]
se plaindre fortement au Pape [illegible]
yoit l'indult qu'il lui avoit [illegible]
ontre les Turcs, mais pour faire [illegible]
et s'étendit sur des projets [illegible]
de l'Italie. Le Pape répondit [illegible]
e à se plaindre du roi d'Espagne [illegible]
n secours maritime contre les Turcs [illegible]
n droit de trouver mauvais qu'après [illegible]
omesse, l'escadre s'employât à [illegible]
service; et qu'à l'égard de la [illegible]

[illegible]

lité d'Italie, ne pouvoit approuver une entreprise qu
contrevenoit. Il avoit excité le nonce de solliciter le P
d'employer les offices de père commun; enfin il a
essayé de toucher par la fâcheuse situation du duc
Parme, à qui l'Empereur demandoit hautement de fo
contributions. Ce prince manquoit d'argent. Il a
inutilement recours à l'Espagne, qu'il exhortoit toujou
et avec aussi peu de succès, de donner au Pape la d
nière satisfaction qu'il désiroit, sur le livre du
d'Uzeda dont on a parlé. Del Maro ne cessoit d'aver
son maître que l'entreprise regardoit la Sicile; et
ministres d'Angleterre, d'Hollande et de Venise à Madri
s'épuisoient en inquiétudes et en raisonnements.

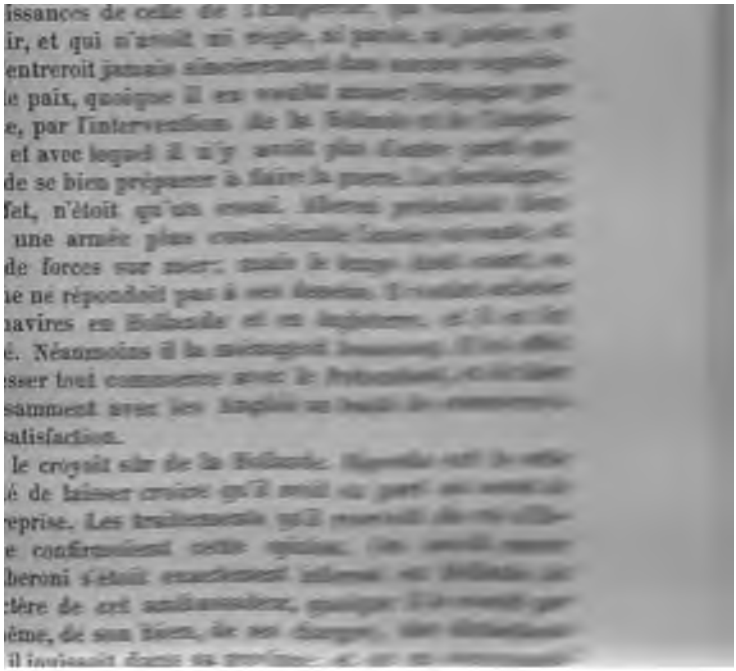
CHAPITRE VIII.

L'Espagne publie un manifeste contre l'Empereur. — Déclarat
vague de Cellamare au Régent; efforts d'Alberoni pour exc
toutes les puissances contre l'Empereur; veut acheter des v
seaux, dont il manque; en est refusé; ses bassesses pour l'Ang
terre inutiles. — Singulières informations d'Alberoni sur Riper
cet ambassadeur cru vendu à Alberoni et soupçonné de vouloir s'att
cher au service du roi d'Espagne; Aldovrandi cru, à Rome
ailleurs, vendu à Alberoni; artifice de ce dernier sur son manq
d'alliés; ses offres à Ragotzi. — Fureur d'Alberoni contre Giudic
crainte et bassesse de ses neveux; le roi d'Espagne défend à s
sujets de voir Giudice à Rome et tout commerce avec lui. — Po
de la succession de Toscane. — Manéges de ministres hanovrie
pour engager le Régent à s'unir à l'Empereur. — L'Angleterre des
la paix de l'Empereur et de l'Espagne, et y veut envoyer faire d
efforts à Madrid; ruses à Londres avec Monteleon. — Soupçons
vigilance de Königseck à Paris. — Entreprise sur Ragotzi sans eff
les Impériaux lui enlèvent des officiers à Hambourg. — Baron
Gœrtz mis en liberté. — Le Czar plus que froid aux propositi
du roi d'Angleterre, lequel rappelle ses vaisseaux de la mer Balti
— Situation personnelle du roi d'Angleterre avec les Anglois;
choisit le colonel Stanhope, cousin du secrétaire d'État, pour al
en Espagne. — Visite et singulier conseil de Châteauneuf à Bo
— Sentiment des ministres d'Angleterre sur l'entreprise de l'Esp
en soi. — Wolckra rappelé à Vienne; Penterrieder attendu à Lo

place, pour y traiter la paix entre l'Empereur ...
abbé du Bois. — Artifices de ...
cert avec Stairs. — ...
aux honneurs à son ambassadeur ...
terre ; ses soupçons du roi de Sicile. — ...
oni. — Cellamare ...
ne au Régent, dont la réponse ...
veau complot des Impériaux pour ...
Sèches réponses des ministres ...
terre. — La flotte espagnole ...
naces de Gallas, ...
i écrit une lettre à la satisfaction ...
cès à l'Espagne ; offre ...
i ; il fait ordonner à Gallas ...
la porte de son palais à Rome ...
— Victoire du prince Eugène ...
etc. ; soupçons de l'Empereur ...
utile sur la vie du prince ...
n ; scélératesse de ...
apharin pour lier le Régent à l'Empereur ...
s contre les rois d'Espagne et de Sicile ...
se auprès du Régent sur la paix du Nord ...
l le Czar ; propositions de ...
— Soupçons du roi de Prusse ...
les propositions de Goertz ...
eterre liée avec l'Empereur par ...
on commerce de se brouiller avec l'Espagne ...
e colonel Stanhope ; objet de son envoi ...
gleterre pour unir le Régent à l'Empereur ...
es en crainte du Czar et de la Prusse ...
; leur haine pour ...
n grâce par le roi d'Angleterre ...
sur la Hollande ; ...
are pour l'Empereur ; ...
ses artifices pour se ...
nnée, sentant l'impossibilité de ...
à Rome. — ...
oni ; sa réponse à l'envoyé d'Angleterre ...
elier d'un équilibre en Europe ...
e rien de l'Angleterre ...

ménager et adoucir par Aldovrandi, à qui il écrit, et à d
de sa main. — Frayeurs du duc de Parme, qui implore va
protection du Pape et le secours du roi d'Espagne. — P
du cardinal del Giudice au Pape. — Le Pape dépêche à
des propositions sauvages d'Acquaviva, comptant sur l
Stella, qui vouloit un chapeau pour son frère. — Moline
du château de Milan dans un des colléges de la ville. —
jets d'Alberoni, qui en même temps sent et avoue sa fo
Propos trompeurs entre del Maro et Alberoni; ses diver
— La Hollande, inquiète, est touchée de l'offre de l'E
reconnoître sa médiation. — Cadogan à la Haye; son
ses plaintes, sa conduite; inquiétude de l'Angleterre sur
ses ministres, détrompés sur le Régent, reprennent confia
font les derniers efforts pour faire rappeler Châteauneuf. —
et but du traité entre la France, le Czar et la Prusse. —
Bois à Londres, et le colonel Stanhope à Madrid. —Le Cza
Berlin sans y avoir rien fait ni voulu écouter sur la paix d
Le roi de Prusse, réconcilié avec le roi d'Angleterre, che
tromper sur la paix du Nord; se plaint de la France, qui le
— Poniatowski à Paris, confident du roi de Suède, co
Kniphausen, lui trace le chemin de la paix du Nord. — A
roi d'Angleterre, et sa cause, pour pacifier l'Empereur et l'
qui ne s'en éloigne pas. — Sentiment de Monteleon sur les
sa situation redevenue agréable avec eux. — Caractère du
gleterre et de ses ministres. — Bassesses du roi de Sic
l'Angleterre inutiles; son envoyé à Londres forme une i
Vienne pour y réconcilier son maître; opinion prétendue de
reur sur le Régent et sur le roi de Sicile. — Crainte publi
princes d'Italie; sages pensées de Cellamare; avis envenimé
la France de Welez à l'Empereur. — Conseils enragés de Be
au Pape, qui fait entendre qu'il ne donnera plus de bulles s
ditions et précautions.

Enfin le moment arriva d'éclaircir l'Europe. L'E
fit publier par ses ministres dans les cours étra
un manifeste contenant les raisons qui l'enga
d'attaquer l'Empereur, et de tourner ses armes
Sardaigne, au lieu de joindre sa flotte à l'armée
tienne, comme elle avoit fait l'année précéde
comme elle l'avoit promis et résolu encore pou
année. Ce manifeste rappeloit tous les manqueme
parole, les déclamations injurieuses, le détail de
qui s'étoit passé depuis le traité d'Utrecht jusqu'à
vement du grand inquisiteur par les Impériaux. Il



Le nonce n'étoit pas moins soupçonné que l
vendu à Alberoni. Tout ce qui s'étoit passé de pu
ment intime entre eux, depuis son arrivée à l'E
jusqu'à le faire loger dans son appartement, ces
stances faisoient croire à quelques-uns que le Pa
d'intelligence avec l'Espagne, à la plupart q
nonce étoit livré à Alberoni. Cette dernière
régnoit à Rome, d'où le nonce recevoit les repro
plus durs.

Il étoit trop difficile au premier ministre d'imp
monde sur les sentiments de l'Angleterre et de
lande à l'égard de son entreprise. Quoique sans
vouloit pallier cette vérité. Espérant que [ce que] l
Suède pensoit là-dessus étoit moins démêlé, il essa
profiter pour laisser croire que ce prince étoit de
avec l'Espagne.

Pour la France, il étoit évident qu'elle ne vouloi
de guerre, et qu'elle ne prendroit point de part
que l'Espagne alloit faire. Mais on laissoit entendr
succès qu'elle ne seroit pas fâchée de voir les prin
puissances en guerre entre elles, pour avoir le te
remédier à ses désordres domestiques.

Alberoni fut ravi du passage de Ragotzi en Turq
lui promit un vaisseau pour en faire le trajet, s'
pouvoit obtenir un en France, et lui fit espér
secours s'il en avoit besoin dans la suite. Cette
ciation passa fort secrètement par Cellamare, qu
d'autant plus attentif à plaire à Alberoni que ce c
étoit irrité au dernier [point] de la manière dont
avoit parlé au consistoire de sa promotion. Il fai
son ressentiment celui de Leurs Majestés Catho
vouloit persuader que la conduite de ce cardin
également offensante pour elles et pour le Pape
protestoit qu'elle auroit perdu Cellamare si son
personnelle pour lui n'en avoit détourné le co
prélat Giudice, frère de Cellamare, avoit écrit ave
la bassesse possible à Alberoni, qui résolut d

[illegible] toute sa colère sur le cardinal [illegible]
gne [illegible] [illegible]
nais ce cardinal [illegible] l'Empereur, [illegible]
t à la négociation [illegible]
e à l'Empereur; [illegible]
eveux du Pape; qu'il [illegible]
ommerce direct ou indirect [illegible]
l'intimer la même défense [illegible]
onnés à Rome.

[illegible] succession de Toscane [illegible]
dans les négociations [illegible]
de l'Europe. Les ministres [illegible]
e, étoient parvenus à [illegible]
e traité, jusqu'à ce que la négociation [illegible]
nt gagné sur le Régent, [illegible]
s ministres, dévoués à l'Empereur [illegible]
articuliers de famille, firent [illegible] au Régent,
l'intimider, que si la campagne [illegible]
la négociation qu'il avoit commencée [illegible]
ifficile; qu'il ne devoit donc pas laisser échapper
ion de s'assurer l'amitié de l'Empereur, [illegible]
nt uni avec lui et avec [illegible] l'Angleterre [illegible]
oit à couvert les entreprises [illegible]
e. Ils lui rendoient [illegible]
t de suivre cette route [illegible]
spagne. Ils vouloient [illegible]
ns-là s'acharnoient à [illegible]
oit avoir d'empressement [illegible]
isément le faire [illegible]
r connoissance, après [illegible]
pales puissances de l'Europe [illegible]
oyer promener les ministres [illegible]
iation si avantageuse. [illegible]
eterre pressoit la cour [illegible]
es le secrétaire Pentenriedter [illegible]
conduire à une bonne fin. [illegible]
iter seulement avec l'Empereur [illegible]

consentement de l'Espagne, puisqu'il ne s'agiss
d'exciter une nouvelle guerre, mais d'assurer le re
l'Europe.

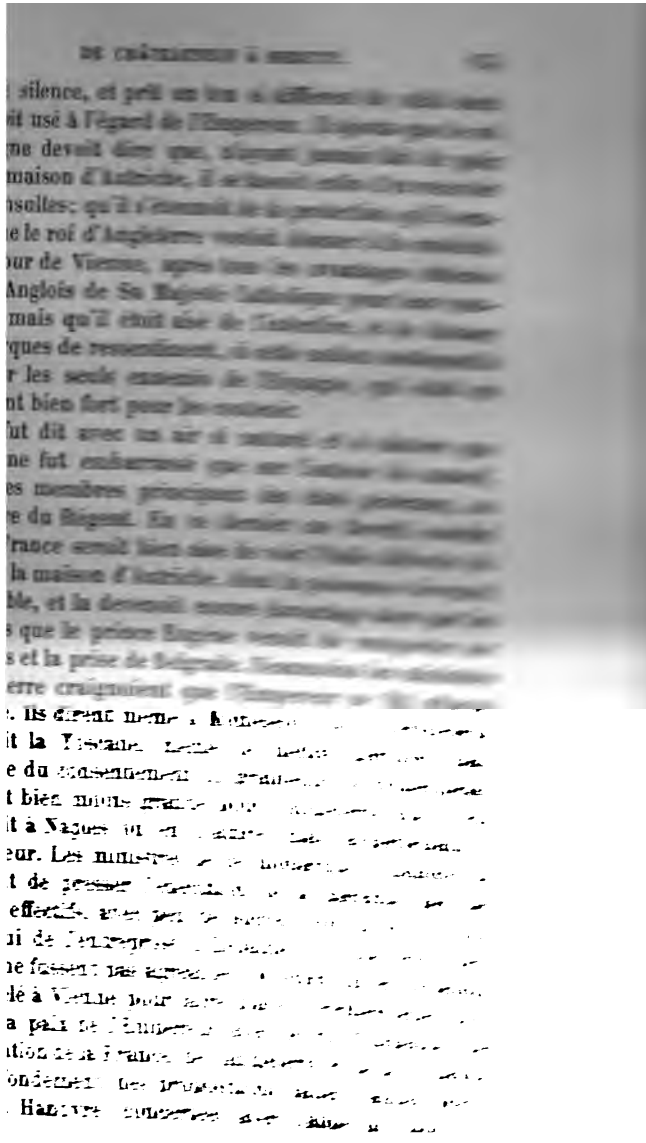
Le roi d'Angleterre résolut donc d'envoyer à Mad
homme de confiance et de poids, pour représenter
d'Espagne que l'Angleterre, engagée par son
traité avec l'Empereur de lui garantir généralemen
les domaines dont il étoit en possession, à l'exc
seulement de la Hongrie, ne pouvoit s'empêcher
secourir lorsque les armes espagnoles l'attaqueroie
Italie. On proposa pour cette commission le génér
dogan, en qui le roi d'Angleterre avoit une con
particulière, et de faire passer en même temp
escadre dans la Méditerranée, pour donner plus de
à ses discours, ou pour contenir les Espagnols, s'ils
loient faire quelque entreprise en Italie. Stanhope,
secrétaire d'État, feignoit d'être ami particulier de
teleon, et sous couleur d'amitié, tous ses propos ne
doient qu'à l'intimider sur les résolutions que l
d'Angleterre seroit obligé de prendre, et par l'engage
du traité et par les ménagements qu'il devoit co
prince de l'Empire, auxquels ses ministres allen
étoient fort attentifs; que quelques Anglois, des p
paux même, s'y laissoient entraîner, se souciant p
préjudice que le commerce de la nation pourroit so
de la rupture avec l'Espagne.

Tandis qu'il lui parloit comme ami, Sunderlan
disoit les mêmes choses, avec la hauteur naturell
Anglois. Il reprochoit en termes durs à l'Espagn
vouloir allumer une guerre générale. Il l'assura q
ne seroit suivie de personne; que le Régent déc
vouloir maintenir la neutralité d'Italie; que l'A
terre étoit dans les mêmes sentiments, et pa
lièrement obligée par son traité de garantie
l'Empereur; que la Hollande suivroit les traces de
gleterre; que si l'Espagne comptoit sur des mouve
à Naples, elle devoit savoir qu'on y voudroit ch

envoyé d'Angleterre, trouva dans ce monarque. Norris, que le roi d'Angleterre lui crut agréab lequel il lui fit proposer un traité de commerce ques projets pour la paix du Nord, ne fut p reçu.

Les vaisseaux anglois qui se trouvoient dan Baltique eurent ordre de revenir dans les ports terre. Georges vouloit se trouver en état de les comme il le jugeroit à propos, suivant les mouve ceux d'Espagne, en continuant néanmoins d'a roi d'Espagne de la correspondance parfaite qu'i entretenir avec lui. Quelques ménagements qu'il l'Empereur, ses plaintes contre l'Espagne étoient ment écoutées à Londres, d'où néanmoins, pour un peu les Impériaux, on fit partir le colonel Guil hope, cousin du secrétaire d'État, pour aller en E Il devoit d'abord passer en Hollande avec Cadog mener peut-être en Espagne; mais, outre que ce y étoit fort suspect, le ministère anglois crut e besoin à Londres pour manéger dans le Par qui devoit bientôt se rassembler. Georges n'avoit venir à se concilier l'affection des Anglois depu étoit monté sur le trône. Ils le croyoient dévoué pereur, eux l'étoient à leur commerce; et on haut à Londres, à la Bourse, contre la ruptu l'Espagne.

Châteauneuf, ambassadeur de France à la Ha un soir trouver Beretti. Il lui dit, sous le plus secret, qu'il avoit un conseil à lui donner, dont moins l'auteur que le canal. Ce conseil fut que l'E ne devoit pas s'alarmer des raisons ni des men l'Angleterre pour l'engager à se désister de son prise, mais témoigner son étonnement de voir qu couronne, après avoir si tranquillement souffe d'infractions de l'Empereur au traité dont ell



depuis avoit toujours suivi cette négociation, et qui
la venir reprendre jusqu'à son entière décision.

Saint-Saphorin, qui la conduisoit à Vienne pou
d'Angleterre, cherchoit plus à se faire valoir
mener au gré du Régent. Il ne chercha dans les co
cements qu'à lui inspirer des défiances des person
l'environnoient et qu'il pouvoit consulter. Il disoit
comte de Zinzendorf lui avoit souvent parlé des
qui se formoient contre lui, et vouloit, sur ce qu'i
tiré de ce ministre et de quelques autres à Vienne
étoit de l'intérêt de l'Empereur de soutenir ce
Régent, dont les ennemis attachés aux maximes du
vernement précédent vouloient exciter des brou
dans l'Europe, et réunir ensemble les deux mona
de France et d'Espagne; que l'unique moyen
opposer étoit une union étroite entre l'Empereur
Régent, qui lui donnât courage et force nécessaire
antir ses ennemis, qui étoient aussi ceux de l'Emp
et c'étoit, disoit-il, l'avis de Zinzendorf. Stairs sou
apparente affection, avoit souvent tenu les même
gages. Il s'étonnoit de la douceur et de la patien
Régent, qui à son avis, s'il avoit un procès devant l
seil de régence, ne l'y gagneroit pas. Lui et Saint-S
rin, par qui la négociation passoit, tâchoient d'ins
à Vienne, l'opinion du peu d'autorité du Régent, e
ils ne pouvoient se déguiser leur mensonge, surtout
qui étoit sur les lieux. Königseck n'étoit chargé d
que du cérémonial. L'Empereur vouloit qu'il obti
mêmes distinctions dont jouissoit le nonce, mais a
ordre secret de s'en désister s'il ne pouvoit soteni
prétention sans se mettre hors d'état de traiter les a
dont il pourroit être chargé.

La cour de Vienne, embarrassée dans la guerre
grie, avoit une grande inquiétude que l'entr
d'Espagne ne se bornât pas à la Sardaigne. L'Angl
qui lui trouvoit trop d'ennemis, ne se pouvoit pers
que le roi de Sicile ne fût du nombre par son int

ui de l'Espagne, qu'on n'imaginoit pas pouvoir
sser; et les ministres du roi d'Angleterre ne se
nt rassurer sur les réponses constantes que
use, ministre de ce prince à Londres, faisoit à
uestions. Les ministres allemands de Georges,
rdents que ceux de l'Empereur, ne cessoient
ɔresser d'aider ce prince et de hâter le départ
nel Stanhope. Bothmar étoit le plus ardent,
ernsdorf, plus modéré, concouroit en tout avec

atteurs d'Alberoni le louoient particulièrement de
ɔénétrable secret, inconnu depuis tant d'années
gne ; mais il avoit été trop poussé à l'égard de la
elle s'en plaignoit. Enfin, vers la fin d'août, Cel-
reçut ordre du roi d'Espagne de rompre le silence,
re au Régent que s'il ne lui avoit pas commu-
lus tôt son projet, il ne le devoit pas attribuer à
de confiance, mais à égard et à considération,
l'exposer à aucun embarras à l'égard de l'Empe-
, ajouta Cellamare de lui-même, à celui de mé-
er le conseil de régence en ne lui en faisant point
en la lui faisant d'en exposer le secret. Il n'ou-
ı pour faire goûter ce long mystère ; mais il n'eut
d'être content de trouver le Régent persuadé de
de la France à conserver la paix, et que, loin
dans les vues du roi d'Espagne, il ne devoit rien
pour empêcher la moindre altération dans la
llité publique. Cellamare attribua cette disposi-
es vues futures et personnelles. Cet ambassadeur,
loit faire sa cour, regardoit comme le point capi-
ɔlissement des droits de sa reine sur la succession
ane, et comme celle qui devoit être soutenue
plus de force, l'épée et la plume à la main. Mais
aignoit du peu de prévoyance qu'il trouvoit en
où le présent seul faisoit impression sur les
En même temps des émissaires de l'Empereur
ıt de lui faire accroire que la France agissoit de

concert avec l'Espagne pour le dépouiller de ce q
sédoit en Italie, ainsi que le roi de Sicile.

Supposant aussi les mouvements des mé
d'Hongrie comme une branche du projet, ils firen
à Hambourg des officiers attachés à Ragotzi, et
des mesures pour le faire enlever ou tuer lui-mê
qu'il voulût passer en Hongrie, ou joindre les E
en Italie; et on sut que l'un d'eux devoit rece
livres par jour, outre les dédommagements des
la suite de ce prince, auquel on détacha aussi
espions.

L'inquiétude des Impériaux étoit tellement
qu'une espèce d'agent du Czar, nommé le For
parti alors de Paris pour Turin, ils en inférèr
liaisons secrètes de ce prince avec le roi de Si
Czar étoit très-suspect aux Anglois. On a vu que W
et l'amiral Norris l'avoient inutilement caressé e
lande sur le commerce et sur les vues de la paix du
et sur l'amitié du roi d'Angleterre. Les Moscovites
toute réponse, avoient insisté sur le projet agité
précédent; que c'étoit uniquement sur ce pied
d'une garantie mutuelle, qu'ils traiteroient avec
d'Angleterre; qu'ils ne s'engageroient pas à form
concert pour la paix, non plus qu'à tenter aucune
prise, quand l'engagement ne seroit que pour u
Les Anglois, dans ce mécontentement du Czar, s'e
solèrent sur l'espérance, qu'ils commencèrent à pr
que les dispositions du Régent étoient sincères,
observeroit la triple alliance, qu'il agiroit de
foi avec eux pour empêcher le renouvellement
guerre.

On sut enfin que la flotte d'Espagne ayant fait v
Barcelone le 15 juillet, une partie étoit arrivée
Cagliari[1] le 10, l'autre le 21 août; que le marq
Lede, général des troupes, ayant fait toutes les di

1 Saint-Simon écrit *Caillery*.

ssaires pour la descente, avoit fait sommer le
e Rubi, vice-roi pour l'Empereur; que,
ille huit cents[1] hommes avoient mis pied à terre;
ce-roi, sommé une seconde fois, avoit répondu
la première; qu'il n'avoit que cinq cents hom-
rnison, et qu'on doutoit qu'il pût se défendre
t jours au plus. Ce commencement de guerre
t à un embrasement général de l'Europe,
nements des politiques.

-roi de Naples, craignant d'avoir bientôt les
sur les bras, prenoit toutes les mesures qui lui
ossibles; et Gallas, soupçonnant le Pape d'être
nce avec l'Espagne, ne se contentoit d'
l le menaçoit, et demandoit qu'il se justifiât par
rations publiques, en répandant dans Rome
t imminents secours des princes
alliance, et à la garantie
e Pape, épouvanté, résolut
assembla devant lui la congrég
l'accommodement des
résolut de révoquer
roi d'Espagne pour lui
lestinée contre les Turcs
ur, et d'écrire au roi d'Espagne
Impériaux fussent contents
tion à l'Empereur pour
e.

sures, et la nouvelle que
Aldovrandi qu'il étoit
re, le rendirent plus traitable
ma à Acquaviva. Ce cardinal
u'il craignoit que l'entreprise
pas, ou que, si elle étoit heureuse
là. Le Pape voyoit qu'il y en avoit
Impériaux en Italie, et pas assez

sans doute pour 7800, au manuscr.

chasser, parce qu'il commençoit à paroître clai
pagne étoit seule, et s'étoit embarquée san
alliés. Les flatteurs d'Alberoni le berçoient de l
du Pape, des Vénitiens et du roi de Sicile, d
Espagnols auroient mis le pied en Italie. Il étoit
difficile que ces mêmes gens-là en crussent rie
bloit que, dans cette conjoncture critique, il é
service du roi d'Espagne de réparer par des
et des grâces l'avantage, qu'il avoit perdu av
d'avoir, comme ses prédecesseurs, beaucoup
naux dépendants, attachés et affectionnés. Au
d'y travailler, l'animosité d'Alberoni et d'Acquavi
Giudice lui attirèrent des désagréments publi
d'Espagne lui fit ordonner d'ôter de dessus sa
Rome les armes d'Espagne. Ses représentatio
inutiles, ainsi que les offices du Régent, qu'il ré
que ce prince lui accorda. Il protesta de son atta
pour la France, de son empressement à le ma
chercha à se lier au cardinal de la Trémoille, so
ami, malgré tout ce qui s'étoit passé entre la p
des Ursins et lui. Il étoit de la congrégation d
office. La Trémoille le ménagea par cette raison
affaires de France, que Bentivoglio et ses adhér
brasoient plus que jamais.

Ce fut en ce temps-ci que la position danger
l'armée impériale, enfermée entre celle du gra
qui venoit secourir Belgrade, et cette place a
tenoit les amis et les ennemis de la maison d'
dans une merveilleuse attente. Elle ne dura p
victoire complète que le prince Eugène remport
Turcs, la prise de Belgrade, et tous les succès qu
virent rapidement, fut une nouvelle incontinent r
partout. Le Régent, livré à l'Angleterre, s'étoit

des desseins de ce prince, et par conséquent qu'il av manqué à la parole qu'il avoit donnée là-dessus à Pe terrieder, pendant que ce secrétaire étoit à Paris.

Cependant l'Empereur écoutoit les propositions fai par l'Angleterre, et avoit promis de faire partir dans mois Penterrieder, pourvu que l'abbé du Bois se ren en même temps à Londres. Il doutoit néanmoins to jours des véritables intentions du Régent. Il se propos de les examiner de près, par la conduite qu'il tiendr sur le mouvement des Espagnols vers l'Italie. Il ne pr tendoit s'engager qu'autant qu'il trouveroit ses avan tages, et ne se pas contenter de peu. Le roi d'Angleterre bien plus enclin à l'Empereur qu'au Régent, n'oublioit rien pour se donner le mérite de ses services à la France, et Saint-Saphorin vantoit ses soins, qui valoient au Régent la considération personnelle de l'Empereur, qui, à cause de lui, vouloit bien laisser un terme à l'Espagne pour accepter le traité, et qu'il consentoit en cas de refus qu'il fût libre à la France d'assister Sa Majesté Impériale d'argent sans être obligée à prendre les armes contre le roi d'Espagne. La même complaisance étoit accordée en cas qu'il fût question de faire la guerre au roi de Sicile, pour l'obliger à céder cette île.

Saint-Saphorin relevoit beaucoup cette modération de l'Empereur, et les soins et l'habileté qu'il avoit mis en usage pour l'y conduire. Il louoit ce prince de donner cette marque du desir sincère qu'il avoit de concourir à l'affermissement du repos public. En même temps le roi d'Angleterre avertissoit le Régent d'être fort sur ses gardes contre le parti du roi d'Espagne en France, appuyé de toute l'ancienne cour, lequel, suivant tous les avis d'Hollande, étoit persuadé que, s'il arrivoit malheur au Roi, le Régent n'auroit pas assez d'amis pour le porter sur le trône. Enfin on ajoutoit que le Czar offroit ses secours au roi d'Espagne dans la vue de se conserver toujours une part considérable dans les affaires de l'Europe, et un prétexte de renvoyer et tenir de ses troupes

en Allemagne. De tout cela Georges concluoit que s'il s'élevoit une guerre civile en France, le Régent avoit grand intérêt d'acquérir, à quelque prix que ce fût, des amis assez puissants pour maintenir ses droits contre ses ennemis. Mais pour une guerre civile, il faut des chefs en premier et en divers ordres, une subordination, des têtes et de l'argent. Il n'y avoit rien de tout cela en France. L'inanition étoit son grand mal; elle n'avoit rien à craindre de la réplétion. Nulle harmonie, nulle audace qu'au coin du feu, une habitude servile qui dominoit partout, et qui au moindre froncement de sourcil faisoit tout trembler, ceux qui pouvoient figurer en premier et en second encore plus que les autres.

Chaque prince se croit habile de couvrir ses intérêts du prétexte de zèle pour ceux de son allié. Ainsi dans ce même temps le roi de Prusse, sous le même prétexte de l'intérêt de la France, la pressoit d'agir vivement pour la paix du Nord, de peur que l'Empereur n'en eût le mérite, à l'exclusion de la France, parce que depuis sa victoire d'Hongrie, les princes du Nord paroissoient portés à recourir à sa médiation préférablement à toute autre. Ensuite il se plaignoit du peu de secret gardé sur le traité que la France avoit conclu avec lui. Il prioit le Régent de lui faire savoir ce qu'il devoit répondre aux questions fréquentes des ministres de l'Empereur, de l'Angleterre et du Czar, lequel il attendoit à Berlin vers le 15 de septembre, avec lequel il espéroit décider alors de la paix ou de la continuation de la guerre avec la Suède.

Gœrtz, sorti des prisons de Hollande, retournant en Suède toujours honoré de la confiance de son maître, s'étoit arrêté à Berlin, où il avoit promis d'attendre le Czar, et en l'attendant avoit agité avec les ministres de Prusse quelques projets pour parvenir à la paix. Ils auroient voulu le trouver plus facile. C'étoit selon eux une espèce d'impossibilité de prétendre la restitution des États envahis par l'Angleterre et le Danemark sur la

Suède, dureté ou défiance à Gœrtz de refuser, comme faisoit, de se contenter pour cela des simples offices roi de Prusse. Ce prince vouloit traiter avec lui et le féroit à Spaar, son ennemi, qui n'avoit pas la mê confiance du roi de Suède. Le point capital du roi Prusse étoit d'obtenir la cession de Stettin et de district. Gœrtz demandoit pour conditions :

La restitution des provinces et des places conquises la Suède par le Czar, à l'exception de Riga;

Celle de Stralsund, Rugen, et du reste de la Pom ranie;

Celle de Brême et de Verden;

Que le roi de Prusse s'engageât par un traité particu avec le roi de Suède à faire rétablir le duc d'Holstein da son État;

Enfin, que le roi Stanislas fût appelé au trône de Pologne, et assuré d'y monter après la mort du roi Auguste, et qu'il jouît en attendant d'un revenu sûr et convenable à son rang.

Quelque difficiles que fussent ces conditions, le roi de Prusse craignoit de laisser échapper un commencement de négociation directe avec la Suède. La France lui devenoit très-suspecte, parce qu'il la croyoit toute à l'Angleterre. Il trouvoit les instances du comte de la Marck lentes et froides auprès du roi de Suède. Il se tenoit pour bien averti que le landgrave de Hesse agissoit pour obtenir de la Suède que le roi d'Angleterre conservât Brême et Verden; qu'en ce cas les intérêts de la Prusse seroient sacrifiés, et que le landgrave seroit, en récompense du succès de cette négociation, porté à la tête des Provinces-Unies en qualité de stathouder. Ainsi le roi de Prusse se contentoit de continuer à solliciter les offices du Roi auprès de la Suède; mais il ordonna à Kniphausen, son ministre à Paris, d'y cacher avec grand soin les propositions de Gœrtz et l'état de la négociation commencée à Berlin. Ce ministre en avoit entamé une à Paris pour faciliter le payement des subsides dus à la Suède en

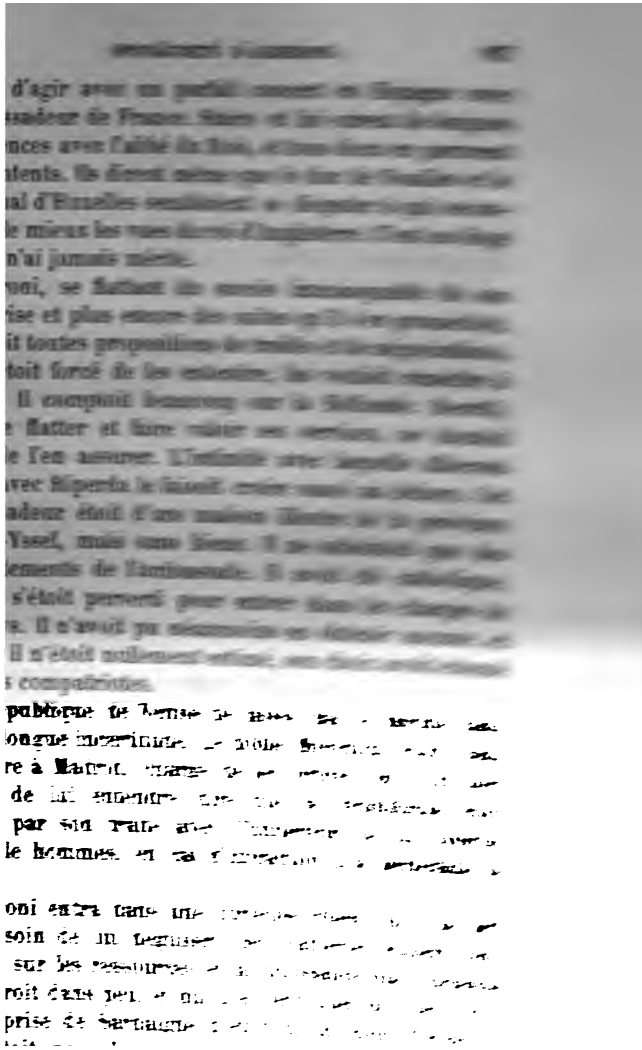
raité qu'elle avoit fait avec le feu Roi. [illegible]
uré un prompt et facile payement [illegible]
sieur Law, et lui avoit fait offrir [illegible]
pour cent. Le négociateur étoit [illegible]
avoit envoyé exprès à Paris. [illegible]
mment de l'envoyé de Suède, [illegible]
préjudice que cette négociation [illegible]
auser aux affaires dont il étoit [illegible]
n'étoit pas homme à se prêter [illegible]
re, et à n'en pas avertir. Les [illegible]
nuisirent pas aussi à découvrir [illegible]
se de Gœrtz. Ce fut en ce temps-là [illegible]
écouvrirent si à propos l'entreprise [illegible]
las aux Deux-Ponts, et qui fut [illegible]
omme on l'a déjà dit.

terre, garante de la neutralité [illegible]
avec l'Empereur, par leur traité [illegible]
lui garantir les États dont il étoit en possession,
it vivement de l'infraction de l'Espagne; [illegible]
n'étoit pas de l'intérêt des Anglois [illegible]
ils protestèrent que leur [illegible]
intelligence et une amitié [illegible]
e; et pour confirmer [illegible]
partir incessamment [illegible]
qui y étoit destiné depuis [illegible]
étoit de préparer [illegible]
r au traité que le roi d'Angleterre [illegible]
ntre l'Empereur et cette [illegible]
vée de Penterriedter [illegible]
Régent de ne point faire [illegible]
rendre, qu'il n'eut appris [illegible]
in. Ce prince ne cessoit de [illegible]
pressant qu'il avoit de [illegible]
ur, et d'avoir de puissants amis [illegible]
rité, qu'il croyoit fort ébranlée [illegible]
u parlement de Paris et des [illegible]
endoient jusque dans le Nord [illegible]

engagé le Czar d'envoyer un ministre à Madrid autre à Turin. Stairs eut ordre de lui tenir le mê gage, et de l'avertir que le baron de Schemnitz, qui en France de la part du Czar, s'attacheroit à la cabale, surtout à d'Antin et aux maréchaux de [illegible] d'Huxelles. Il n'y avoit qu'à connoître les perso pour n'en avoir pas grand'peur.

Le ministère de Londres en avoit beaucoup du qui ne cachoit point ses mauvaises disposition Georges. Ce dernier monarque et ses ministres, su les Allemands, haïssoient le roi de Prusse et ses min Ilghen et son gendre Kniphausen, lequel ils cro avoir fabriqué une ligue avec le vice-chancelier du fort contraire à l'Angleterre, qu'ils nioient depuis l toire d'Hongrie, mais qui leur faisoient craindre des vements du Prétendant, qui avoit des gens à lui à Du peut-être même le duc d'Ormond. Ils crurent avoir t plus de froid dans le Czar depuis que ses ministres a conféré avec ceux de France et de Prusse. Leur in tude sur la France ne put être rassurée par les assu que Châteauneuf leur donna de n'avoir été à Amst que pour marquer son respect au Czar, sans av la moindre affaire à traiter avec lui. Châteauneuf été employé par le feu Roi, et c'en étoit assez mériter toute la haine du ministère de Georges. n'oublièrent-ils rien pour le faire rappeler, et pour ger le Régent d'envoyer un autre ambassadeur en lande.

Ce fut en ce temps-ci que le vicomte de Bolingbro reçu, mais secrètement, en grâce, et que Stairs eut de le dire au Régent, et de le prier de le regarder



dont il falloit profiter, n'auroit pas le temps d'y envo des troupes, et le tout pour mettre l'équilibre dans l'E rope. Il n'étoit point touché de la conquête de Na qu'il ne pouvoit soutenir que par mer, tandis que l'E pereur y pouvoit envoyer des secours de plein pied, ou que ce royaume tomberoit de soi-même, si les suc étoient heureux en Italie.

Il étoit résolu à se borner cette année à la Sardaign mais il voulut se faire en France, surtout à Rome, u mérite de cette modération forcée par la saison, qui n'e permettoit pas davantage. Cellamare eut ordre de la fai valoir comme une complaisance pour les instances d Régent et du Pape, et la suspension de l'embarquemen pour l'Italie comme une marque de disposition à la pai que le roi d'Espagne espéroit aussi que cette complai sance engageroit le Régent et le Pape de se joindre à l pour donner l'équilibre à l'Italie, et le repos, par cons quent, à l'Europe. En même temps il eut l'audace d'écri au Pape qu'il se représentoit la joie qu'il auroit d'ap prendre, par une lettre de la main du premier ministr d'Espagne, que ses instances avoient eu le pouvoir d'ar rêter l'embarquement prêt à passer en Italie, satisfactio qu'il n'auroit pas obtenue s'il n'avoit pas eu en Espagn un cardinal sa créature. Cette feinte complaisance n'abus personne; elle fut attribuée à Rome et à Paris, non à déférence, mais à nécessité.

Alberoni, qui, comme on l'a vu, s'étoit déjà servi d'Al dovrandi pour faire accroire à Rome que l'entreprise étoi entièrement contre son avis et sa volonté, persévéroit s bien à vouloir persuader cette fausseté insigne que peu s'en fallut qu'il n'obtînt une lettre de la main du roi d'Es pagne pour la lui certifier. Le premier ministre voyoit et sentoit les suites que pouvoit avoir l'engagement où il venoit de se mettre, et son propre péril si l'Espagne venoit à lui reprocher les conséquences fatales de ses conseils. Il desiroit donc ménager le Pape, et faire en sorte qu'il s'interposât pour concilier l'Empereur et le roi

, et qu'il procurât une paix utile et [illegible]
La partie étoit trop inégale.
du Turc paroissoit prochaine : les Allemands [illegible]
nt déjà l'Italie, et parloient hautement de mettre
sons impériales dans Parme et dans Plaisance.
e situation, Alberoni, sans rien dire, [illegible]
opiniâtre aux représentations des princes [illegible]
que que si toute l'Europe se fût déclarée pour [illegible]

l'Angleterre lui fit dire [illegible]
ent qu'il avoit pris avec la France et avec l'Espagne
ce prince lui demandoit en conséquence [illegible]
des Etats qu'il possédoit en Italie, [illegible]
rien faire qui pût troubler la bonne intelligence
it, lui Georges, avec le roi d'Espagne, et qu'il
entretenir fidèlement. Sur ce fondement, [illegible]
ngleterre à Madrid demanda l'explication [illegible]
desseins du roi d'Espagne, [illegible]
rre pût juger certainement de [illegible]
Alberoni répondit que l'expédition [illegible]
autre motif que la juste [illegible]
lles et des infractions des traités [illegible]
ucun trouble en Europe [illegible]
igné de tout ce qui [illegible]
ité de l'Italie [illegible]
maintenir la paix [illegible]
établie que par [illegible]
le de former [illegible]
seroit [illegible]
boucher [illegible]

e il [illegible]
npereur pour [illegible]
ers la Hollande [illegible]
r les avantages [illegible]
et d'une alliance [illegible]
étoit disposée à [illegible]

blique jugeroit nécessaire pour le repos de
même temps, il essayoit de leur indiquer
lui-même y jugeoit la meilleure.

Il avoit enfin confié à Beretti le plan qu'
posé de suivre, qu'il falloit ménager adroi
laisser entendre que ce fût un projet véritab
en Espagne, en parler à propos et dans les c
le pas expliquer d'abord entièrement, mai
conjonctures en découvrir une partie, ensuit
exciter le desir d'en savoir davantage et d'
une plus grande confiance. C'étoit par ces
Beretti devoit marquer les talents qu'il prét
pour les négociations.

L'objet d'Alberoni étoit de sauver l'I
roi d'Espagne; 2° d'établir et confirmer
l'Italie; 3° d'assurer les successions de Tos
Parme aux fils de la reine d'Espagne.
dressé sur ce fondement, étoit de partage
d'Italie:

Obtenir pour le roi d'Espagne Naples et Si
ports de Toscane, et l'assurance réelle des États
duc et du duc de Parme pour un des fils de l
ces princes mouroient sans héritiers:

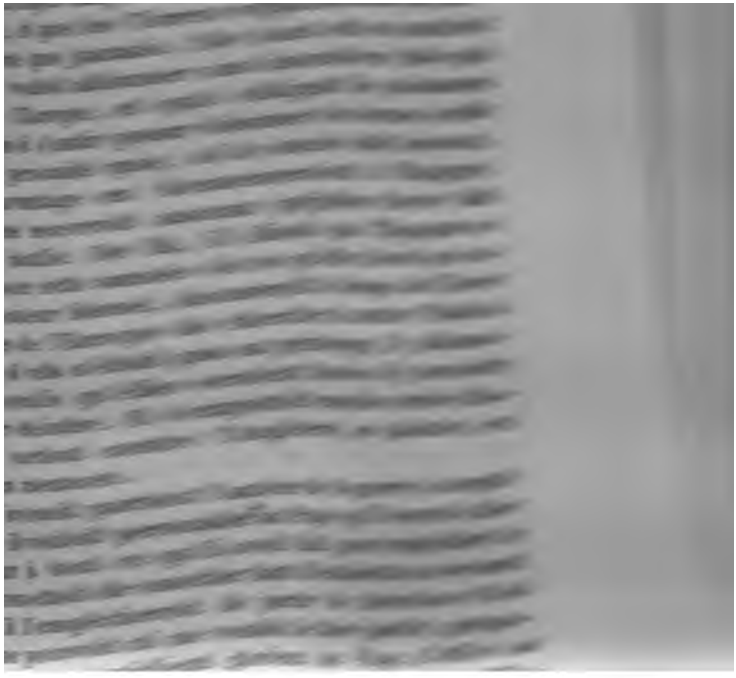
Diviser l'État de Mantoue en donnant une
Mantouan au duc de Guastalle, et l'autre par
ville de Mantoue, aux Vénitiens:

Le Milanois entier, avec le Montferrat, à l'Em
la Sardaigne au duc de Savoie, pour le dédo
la Sicile, et lui conserver le titre de roi, qu'il au
avec la Sicile:

Enfin la restitution de Commachio au Pape,
acte de sa créature.

A l'égard des Pays-Bas catholiques, il les
entre la France et la Hollande.

Tel étoit le plan qu'Alberoni s'étoit fait. Il rej
autre proposition, principalement la simple
des successions de Toscane et de Parme à un



s'occuper à en[1] chercher et à en saisir les moments fa
rables, comme si tout n'eût pas dépendu de lui uniq
ment, comme il l'avoit tant de fois fait dire au Pape
toutes sortes de voies, lorsqu'il s'agissoit de presser
promotion, comme il étoit vrai aussi, et comme perso
n'en doutoit en Europe. Il donnoit pour témoins de
conduite contraire à cette entreprise le P. d'Aubanton
le nonce Aldovrandi, tous deux en esclavage sous lui p
conserver leurs postes, qui répétoient ce qu'il leur d
toit, jusqu'aux particularités les plus imaginaires, p
prouver que le conseil d'État l'avoit emporté sur lui,
conseil qu'il avoit anéanti, et de la destruction duquel
s'étoit vanté à Rome et dans les autres cours. En un m
selon eux, la capture de Molinez avoit tellement irrité
roi et le conseil d'État qu'Alberoni n'avoit pu faire q
des efforts inutiles. Ainsi, Aldovrandi, avouant que l'E
pagne avoit manqué de parole, en détournoit la faute s
le conseil d'État, exhortoit le Pape à ne pas prendre d
conseils violents, qui, par la rupture avec l'Espagne, s
roient d'un grand préjudice à la cour de Rome, et n'ob
tiendroient pas grande reconnoissance de l'Empereur,
appuyoit sur l'offre de sa médiation, surtout à ménage
Leurs Majestés Catholiques et leur premier ministre,
l'unique qui pût obtenir quelque chose d'elles. Ce même
homme, qui ne pouvoit rien sur cette grande affaire,
étoit pourtant le seul qui pût tout, et cela dans la même
bouche et dans les mêmes dépêches d'Aldovrandi. C'est
ainsi que l'artifice et l'imposture se trahissent, même
avec grossièreté.

Les Impériaux n'ignoroient pas la conduite de ce nonce. Maîtres de l'Italie, rien n'étoit secret pour eux à Rome. Le Pape, effrayé de leurs menaces, n'étoit occupé qu'à se laver auprès d'eux de toute intelligence avec l'Espagne; et eux répliquoient qu'il ne le pouvoit que par le châtiment d'un ministre ignorant, s'il n'avoit rien découvert

1. Saint-Simon a remplacé après coup ce mot *en* par le mot *de*.

treprise, infidèle si, l'ayant [illegible]
le Pape. Ce pontife, qui [illegible]
ésiastique en proie aux Allemands, [illegible]
er par des brefs qu'il écrivit en Espagne, et à
la dureté des expressions par le moyen d'Al-

u'il adressa au roi d'Espagne étoit rempli de
de reproches vifs de son entreprise. Il en attri-
projet à ses ministres; il lui demandoit de ré-
plus tôt le mal qu'il faisoit à la chrétienté [illegible]
ersion des troupes de l'Empereur, [illegible]
succès contre les infidèles. Ceux qui furent
au premier ministre et au confesseur étoient de
u Pape. Il faisoit au premier l'exhortation la plus
e du côté de Dieu et des hommes, pour em-
ut son crédit à obtenir sur le [illegible]
randi lui dit, et les instances étoient [illegible]
ssantes, que l'agitation étoit extrême à Rome sur
aine paix du Turc, et une guerre [illegible]
à l'Empereur ne desiroit qu'un prétexte de porter
es.

c de Parme, qui [illegible]
ier à la vengeance [illegible]
a protection du Pape [illegible]
n, pour mettre Parme et Plaisance [illegible]
d'une garnison [illegible]
gne en représentant à [illegible]
on.

'étoit plus le temps où le premier ministre [illegible]
t son sujet en Espagne [illegible]
âter sa promotion [illegible]
t plus rien qui le [illegible]
entreprise, ni [illegible]
moins aux reproches [illegible]
x promesses d'envoyer la flotte d'Espagne contre [illegible]

yez tome IX, p. [illegible] et note [illegible].

se feroit toujours honneur de [illegible]
où elle iroit, hors à la maison du diable.

Dans ces détresses, Acquaviva lui dit que
borneroit ses conquêtes à la Sardaigne, s'il p
mettre que l'Empereur observeroit exactemen
lité d'Italie, qu'il n'y enverroit point de troup
du nombre stipulé par les traités, qu'il n'y lèv
de contributions, qu'enfin il ne mettroit poi
nisons dans les places de Toscane. Le Pape
sacrifier avec peine son ressentiment du
parole de l'Espagne au bien public. Il en par
et tous deux dépêchèrent à Vienne en consé
Pape y comptoit peu sur son crédit. Rien
mépris où il étoit dans cette cour, persuadé
cherchoit que les avantages de sa maison, et
à l'occasion de cette négociation, son neveu
cour impériale. Le Pape en sentoit le mépri
comptoit aussi que le crédit de Stella sur l'espr
pereur lui obtiendroit ce qu'il n'osoit espére
même, et qu'il disposeroit aisément de ce favo
nant un chapeau pour son frère.

Molinez étoit sorti du château de Milan, et

plus rendre aucun service; sa captivité étoit le qu'il avoit rendu pour servir de prétexte aux aux projets d'Alberoni, après l'avoir d'abord si ment méprisée.

ailloit avec grand soin à la marine d'Espagne. loit pour le printemps prochain de mettre en e navires, tant grands que petits, chargés de e hommes. Mais il avouoit en même temps que, ent pas soutenus des secours de France, d'Ae- de Hollande, l'Espagne ne se pouvoit rien de ses efforts en Italie. Il y falloit transporter ent les troupes et les vivres par mer, mais t toutes les provisions nécessaires pour une oient des frais immenses. Ceux de la Sar- d'au temps du débarquement, alloient déjà à piastres. L'Empereur, au contraire, envoyoit n Italie de plein pied; il y trouvoit partout en tiroit de l'argent, de gré ou de force, s'il en vouloit des princes d'Italie. L'Espagne garantir de ces vexations, ni même d'une , et elle étoit obligée de l'avouer au duc de ni, qui ne se pouvoit flatter de réussir lui Italie par la force, lui faisoit espérer le égociation.

considérable à envisager étoit le roi de autant que nul autre à borner la puis- ereur; mais Alberoni ne l'avoit pas mé- son ambassadeur, lui avoit déplu par à pénétrer ses desseins, et par ses avis aître qu'on en vouloit à la Sicile. Albe- ièvement offensé. Le roi de

eut pourtant ordre de voir Alberoni après le débar
ment en Sardaigne, de l'assurer des vœux de son m
en faveur de l'Espagne, mais de lui dire que tout é
craindre, surtout après les victoires d'Hongrie, s'il n'
assuré de la France, dont il n'y avoit que le secours
pût arriver de plain pied [1] en Italie.

Alberoni répondit que le dessein de l'Espagne n'
pas de faire des conquêtes en Italie, mais de répri
les infractions et les violences des Allemands contre
traités, et de montrer en même temps sa sincérité, en
bornant à la conquête de la Sardaigne; que l'Espagne
craignoit ni les desseins ni la puissance de l'Empere
que, si les princes d'Italie vouloient traiter de con
avec elle, elle y contribueroit de ses soins et de ses for
Il ajouta des vanteries sur la modération et la puiss
de l'Espagne, et ne laissa pas d'appuyer sur le droit
enfants de la reine sur la succession de Toscane.
prétexte étoit toujours l'équilibre en Italie, et de ne t
vailler que pour le repos public. Il promit au Régent
au roi d'Angleterre, comme il avoit fait au Pape, de l
laisser tout l'hiver à travailler à un accommodem
convenable à tous les partis. Il ne leur donnoit rien
cela que la saison avancée ne lui prescrivît aussi bi
que l'impuissance actuelle. En attendant, il travailla sa
relâche à ramasser l'argent et toutes les choses néce
saires à une grande expédition. Il reçut très-mal
mémoire que le roi d'Angleterre lui fit donner par
ministre, contenant des représentations très-vives. Il
plaignit avec emportement à Londres et à Paris des d
cours que Stairs y avoit tenus.

Il ne comptoit plus sur la cour de Londres, trop dévou
à celle de Vienne; toute sa ressource étoit la Hollande,
qui il n'oublioit rien pour rendre l'Empereur odieux, e
pour la persuader de prendre des mesures avec lui pen-
dant l'hiver, pour établir un juste équilibre en Italie.

1. Nous trouvons ici pour la première fois l'orthographe *de plain pied*.

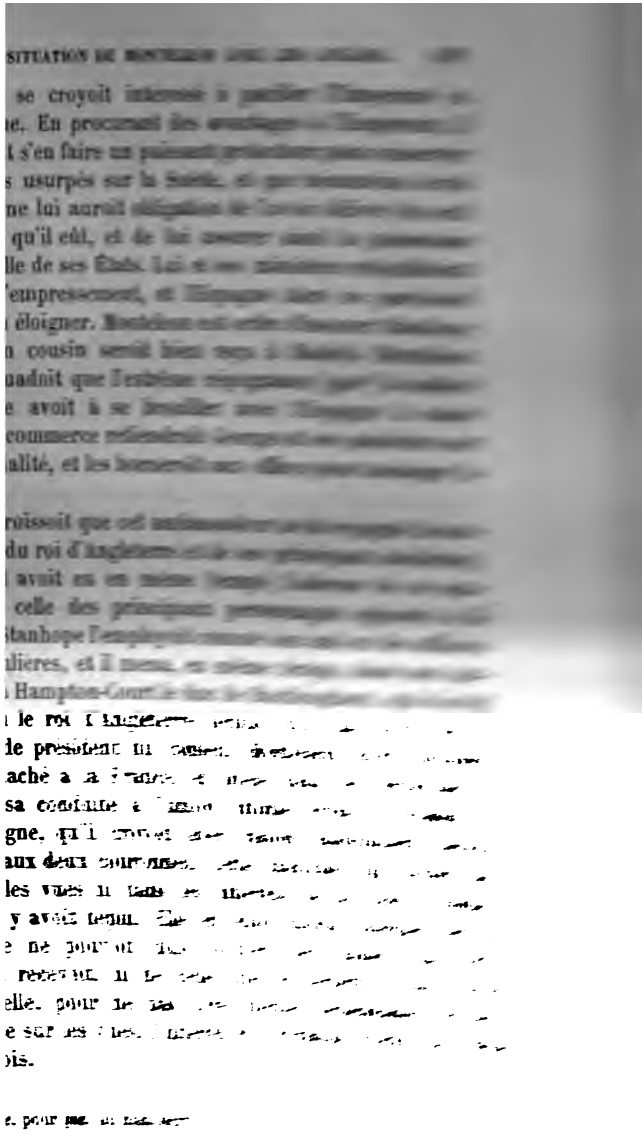
Czar, plus animé que jamais co[illegible] George
personne de ses deux ministres allemands, se
aussi à Berlin, et il s'y étoit dressé un plan
particulière avec la Suède, à l'exclusion des ro
gleterre et de Danemark. Ce projet passoit en
pour être concerté avec la France, et le Régent
presser l'exécution. Cadogan et quelques autr
roient que le Régent n'y avoit point de part,
autre parti en France, qui empêchoit souvent l'e
des volontés de ce prince, qui vouloit borner s
rité, et pour cela embraser l'Europe, pour y emb
la France et encore plus le Régent, dont l'inté
sonnel étoit de concourir avec l'Angleterre à
le repos du Nord et à prévenir les troubles de
et que la Hollande étoit disposée à prendre les
nécessaires pour cela contre l'opinion de Ber
haine des Anglois pour Châteauneuf étoit extr
voulurent lui faire un crime personnel auprès du
sur une insolence de la gazette de Rotterdam,
prétendirent avoir découvert la trame venue de l
cour et du parti contraire au Régent. Ils ign
même Stairs, que ce traité avec le Czar et la
[illegible]

objet n'en étoit que d'engager les puissances
dans la guerre du Nord de reconcilier la France
liatrice de cette paix.
du Bois étoit parti pour Londres le 29 sep-
t, deux jours auparavant, le colonel Stanhope,
oi d'Angleterre envoyoit à Madrid par Paris,
parti pour s'y rendre. Penterriedter étoit sur
de partir de Vienne pour l'Angleterre. Ainsi
des grandes négociations s'alloit ouvrir de tous

mençoit aussi à parler de négociations secrètes
s'ouvrir à Abo, entre les ministres de Suède,
e et de Prusse; mais le Czar étoit parti de
r la fin de septembre sans avoir pris de nou-
gement, et ses ministres disoient qu'à l'exception
lande, il ne vouloit rien rendre à la Suède :
choses étoient encore peu disposées à la paix.
e Prusse ne le paroissoit pas plus par les pro-
s d'union à ses alliés du Nord, qu'il faisoit au
gleterre, avec lequel il s'étoit réconcilié, et dont
départiroit point, pour forcer la Suède à une
onnable, pourvu qu'il n'eût pas lieu de croire
démarches qu'on voulût traiter sans lui, et le
ans l'embarras. Pour preuve de sa sincérité, il
roi d'Angleterre de ce qui vient d'être dit du
on départ de Berlin, qu'on n'y étoit convenu
projet avec Gœrtz, et que, dans la vérité, il
difficile à ce Suédois de traiter avec ce prince,
it expliqué avec tant de hauteur sur les condi-
la paix, qu'on ne les pouvoit entendre sans
on. Cette confiance en son beau-père ne l'empê-
de se plaindre que la France lui eût commu-
traité] fait entre elle, le Czar et lui sans concert.
épondit qu'il avoit [été] impossible de le tenir
ns longtemps. L'article séparé en étoit demeuré
t. Le roi de Prusse voulut aussi savoir de quel
oyoit en France les prospérités de l'Empereur

du général Poniatowski, qui s'y trouvoit a
avoit la confiance du roi de Suède, si le l
d'Hesse-Cassel étoit un bon canal pour ména
paix particulière, et si le roi de Prusse pouvoit
confiance en lui. Paniatowski lui répondit que c
n'étoit pas bonne; que le landgrave avoit pe
crédit depuis que le roi de Suède s'étoit ape
avoit des liaisons trop étroites avec le roi d'An
que la maison d'Holstein avoit plus d'amis e
que celle de Hesse, et Gœrtz beaucoup plus de p
confiance de son maître que le landgrave; que
de Prusse vouloit conduire sûrement une nég
particulière avec succès, il falloit premièrement
en sorte de suspendre la démolition des fortifica
Wismar; hâter ensuite le retour du baron de G
Suède; enfin que, s'il étoit possible de trouver
expédient au sujet de Revel, la paix seroit bien
clue entre la Suède, la Russie et la Prusse. Il s'e
bien qu'il y eût une égale disposition à la paix
rois d'Angleterre et de Suède. Malgré les instan
France, les Suédois assuroient que jamais le roi d
ne consentiroit à la cession de Brême et de Ve
prince, dont les sujets étoient épuisés, sollicitoit v
en France le payement de ses subsides, cherch
Paris, sous de bonnes conditions, deux millions d
réelles, et autorisa son envoyé en France de do
commissions à des armateurs qui voudroient
course sous le pavillon de Suède.

Plus il y avoit d'agitation dans le Nord, plus le



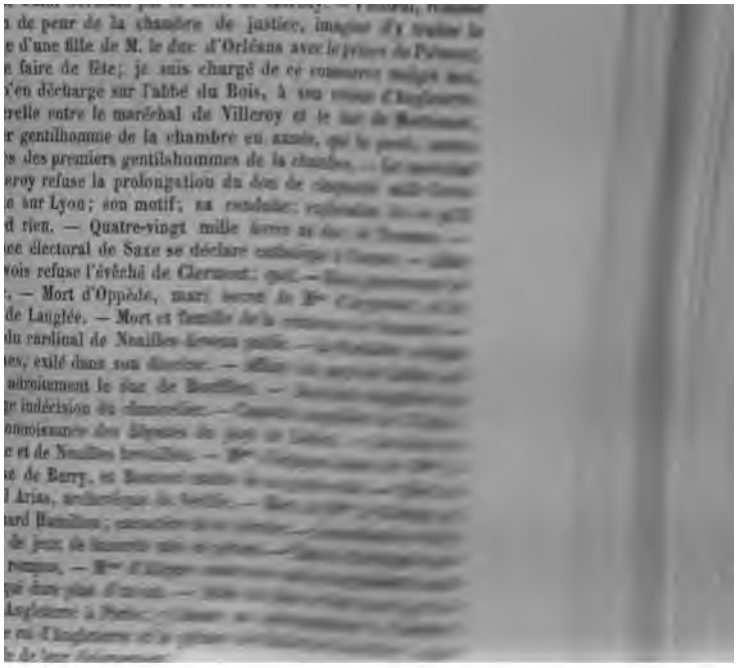
regarder les intérêts étrangers.

C'étoit à ces dispositions que l'envoyé du r attribuoit le peu d'égard et d'effet de ses repré et de ses protestations, que son maître n'avoit aux projets de l'Espagne, qu'il observeroit fidè traités, surtout qu'il s'attacheroit constammen timents de l'Angleterre quand il s'agiroit d parti; mais le ministère connoissoit le caract de Sicile; il croyoit lui faire honneur d'écouter de son ministre, et de lui laisser croire par le s'il vouloit, qu'il les avoit persuadés. Cet envoy de l'union de la France et de l'Angleterre, et attentives à leurs intérêts qu'à ceux du roi de S ne traversassent même sa réunion avec l'Em chercha donc à y travailler lui-même sans la tion des ministres d'Angleterre. Il se servit po l'envoyé de Modène à Londres, dont le frère étoit lequel prétendoit traiter directement avec l'E indépendamment de ses ministres, et qui assu bonne opinion de cette négociation.

L'envoyé, son frère, fondoit ses espérances s l'Empereur savoit que le roi de Sicile avoit con

faire enlever l'abbé Brenner avec tous ses pa
concluoit que si Ragotzi n'avoit eu d'autre protect
celle des Turcs, il n'auroit pas trouvé en Franc
les facilités qu'il y avoit eues pour son départ
embarquement; qu'il étoit donc certain que la
et l'Espagne étoient d'intelligence pour suscit
Majesté Impériale un ennemi qu'elles croyoient
reux et redoutable.

Bentivoglio, toujours le plus violent ennem
France, où il étoit nonce, avoit fait tous ses effor
empêcher le Pape d'accorder l'indult pour la nom
à l'archevêché de Besançon, duquel au fond on
très-bien se passer, et nommer; et outre les di
que l'indécision du Pape y apporta, il le pers
faire entendre qu'il n'accorderoit plus de bulles
précautions et des conditions à l'égard de ceux
Roi nommeroit aux évêchés et aux autres bénéfices
voglio reprit ses anciennes exhortations, et les plu
pour engager le Pape à se rendre le maître en
par faire avec l'Empereur cette ligue dont le baron
hendorff lui avoit, quelque temps auparavant, co
niqué le projet. Il assuroit le Pape, avec ses men
et sa hardiesse accoutumée, que tous les bons e
ques de France desiroient cette union. Il ajoutoit
seroit la preuve la plus forte pour dissiper les soup
de l'Empereur, et le meilleur et le plus sûr moyen d
tirer un respect nouveau de la part de tous les pr
Mais il vouloit attirer la république de Venise dans
ligue, qui, selon lui, ne la refuseroit pas. Mais sa
tique raffinée vouloit que le Pape gardât un juste m
entre l'Empereur et l'Espagne, sans pencher de c
d'autre, pour être toujours en état d'offrir sa médi
et de là ce digne ministre de paix pressoit le Pape,
les plus étranges efforts, de prendre et d'effectuer le
violentes résolutions contre la France.



cardinal de Bouillon, comme abbé de Cluni, avoi
autrefois ce prieuré à l'abbé de Lyonne, fils d
ministre et secrétaire d'État des affaires étran
abbé de Lyonne, dont j'ai parlé ailleurs, étoit un
de mœurs, de vie, d'obscurité, de régime mê
extraordinaire, gouverné par un fripon que lui
donné les jésuites, qui s'y enrichit au trafic de s
tions et à la régie de son bien, connu du feu Roi
scélérat, et de tout le monde, que le P. Tellier
chartrain, comme on l'a vu ailleurs, échouèrent à
évêque, et qui l'est, depuis ceci, devenu de B
L'abbé de Lyonne fut donc tonnelé [1] pour cette co
rie, qui au fond ne lui faisoit aucun tort, et l'abb
vergne, comme abbé de Cluni, se fit un mérite au
Régent, non-seulement d'y consentir, mais d'y co
de tout son pouvoir. Il est vrai que ce prince n
plus tôt les yeux fermés, que l'abbé d'Auvergne n
point d'attaquer son bâtard, devenu archevêque
bray, et qui, depuis deux ans, étoit en possessi
sible du prieuré, sans réclamation quelconque
mort de l'abbé de Lyonne. L'abbé d'Auvergne, lor
vêque de Vienne, cria à la violence, contre la r
publique, intenta un procès et le perdit avec infa
vérité est qu'il n'y laissa point son honneur, pa
y avoit longues années que, de ce côté-là, il n'a
rien à perdre; ce qui n'a pas empêché que le
Fleury ne l'ait fait cardinal pour n'avoir point
litude importune.

Monsieur le Grand, qui, comme on l'a vu en
avoit perdu contradictoirement toutes ses pré
contre le premier écuyer, et à qui M. le duc d
avoit eu la foiblesse de permettre des protes
n'avoit presque point cessé depuis de faire des t
et des entreprises de fait, qui devinrent si for
fallut encore que M. le duc d'Orléans en fût [2] im

1. Voyez tome IV, p. 443, note 2.
2. Il y a *fut*, à l'indicatif.

t en vain. Les *mezzo-termine* lui plaisoient trop pour finir. Ce harcelage dura longtemps encore et abrégea e du premier écuyer par le chagrin et le dépit; mais arge n'y perdit pas un pouce de terrain, jusqu'à ce nfin le cardinal Fleury, qui avoit été de ses amis, se ant le maître, décida si nettement en faveur de son que le grand écuyer cessa pour toujours de le trou- et d'entreprendre sur la petite écurie.

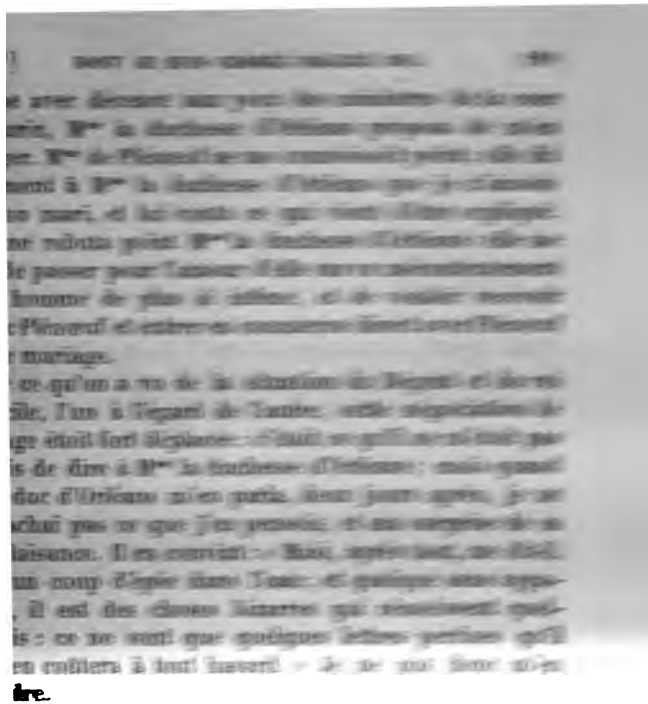
duc de Noailles, jaloux de la confiance du Régent Law, et du succès de sa banque, la troubloit tant pouvoit. Law couloit, et quelquefois se plaignoit estement. Noailles, qui le vouloit perdre pour être ement maître de toutes les parties des finances, re- la de machines pour le culbuter. Cette banque étoit une des principales ressources pour rouler. Le Ré- voulut qu'ils se raccommodassent. Law s'y présenta onne foi, le duc de Noailles ne [put] pas reculer; il fit us beau semblant du monde.

écisément en ce moment heureux, Mornay mourut promptement. Il étoit lieutenant général, et il étoit i gouverneur et capitaine de Saint-Germain après tchevreuil, son père. Le duc de Noailles, alerte sur , l'apprit à son réveil et courut sur-le-champ de- der cet emploi à M. le duc d'Orléans, qui le lui donna nstant. Mon père l'avoit eu. Je ne sus la mort de nay que l'après-dînée, et en même temps la diligence duc de Noailles. Il n'étoit pas aisé de se lever plus in que lui. Il y avoit cent mille francs de brevet de nue à payer. M. de Noailles, grand politique et grand iteur du Parlement, demanda aussitôt la distraction laisons et de Poissy de la capitainerie de Saint-Ger- n, et s'en fit un grand mérite. La situation des lieux montre l'absurdité. Aussi y ont-ils été remis, à l'in- ce du même duc de Noailles, à la mort du dernier ident de Maisons.

me la duchesse d'Orléans me chargea vers ce temps-ci commerce fort peu de mon goût, et dans lequel M. le

mécontent, parce qu'étant [redacted]
commis du bureau de la g[redacted]e [redacted]us Voysin,
derniers temps du feu Roi, la majorité de Blay
et sur-le-champ il la fit donner à un de ses pa
Roi m'avoit toujours conservé la distinction, a
père, de ne remplir les places de l'état-major de
de ceux que je demandois, et c'étoit la prem
qu'on en remplissoit une sans moi. Voysin en ce
étoit dans la plus haute faveur, et insolent à pr
C'étoit lors, comme on l'a vu, l'homme de M^me
tenon et de M. du Maine, et le directeur et le
de l'apothéose des bâtards, et du testament d
compris donc que je ne gagnerois que du dégoût
à contre-temps, et que bientôt les choses change
face. En effet, la première chose que je fis aussi
la mort du Roi fut de chasser ce major et d'en
autre.

Plénœuf avoit de l'esprit et de l'intrigue; il v
rien perdre à sa déconfiture, et revenir à Paris
employé, s'il pouvoit. Il se fourra donc dans le s
de la cour de Turin; par là eut quelque accès a
ministres, imagina de travailler au mariage d'u
M. le duc d'Orléans avec le prince de Piémont. S



ter, leur donnoient le droit d'en [redacted]
y être appelés : cela s'appela l'ordre du Pavillon.
réchal de Villeroy donna ordre à le Fèvre de les fai
Il obéit, et les apporta au maréchal, qui les prés
Roi. Le Fèvre étoit argentier de la maison du
comme tel sous la charge des premiers gentilshom
la chambre. Le duc de Mortemart étoit en année.
déjà eu des démêlés sur le maréchal de Villeroy.
tendit que ç'avoit été à lui à commander les méda
à lui de les présenter au Roi. Il se fâcha que le tou
fait à son insu, et le voilà aux champs et en pl
M. le duc d'Orléans. C'étoit une bagatelle qui n
pas la relever, et à laquelle aussi les trois autr
miers gentilshommes de la chambre ne prirent p
part. Ainsi seul vis-à-vis du maréchal de Ville
partie ne fut pas égale. M. le duc d'Orléans, a
mezzo-termine ordinaires, dit que le Fèvre ne l
point fait faire ni portées au maréchal comme
tier, mais comme ayant reçu par lui l'ordre du
qu'il n'en falloit pas parler davantage. Le duc de
mart fut outré, et ne s'en contraignit pas sur le m

Une autre querelle combla celle-ci. Le duc de
mart prétendit une place derrière le Roi, et l'At

[illegible] ent à M. le duc d'Orléans.

[illegible] faire en demeura là jusqu'à une autre, qui arriva [illegible] après, entre le duc de Mortemart et le maréchal [illegible] pour des bagatelles de service. Les autres [illegible] gentilshommes de la chambre prirent fait et [illegible], et pas un d'eux ne se présenta plus chez le Roi [illegible] huit ou dix jours, après lesquels ils y retour[illegible]. Le Régent ne put se résoudre à prononcer, mais [illegible]réchal, battu de l'oiseau, [illegible] pour quelque temps. Néanmoins, M. de Mortemart voulut envoyer la démission de sa charge. M. le [illegible] Orléans [illegible]

[illegible] jours quelqu[illegible] Régent comme [illegible] illier, et [illegible]

premiers gentilshomme[illegible] une dispute avec le maître [illegible] tiroit que sa viande [illegible] d'hôtel sont sous le grand maître [illegible] soutenoit [illegible] prises. Au dîner [illegible] d'hôtel avertir le premier gentilhomme [illegible] bre, et celui-ci entrer dans le cabinet [illegible] vertir; et le soir que le Roi [illegible] chez Mme de Main[illegible], le maître d'hôtel avertir le capitaine des gardes [illegible]

[illegible] yez tome III, p. [illegible]

qui entroit seul dans la pièce où le Roi étoit, et l'a soit que son souper étoit servi.

Le maréchal de Villeroy, mal dans ses affaires p magnificence sans règle ni mesure, avoit obtenu Roi cinquante mille livres par an, sur la ville de pendant six ans, et une continuation encore p autres six années, qui se renouvela de six en s Jamais le feu Roi ne pensa à les lui accorder pou jours, et on ne lui a vu donner de tout son règn quante mille livres de rente à personne à prendre pour toujours, excepté des appointements de go neurs ou de charges dont le taux[1] y étoit attaché l'égard des pensions, personne, hors le premier p du sang et ses bâtardes en les mariant, n'eut jam pensions approchantes, sinon, comme on l'a rema Chamillart qui en eut une de soixante mille livres renvoyant, ce qui fut une chose unique en tou règne. C'étoit en cette année et dans ce temps-ci, q six années du don au maréchal de Villeroy finiss M. le duc d'Orléans le voulut renouveler, même toute sa vie. Le maréchal fit le généreux, s'excu l'accepter pour toujours, ni même par aucun renou ment, dit qu'il étoit riche par les successions et les faits qui lui étoient arrivés, et qu'il n'étoit pas juste dans un temps où tant de gens souffroient, il abus bontés qui lui étoient offertes. Il fut pressé, résista stamment, mais pour s'en vanter publiquement, parer dans le monde de la faveur, de la considérat du désintéressement. Le bout de cela est que lui pe nellement est mort ruiné, et que son fils a été obli payer ses dettes, qui étoient grandes, et sur les fins faire subsister. Ce n'est pas qu'avec de l'économie et du petit-fils il ne leur soit demeuré des biens imm des successions de Lesdiguières et de Retz ; mais pas été la faute des désordres du maréchal.

1. *Taud* est l'orthographe de Saint-Simon.

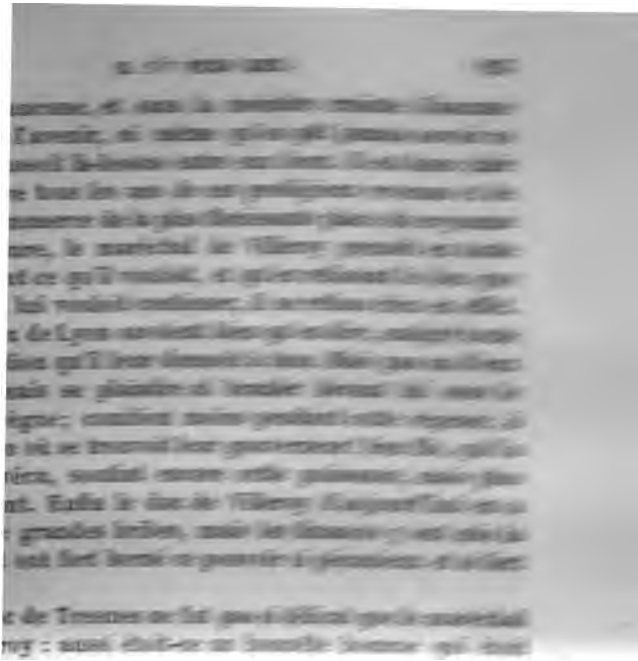
it un homme qui n'avoit point de sens, et qui [illegible] d'esprit que celui que [illegible] nd monde, au milieu duquel il étoit [illegible] une très-longue vie. [illegible] der de lui, qu'il [illegible] ère, de l'esprit dont il étoit [illegible] s et cruelles [illegible] de sens, n'avoient pu [illegible] ssions et l'intérêt de Mme de Maintenon et de Maine l'avoient mis dans les derniers temps de la feu Roi, surtout à sa mort, qui avoit porté [illegible] l à son comble. Depuis qu'il se vit dans les places [illegible] te mort l'établit et dans la considération qui en ne suite, la tête lui tourna : il se crut le père, le teur du Roi, l'ange tutélaire de la France, et ne unique en devoir et en situation de [illegible] ntre au Régent.

l'amitié lui avoit fabriqué un autre devoir, qui [illegible] ser contre ce prince toute la haine de la [illegible] , sa patronne, et toute la [illegible] qu'elle arrachée contre lui du Roi mourant. [illegible] resse des démarches [illegible] ers lui, qui le [illegible] uire : il [illegible] facilité à [illegible] t doux, [illegible] s airs avec feu [illegible] s où M. le duc d'Orléans [illegible] oient imposé au [illegible] ce prince [illegible] son incroyable [illegible] i lui pouvoit [illegible] les siens ni pour [illegible] r en grand [illegible] it pas possible [illegible] nis, à ceux que l'amitié [illegible] és rendoient [illegible]

grossissoit pour se former un parti; et pour cel attentif à un apparent désintéressement qui au sa réputation et la confiance, tellement que, p cipes, il étoit incapable d'être arrêté par les grâc bienfaits de M. le duc d'Orléans. En le refusant quante mille [livres] de rente sur Lyon, il ne refu en effet; mais il suivoit son plan : il se donnoit propre à éblouir la multitude, surtout le Parlem particulier et la robe en général, qu'il cultivoit soig ment, à s'attacher des partisans, à augmenter l fiance de ceux qu'il vouloit capter, à blâmer avec l'a de ce refus et de la manière la plus publique, et en rence la plus innocente, la facile prodigalité du Ré sans en demeurer plus pauvre.

De tout temps ses pères, son oncle et lui étoient m absolus et uniques à Lyon. Dès les temps du feu R intendants n'y avoient pas la plus légère inspec L'autorité du maréchal y étoit encore plus devenue bornes dans une régence qui ne songeoit qu'à lui pl et à aller au-devant de tout à son égard. De tout tem étoit, après ses pères et son oncle, en possession de mer seul le prévôt des marchands de Lyon, qui avoit le pouvoir bursal dans la ville, sans inspecteur ni seiller. Il disposoit seul sous le maréchal de Villero immenses revenus de la ville, d'en diriger de même le commerce, et d'y être le maître des commerçants. comptoit de la recette et de la dépense de ces imm revenus, qu'avec le maréchal de Villeroy seul, e comptes ainsi arrêtés entre eux deux seuls, où le m chal étoit de droit[1] le maître, ne se trouvoient plus, se voyoient jamais plus, tellement que c'est parler ex ment que dire que le maréchal de Villeroy étoit le se de Lyon, que le prévôt des marchands y étoit son roi *ad nutum*, et qu'ils mettoient en poche tout ce leur plaisoit de prendre, sans le moindre embarras,

1. On lit ici une seconde fois le mot *étoit*, écrit en interligne.



ni souffrir le titre, ni aucun des honneurs, ni d
ments de reine. Le roi son mari supportoit
toujours beaucoup de considération pour elle
s'en consoloit avec ses maîtresses. L'électrice
étant morte, il ne fit plus difficulté de laisser dé
fils catholique.

L'abbé de Louvois refusa l'évêché de Clerm
prétexte de sa santé, en effet parce qu'il s'étoi
longtemps aux plus grands postes, et qu'il se
vieux pour en accepter un si médiocre. Il n'étoit
mérite, il avoit de l'esprit, du monde et du savoir
plissoit, par lui-même et avec réputation, la b
dans les lettres de bibliothécaire du Roi. A pei
mençoit-il à poindre lors de la mort de son père,
perdu bien auparavant. Barbezieux, crossé[1] p
comme un jeune homme des débauches et de
rates[2] duquel il étoit très-souvent mécontent, n
loisir de mûrir et de s'accréditer assez pour
auprès du Roi les soupçons que les jésuites et
Maintenon, par Saint-Sulpice, lui donnoient sans
de l'éducation ecclésiastique du neveu de l'archev
Reims, que les jésuites avoient toujours regardé c
leur ennemi, et donné, par conséquent, pour un
reux janséniste. Ce manége avoit perdu l'abbé de L
dans l'esprit du Roi, et quelques bagatelles de pr
jeunesse, qu'en ce genre il ne pardonnoit jamais.
l'abbé de Louvois avoit vu les premiers postes lui é
per. Mais il n'avoit pu s'accoutumer à en perdre l
rance, depuis même que sa situation étoit de
ordinaire par la perte du ministère, de son frère,
son oncle. Il étoit demeuré assez de crédit et d'étal
ments parmi ses frères et sœurs pour la nourrir,
attendre de la facilité du Régent. Quand il vit ses
rances trompées par l'évêché de Clermont, il ne
digérer l'humiliation, et il aima mieux hasarder

1. Voyez tome X, p. 20, et tome XII, p. 260.
2. Voyez tome XIII, p. 107 et note 1.

oint du second ordre. Le P. [illegible]
e, célèbre par ses sermons [illegible]
aya pieusement et [illegible]
duchesse de Berry [illegible]
rès-galant homme, qui avoit été [illegible]
u corps, et lieutenant général [illegible]
deux mille livres de pension [illegible]
le Cognac, de douze mille livres [illegible]
résidence, et fit présent [illegible]

rgenton, longtemps depuis que [illegible]
t quittée, avoit [illegible]
bien fait, qui étoit dans les gardes [illegible]
om étoit Janson, fort [illegible]
nsuite elle pensa à [illegible]
nce, lui fit des avantages [illegible]
ien, l'obligea à quitter le service [illegible]
deux, par honneur [illegible]
lle n'en eut point d'enfants [illegible]
Il la traitoit avec grande [illegible]
le se consoler.
de Langlée, singulier [illegible]
ont il a été [illegible]
esque rien [illegible]
nnoit Mme de Villequier [illegible]

tesse de Soissons [illegible]
nt vieille, et belle [illegible]
dire de juin [illegible]
lle fut depuis [illegible]
e M. le [illegible]
on. Elle laissa [illegible]
nce, dont le prince [illegible]
oit destiné [illegible]
mariage avec [illegible]

2 et 36 de notre tome II [illegible]

Cybo, qui a depuis porté les petits États de Mas
rare, avec d'autres grands biens, au fils aîné d
Modène et d'une fille de M. le duc d'Orléan
épousée. La comtesse de Soissons laissa aussi
dont le roi de Sicile prenoit soin, dans un c
Turin, que le prince Eugène, qui a survécu
neveux, a fait son héritière, et qui a épousé à
prince de Saxe-Heilbourghausen, et qui a tant f
de lui, plus en partisan hasardeux qu'en officier
dans l'armée impériale en Italie, contre les trou
de France, Espagne et Savoie, dont les maré
Coigny et de Broglio eurent le commandement s
de Sicile, après la mort du maréchal de Villars. A
la branche de Soissons de la maison de Savoie.

L'appel du cardinal[1] devint public, et fut impri
une instruction admirable, dont il n'a paru que
mière partie par ce qui arriva depuis, dont il eut
de se repentir, ainsi que de n'avoir pas fait paro
appel bien plus tôt, dans le temps que je l'en
comme je l'ai raconté en son lieu. Je n'en dis pas
tage pour ne pas effleurer une matière si étendu
se trouve traitée exprès.

La Parisière, évêque de Nîmes, qui écrivoit à
prélats et aux Universités étrangères pour av
adhésion à la constitution, eut ordre de se retir
son diocèse, mais la cabale le fit rappeler au bout
ou dix mois. On a vu ailleurs que, pigeon pr
P. Tellier, il s'éleva en Languedoc contre la cons
dans les commencements, gagna peu à peu la c
des prélats, des communautés et des principau
siastiques, et, pour se l'acquérir entièrement, po
choses si loin, de concert avec le P. Tellier,
nommé député des états de Languedoc pour e
apporter les cahiers, il y eut un ordre du Roi d'en
un autre. Quand il se fut bien instruit de tout

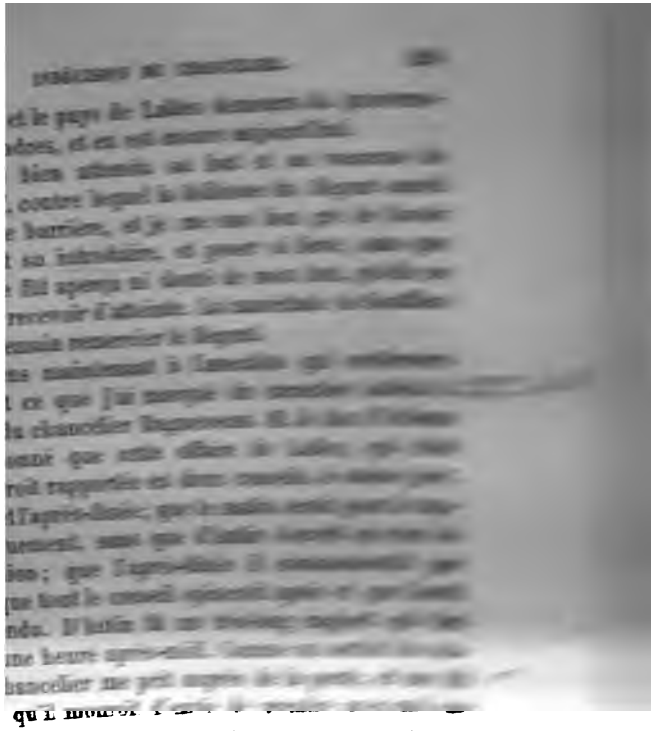
1. Du cardinal de Noailles.
2. Voyez tome XI, p. 35 et note 1.

car je l'ignorois encore, et après toute [redacted]
crus plus à propos de ne faire rien, dans la co
de la foiblesse de M. le duc d'Orléans, qui n
jamais, pour un petit garçon de l'âge du duc d
à l'audacieuse ardeur du duc d'Elbœuf, soute
de Monsieur le Grand, dont le fils avoit la su
gouvernement de Picardie. J'attendis donc sa
à personne et sans voir depuis la maréchale d
que l'affaire se rapportât au conseil de régi
chefs ou présidents des autres conseils furent

Dès que nous fûmes en place, d'Antin mit
sur la table et voulut commencer son rappor
ment, Monsieur, » lui dis-je; et me tourn
Régent, je lui dis que, s'il le trouvoit bon, il f
de commencer l'affaire, savoir si, au cas q
d'Artois la gagnassent, M. d'Elbœuf prétend
du gouvernement de Flandres le pays de
joindre à celui d'Artois, parce qu'en ce cas
plusieurs qui étions trop proches de M. d'I
être ses juges, à commencer par M. d'Antin
germain, moi, issu de germain, M. le maréch
et d'autres encore.

Le soir la maréchale de Boufflers vint chez m
en peine de ce que les états d'Artois avoient g
s'il n'y avoit eu rien de fait sur le gouvernement
donnez-moi, Madame, lui dis-je, il a été question
vernement, et on y a fait quelque chose. » Et
suite, après lui avoir donné la souleur, je lui c
qui s'étoit passé. Elle m'en embrassa bien,
ravie.

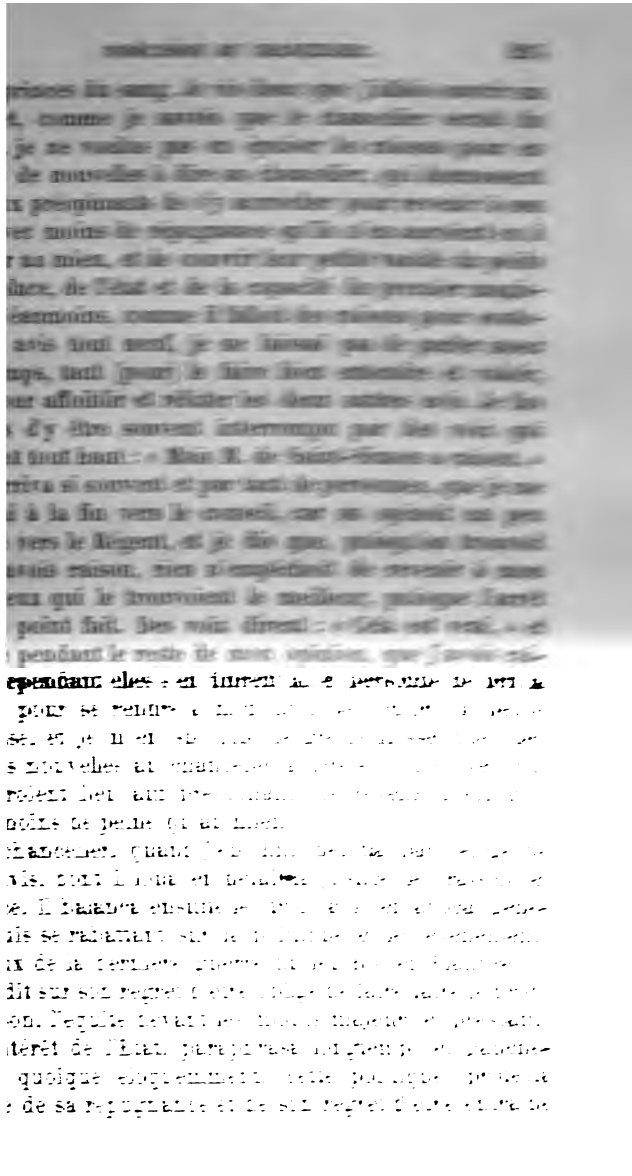
Tandis qu'elle étoit chez moi, M. d'Elbœuf étoit
Vrillière, à qui il dit, sans seulement paroître en
que puisque le pays de Lalleu étoit adjugé mem
états d'Artois, et ne l'être plus de ceux de Lille, il
son gouvernement aussi, et que l'un emportoit
Sur la mine que fit la Vrillière : « Comment, lu
Monsieur, avec l'air de la plus grande surprise du
est-ce que vous en pouvez douter? hé! ce pays
du gouvernement de Flandres que comme memb
états de Lille, et l'arrêt d'aujourd'hui, qui l'en
pour le faire membre des états d'Artois, décide la q
et n'y laisse pas l'ombre de difficulté. » La Vrillie
répondit modestement que le conseil ne l'avo
entendu ainsi, et qu'il croyoit qu'il feroit bien de
songer. M. d'Elbœuf lui demanda, avec émotion,
avoit pris cette intention du conseil qui ne pouvo
avec l'arrêt qu'il avoit rendu et qui décidoit tou
Alors la Vrillière lui montra le registre, et lui dit
ce qu'il y avoit écrit en plein conseil, par ordre d
duc d'Orléans et du conseil. Voilà le duc d'Elbœuf e
qui dit qu'il alloit parler à M. le duc d'Orléans, e
feroit bien changer cette belle décision. Il y fut e
mais comme il s'agissoit d'effacer ce qui avoit ét
sur le dossier et sur le registre en plein conseil,
l'avis de tout le conseil, ou explicite ou tacite, sans
sition d'aucun, et en changer la disposition du bl
noir, le Régent se défendit d'y pouvoir toucher et d
voir reporter au conseil une chose qu'il avoit d
M. d'Elbœuf tempêta et cria, mais ce fut tout, l'



Cette affaire, dans laquelle je n'entrerai pas ici susceptible de trois sortes d'opinions : laisser le p Lalleu comme il étoit, membre des états de Lill distraire, et l'adjoindre à ceux d'Artois; enfin, lai petit pays indépendant de ces deux états, et qu'il pour lui tout seul. C'est ce que ce petit pays dem consentant toutefois à demeurer comme il étoit, un le vouloit aux états de Lille, mais se défendant d'êt à ceux d'Artois. Mon avis étoit qu'il eût des états culiers pour lui, et qu'il ne fût membre ni de c Lille ni de ceux d'Artois. C'étoit aussi celui du cha quand nous sortîmes du conseil du matin, comme je de le dire.

Nous n'eûmes que le temps de dîner. A trois heu conseil commença. Quoique on y fût fort accoutum beaux rapports de d'Antin, l'exactitude, la préc l'explication foncière, la netteté, la force, l'agrémen son rapport avoit enlevé la compagnie, qui ne la fu moins de sa belle, longue et forte opinion l'après-d Il se peut dire qu'il excelloit en ce genre sur tou magistrats; avec cela une mémoire qui n'oublioit p plus petites choses, qui ramenoit tout avec ordre, ju et clarté, qui ne se méprenoit jamais en aucun fait constances, nom propre, date, et qui, à mesure qu citoit, disoit à l'évêque de Troyes, devant qui d'ordi il mettoit la pile de ses papiers, le cahier, la liasse, la par numéro et par chiffre, où il trouveroit ce qu'il et dans le moment même Monsieur de Troyes le tro et le lisoit tout haut. D'Antin, qui n'opinoit jamais soi-même, et qui ne faisoit que rapporter l'avi conseil du dedans, ainsi que tous les autres chef autres conseils sur les affaires qu'ils en rapport au conseil de régence, fut pour les états d'Artois. Pr tous le suivirent, le peu d'autres furent pour ce Lille.

Mon rang d'opiner étoit immédiatement avant le celier, après lequel il n'y avoit plus que les deux b



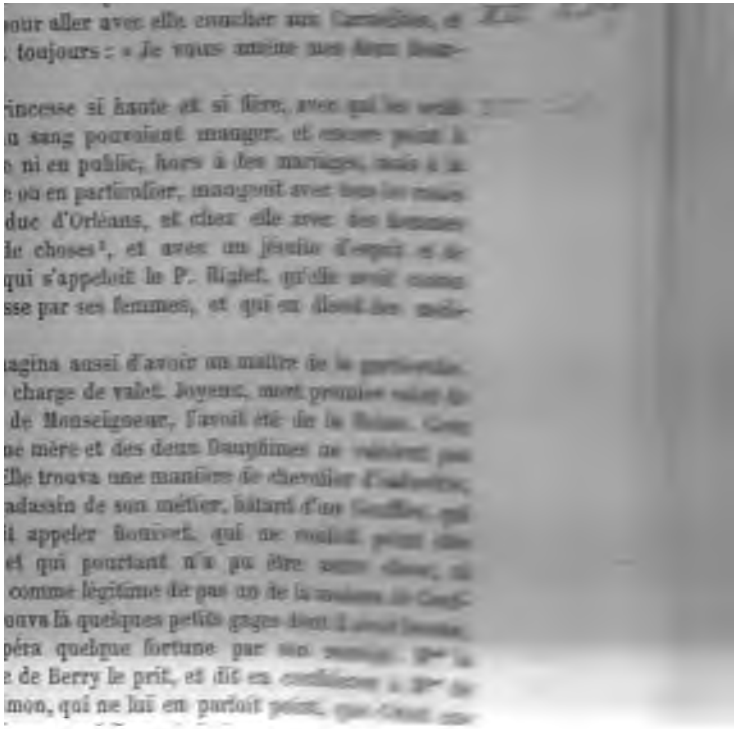
peine où il étoit de n'en pouvoir t e par
d'État.

Dès que je m'aperçus qu'il avoit tourné, je di
au comte de Toulouse que je ne pouvois rev
étonnement dont je lui dirois la cause en sort
que je le priois de ne pas prendre la parole
chancelier, parce que je voulois parler encore.
pas que j'espérasse faire revenir personne à
voyois, mais je ne crus pas juste de taire les ra
je n'avois retenues que pour les laisser neuv
bouche du chancelier, par la raison que j'e
Ainsi, quand il eut fini, je priai le Régent de
mettre d'ajouter un mot à mon opinion. Je l
avec étendue et avec les mêmes applaudisser
j'avois raison, mais sans autre succès. Le su
opinions se conforma au chancelier, et l'arrêt
même.

En sortant du conseil, le comte de Toulouse
part, curieux de savoir la cause de mon extrêm
et fut étonné au dernier point, lorsque je la l
chancelier et moi ne nous cherchâmes point
de ce second conseil, et jamais depuis nous n

tous les effets de la jalousie du [redacted]
seigneur qui pour le moins le valoit et lui ét
qu'il voyoit lié avec Law, qui étoit sa bête. C
finirent après beaucoup d'autres qui avoie
éclaté, mais ce ne fut qu'en apparence, par u
ment fort étendu qui fut donné à M. de la F
assez d'autorité; mais à quelque sauce que c
mettre, ce n'étoit être, en bon françois, qu'int
finances un peu renforcé, et par conséquen
déplacé, comme il n'en pouvoit être autremen
avoit bien voulu se fourrer si bassement dans
des finances.

J'avois oublié deux bagatelles sur M^me^ la d
Berry. Elle choisit M^me^ d'Arpajon pour la plac
ses dames qui vaquoit par la mort de M^me^ d'A
de Rion. Arpajon, un des plus sots hommes
sans contredit, et des plus avares, avoit acheté
nement de Berry du duc de Noailles, et ob
légèrement la Toison en Espagne, où il avoit
temps avec les troupes de France. Il étoit
général, et petit-fils du bonhomme Arpajon, du
chevalier de l'ordre, et distingué en son tem
mérite et ses emplois: la naissance ancien



compter. Tel étoit la tête et le cœur de cet
cesse.

On apprit la mort du cardinal Arias, archev
Séville, un des plus honnêtes hommes et des m
têtes d'Espagne, et qui avoit le plus contribué
ment de Charles II, étant conseiller d'État et com
dans l'ordre de Malte. On a vu quel il étoit lors
parlé ici de l'avénement de Philippe V à la cour
part qu'Arias eut au gouvernement, et comme
cesse des Ursins sut s'en défaire, ainsi que du
Portocarrero et de tous les autres, pour demeur
maîtresse du gouvernement. Arias fut aussi bon
et évêque, qu'il avoit été bon ministre d'État,
n'avoir plus à se mêler de rien, uniquement ap
son diocèse, d'où il ne sortit plus, et à s'occuper
salut sous la pourpre romaine, qu'il n'avoit point
mais que la pudeur lui fit donner par le roi d'E
pour une marque de son estime et de sa satisfac
ses services, qui fut universellement applaudie.
méprisa le monde et la cour, et se trouva mieux à
qu'il n'avoit fait à Madrid, quoique ce grand archê
ne lui eût été donné que comme un exil honora
pour se défaire de lui. Il étoit assez vieux, et fut re
de toute l'Espagne, et infiniment dans son diocèse.

La comtesse d'Harcourt, qui se fit appeler depuis
tesse de Guise, comme on l'a vu ailleurs, perdit
Monjeu sa mère, qui étoit Dauvet des Marests.

En même temps mourut aussi Richard Ham
C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, qui savoi
amusoit, qui avoit des grâces et beaucoup d'orn
dans l'esprit, qui avoit eu une très-aimable fig
beaucoup de bonnes fortunes en Angleterre et en F
où la catastrophe du roi Jacques II l'avoit rame
avoit servi avec distinction, et la comtesse de Gra
sa sœur, l'avoit initié dans les compagnies de la co
plus choisies; mais elles ne lui procurèrent aucun
tune, pas même le moindre abri à la pauvreté. Il

ne, et sa sœur l'avoit mis dans une grande pièce
oit fait renoncer aux dames, pour qui il avoit
fait de très-jolis vers et des historiettes [illegible]
ure étoit Saint-Germain. Il alla mourir à [illegible]
sa nièce, qui en étoit abbesse, pauvre elle-même,
ins pauvre que lui, pour ne pas mourir de

e milieu de décembre, l'abbé de [illegible] fut
é dans sa chambre de coups de bâton sur la
le coups d'épée dans le corps par devant et par
et son valet de chambre, qui étoit son seul
ue, au même état près de lui, son épée nue
e lui, et un couteau de chasse au [illegible]
étoit grand joueur, avoit beaucoup gagné depuis
yoit assez bonne compagnie. On le trouva volé.
du valet de chambre fut arrêtée sur quelques
Elle avoua qu'elle étoit en commerce avec un
gardes, qui entra dans la maison pour tuer le
hambre et voler le maître, qui, pour son mal-
tra chez lui bien plus tôt qu'à l'ordinaire,
xpédition s'achevoit. Le soldat fut arrêté à [illegible]
dans son lit, qui, se voyant pris, se tua [illegible]
poignard qu'il avoit sous son chevet. Un petit
aquais de Mme du Guesclin, [illegible], qui
sa maîtresse. Elle eut le courage de lui arra-
pée et la charité de lui dire de se sauver. [illegible]
chambre, qui étoit du complot, fut prise aussi.
es aventures firent redoubler les défenses des
ard, et mettre en prison une trentaine de [illegible]
haraon, qui continuoient leur métier [illegible]
[illegible]

été accordé dessus, ils ne [redacted]
léges du temps de leurs ducs, et voulurent ch
infinité de choses, sans que le prince de Léon
sidoit à la noblesse, et qui y étoit considéré
gagner. On y envoya neuf bataillons, outre d
étoient déjà, et on y fit marcher en même temp
escadrons. On s'attendoit depuis quelque temp
arriver du désordre. Le maréchal de Montesq
été chargé de séparer les états s'il les voyoit
ne pas obéir à la volonté du Roi. Il différa quelq
mais les états ayant déclaré qu'ils ne changero
d'avis, il congédia l'assemblée. Ce fut le comn
des troubles de ce pays-là, et le fruit des pr
M. et de M^me^ du Maine.

Il y avoit quelque temps que j'étois dans un
secret et encore plus obscur, qui en voulant
le doigt sur la lettre, m'en montroit assez pou
voir en gros de dangereuses cabales, et me
énigme suivie de tout ce qui m'en pouvoit
M^me^ d'Alègre, dont le mari a été longtemps dep
chal de France, m'envoya un prêtre un mati
mander chez moi une audience fort secrète, e
surtout de ne point aller chez elle. Je ne la c

bord des compliments sans fin et des louanges
es; je répondis courtement et voulois venir
ais je reconnus bientôt que
tiplioit la préface. De là elle vint aux louanges
ie d'Orléans, à celles de mon attachement pour
onstitution, au gouvernement.
s et les environs, avec une
primable. Enfin elle se mit sur le ton des
a bouche, tournant les yeux,
ottant son manchon, tantôt me regardant
, puis baissant les yeux et
eux mots coupés et laissant
t dans un morne silence. Ce manège
utes les visites que j'en reçus depuis, et qui furent
réquentes pendant quatre ou cinq mois.
entendre qu'il se brassoit beaucoup de choses
nportantes contre M. le duc d'Orléans et contre
rnement, qu'elle n'en pouvoit douter,
ier ni nommer lieux ou gens,
r sur la certitude de ses
horter d'y prendre garde.
; pour qui elle me dit
l'obligation qu'elle
oi par mon attachement
l avoit en moi. J'eus beau
elle avoit la bonté de me
uiétude inutile à prendre
t conduire aux précautions
nais tirer davantage.
efois avec le même
mment elle m'en
puyer la certitude de
mpliments et aux
lus entier secret de M.
ue je n'allasse jamais chez elle
soupçon qu'on auroit d'elle
dura près de deux heures.

qu'à exiger que je fermerois la porte de mon ca
elle sans la conduire un pas.

Je savois bien qu'il se brassoit quelque chos
tagne, où les états n'étoient point encore assem
Mme d'Alègre étoit de Toulouse, son mari d'Auv
ne leur voyois point d'entours bretons. Sa si
sa vie dévote et assez retirée, son esprit, car elle
qui passoit pour tourné à la chimère, me fit so
qu'elle cherchoit à s'intriguer. Je ne fis donc p
cas de tout ce qu'elle me dit, et comme il n'y
que de fort vague, je ne crus pas en devoir al
Régent.

Après l'éclat des états de Bretagne, elle revint
qu'elle étoit bien informée d'avance de ce qui ve
river, et encore par quels ressorts; que le R
trompoit s'il pensoit que l'affaire fût finie, ou
prétentions des états en fussent l'objet, et me pre
mains et les appuyant sur mes genoux avec de
d'yeux : « Tout cela, Monsieur, assurez-vous-en
ne le laissez pas ignorer au Régent, n'est que le c
pied, vous en verrez bien d'autres; mais..., hé!..,
et d'autres mots coupés, comme une femme qui
qui se retient; et tout de suite se lève pour s'e
J'eus beau faire, je n'en pus rien tirer de plus. I
sant la porte : « Il n'est pas temps encore, me
mais je vous reverrai, mais ne vous endormez
M. le duc d'Orléans. » En disant cela, elle ferme
et s'en va.

Quelque obscure que fût cette seconde visite,
devoir pourtant en rendre compte à M. le duc d'
Quoique il connût bien ce que c'étoit que Mme d
et qu'il ne vît pas plus clair dans ses langa
moi, il me parut en faire plus de cas que je
pensé. Il voulut que je suivisse ce commerce
à-dire que je me tinsse toujours prêt à la
et à l'entendre, puisque sa maison m'étoit in
que je lui témoignasse reconnoissance de sa

de cette persuasion continuellement marqué
mauvais traitements faits à sa mère. Ch. de Br
Anspach, sa femme, étoit une princesse d'esp
sage, aimée extrêmement en Angleterre, fort
son mari et son beau-père, qui se mettoit
entre-deux. Le roi d'Angleterre lui offrit de
au palais avec ses enfants, mais elle voulut
mari.

CHAPITRE X.

Idées et précautions d'Alberoni; état embarrassant du
pagne; capacité del Maro odieuse à Alberoni, qui le
tout; ses exhortations, et ses menaces au Pape en fave
vrandi. — Manéges d'Aldovrandi. — Sagacité del Maro.
audience du colonel Stanhope d'Alberoni peu satisfaisa
mères d'Alberoni. — Craintes d'Alberoni parmi sa fer
espérance en la Hollande fomentée par Beretti; découv
dernier sur le roi de Sicile; faux raisonnements de Ber
Hollandois. — Abbé du Bois à Londres; Monteleon y
cherche à pénétrer et à se faire valoir. — Audacieux avis d
au Régent sur son gouvernement intérieur, qu'ils voudroie
à leur gré; réflexions. — Projet du Czar à l'égard de la
ceux du roi de Prusse; offres de la Suède. — Conduite s
Gœrtz, et celle du Czar et du roi de Prusse en conséquenc
ce dernier au Régent; ses chimères. — Objet du roi d'
dans son desir de moyenner la paix entre l'Empereur et l'
Londres; Penterrieder y arrive. — Divers sentiments en
— Conditions fondamentales proposées à l'Espagne pour l
Alberoni, aigri contre Stairs, est contenté par Stanhope, q
sur l'affaire principale par une équivoque. — Grande mala
d'Espagne; solitude de sa vie. — Alberoni veut inter
entrée à Villena, majordome-major, qui dans la chamb
d'Espagne, la reine présente, donne des coups de bâton
nal, et est exilé pour peu de temps. — Le roi d'Espag
testament.

Alberoni ne vouloit ouïr parler d'aucun ac
dement avec l'Empereur. Il se forgeoit des c
que lui-même n'espéroit pas, et qu'il ne laissoi
faire proposer pour attaquer l'Italie et les Pa
la fois par la France d'un côté avec les Hollandoi

qu'il ne le fît pas hors de [redacted]
service. Il consentoit qu'il criât, qu'il se p[redacted]
l'Espagne pour contenter les Impériaux, mais
tion qu'il ne laisseroit jamais imprimer le b
avoit écrit au roi d'Espagne, parce que, s'il le
toit, on ne pourroit plus répondre d'empêcher le
désordres qui en arriveroient; que c'étoit pour
venir qu'il avoit empêché Aldovrandi de le pré
roi d'Espagne, déférence et prudence dont il vo
le Pape louât son nonce et lui en sût gré. Comm
dinal jugeoit que cette complaisance d'Aldovra
teroit puissamment les Allemands à le perdre, il p
au Pape que, s'il le rappeloit, il pouvoit assure
la nonciature fermée pour longtemps, et le roi d'
marcher sans mesure avec la hauteur et la
qui lui convenoit. Il lui disoit que le seul m
travailler utilement pour l'un et pour l'autre é
le roi d'Espagne fût puissamment armé par
par terre. Aussi le cardinal y travailloit-il de t
forces.

Il trouvoit inutile d'acquérir pour l'Espagne d
sans à Rome par des grâces pécuniaires, dont
tireroit nul service, si les affaires demeuroient

sur le soupçon du concert du Pape avec l'Espagne
ıis le mouvement de ses troupes. Là-dessus, il décla-
contre ce cardinal neveu, qui vendoit son honneur
ın oncle.

avertissoit le Pape de tenir la balance égale entre le
l'Espagne et l'Empereur, de l'indignité de se rendre
lave des Allemands, en consentant de retirer qui
déplairoit des emplois, et Acquaviva fut chargé de
arer de la part du roi et de la reine d'Espagne que
mauvais office[1] qu'à l'instigation de Gallas Albane
loit continuellement à Aldovrandi faisoit rappeler
ıonce, on n'en recevroit point d'autre en sa place,
que la nonciature demeureroit fermée pendant
ce pontificat, ausi bien qu'une bonne partie de la
rie.

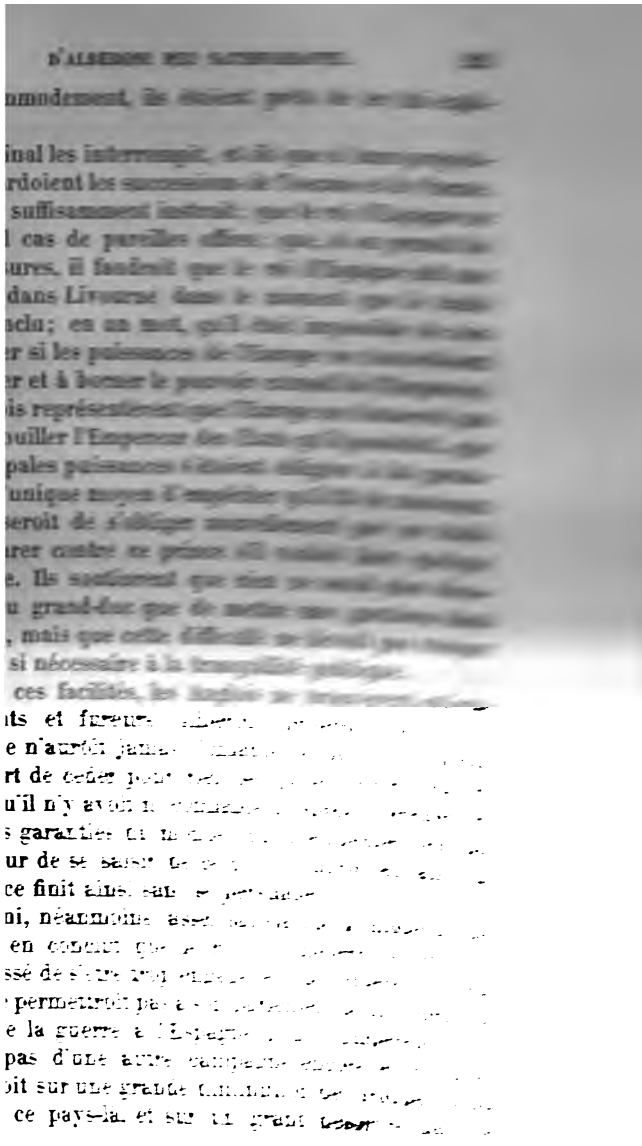
beroni en effet ne pouvoit avoir un nonce plus à
ıain, ni plus souple à ses volontés qu'Aldovrandi.
i-ci étoit persuadé de la nécessité de l'union des
cours; qu'elle ne pouvoit subsister qu'autant qu'il
ndroit agréable à celle où il étoit envoyé. C'est ce
l'avoit rendu si docile à remettre les brefs d'indults
ıt l'accommodement, et à ne les point retirer contre
ordres positifs du Pape. Le desir de profiter de sa
iature le fit insister auprès du Pape à ne plus
er de ces deux griefs. Les brefs en dépôts, entre les
ıs d'Alberoni et du confesseur y étoient en sûreté;
ı'en pouvoit de plus faire usage que de l'autorité
ı nonciature, par conséquent sans la permission du
; et de plus le roi s'en pouvoit passer, en deman-
à son clergé le même don gratuit, qui aimeroit
ıx se faire un mérite de l'accorder que d'y être forcé
les bulles.

nonce tâchoit de persuader au Pape que la con-
e de la Sardaigne pouvoit devenir un moyen de
par les offices commencés de la France et de l'An-

[1] Il y a *offices*, au pluriel, mais ce mot est précédé de *le mauvais*, et à la ligne suivante, le verbe *faisoit*.

quelque negociation entre [redacted]
dans l'esprit de cet abbé. Il crut toujours
d'Alberoni avoit été la Sicile, que le roi
étoit opposé, que la Sardaigne n'avoit été
ment pour occuper et ne pas laisser la flotte
inutiles.

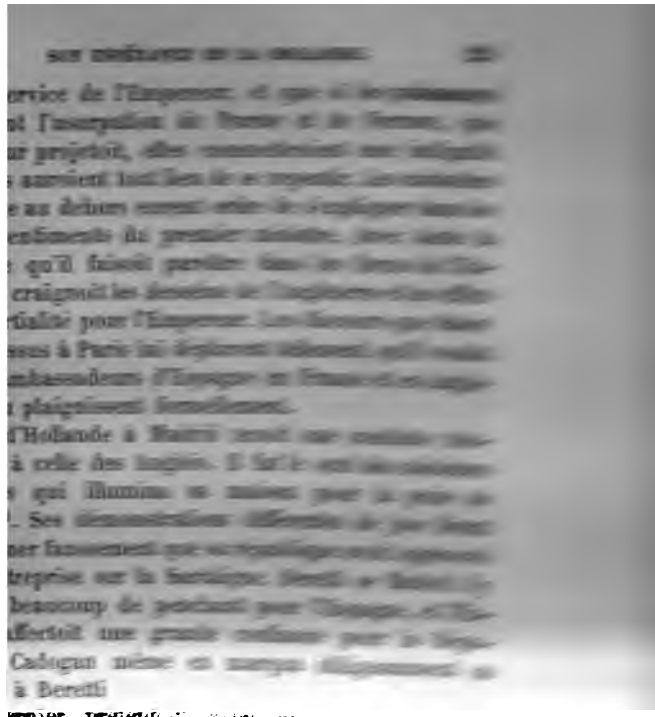
Le colonel Stanhope arriva cependant à
trouva Bubb, secrétaire, chargé jusqu'alor
d'Angleterre. Tous deux virent ensemble
l'assurèrent d'abord de l'amitié du roi d'A
le roi d'Espagne, motivèrent après ses pl
fraction de la neutralité d'Italie, dirent qu'
le roi d'Espagne, acceptant sa médiation, en
samment un ministre à Londres pour y t
bon accommodement pour prévenir un em
Europe; ils ajoutèrent qu'en ce cas le ro
avoit les pouvoirs nécessaires pour entam
des conditions avantageuses et honorable
et utiles pour assurer le repos de l'Europe.
porta d'abord, invectiva contre le traité d'U
donnant tant à l'Empereur, avoit ôté la bal
étoit contre toute politique et contre l'inté
permettre que l'Empereur se rendît maître



finances. Sur ce ruineux fondement il résolut de
en général, que le roi d'Espagne seroit toujou
à la paix quand le traité produiroit la sûreté d
un juste équilibre en Europe, et qu'il ne pouvoi
à Londres que de concert avec le Régent, qui a
ses offices, dont il falloit savoir les sentiments
répondre positivement.

Le cardinal avoit déjà laissé pénétrer ses m
intentions à l'égard du roi de Sicile. Del M
remarqué son affectation à retarder l'accommod
quelques différends de peu de conséquence avec
Il jugea qu'il les réservoit peut-être pour servir
de prétextes aux projets qu'il méditoit.

Le mauvais état de la santé du roi d'Espag
mélancolie profonde n'arrêtoit point Alberoni. I
toujours sur l'impossibilité de compter sur
garanties par l'exemple de Majorque et de l'éva
de la Catalogne. Il en concluoit que l'Empereur, m
l'Italie, le seroit de s'emparer des successions de
et de Parme, et de fomenter encore des troubles d
térieur de l'Espagne; enfin il déclara que le roi d'I
ne consentiroit à aucun accommodement, si l'Er
n'étoit auparavant dépouillé d'une partie des Ét
possédoit en Italie, seul moyen d'assurer la balan
lument nécessaire au bien public de l'Europe. Q
Anglois opposoient la parole et la garantie de leur
il répondoit que la parole des princes n'avoit lie
tant qu'elle n'étoit pas contraire au bien public et
particulier de leurs peuples, et prétendoit faire
rien n'étoit plus préjudiciable aux intérêts de l'An
que de faire la guerre à l'Espagne, même q
alliance avec l'Empereur. Si les Anglois lui repré
que l'intention de leur maître n'étoit pas de p
guerre en Espagne, mais d'accorder à l'Empe
secours de vaisseaux pour garder les côtes d'I
répondoit qu'il seroit bien singulier de voir l'An
tenir une armée navale dans la Méditerranée, unic



vouloient se reserver à eux s[illegible]
donner connoissance aux Hollandois que lor
choses seroient absolument réglées. Il se t
tous points. Ceux qui étoient au timon de la
étoient dépendants de l'Angleterre et n'osoie
de ses intérêts. Il étoit donc nécessaire qu'
concert avec l'Angleterre. Cadogan en étoit bie
et il attendoit Penterrieder à la Haye, qu'il a
passer.

L'abbé du Bois prévint par son arrivée à L
de Penterrieder. Il y guérit les ministres d
qu'ils avoient conçue que le maréchal d'Hu
contraire à la négociation qui s'alloit comme
d'Angleterre et ses ministres ne cessoient d'a
teleon d'une amitié et d'une correspondance
le roi d'Espagne, et que la négociation tou
satisfaction, et cet ambassadeur s'en flatta
sur la réponse du roi d'Angleterre à l'envoyé
reur. Ce ministre, en prenant congé de lui, i
garantie, et lui demanda pressamment et a
s'il vouloit ou non satisfaire aux traités,
l'Empereur des secours de troupes et de vaiss
saires pour conserver les États qu'il possédo

nt très-positifs en faveur de l'Espagne, dont il
es intérêts comme inséparables de ceux de la
l'avoit expressément chargé d'y veiller avec
attention. Néanmoins Monteleon cherchoit à
il disoit bien vrai, et si sa mission ne regardoit
ociation qui paroissoit, et peut-être en même
ifier les troubles du Nord, ou s'il y avoit
use secrète et quelque mystère plus profond. La
qui paroissoit entre Stanhope et lui lui donnoit
énétrer ce qu'il en étoit, parce que Stanhope
incipal acteur. Mais, jusqu'à l'arrivée de Pen-
il ne se pouvoit agir que de propos généraux.
ant, Monteleon vantoit en Espagne ses services
s, et au duc de Parme, qu'il y croyoit tout-
l'attention qu'il apportoit à ses intérêts, les
s'il donnoit en sa faveur à l'abbé du Bois, et les
s qu'il continueroit de faire en sa faveur, sans que
fût instruite de tout ce qu'il faisoit à cet égard.
oit à Londres que le duc de Parme et les
nces d'Italie desiroient la conclusion du traité
s'y négocier, pour éviter la guerre dont ils
enacés : mais quelques-uns d'eux [illegible]
onfiance d'Angleterre [illegible]
de la France [illegible]
être uni au roi d'Angleterre [illegible]
ale, fort contraire [illegible]
Espagne.
orff, celui des ministres [illegible]
crédit auprès du roi [illegible]
ançois, imaginèrent et [illegible]
Régent de choisir [illegible]
à ses intérêts, de [illegible]
endre parmi les évêques et [illegible]
ansénistes, où il y avoit des gens [illegible]
sans famille, ils seroient plus [illegible]

imon a bien écrit, par syllepse, *détournés* [illegible]

par la cabale, avoit proposé [redacted]
et la Porte pour continuer la guerre d'Hong
Ragotzi de ce qu'il devoit faire pour détour
de faire la paix. Châteauneuf menaçoit le
du ressentiment de la France, s'ils accord
sujets des lettres de représailles contre les
Marck travailloit à une paix particulière e
et la Suède, avec un zèle et une partialité e
celle-ci, tandis qu'elle se plaignoit amèreme
gement pris par la France de lui refuser
et tout autre secours après le terme expi
le dernier traité d'alliance. Rottembourg
metteur d'une négociation secrète entre Ilgl
du roi de Prusse, et Gœrtz, ministre de Suè
avoit offert de le tenir caché dans sa mai
avec surprise et avec quelque chose de
quel point l'intérêt et le crédit de l'abbé du
de ses croupiers pour le leur à lui plaire,
point, dis-je, se portoit la hardiesse des
l'intérieur du Régent, d'essayer de lui don
veau conseil à leur gré, et de lui faire cha
ministres au dehors, c'est-à-dire de faire
leur vice-roi en France, et d'y montrer à to

insensée que fût l'entreprise d'Alberoni sans
'ourreau étoit jeté, et il étoit véritable que
toute apparence, elle eût pu réussir, il étoit
t de la France que l'Empereur devînt moins
n Italie, et que l'Espagne s'y accrût de partie
le y avoit perdu. Bonac servoit donc utilement
r les moyens de prolonger la guerre d'Hongrie,
e uniquement l'Espagne pouvoit espérer des
Italie, et d'obliger l'Empereur à se prêter à des
de paix desirables.
de la Suède, il n'y avoit que le désespoir de la
tablir, aussi démontré qu'il l'étoit alors, qui
esser les efforts de la France en faveur d'un
ié, dont la descente en Allemagne avoit été
e borne de l'énorme vol que la puissance de
d'Autriche avoit pris en Europe, et que les
s demeurées en Allemagne à la Suède avoient
empêché de reprendre. Le rétablissement
ouronne devoit donc être infiniment cher à
si, dans la ruine des malheurs de Charles XII,
pu la procurer. A ce défaut, l'intérêt de la
ui l'empêchoit de se commettre seule avec
puissances conjurées contre la Suède, étoit
r avec adresse et sagesse une paix qui sauvât
e tout ce qu'il seroit possible de ses débris,
aisser respirer, et en situation d'oser songer
lir un jour dans l'état d'où elle étoit déchue.
ui ne se pouvoit espérer qu'en travaillant à
particulières qui rompissent la ligue qui l'ac-
ıi en missent[1], s'il étoit possible, les membres
s les uns contre les autres, qui intéressassent
opiniâtres ceux qui auroient fait leur paix
e, à soutenir la Suède contre eux, et par ce
i sauver enfin des provinces en Allemagne
ssassent un pied dans l'Empire, une voix dans

it (*mist*), et à la ligne suivante, *intéressât* (*intéressast*), au

sance de l'Empereur et de la maison d
étoit si occupée de se conserver ses usu
Brême et de Verden sur la Suède, et ces
pouvoient mieux s'y prendre qu'en pro
Suède des paix particulières. Châteauneuf
grande raison d'empêcher, tant qu'il pou
lande de se joindre aux ennemis de la
troublant et infestant le peu de comme
restoit. On ne peut donc assez admirer
terre osât vouloir, à visage découvert et s
d'avis d'amitié, tourner la France à un in
tradictoire à ceux de cette couronne, tonnel
en l'effrayant de cabales, et l'obliger à se dé
qui servoient le mieux les vrais intérêts de
pour leur en substituer d'autres qui ne
ordres ni instructions que des ministres
comme on l'a vu depuis pratiquer à découv
l'abbé du Bois eut totalement subjugué le R
lui tout le royaume.

La paix du Nord, sans l'intervention de Ge
été l'événement qui l'auroit le plus sensible
Il comptoit les intérêts et son établissement

ps la guerre. La base du traité étoit le rétablissement Stanislas, de s'emparer de Dantzig, d'y mettre des upes moscovites et de l'y faire régner pendant la vie l'électeur de Saxe, dont il auroit été le successeur à la ronne de Pologne, moyennant quoi le Czar espéroit re beaucoup relâcher le roi de Suède sur les conditions sa paix.

Le roi de Prusse entroit dans ce projet; mais, se défiant Czar, il traitoit séparément avec la Suède. Il y eut ers projets proposés à Berlin pendant le séjour que baron de Gœrtz, ministre confident du roi de Suède, en cette ville. Quoique le traité ne fût qu'entre la ède et la Prusse, ce dernier prince affectoit de veiller intérêts du Czar, son allié. Gœrtz offrit de laisser au r Pétersbourg, une lisière des deux côtés du golfe de lande, avec tous les ports et havres qui en dépen- nt en l'état qu'ils se trouvoient alors, et promettoit Revel qu'on trouveroit des expédients pour aplanir la culté de cet article. La cession de Stettin et de son ict étoit ce qui touchoit le plus le roi de Prusse. tz disoit qu'il n'avoit pouvoir d'y consentir qu'à con- n que le roi de Prusse promettroit en même temps stitution de toutes les conquêtes de ses alliés, excepté rsbourg. C'étoit un engagement qu'il étoit impossible le roi de Prusse pût prendre. Le Czar avoit déclaré tivement qu'à l'exception de la Finlande, il ne resti- oit absolument rien. Il avoit particulièrement dit vouloit la Livonie, et qu'il feroit la guerre plutôt t ans encore[1] que de changer quoi que ce soit à la lution qu'il avoit prise.

ertz augmenta les difficultés en déclarant qu'il ne t pas un seul pas dans la négociation si la démo- n des fortifications de Wismar n'étoit suspendue. Le le Prusse, qui le connoissoit bien, lui fit offrir cent écus ; mais pour cette fois ce moyen si sûr avec lui

[1] lit ici une seconde fois le mot *plutôt*.

sans déclarer où il vouloit aller, se
terre fort suspecte dans ces conjonctu
Prusse et pour ses alliés, parce que l
avoit averti l'Empereur que le Czar
France d'attaquer les États héréditai
d'Autriche, si le Régent vouloit don
pour entreprendre et pour soutenir
auroient été bien mieux employés que
Bois lui fit donner bientôt après contre
ajoutoit que la proposition s'étoit faite
Belgrade, qui avoit fait changer de ton
étoit bien plus qu'il ne falloit pour le
Vienne, et pour faire craindre à ce pri
que cette cour ne fût informée de l'état
entamée pour la paix du Nord.

Le roi de Prusse, irrité de l'infidél
songea plus qu'à se lier plus intimeme
résolut d'envoyer un ministre aux
parloit de tenir aux environs de Péter
et lui souhaitèrent également qu'il n'y
la part de la France, qui traverseroit
si le roi d'Angleterre n'y étoit compris

ıpereur; il avoit offert d'y donner ses soins et
il se disoit sûr du landgrave de Hesse et du
temberg; il travailloit à s'unir plus étroite-
ıc de Meckelbourg, qui avoit dix ou douze mille
l espéroit d'y attirer les Hollandois, qui vou-
r avec lui; il demandoit à la France de tra-
ıe harmonie parfaite entre le roi d'Angleterre
e bien contradictoire à tout le reste. Le land-
fort lié avec Georges, de l'appui duquel, en
l espéroit procurer au prince de Nassau, gou-
Frise, son petit-fils, la charge de stathouder
ovinces, et celle de capitaine général au prince
fils. Le roi de Prusse attribuoit le défaut d'in-
ntre le roi son beau-père et lui à l'intérêt par-
Bernsdorff, et croyoit que l'abbé du Bois
rminer ces difficultés particulières; mais la
t ce projet étoit la fin de la guerre du Nord ou
particulier du roi de Prusse, pendant la durée
il ne pouvoit rien entreprendre, et se trouvoit
ıénager l'Empereur.

pas aisé de faire revenir la cour de Londres
e Prusse, dont la légèreté et le peu de fidélité
toient pas de compter sur lui avant que les
ojetées entre l'Empereur et la France fussent
les Anglois même se plaignoient de Rottem-
me dévoué à Ilghen et à la cour de Berlin. Ils
t attentifs à la négociation commencée entre
le Czar, qu'ils croyoient en desir d'une paix
se en abandonnant ses alliés, et qui, haïssant
ges et parlant de lui sans mesure, pourroit
: liaison intime avec la Suède, et faire dans
une condition principale de soutenir les droits
ant et de concourir à son rétablissement. Ces
ons, vivement imprimées dans l'esprit des
anglois attachés à Georges, leur faisoient[1]

ıon a écrit *faisoit*, au singulier.

sans declarer ou il vouloit [redacted]
terre fort suspecte dans ces conjonctures po
Prusse et pour ses alliés, parce que le roi
avoit averti l'Empereur que le Czar avoit
France d'attaquer les États héréditaires de
d'Autriche, si le Régent vouloit donner d
pour entreprendre et pour soutenir cette
auroient été bien mieux employés que ceux q
Bois lui fit donner bientôt après contre l'Esp
ajoutoit que la proposition s'étoit faite avan
Belgrade, qui avoit fait changer de ton au Cz
étoit bien plus qu'il ne falloit pour le rend
Vienne, et pour faire craindre à ce prince e
que cette cour ne fût informée de l'état de la
entamée pour la paix du Nord.

Le roi de Prusse, irrité de l'infidélité d
songea plus qu'à se lier plus intimement av
résolut d'envoyer un ministre aux confér
parloit de tenir aux environs de Pétersbour
et lui souhaitèrent également qu'il n'y vînt
la part de la France, qui traverseroit sûrem
si le roi d'Angleterre n'y étoit compris, ave
s'étoit si étroitement liée, et qu'ils accusoien

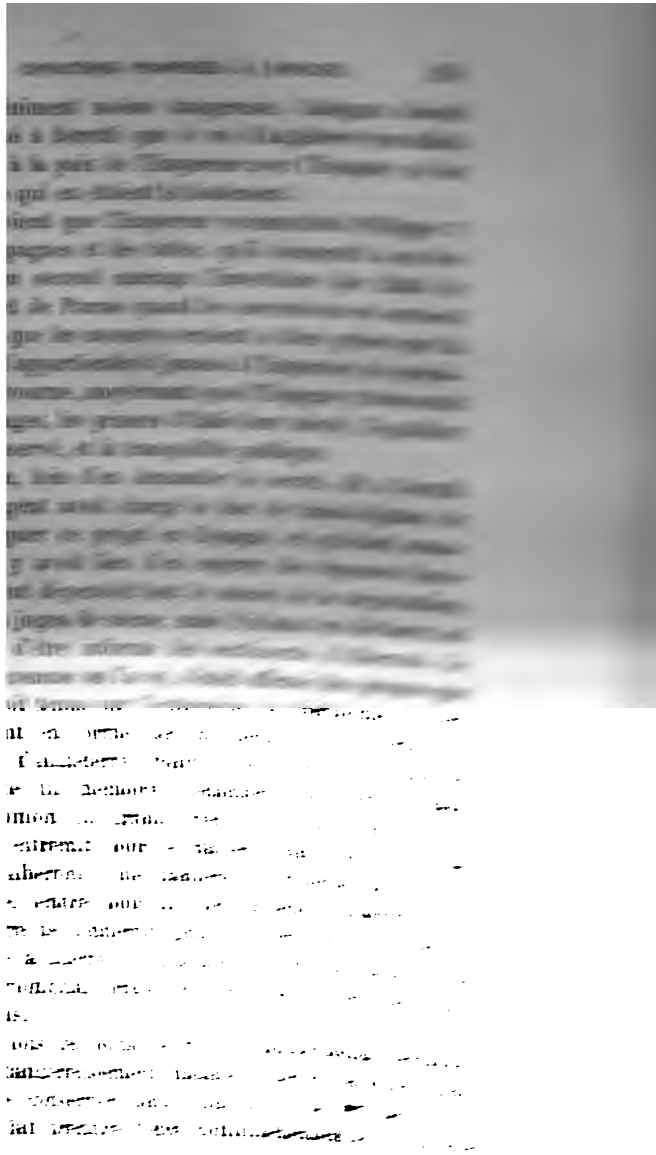
de l'Empereur; il avoit offert d'y donner ses soins et offices; il se disoit sûr du landgrave de Hesse et du de Wurtemberg; il travailloit à s'unir plus étroite- t au duc de Meckelbourg, qui avoit dix ou douze mille mes; il espéroit d'y attirer les Hollandois, qui vou- nt traiter avec lui; il demandoit à la France de tra- ler à une harmonie parfaite entre le roi d'Angleterre ui, chose bien contradictoire à tout le reste. Le land- ve étoit fort lié avec Georges, de l'appui duquel, en lande, il espéroit procurer au prince de Nassau, gou- neur de Frise, son petit-fils, la charge de stathouder Sept-Provinces, et celle de capitaine général au prince ll., son fils. Le roi de Prusse attribuoit le défaut d'in- gence entre le roi son beau-père et lui à l'intérêt par- lier de Bernsdorff, et croyoit que l'abbé du Bois rroit terminer ces difficultés particulières; mais la e de tout ce projet étoit la fin de la guerre du Nord ou celle en particulier du roi de Prusse, pendant la durée aquelle il ne pouvoit rien entreprendre, et se trouvoit gé de ménager l'Empereur.

n'étoit pas aisé de faire revenir la cour de Londres le roi de Prusse, dont la légèreté et le peu de fidélité permettoient pas de compter sur lui avant que les ures projetées entre l'Empereur et la France fussent ées, et les Anglois même se plaignoient de Rottem- rg comme dévoué à Ilghen et à la cour de Berlin. Ils ent fort attentifs à la négociation commencée entre uède et le Czar, qu'ils croyoient en desir d'une paix ntageuse en abandonnant ses alliés, et qui, haïssant oi Georges et parlant de lui sans mesure, pourroit ier une liaison intime avec la Suède, et faire dans traité une condition principale de soutenir les droits prétendant et de concourir à son rétablissement. Ces sidérations, vivement imprimées dans l'esprit des istres anglois attachés à Georges, leur faisoient[1]

[1] Saint-Simon a écrit *faisoit*, au singulier.

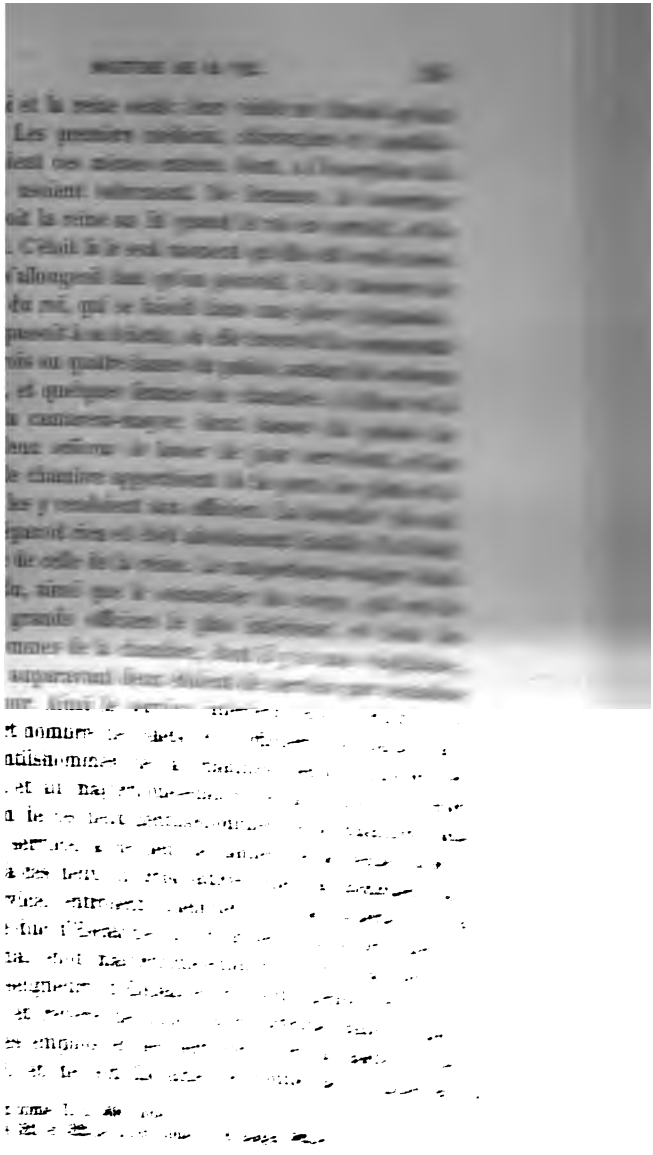
cette négociation à Londres.

Penterrieder y arriva à la fin d'octobre, des dispositions qu'il croyoit avoir remarqué d'entrer sans peine dans toutes les mesures qu et l'Angleterre jugeroient nécessaires pour repos de l'Europe. Cadogan, qui connoissoit Penterrieder les Hollandois, desquels il av usage, n'en jugeoit pas si favorablement comptoit bien sur leur principe d'intellige avec l'Angleterre, et d'entrer autant qu'il se dans les mêmes alliances. Mais quoique tou culiers convinssent en cela, ils différoient da pour arriver au même but. La Hollande, autres pays, etoit partagée en partis, en div subdivisions, et ces différents sentiments aux états generaux. Cadogan remarquoit aus beaucoup plus fidele à ses anciens préjugés q tiers ordres, travailloit à donner de plus gr confiance entre l'Angleterre et la Hollande. trastoit des demarches de Penterrieder à [illegible] qu'il avoit traité d'affaires qu'avec Cadogan et qu'il étoit content de se plaindre aux ét



comme envoyé de Parme, et de [redacted]
roi, encore plus resserrée depuis la mort de
il ne voyoit que la princesse des Ursins, ave
soit sa vie perpétuellement enfermé, profit
pour la nouvelle reine et pour sa propre for
l'habitude étoit prise, il n'eut pas de peine à
tinuer; mais il resserra le roi bien plus
qu'il ne l'avoit été du temps de la premièr
l'habitude a duré autant que la vie de
C'est un détail que j'aurai lieu de faire à
mon ambassade, si Dieu permet que j'ach
moires. Je me contenterai de dire ici ce
matière présente.

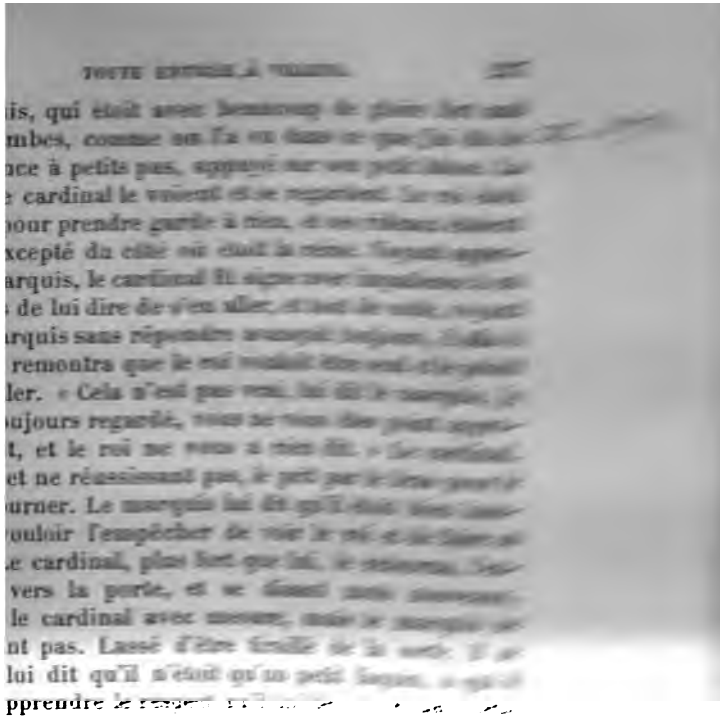
Qui que ce soit n'approchoit de l'intérie
sable du roi d'Espagne, c'est-à-dire lever, co
car cet intérieur nécessaire se bornoit à[1] tr
valets françois et deux seuls gentilsho
chambre, aucun ministre qu'Alberoni, le c
quart d'heure tous les matins à la suite du
de Popoli et les autres gouverneurs ou sous
des infants à leur suite, mais un quart d'h
lette de la reine le matin, où le roi alloit ap
gédié son confesseur; le cardinal Borgia, p



aux quatre ou cinq valets il [redacted]
Le reste sans exception fut e: u; le P. même n'y étoit qu'avec discrétion.

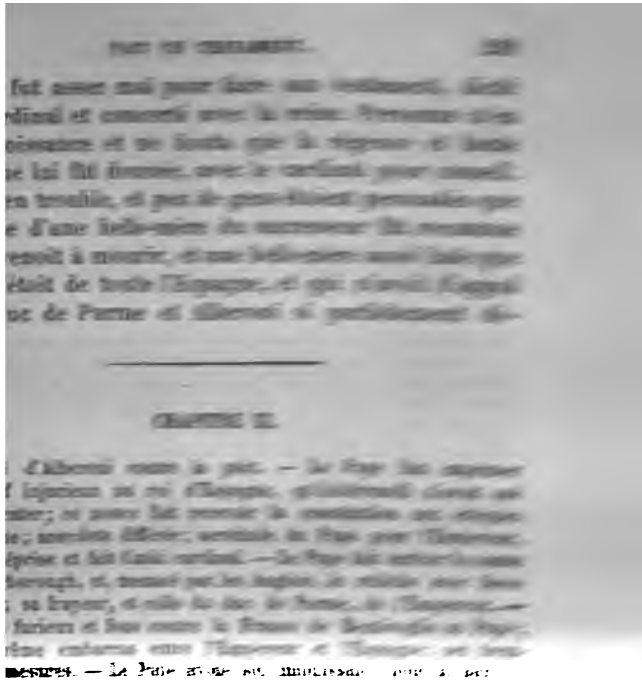
La médecine du roi est toute entière sous son majordome-major. Elle lui doit rendr tout, il doit être présent à toutes les consul roi ne doit prendre aucun remède qu'il ne n'approuve et qu'il ne soit présent. Villena sa charge. Alberoni lui fit insinuer que le roi en liberté, et qu'il feroit mieux sa cour de s lui, ou d'avoir la discrétion et la complaisanc entrer où il étoit, et d'apprendre de ses n porte. Ce fut un langage que le marquis ne entendre.

On avoit tendu au fond du grand cabinet un lit en face de la porte où on avoit mis le r la pièce est vaste et longue, il y a loin de cet donne dans l'extérieur, jusqu'au fond où Alberoni fit encore avertir le marquis qu importunoient, qui ne laissa pas d'entrer to fin, de concert avec la reine, le cardinal r fermer la porte. Le marquis s'y étant présent



nière surprise des coups de bâ ı, ne
et ne songea qu'à se dépêtrer. Le marquis l
que, sans le respect du roi et de l'état où
donneroit cent coups de pieds dans le ven
troit dehors par les oreilles. J'oubliois enco
étoit si mal qu'il ne s'aperçut de rien.

Un quart d'heure après que le marquis fu
lui, il reçut un ordre de se rendre en une d
trente lieues de Madrid. Le reste du jour s
désemplit pas de tout ce qu'il [y] avoit de
rable à Madrid, à mesure qu'on apprenoit l'
fit un furieux bruit. Il partit le lendemain ave
Le cardinal toutefois demeura si effrayé, qu
l'exil du marquis et de s'en être défait, il
aux censures pour en avoir été frappé. Cinq
après il lui envoya ordre de revenir, sans
fait la plus légère démarche. L'incroyable e
ture, l'exil, le retour ont été entièrement ig
d'Espagne jusqu'à la chute du cardinal. Le
jamais voulu le voir ni ouïr parler de lui, p
ce pût être, depuis qu'il fut revenu, quoiqu
fût absolument le maître, dont l'orgueil fut
de cette digne et juste hauteur et d'autar



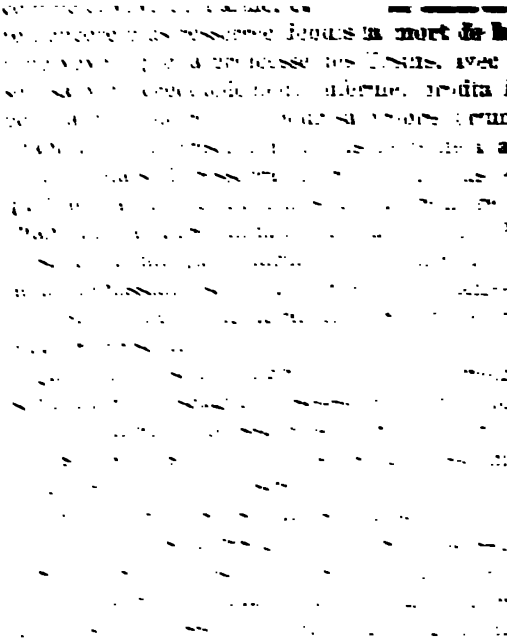
ne veut point la paix.

sentir la nécessité de lui attacher les principal
sances de l'Europe, pour s'en assurer contre de n
entreprises de ce malheureux prince, et pour ce
l'importance de procurer par sa médiation la pa
l'Espagne et l'Empereur, que, comme chef de l'
où Georges avoit ses plus précieux États, il av
besoin d'obliger et de s'acquérir. C'est ce qui avoit
ces ministres anglois à ne rien omettre pour
cette négociation à Londres.

Penterrieder y arriva à la fin d'octobre, fort
des dispositions qu'il croyoit avoir remarquées à l
d'entrer sans peine dans toutes les mesures que la
et l'Angleterre jugeroient nécessaires pour affe
repos de l'Europe. Cadogan, qui connoissoit mie
Penterrieder les Hollandois, desquels il avoit u
usage, n'en jugeoit pas si favorablement que
comptoit bien sur leur principe d'intelligence p
avec l'Angleterre, et d'entrer autant qu'il seroit p
dans les mêmes alliances. Mais, quoique tous les
culiers convinssent en cela, ils différoient dans le
pour arriver au même but. La Hollande, comm
autres pays, étoit partagée en partis, en divisions
subdivisions, et ces différents sentiments se po
aux états généraux. Cadogan remarquoit aussi qu
teauneuf, plus fidèle à ses anciens préjugés qu'à se
niers ordres, travailloit à détruire plutôt qu'à forti
confiance entre l'Angleterre et la Hollande. Berett
instruit des démarches de Penterrieder à la Haye
qu'il n'avoit traité d'affaires qu'avec Cadogan et Wid
et qu'il s'étoit contenté de se plaindre aux états gé
de l'entreprise de l'Espagne en termes fort aigres
hauts, que les Anglois avoient approuvés; sur q
s'étendit en grands raisonnements en Espagne
partialité de Georges et de ses ministres pour l'Emp
à qui Cadogan avoit un ancien attachement pers
et sur la sagesse de la résolution de ne point tra
Londres, mais à la Haye, où la partialité pour l'Em

nfiniment moins dangereuse. Cadogan n'avoit
ché à Beretti que le roi d'Angleterre travailloit
nt à la paix de l'Empereur avec l'Espagne, ni les
ns qui en étoient le fondement.
étoient que l'Empereur reconnoîtroit Philippe V
Espagnes et des Indes; qu'il donneroit à un des
son second mariage l'investiture des États de
et de Parme quand les successions en seroient
; que les mesures seroient si bien prises que la
n'appartiendroit jamais à l'Empereur, ni spécia-
Livourne, moyennant quoi l'Espagne y trouveroit
ıtages, les princes d'Italie leur sûreté, l'équilibre
onservé, et la tranquillité publique.
an, loin d'en demander le secret, dit à Beretti
égent avoit chargé le duc de Saint-Aignan de
ıiquer ce projet en Espagne, et qu'étant avan-
il y avoit lieu d'en espérer des réponses favo-
dont dépendoit tout le succès de la négociation.
n jugea de même, mais il n'osa s'en déclarer, en
ıt d'être informé des sentiments d'Alberoni. Ce
, comme on l'a vu, s'étoit offensé des propos que
voit tenus sur l'entreprise de Sardaigne. Il s'en
aint en forme par un mémoire qu'il remit au
e d'Angleterre. Stairs, à son tour, se plaignit de
ité du mémoire. Cellamare, sans ordre, mais
pinion du grand crédit de Stairs auprès du
s'entremit pour le calmer. Stanhope écrivit là-
Alberoni d'une manière respectueuse pour le roi
ıe, tendre pour lui, par laquelle il l'assuroit que
rre ne donneroit jamais de secours à l'Empereur
e la guerre à l'Espagne. Le cardinal goba l'équi-
triompha, brava, et s'engoua de ses idées plus
ais.

tous ces soins, le roi d'Espagne tomba véritable-
dangereusement malade. Alberoni avoit eu grand
e conserver dans l'habitude que Mme des Ursins
fait prendre d'être continuellement enfermé avec



ni et la reine seuls; leur visite ne duroit qu'un
. Les premiers médecin, chirurgien et apothi-
oient ces mêmes entrées, dont, à l'exception du
s usoient sobrement. De femmes, la nourrice
yoit la reine au lit quand le roi en sortoit, et la
t. C'étoit là le seul moment qu'elle eût seule avec
s'allongeoit tant qu'on pouvoit, à la mesure de
du roi, qui se faisoit dans une pièce joignante.
passoit à sa toilette, où elle trouvoit la camarera-
rois ou quatre dames du palais, autant de señoras
, et quelques femmes de chambre. A dîner et à
la camarera-mayor, deux dames du palais de
deux *señoras de honor* de jour servoient, et les
de chambre apportoient de la porte les plats et à
les y rendoient aux officiers. La bouche[1] du roi
éparoit rien et étoit absolument inutile. Il n'étoit
e de celle de la reine. Le majordome-major étoit
lu, ainsi que le sommelier du corps, qui est de
grands officiers le plus intérieur, et tous les
ommes de la chambre, dont il y a une vingtaine,
auparavant deux étoient de service par semaine
our. Ainsi le service intérieur étoit réduit à ce
rt nombre de valets et d'officiers de santé, aux
ntilshommes de la chambre seuls toujours en
, et au majordome-major de la reine, qui étoit
n de ces deux gentilshommes de la chambre tou-
service. [illegible] dames de la reine tour à
à ces [illegible] autres que j'ai nommés, qui,
[illegible] quelquefois à la toilette [illegible]
[illegible]

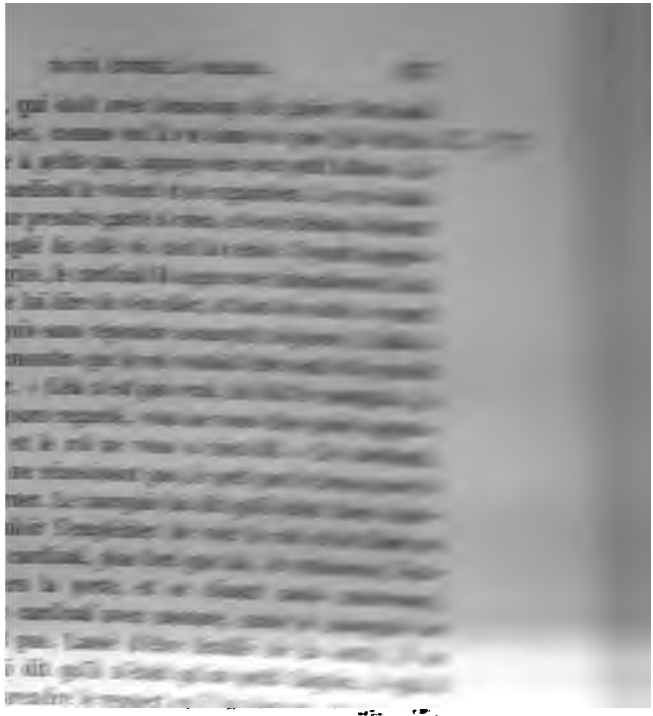
[illegible]

Gormaz, grand d'Espagne aussi, gendre de
rera-mayor, et premier capitaine des garde
alors.

La maladie du roi fit réduire ce court intéri
viens de parler, à la reine unique de femme et
rice, aux deux gentilshommes de la chambre t
service, aux officiers de santé, qui n'étoient
parce que le premier médecin de la reine y fut
aux quatre ou cinq valets intérieurs, Alberoni s
Le reste sans exception fut exclu; le P. d
même n'y étoit qu'avec discrétion.

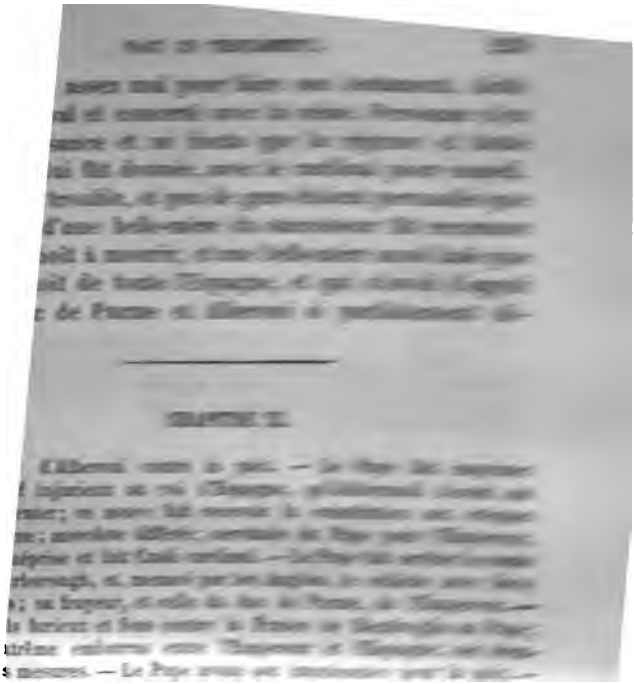
La médecine du roi est toute entière sous la
son majordome-major. Elle lui doit rendre c
tout, il doit être présent à toutes les consultat
roi ne doit prendre aucun remède qu'il ne sa
n'approuve et qu'il ne soit présent. Villena vo
sa charge. Alberoni lui fit insinuer que le roi vo
en liberté, et qu'il feroit mieux sa cour de se te
lui, ou d'avoir la discrétion et la complaisance de
entrer où il étoit, et d'apprendre de ses nouve
porte. Ce fut un langage que le marquis ne voul
entendre.

On avoit tendu au fond du grand cabinet des
un lit en face de la porte où on avoit mis le roi, et
la pièce est vaste et longue, il y a loin de cette po
donne dans l'extérieur, jusqu'au fond où étoi
Alberoni fit encore avertir le marquis que se
importunoient, qui ne laissa pas d'entrer toujou
fin, de concert avec la reine, le cardinal résolu
fermer la porte. Le marquis s'y étant présenté un
dînée, un de ces valets intérieurs l'entre-bâilla e
avec beaucoup d'embarras qu'il lui étoit défen
laisser entrer. « Vous êtes un insolent, répondit
quis, cela ne peut pas être; » pousse la porte sur
et entre. Il eut en face la reine, assise au chev
du roi. Le cardinal, debout auprès d'elle, et ce p
mis qui n'y étoient pas même tous, fort éloigné



nière surprise des coups de **baton, ne se dé**
et ne songea qu'à se dépêtrer. Le marquis lui
que, sans le respect du roi et de l'état où il
donneroit cent coups de pieds dans le ventr
troit dehors par les oreilles. J'oubliois encore
étoit si mal qu'il ne s'aperçut de rien.

Un quart d'heure après que le marquis fut
lui, il reçut un ordre de se rendre en une de
trente lieues de Madrid. Le reste du jour sa
désemplit pas de tout ce qu'il [y] avoit de pl
rable à Madrid, à mesure qu'on apprenoit l'av
fit un furieux bruit. Il partit le lendemain avec
Le cardinal toutefois demeura si effrayé, que
l'exil du marquis et de s'en être défait, il n
aux censures pour en avoir été frappé. Cinq
après il lui envoya ordre de revenir, sans q
fait la plus légère démarche. L'incroyable est
ture, l'exil, le retour ont été entièrement ign
d'Espagne jusqu'à la chute du cardinal. Le r
jamais voulu le voir ni ouïr parler de lui, po
ce pût être, depuis qu'il fut revenu, quoique
fût absolument le maître, dont l'orgueil fut fo

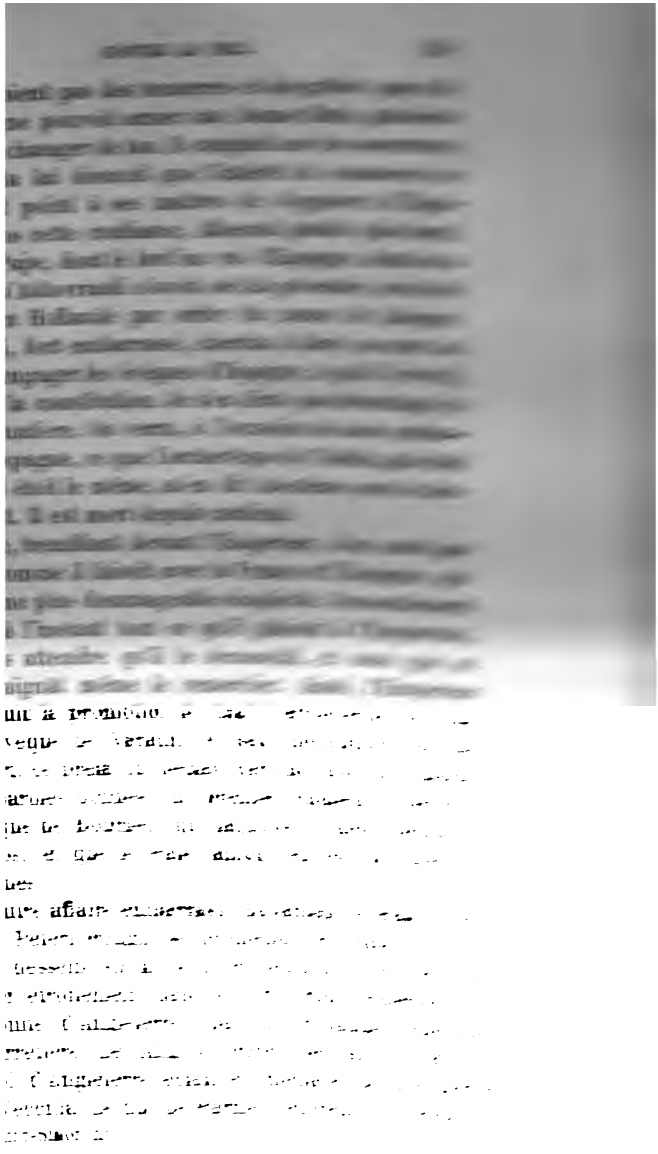


il ne veut point la paix

du Pape. — Mouvements inutiles dans le royaume de
Soupçons sur le roi de Sicile, qui envoie le comte de
Paris. — Le duc de Modène n'ose donner sa fille au
qui est pressé de tous côtés de se marier. — Les neve
vendus à l'Empereur; foiblesse entière du Pape pour
Albane, sans l'aimer ni l'estimer; crainte de ce neveu à l'
dovrandi. — Gallas et Acquaviva également bien informés
rieur du palais du Pape; il[1] veut se mêler de la paix entre
et l'Espagne. — Hauteur et menaces des Impériaux sur
déplaisent en Hollande. — Manéges intéressés de Beretti;
de l'abbé du Bois. — Manéges intéressés de Monteleon,
sur Chavigny, amené par l'abbé du Bois à Londres, et en
— Inquiétude chimérique des Anglois d'un mariage du
Piémont avec une fille du Régent. — Même inquiétude,
nelle, de la Pérouse; il apprend de Penterrieder que
veut absolument la Sicile, avec force propos hauts et car
l'assure de tout l'éloignement de la France pour le roi de
Court voyage de l'abbé du Bois à Paris. — Cajoleries du
gleterre à la reine d'Espagne et à Alberoni, en cas de
d'Espagne. — Proposition du roi d'Espagne pour entrer
avec l'Empereur par l'Angleterre; manége des ministres
d'Angleterre; ils n'ont point de secret pour Penterrieder. —
tion du Régent sur le traité, mandée par l'abbé du Bois
terre. — Inquiétude des ministres de Sicile à Londres et à
Éclat entre le roi d'Angleterre et le prince de Galles. —
embarras de la Pérouse. — L'Angleterre arme doucem
escadre pour la Méditerranée; plaintes de Monteleon; répo
nête, mais claire, des ministres anglois. — Chimère imaginé
ennemis du Régent, qu'il vouloit obtenir de l'Empereur la
sion de la Toscane pour Monsieur son fils. — Beretti
par de faux avis, compte avec grande complaisance sur
lande, dont il écrit merveilles en Espagne, et de la partial
riale des Anglois.

Au milieu de ces confusions et du peril où étoit
du roi d'Espagne, le cardinal déclara qu'il ne t
pas les propositions des Anglois suffisantes pour
le repos de l'Italie, et qu'il n'enverroit point de n
à Londres. Il dit à ses amis qu'il ne se laissero
endormir par des négociations apparentes; qu'
tout l'hiver devant lui pour prendre ses mesure
falloit marcher à pas lents, et voir si les nuages d

1. Le Pape.

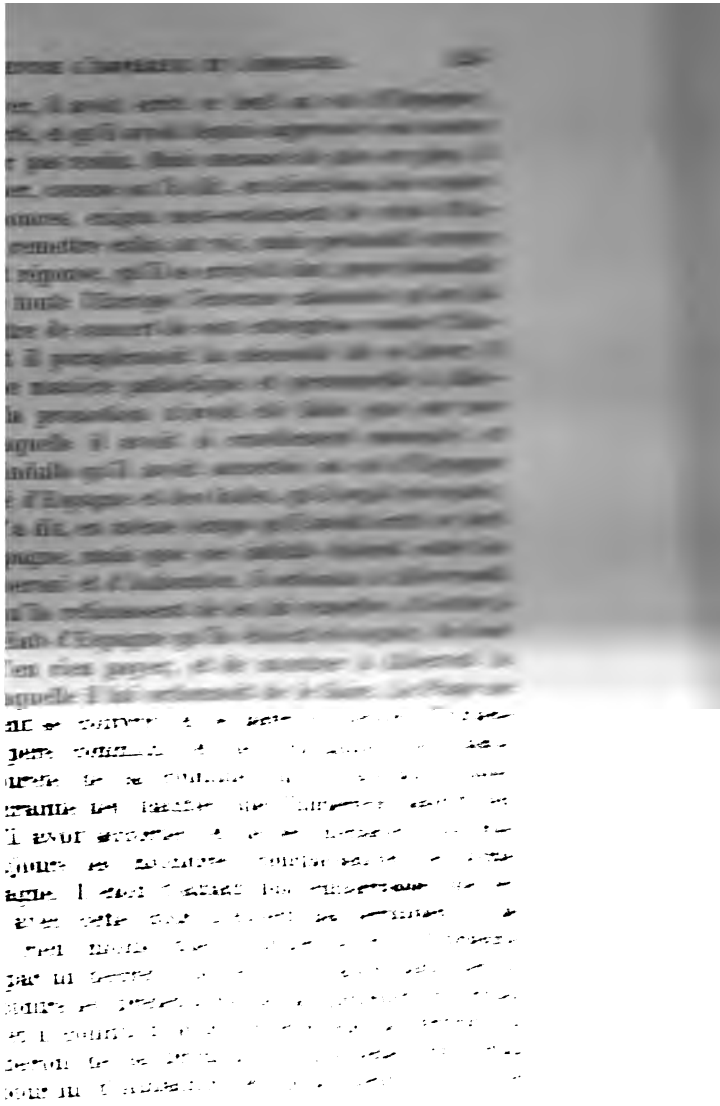


grand'peur, fit force compliments à Peterboro
en liberté, et l'orage se dissipa. Le duc de P
encore bien plus alarmé pour lui-même : il co
l'indignation de l'Empereur qui ne demand
prétexte pour l'accabler. La proposition d'as
fils de la reine d'Espagne la succession de T
Parme et de Plaisance lui faisoit déjà voir une
impériale dans ces deux places, et se croire p
le joug des Allemands. Il eut recours au cardinal
et conseilla au roi d'Espagne de s'armer au co
ment de l'hiver, et avec éclat, pour tenir les Alle
crainte.

Cellamare donnoit les mêmes conseils, surtou
la prise de Cagliari[1]. Le Pape étoit dans le
frayeurs. Il souhaitoit ardemment la neutralité
lie; il ne l'espéroit que de l'établissement de la pa
l'Empereur et l'Espagne. Il ordonna à son nonce
de presser le Régent d'agir pour la procurer, m
insinuation seulement, tant il redoutoit de cho
cour de Vienne, et d'entretenir sur cette affaire u
respondance exacte avec son nonce à Madrid.

Il se trouvoit alors en d'étranges embarras en
cours de Madrid et de Vienne, par les engagemen
frayeur de la dernière l'avoit fait entrer. Bentivogl
nouvellement, n'avoit rien oublié pour l'épouvan
alliances que la France faisoit avec les protestants,
le presser de se lier avec l'Empereur. Il vouloit au
travaillât au rétablissement du Prétendant, avec s
de sens et de jugement ordinaire, comme si ce
avoit pu être compatible avec une alliance étroit
l'Empereur, si lié avec le roi d'Angleterre. Les Imp
maîtres en Italie, et qui savoient que la frayeur
seul moyen d'obtenir tout du Pape, l'effrayèren
ment, par la persuasion et la colère qu'ils feigni
ce qu'il étoit de concert de l'entreprise de l'Espagn

1. Saint-Simon a écrit ici *Caillari*. Voyez ci-dessus, p. 158, n
p. 223.



Italie, que le Pape lui avoit proposée de
l'Espagne, ne reçut pas la moindre répo
crurent que l'Empereur n'y consentiroit
médiation du Pape; d'autres qu'il avoit
vahir l'Italie, dont il ne vouloit point perd
Le Pape avoua au cardinal Acquaviva que
n'avoient et n'auroient aucun succès, qu'
attendre que par la France et l'Angleter
l'Empereur étoit prévenu au dernier poin
ceux qui lui parloient de paix et qu'il prof
jours qu'il renonceroit plutôt à la couro
qu'à ses prétentions sur celle d'Espagne.

Acquaviva, autant pour son intérêt qu
du roi d'Espagne, le sollicitoit de profiter
de la consternation où étoient les Allemand
de Naples, de l'empressement que tous
témoignoient de changer de domination;
un pardon général, et l'abolition, non de
mais de tous ceux que les Allemands y
parce qu'on n'y pouvoit rien espérer de la
la seule bonne volonté des nombreux hab
pas laisser le temps aux Impériaux de fini

de seigneurs [illegible]
oser leur vie [illegible]
dans les bonnes [illegible]
ajoutoit à ses [illegible]
pas en [illegible]
it faire la paix [illegible]
ue par la France et [illegible]
sur les offices du Pape, [illegible]
ent.
i jugeoit, comme [illegible]
apolitains lui faisoient. [illegible]
écontentement général [illegible]
iter le châtiment, [illegible]
us les peuples. [illegible]
printemps une escadre [illegible]
ingt mille hommes de débarquement, [illegible]
e de cent cinquante [illegible]
nde le chef d'escadre [illegible]
eaux équipés et armés en guerre, [illegible]
ois nommé [illegible]
d'Espagne [illegible]
guerre en [illegible]
elle étoit [illegible]
t point [illegible]
r avec [illegible]
ce qui [illegible]
et lui [illegible]
que le [illegible]
rouvé ses [illegible]
e. Il se [illegible]
d embarquement [illegible]
e et de l'Angleterre [illegible]
en liberté d'agir [illegible]
but étoit de [illegible]
rver la liberté de [illegible]
partis qu'il jugeroit à [illegible]
Espagne les pouvoit [illegible]

On le crut, ou on le voulut croire si mal, qu'on
faire, comme on l'a dit, un testament sur la fin d'o
duquel, outre la reine et Alberoni, il n'y eut
P. d'Aubanton et le duc de Popoli qui en eusse
noissance. Il fut signé par un notaire de Madri
obscur. Six grands furent appelés ensuite, qui si
que c'étoit la signature du roi et son testament
sans qu'ils sussent rien de ce qu'il contenoit. Cela
vela les bruits ci-devant remarqués sur la reine,
fit plusieurs réflexions sur la confiance du conte
testament, dont Popoli étoit le seul seigneur qui
le secret, à l'exclusion même des ministres, ce qui
d'autant plus qu'il étoit gouverneur du prince des
ries, et publiquemenent mal avec le cardinal, q
piquoit de mépriser.

Ce triste état du roi d'Espagne servit au card
éluder les nouvelles instances du Pape, dont on
de parler, mais il ne parut pas abattre le cour
premier ministre. Ses discours ne témoignèr
frayeur ni foiblesse. Il brava même, et fort en
sur la puissance qu'on vouloit attribuer à l'Em
en entretenant l'ambassadeur de Sicile. Celui d'H
parloit comme le cardinal, ce qui faisoit croire
lande unie avec l'Espagne. La même confiance ne
soit pas à l'égard de la France, beaucoup moins
pour l'Angleterre. On ne doutoit pas que le card
choisît la médiation des états-généraux.

Vers la fin de novembre, la santé du roi d'Esp
tout à fait rétablie : le sommeil, l'appétit, les
l'embonpoint; mais l'esprit demeura si frappé
fin comme imminente qu'il vouloit sans ces
confesseur auprès de lui. Il le retenoit souve
qu'au moment qu'il se mettoit au lit avec la
Souvent encore il l'envoyoit chercher au milie
nuit; mais cette foiblesse ne s'étendoit pas sur
choses, et il ne paroissoit pas au dehors qu'il
malade.

roni ne pensoit qu'à ses préparatifs de guerre. Il
it qu'en mai suivant le roi d'Espagne auroit cin-
mille hommes de pied effectifs, et quinze mille
ux, et trente vaisseaux de guerre bien armés, non
aire aucunes conquêtes, mais pour maintenir ses
et ses amis si aucun étoit molesté en haine de
mitié. Mais il ne persuadoit personne, parce que
ne ne pouvoit croire que tant de dépense n'eût
que celui qu'Alberoni publioit. Le colonel Stan-
n fut d'autant plus inquiet qu'il le pressoit souvent
apprendre le motif de l'armement d'une escadre
faisoit en Angleterre pour la Méditerranée. On
à Vienne que c'étoit contre l'Espagne. Monteleon
it que c'étoit contre le Pape, sur l'affaire de Peter-
h. Mais Alberoni avoit si peu de confiance en ce
e qu'on ne doutoit pas que, s'il consentoit enfin
paix fût traitée à Londres, il n'y fît passer

it à quoi ce cardinal pensoit bien moins qu'à con-
ses conquêtes, et à en faire de nouvelles. Il fit
en Sardaigne neuf bataillons et huit cents chevaux,
mesures pour faire croiser tout l'hiver des fré-
epuis les côtes de Toscane jusqu'au Phare de
, envoya de Gênes à Cagliari trente-cinq mille
, pourvut toutes les places du roi d'Espagne de
abondance. Il refusa de traiter, en s'expliquant
ment à l'Angleterre et à la France. Il s'excusa au
Stanhope sur ce qu'il attendoit les réponses du
sans lesquelles l'union inséparable des deux cou-
'empêchoit de rien faire; au duc de Saint-Aignan
le Régent tenoit le même langage sur l'union des
uronnes, il joueroit dans le monde un rôle diffé-
celui qu'il y jouoit. Il paraphrasa l'indignité de
tude pour l'Angleterre, la terreur panique qu'on
de l'Empereur, les grandes choses qui résulte-
à l'avantage des deux couronnes, d'une union
et stable. Il avoit raison sans doute, mais pour

[illegible] a on [illegible]
[illegible] répondit que le roi d'Espagne [illegible]
jamais d'un accommodement à des conditi[illegible]
qu'il se défendroit jusqu'à la dernière gout[illegible]
[illegible] l'Empereur étoit injuste dans ses dem[illegible]
[illegible] qu'il ne [illegible] croire que si le roi [illegible]
attaqué dans le continent de son royaum[illegible]
qui l'avoit porté et maintenu sur ce trône
[illegible] en France simple duc d'Anjou, [illegible]
[illegible] il faudroit bien s'accommoder
[illegible].

Ce discours fit un grand bruit, et fut [illegible]
diversement. Ce qui est certain, c'est qu'A[illegible]
toujours la negociation, qu'il avoit des [illegible]
d'esperance qu'on ne penetra point, qu'il [illegible]
une ressource d'une ligue qu'il formeroit [illegible]
la Suède, qu'il comptoit qu'il pouvoit nai[illegible]
jour des evenements favorables à l'Espa[illegible]
pouvoir faire agir les armées au dehors sa[illegible]
craindre pour les provinces de l'Espagne, [illegible]
ainsi de chimeres.

Il desiroit sur toutes choses de menager [illegible]
de les aigrir contre l'Empereur, et de pr[illegible]

de la République étoit de s'attacher indissolu-
à suivre les résolutions de l'Angleterre, et de
s mouvements, même avec dépendance.
étoit plus éloigné des sentiments de la Répu-
e le concert avec l'Espagne, que les discours de
tout à Alberoni, faisoient plus que soupçonner.
n jour à l'ambassadeur de Sicile de la formidable
que l'Espagne auroit la campagne suivante,
e[1] aux forces délabrées de l'Empereur, qui ne
aire sa paix avec les Turcs; lui vanta le bonheur
njoncture pour établir un équilibre; proposa
u roi de Sicile avec le roi d'Espagne, pour atta-
fois, l'un l'État de Milan, l'autre le royaume de
el Maro, étonné d'un pareil propos de l'ambas-
e Hollande, répondit qu'il faudroit, avant de
n engagement dont les suites pouvoient être si
s, être bien assuré des secours que pourroient
ient donner la France, l'Angleterre et la Hol-
iperda osa l'assurer que la France favoriseroit
nt l'exécution de ce qu'il proposoit. Sur l'An-
il avoua qu'il n'y falloit pas compter; mais il
l'outre qu'il ne convenoit pas aux Anglois, par
e leur commerce, de se brouiller avec l'Espagne,
roit tant d'embarras à Londres, que Georges
ni le temps ni le moyen de songer ni de se
affaires des autres. A l'égard de sa république,
ncore qu'il ne fût pas de la bonne politique de
vec l'Empereur dans l'état où elle se trouvoit
te extrémité étoit encore moins fâcheuse que se
avec l'Espagne, son commerce avec elle étant ce
naîtres avoient de plus capital à conserver. Son

gence de sa république avec l'Espagne ne gro
quoi en effet beaucoup furent trompés.

La mort de l'évêque de Malaga donna lieu d
Alberoni à cet évêché de trente mille écus de r
ne reçut que comme l'introduction aux plus
aux plus riches siéges de l'Espagne, quand ils vi
à vaquer. Le roi d'Espagne lui donna encore vi
ducats, à prendre sur les confiscations de
avoient suivi le parti de l'Empereur, et tous les
qui avoient appartenu au duc d'Uzeda. Peu
après, le cardinal Arias, archevêque de Sévi
mort, Alberoni fut nommé à ce riche archevêché

Il s'expliqua, sur la fin de cette année, avec ta
portement sur la négociation de Londres pour l
l'abbé del Maro, que ce dernier assura le roi
qu'il n'y auroit point de paix; que l'Espagne, pe
sée à jeter tant d'argent mal à propos, et qui ne
craindre d'invasion de la part de l'Empereur, n
pas des préparatifs si considérables si ce n'éto
entreprendre; et que ces vues étoient confor
caractère d'esprit d'Alberoni, dont l'ambition éto
teindre à la gloire des cardinaux Ximénès et de Ri
Il prétendoit qu'un nommé Zanchini, qui dem
Gênes, lui avoit prédit son cardinalat. Quelque
après y être parvenu, il l'envoya chercher, mais il
jamais le retrouver.

Aldovrandi, croyant faire sa cour à Rome de p
l'acceptation formelle de la constitution par les
d'Espagne, y avoit souverainement déplu. La
l'infaillibilité étoit souverainement blessée qu
imaginer qu'elle eût besoin d'autre autorité qu
sienne, ni du concours de soumission explicite d
ques, pour donner toute la force nécessaire au
dogmatiques. La seule pensée étoit un abus si
qu'il ne pouvoit être compensé par aucune utilit
dovrandi eût pu imaginer. Il eut donc ordre de
son propre ouvrage, et d'empêcher les évêques d'I

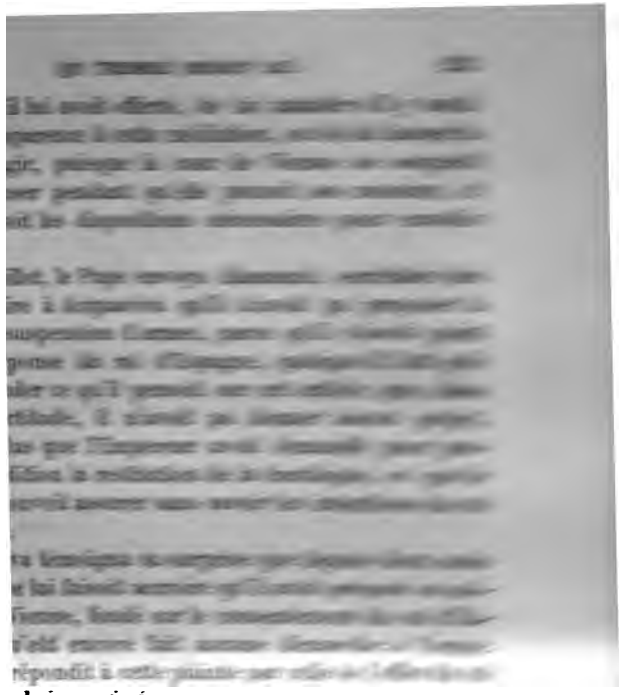
e qu'ils devoient [illegible]
ndés et les [illegible]
ession si chérie à Rome [illegible]
pauvre nonce [illegible]
sa cour que le cardinal [illegible]
rit honte et pitié, le [illegible]
excuses. Le [illegible]
, celui de n'avoir pas [illegible]
i d'Espagne, la [illegible]
nistre et au confesseur [illegible]
les soins du nonce [illegible]
procédés de cette cour, [illegible]
nt le Pape, dans [illegible]
jetoit la hauteur [illegible]
que, qui [illegible]
bien à qui il avoit [illegible]
d'un prince [illegible]
s du souverain pontife, [illegible]
es lois d'un vainqueur [illegible]
et parfaitement [illegible]
t bien croire que le Pape [illegible]
se de l'Espagne [illegible]
[illegible]
ses [illegible]
e pour [illegible]
[illegible]
qu'il [illegible]
Sa Majesté [illegible]
ander :
rand [illegible]
[illegible]
le roi d'Espagne
ont [illegible] à Rome [illegible]
e, ou que le Pape [illegible]
e pour lui faire [illegible]

me IX, p. [illegible] et note.

troupes, qu'il vouloit faire pas
Véritablement on voit bien qu'il étoit dif
demander de plus modeste.

Le Pape pria Gallas de lui laisser ces dem
écrit. Il vouloit répondre, dans le premier m
que si l'Empereur en venoit à la violence, il ir
voir le crucifix à la main. Son nonce en mé
n'étoit plus admis chez l'Empereur. Il eut gra
en obtenir audience pour l'informer de la pro
Czaki. Elle ne lui fut accordée qu'à condition
parleroit d'aucune autre affaire. Quoique l'Em
fort desiré et pressé cette promotion, il répon
gneusement au nonce qu'il ne savoit encore s'
roit la grâce que le Pape faisoit à cet archevê
la cour de Vienne exigeoit avec empire les grâ
vouloit obtenir de Rome, les méprisoit après
obtenues, la gouvernoit par cette politique, et
toujours tremblante devant le prince qu'elle
comme le maître de l'Italie, toujours prête à s
prévenir même ses desirs. Néanmoins les chos
cirent de manière qu'il y eut lieu de soupçon
avoit eu du concert.

Quoique l'Espagne, en perdant l'Italie, eût

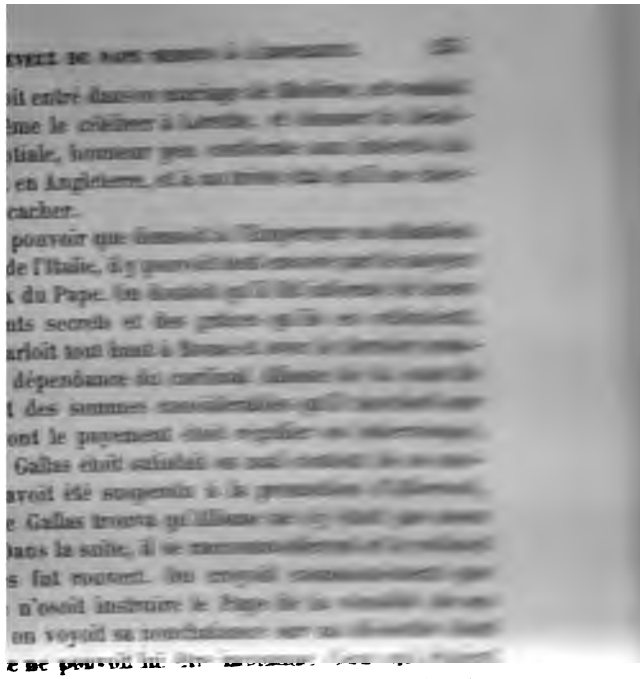


nclu.
va, bien servi

pas en état de préparer à un pour [redacted]
à l'avis déjà pris de n'exposer pas les bien in
pour son service.

On ne pouvoit comprendre que l'Espagne pî
la guerre sans alliés, ni qu'à commencer pa
qu'aucun prince d'Italie eût le courage ni les fo
trer dans cette ligue, ni d'y apporter quelque
étoient tous environnés des États de l'Empere
derniers progrès en Hongrie fortifioient leurs
n'y avoit que le roi de Sicile qui pût faire
balance du côté qu'il voudroit embrasser. Il
comte de Provane à Paris, et fit en même temps
sitions pour prendre un corps de Suisses à s
ce qui fit croire qu'il avoit dessein d'entrer
alliance avec la France et l'Espagne pour affran
du joug des Allemands.

On a déjà vu les justes frayeurs du duc d
qui l'Empereur ne pardonnoit pas son inclina
çoise dans la dernière guerre du feu Roi e
l'attachement naturel que lui donnoit le secon
du roi d'Espagne. Le duc de Modène, qui avo
fort ménagé la cour de Vienne et qui avoit eu
d'être beau-frère de l'empereur Joseph, refus



comme préliminaire, mais comme acc
d'ailleurs il recevoit les satisfactions qu'il
Malgré l'obscurité de cette expression, le Pa
beaucoup obtenu. Il s'en servit avec art aup
mands; il dit à Gallas qu'il s'excuseroit ai
d'Espagne de se charger de la médiation parc
qu'on se défioit à Vienne des offices qu'il s'é
pour la pacification entre les deux cours. G
de la proposition et n'ayant point d'ordre d
n'osa prendre sur soi de la rejeter. Il pria l
permettre de lui en écrire. Le Pape y consen
ses ordres en même temps à son nonce à
ces propositions de paix ne suspendirent pas
que Gallas faisoit au Pape de rompre ouve
l'Espagne. Ceux qui connoissoient bien le P
pas surpris de l'entendre menacer de se porte
lutions extrêmes, et parler imprudemmen
étoient bien persuadés qu'il n'exécuteroit rie
qu'il ne prendroit jamais d'engagements à c
qu'il seroit maître de suivre sa pente na
propre volonté.

La restitution de la Sardaigne étoit en effet
que l'Empereur posoit pour base du traité à

tion angloise
s Hollandois
n de l'Angleterre et de l'Espagne.
nistres d'Angleterre
s impériaux.
etti que
r écouter les propositions
ur, non pour en
négociation si la médiation
ccordée comme une condition
se jeta de là en
d'invasion facile de
première victime de
pos si importans de
, qui ne le cacha pas à
usie sur la médiation,
e l'aller exercer à Londres
fut encore plus
ation ne lui
oublia pas d'insister en
du roi d'Angleterre et de ses ministres,
r de traiter à Londres
écrivit de Londres
ien, si le roi d'Espagne
nent Beretti et
ministère anglois
rdres du Regent
ssi de bonne
'il passoit la mer
Basnage, et hollandois
toujours
se feroit à Londres
lais croyant
à y être employé
de s'offrir en Espagne
que il fût toujours dans la même
ion traitée à Londres.

l'abbé du Bois avoit amené avec [redacted]
même Chavignard dont j'ai raconté p. 933[1]
et célèbre imposture, et l'éclatante punit
déshonora à jamais, l'expatria jusqu'après
Roi, et fut sue de toute l'Europe. Quoique se
ne pussent être ignorées de Monteleon, il cru
faire usage. Il l'avoit vu en Hollande, il le c
qu'il le voyoit employé dans les affaires étra
de lui que le maréchal d'Huxelles étoit entiè
s'opposer à l'agrandissement et aux entrepris
pereur, et que sur ce principe Chavigny préte
maréchal avoit soutenu que si l'Empereur
contenter le roi d'Espagne, qui[2] devoit être
condition du traité, il falloit se préparer
offensive et défensive en union avec l'Espag
de Sicile, et que c'étoit l'avis de presque to
composoient le conseil de régence, surtout dep
à Paris du comte de Provane.

Sur cette friponnerie, Monteleon se donnoit
comme pleinement instruit des intentions d
et de celles de l'Angleterre. Stanhope lui avoi
fidence que l'Empereur ne s'éloigneroit pas
modement à condition de reconnoissances

avertissoit l'Espagne que c'étoit sur ces con-
elle devoit régler ses résolutions et ses mesures.
mbassadeur ne réussissoit pas à pénétrer,
e croyoit, le véritable état de la négociation de
lois et de Stanhope.

peu avancée avec Penterrieder à la fin de
L'Empereur avoit personnellement une telle
e à renoncer à la monarchie d'Espagne pour
ne ses ministres, même Espagnols, n'osoient
er. A peine se laissoit-il entendre qu'il pourroit
l'Espagne et aux Indes, en faveur de Philippe V
ostérité; mais il ne vouloit pas aller plus loin,
ler de la postérité d'Anne d'Autriche, quelque
ela fût, par les traités et les renonciations. Il
n accorder l'investiture de Parme et de Plai-
fils de la reine d'Espagne, mais avec un refus
celle de Toscane : on faisoit valoir comme une
mplaisance qu'elle ne pût tomber à la maison
, et qu'elle fût assurée au duc de Lorraine.
tes de manéges étoient employés pour faire
à de si déraisonnables articles. Toutefois les
surèrent l'abbé du Bois qu'il pouvoit absolu-
pter sur la fermeté du roi d'Angleterre, s'il se
omettre celle du Régent, et qu'il ne se laisseroit
nler par la cabale du roi d'Espagne en France.
alimatias que cet abbé écrivoit.

lois étoient en peine du voyage du comte de Pro-
is, et d'une liaison entre le roi de Sicile, qui
nfiance en ce ministre, et le Régent, tant le
u prince de Piémont avec une fille du Régent
n. Le mariage de Sicile à Antibes en fut une
e. On a vu qu'il avoit été une négociation
e l'Empereur même par le moyen de l'envoyé
à Londres, qui étoit [illegible]

gré ou de force; que s'il éu... pô...
cette condition par un traité, il faudroit
ministre piémontois à Vienne, mais qu'il s
seroit pas reçu s'il n'avoit le pouvoir de faire
que l'Empereur avoit des moyens sûrs de c
île, mais qu'il aimoit mieux en avoir l'oblig
Sicile, aussi instruit qu'il l'étoit de la situati
de l'Europe; qu'on prendroit après les n
saires pour lui conserver les titres d'honne
avantages encore dont il auroit lieu d
L'envoyé de Modène eut curiosité de sav
l'échange, et s'il se prendroit dans le
terrieder répondit que l'Empereur ne pouv
tout cet État un seul pouce de terre, mais
le roi de Sicile seroit satisfait. La Pérous
d'une réponse si générale, pressa son ami
davantage. Soit que l'envoyé de Modène e
effet, ou que ce ne fût qu'un soupçon, il l
qu'on proposeroit la Sardaigne. Cela fut so
les langages fermes, mais caressants et
Penterrieder sut tenir à la Pérouse, en l'
surtout des mauvaises dispositions de la
roi de Sicile, dont lui même se citoit pour t

les différents sentiments de ceux qui compo-
conseil de régence. Comme j'en étois un, je
rer que ceux qui le crurent ne rencontrèrent pas

t cet intervalle de négociation, le colonel
eut ordre de faire entendre par Alberoni à la
pagne que si Dieu disposoit du roi d'Espagne,
yoit alors très-mal, cet événement n'apporteroit
angement aux dispositions favorables du roi
re pour elle et pour lui, et qu'ils devoient
ous deux sur un appui solide et sur des assis-
fectives de sa part; qu'il maintiendroit les
ns que le roi son mari auroit faites en sa
t pour gage de cette bonne volonté, Stanhope
er ce que son maître faisoit actuellement pour
par le traité de paix les avantages des infants
l lit.

t ce temps-là le roi d'Espagne fit dire à Bubb
nel Stanhope, que, pour complaire au roi d'An-
l entreroit dans la négociation qu'il proposoit,
reur promettoit par préliminaire de ne point
le troupes en Italie, et de n'y point demander de
ions. Le colonel Stanhope tâcha de persuader à
ı son desir que la proposition fût acceptée à
ù Penterrieder venoit de l'envoyer par un cour-
prépara aux réponses hautaines de cette cour,
jouta que Georges étant content des bonnes
s du roi d'Espagne, il faudroit nécessairement
nédiation d'Angleterre, soutenue de celle de
réduisît les parties intéressées à la raison.
f, vendu à l'Empereur, dont il attendoit tout,
urner en poison la réponse du roi d'Espagne,
e étoit concertée avec la cabale de France
u Régent, laquelle vouloit traîner la négociation
ur, en représentant à ce prince que, puisque le
agne vouloit bien entrer en traité, Son Altesse
e devoit rien conclure sans la participation et

giés à Vienne, s'y opposoient de toutes l
entretenoient l'opiniâtreté de l'Empereur l
ministre d'Angleterre relevoit toutes ces ci
l'embarras et la difficulté de la négociation qu
entreprenoit, par conséquent le mérite de
intentions et de ses peines.

Stanhope, dont la conduite parut touj
franche dans tout le cours de cette affai
beaucoup de joie d'apprendre par une lett
du Bois lui écrivit, immédiatement après s
Paris, que le Régent étoit ferme dans la
conclure et de signer le traité, même sans l
du roi d'Espagne, pourvu que l'Empereur fît
tion dans les termes convenables, et qu'il
satisfaction demandée pour le roi d'Espagn
de la Toscane. Le roi d'Angleterre prom
fortement à Vienne des demandes si raisc
ministres d'Angleterre en usoient avec t
fiance à l'égard de Penterrieder, qu'elle allo
trer les lettres qu'ils écrivoient et celles qu
écrites.

Cette union alarmoit beaucoup la Pérouse.

on, voyoit souvent le Régent, hasardoit de lui faire questions. L'arrivée de l'abbé du Bois redoubla sa ance. Le Régent lui promit que, lorsqu'il reviendroit ois à Londres, il lui donneroit ordre précis de com- iquer à l'envoyé de Sicile tout ce qui, dans la négo- on, auroit rapport aux intérêts de ce prince. Provane pouvoit pas demander davantage; mais sortant de ur de Turin, il comptoit peu sur les promesses et sur ncérité des princes.

fut en ce temps-ci qu'arriva l'éclat dont on a parlé urs entre le roi d'Angleterre et le prince de Galles, à l étoit né un fils, et qui, mécontent de ce que le roi père avoit nommé le duc de New-Castle pour en être rrain, s'emporta contre ce seigneur jusqu'à le traiter injurieusement. Cette affaire, précédée de la confi- le mésintelligence entre le père et le fils, dont la cause ssi été expliquée, fit augurer des troubles en Angle- et des révolutions, qui inquiétèrent fort les étran- sur la possibilité de prendre des liaisons solides avec couronne. La Pérouse, qui le pensoit comme les es, étoit persuadé aussi avec le public du peu de érité des négociateurs entre le père et le fils, conseil- au roi de Sicile de ne pas compter sur les offices ni la médiation de l'Angleterre, mais de négocier directement à Vienne, et se flattoit que, persuadé de la solidité ce conseil, il en estimeroit davantage la négociation ecte qu'il y avoit entamée par le frère de l'envoyé de lène à Londres, lequel frère étoit, comme on l'a vu, à nne. L'envoyé, son frère, qui de son côté s'entremet- à Londres entre Penterrieder et la Pérouse, mourut us cette conjoncture. Il fallut chercher un autre canal en ndant le retour de l'abbé du Bois, dont l'absence sus- ndoit toutes ces négociations.

'opinion qu'elles auroient un bon succès engagea le uvernement d'Angleterre à commencer doucement les positions nécessaires pour obliger le roi d'Espagne à uscrire au traité dont la conclusion paroissoit prochaine.

On travailla donc, quoique lentement, à l'ar
d'une escadre pour la Méditerranée. Monteleon,
de cette destination, déclara à Sunderland qu
d'Espagne regardoit avec raison cet armement
fait contre ses intérêts. Sunderland répondit
qu'alors le roi d'Angleterre n'avoit nulle intenti
voyer cette escadre dans la Méditerranée; q
l'armoit que pour intimider la cour de Rome et l
à donner une juste satisfaction sur l'arrêt du c
Peterborough dans le fort Urbain; que le roi d'An
espéroit si bien de la négociation pour la paix q
auroit point lieu d'employer aucunes forces ma
ce qu'il étoit bien résolu de ne faire que lorsqu'il
toutes voies fermées à la conciliation, parce qu'
seroit obligé de ne pas laisser allumer en Italie une
qui embraseroit toute l'Europe. Stanhope tint le
langage à Monteleon; il lui dit de plus que l'abbé d
ne différoit son retour à Londres que pour sa
dernières intentions de la cour d'Espagne et pour s
aussi les réponses de la cour de Vienne. Il lui fit v
ferme résistance du roi d'Angleterre aux instance
nuelles des Impériaux qui ne cessoient de lui de
la garantie du traité de 1716. Mais le roi d'An
vouloit attendre l'effet de l'offre qu'il avoit fait[1] à
de sa médiation, conjointement avec celle de la
et qu'il souhaite que l'Espagne contribue de son
un accommodement raisonnable et que la haine d
retombe sur la cour de Vienne, en sorte que,
moyen, l'Angleterre se trouve libre et dégagé
garantie si répétée et si sollicitée par les Impéria
deux ministres firent fort valoir à Monteleon le
infinies qu'ils avoient à obtenir de l'Empereur la
ciation qu'il avoit en horreur, dont néanmoins i
roient bien venir à bout, mais qu'ils ne se flatto
d'un succès égal sur l'article de la Toscane.

1. Voyez tome V, p. 142 et note 1, tome VII, p. 84, tome XI, p. 1

s difficultés augmentoient à Vienne sur cette
les ennemis du Régent imaginèrent de per-
spagnols que ce prince les faisoit naître secrè-
retti fut averti que le Régent ménageoit le
spectative pour l'infant don Carlos, dans la
tenir pour le duc de Chartres, et comme
oit jamais pu tirer de Stanhope, dans tout
rce, sur quel prince le roi d'Angleterre jetoit
r la Toscane, il se confirmoit dans ce soupçon.
donc avec encore plus d'inquiétude à décou-
tables projets. Duywenworden lui dit un jour
de Vienne proposeroit bientôt un second
eroit d'ajouter, en faveur de l'Empereur, la
les, et Mantoue, avec le petit État de Guas-
anois; donner la Toscane au duc de Guastalle
gne à Monsieur de Savoie. Soit que ce fût de
u dans le dessein de pénétrer mieux les
Beretti, il déclama contre la mauvaise volonté
, dit qu'il savoit de bon lieu que le Régent
es raisons du roi d'Espagne, que l'abbé du
rdre de parler de manière à réussir, et que,
seroit pas même le sentiment du Régent, il
le conseil de régence des hommes assez cou-
lui résister.

ıtté de ces dispositions de la France, se tenoit
assuré de celles de la Hollande. Il les regar-
son ouvrage, assuroit qu'ils ne se laisse-
entraîner par l'Angleterre contre l'Espagne,
erviroient même s'ils pouvoient. Il vantoit le
entier du pensionnaire à cet égard, qui
s-raisonnables les conditions que le roi
voit demandées, qui lors de la maladie de ce
marqué beaucoup de tendresse, et qui lui
à lui une confiance entière, au lieu qu'à
il n'étoit pas, tout étoit partial pour l'Empe-

llandais.

Monteleon, que cet emploi regardoit si nature comme ambassadeur d'Espagne en Angleterre de longtemps, n'en vouloit pas manquer l'honneur donc entendre qu'outre la confiance des ministres gleterre qu'il avoit intimement, il étoit encore culièrement instruit des sentiments des minis France.

Il prétendoit avoir tiré des lumières de Chavigu l'abbé du Bois avoit amené avec lui à Londres. C même Chavignard dont j'ai raconté p. 933[1] l'impu et célèbre imposture, et l'éclatante punition q déshonora à jamais, l'expatria jusqu'après la mo Roi, et fut sue de toute l'Europe. Quoique ses avei ne pussent être ignorées de Monteleon, il crut en pc faire usage. Il l'avoit vu en Hollande, il le cajola qu'il le voyoit employé dans les affaires étrangères. de lui que le maréchal d'Huxelles étoit entièrement s'opposer à l'agrandissement et aux entreprises de pereur, et que sur ce principe Chavigny prétendoit maréchal avoit soutenu que si l'Empereur refus contenter le roi d'Espagne, qui[2] devoit être la pre condition du traité, il falloit se préparer à la offensive et défensive en union avec l'Espagne et de Sicile, et que c'étoit l'avis de presque tous ceu composoient le conseil de régence, surtout depuis l'a à Paris du comte de Provane.

Sur cette friponnerie, Monteleon se donnoit en Es comme pleinement instruit des intentions de la I et de celles de l'Angleterre. Stanhope lui avoit dit e fidence que l'Empereur ne s'éloigneroit pas d'un a modement, à condition de reconnoissances et de r ciations réciproques; qu'il consentiroit à donn sûretés pour la succession de Toscane, et qu'il en encore en d'autres tempéraments, mais qu'il vou cession de la Sicile, et des secours pour la conc

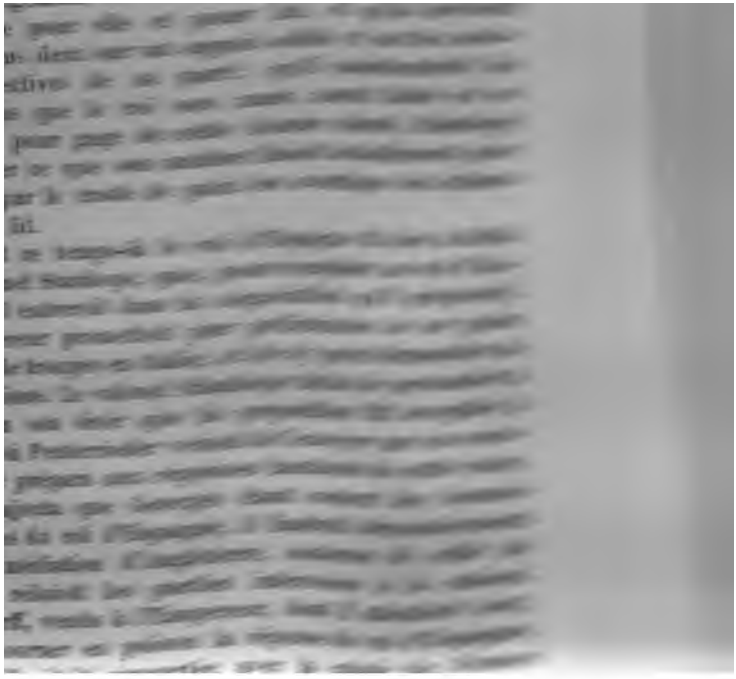
1. Pages 274-276 de notre tome VII.
2. *Qui*, dans le sens de *ce qui*.

nteleon avertissoit l'Espagne que c'étoit sur ces con-
ons qu'elle devoit régler ses résolutions et ses mesures.
s cet ambassadeur ne reconnoît pas à pénétrer,
ume il le croyoit, le véritable état de la négociation de
bé du Bois et de Stanhope.

lle étoit peu avancée avec Penterrieder à la fin de
embre. L'Empereur avoit personnellement une telle
ugnance à renoncer à la monarchie d'Espagne pour
jours, que ses ministres, même Espagnols, n'osoient
en parler. A peine se laissoit-il entendre qu'il pourroit
oncer à l'Espagne et aux Indes, en faveur de Philippe V
de sa postérité; mais il ne vouloit pas aller plus loin,
uïr parler de la postérité d'Anne d'Autriche, quoique
le que cela fût, par les traités et les renonciations. Il
loit bien accorder l'investiture de Parme et de Plai-
ce à un fils de la reine d'Espagne, mais avec un refus
olu de celle de Toscane : on faisoit valoir comme une
nde complaisance qu'elle ne pût tomber à la maison
utriche, et qu'elle fût assurée au duc de Lorraine.
ntes sortes de manéges étoient employés pour faire
sentir à de si déraisonnables articles. Toutefois les
glois assurèrent l'abbé du Bois qu'il pouvoit absolu-
nt compter sur la fermeté du roi d'Angleterre, il se
voit promettre celle du Régent, et qu'il ne se laisseroit
nt ébranler par la cabale du roi d'Espagne en France.
toit le galimatias que cet abbé écrivoit.

es Anglois étoient en peine du voyage du comte de Pro-
ie à Paris, et d'une liaison entre le roi de Sicile, qui
noit confiance en ce ministre, et le Régent, dont le
riage du prince de Piémont avec une fille du Régent
oit le lien. Le ministre de Sicile à Londres en prit une
e alarme. On a vu qu'il avoit lié une négociation
ecte avec l'Empereur, même par le frère de l'envoyé
Modène à Londres, qui étoit à Vienne, et à portée de
e confiance avec l'Empereur à ce qu'il prétendoit. Un
points de cette négociation étoit le mariage d'une
hiduchesse avec le prince de Piémont, ce qui auroit

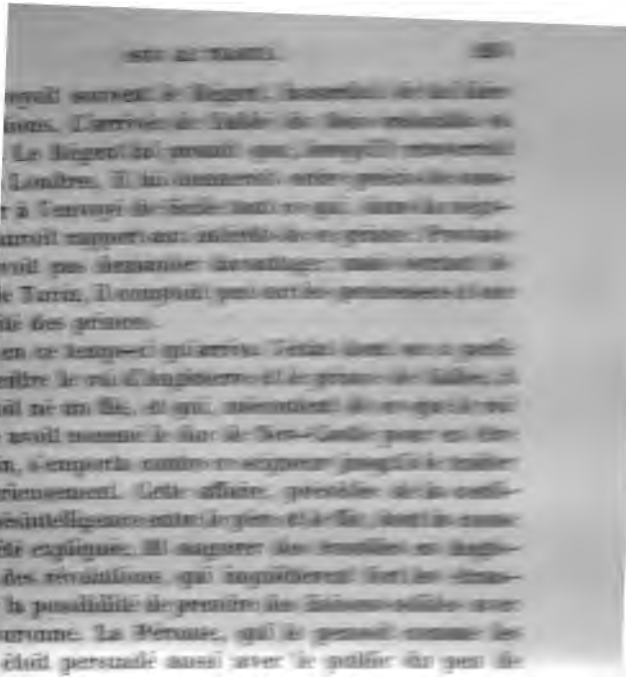
déguisa point que l'Empereur [redacted]
gré ou de force; que s'il étoit possible de
cette condition par un traité, il faudroit qu'
ministre piémontois à Vienne, mais qu'il sav
seroit pas reçu s'il n'avoit le pouvoir de faire ce
que l'Empereur avoit des moyens sûrs de con
île, mais qu'il aimoit mieux en avoir l'obligati
Sicile, aussi instruit qu'il l'étoit de la situation
de l'Europe; qu'on prendroit après les mes
saires pour lui conserver les titres d'honneur,
avantages encore dont il auroit lieu d'êt
L'envoyé de Modène eut curiosité de savoi
l'échange, et s'il se prendroit dans le Mil
terrieder répondit que l'Empereur ne pouvoit
tout cet État un seul pouce de terre, mais q
le roi de Sicile seroit satisfait. La Pérouse,
d'une réponse si générale, pressa son ami de
davantage. Soit que l'envoyé de Modène en
effet, ou que ce ne fût qu'un soupçon, il lui
qu'on proposeroit la Sardaigne. Cela fut sout
les langages fermes, mais caressants et fl
Penterrieder sut tenir à la Pérouse, en l'as
surtout des mauvaises dispositions de la Fra



giés à Vienne, s'y opposoient de [illegible]
entretenoient l'opiniâtreté de l'Empereur là-
ministre d'Angleterre relevoit toutes ces circ
l'embarras et la difficulté de la négociation que l
entreprenoit, par conséquent le mérite de s
intentions et de ses peines.

Stanhope, dont la conduite parut toujou
franche dans tout le cours de cette affaire,
beaucoup de joie d'apprendre par une lettre
du Bois lui écrivit, immédiatement après son
Paris, que le Régent étoit ferme dans la rés
conclure et de signer le traité, même sans l'in
du roi d'Espagne, pourvu que l'Empereur fît la
tion dans les termes convenables, et qu'il a
satisfaction demandée pour le roi d'Espagne s
de la Toscane. Le roi d'Angleterre promit
fortement à Vienne des demandes si raisonn
ministres d'Angleterre en usoient avec tan
fiance à l'égard de Penterrieder, qu'elle alloit
trer les lettres qu'ils écrivoient et celles qui l
écrites.

Cette union alarmoit beaucoup la Pérouse. Pl
[illegible]



On travailla donc, quoique lentement, à l'arm
d'une escadre pour la Méditerranée. Monteleon, in
de cette destination, déclara à Sunderland que
d'Espagne regardoit avec raison cet armement c
fait contre ses intérêts. Sunderland répondit qu
qu'alors le roi d'Angleterre n'avoit nulle intention
voyer cette escadre dans la Méditerranée; qu'
l'armoit que pour intimider la cour de Rome et la
à donner une juste satisfaction sur l'arrêt du com
Peterborough dans le fort Urbain; que le roi d'Angl
espéroit si bien de la négociation pour la paix qu'
auroit point lieu d'employer aucunes forces marit
ce qu'il étoit bien résolu de ne faire que lorsqu'il v
toutes voies fermées à la conciliation, parce qu'a
seroit obligé de ne pas laisser allumer en Italie une g
qui embraseroit toute l'Europe. Stanhope tint le
langage à Monteleon; il lui dit de plus que l'abbé du
ne différoit son retour à Londres que pour savo
dernières intentions de la cour d'Espagne et pour att
aussi les réponses de la cour de Vienne. Il lui fit val
ferme résistance du roi d'Angleterre aux instances
nuelles des Impériaux qui ne cessoient de lui dem
la garantie du traité de 1716. Mais le roi d'Angl
vouloit attendre l'effet de l'offre qu'il avoit fait[1] à M
de sa médiation, conjointement avec celle de la F
et qu'il souhaite que l'Espagne contribue de son
un accommodement raisonnable et que la haine du
retombe sur la cour de Vienne, en sorte que, p
moyen, l'Angleterre se trouve libre et dégagée
garantie si répétée et si sollicitée par les Impériau
deux ministres firent fort valoir à Monteleon les
infinies qu'ils avoient à obtenir de l'Empereur la r
ciation qu'il avoit en horreur, dont néanmoins ils
roient bien venir à bout, mais qu'ils ne se flattoie
d'un succès égal sur l'article de la Toscane.

1. Voyez tome V, p. 142 et note 1, tome VII, p. 84, tome XI, p. 3 e

ne les difficultés augmentoient à Vienne sur cette
ion, les ennemis du Régent imaginèrent de per-
les Espagnols que ce prince les faisoit naître secrè-
Beretti fut averti que le Régent ménageoit le
l'expectative pour l'infant don Carlos, dans la
l'obtenir pour le duc de Chartres, et comme
n'avoit jamais pu tirer de Stanhope, dans tout
mmerce, sur quel prince le roi d'Angleterre jetoit
pour la Toscane, il se confirmoit dans ce soupçon.
hoit donc avec encore plus d'inquiétude à décou-
véritables projets. Duywenworden lui dit un jour
cour de Vienne proposeroit bientôt un second
ui seroit d'ajouter, en faveur de l'Empereur, la
Naples, et Mantoue, avec le petit État de Guas-
Milanois; donner la Toscane au duc de Guastalle
rdaigne à Monsieur de Savoie. Soit que ce fût de
foi ou dans le dessein de pénétrer mieux les
de Beretti, il déclama contre la mauvaise volonté
glois, dit qu'il savoit de bon lieu que le Régent
oit les raisons du roi d'Espagne, que l'abbé du
oit ordre de parler de manière à réussir, et que,
ce ne seroit pas même le sentiment du Régent, il
dans le conseil de régence des hommes assez cou-
pour lui résister.

ti, flatté de ces dispositions de la France, se tenoit
plus assuré de celles de la Hollande. Il les regar-
mme son ouvrage, assuroit qu'ils[1] ne se laisse-
oint entraîner par l'Angleterre contre l'Espagne,
ils serviroient même s'ils pouvoient. Il vantoit le
ment entier du pensionnaire à cet égard, qui
t très-raisonnables les conditions que le roi
ne avoit demandées, qui lors de la maladie de ce
avoit marqué beaucoup de tendresse, et qui lui
oit à lui une confiance entière, au lieu qu'à
s, où il n'étoit pas, tout étoit partial pour l'Empe-

[1] les Hollandais.

ciation. Il répondoit de l'inutilité des ca
riaux, qui ne pourroient rien opérer par l'Ang
le concours de la Hollande, et que sûrement R
à Londres et à Vienne, parce que ses relati
favorables à l'Espagne, n'auroit point d'ordr
aux instances ni aux menaces des Anglois, q
bouche de Cadogan, à la Haye, y avoit[1] fo
affaires de l'Angleterre.

Beretti prétendoit que les Hollandois ne pe
point aux Anglois la hauteur de vouloir que l
d'Hollande dans les pays étrangers fusse
envoyés et rappelés suivant le caprice de la co
terre, comme ils le vouloient pour Riperda, et
Châteauneuf, ambassadeur de France à la H
se conduisoit pas selon leurs sentiments; et
qu'il falloit savoir s'il agissoit par ceux des
de France ou par ceux du Régent, pour s'é
véritables intentions de ce prince: Widwor
qui sembloit plus modéré à Beretti, avouoit
y avoit de plus sensé dans la République étoie
ment disposés à maintenir le Régent suivant
la triple alliance, et persuadés que tant qu
agiroit avec amitié et confiance à l'égard de

auprès de Son Altesse Royale de presser la
par déférence pour lui, de conclure l'alliance
il auroit desiré d'attirer le roi d'Angleterre. M
en paroissant éloigné, il prioit le Régent de
Hollande de conclure avec lui sans le roi d'An
roi de Prusse étoit encore plus agité des affair
Il souhaitoit faire sa paix particulière avec l
craignoit l'abandon de ses alliés, s'ils décou
démarches là-dessus. Le desir d'acquérir et l
perdre ne s'accordoient en lui ni avec ses l
avec son courage. Il ne savoit ni se résoudre
ses résolutions. Il étoit, comme on l'a déjà
changeant, facile à regarder les mauvais
comme un trait d'habileté, et la mauvaise fo
politique la plus fine. Le roi de Pologne avoi
et publié les propositions qu'il avoit faites à l
alliés. Lui, avoit donné de fausses interprét
négociation. Il n'avoit persuadé personne, ma
ne vouloient pas le perdre, pour ne pas affoibl
l'apparence de la ligue du Nord. Eux-même
part se sentoit coupable du même crime.

Le roi de Prusse se plaignit d'avoir été

paix à lui. Il demanda
s secrètes, la France
Suède. Il représentoit le
e l'Empereur, et des
pire, celle surtout
prendre des mesures
l'Empereur, la nécessité
pour cela celle de
qu'il ne pouvoit rien
la guerre du Nord.
e Prusse, qui étoit
n éloigné d'oser rien
et qui, parlant à la
ut contre lui.
are, par d'autres motifs,
représentations au régent.
vec l'Angleterre, pour
Impériaux. Il se flatta
de Londres, dans ses
r que la France, pour
e verroit entraînée à la
oué au ministère d'Angleterre
du moins à acquérir
onversation qu'il eut
Madrid, par un
ments étoient
ernement. Il mit
du traité, le contredit
l ne s'éloignoit
Le maréchal
on et l'orgueil des
ce et l'Espagne
t pas bastantes
ux; que la France
e s'exposer au péril de

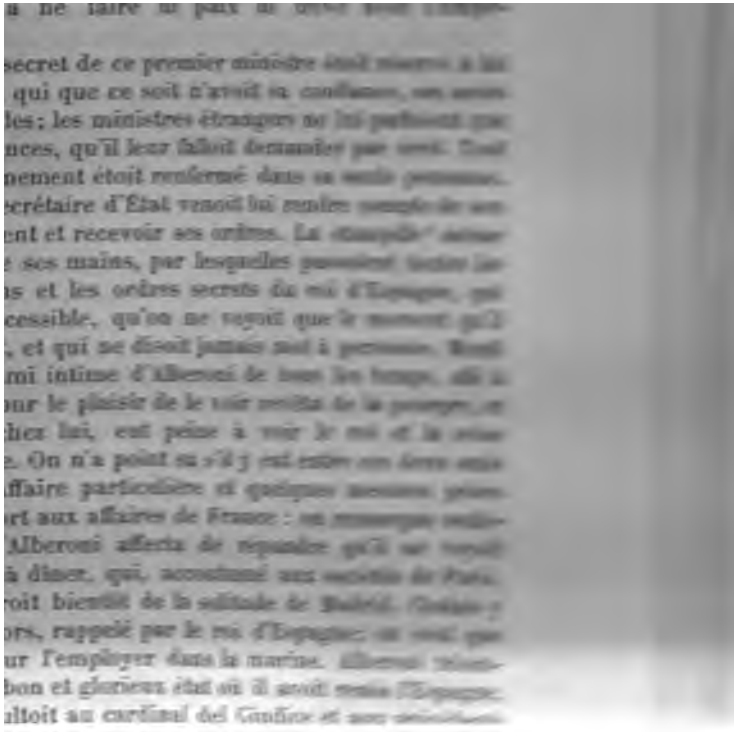
: tome X, p. 96 et note 1.

beaucoup de promptitude et de docilité
modement raisonnable, s'accréditer par
monstration extérieure, comme d'envoyer u
Londres pour assiter à la négociation, avec
tions secrètes pour faire avec adresse tor
Allemands la haine de former des prétentio
nables. Il n'en fallut pas davantage à Cellai
convaincre des maximes présentes que le g
de France se proposoit de suivre. Il conc
unique objet étoit d'éviter une guerre q
généralement que la France ne pourroit s
Cellamare traitoit de terreur panique, et qu
ments de la Bretagne imprimoient encore plu
Cellamare, qui en voyoit un apparent mé
gouvernement, ne les crut ni si méprisable
férents qu'on les vouloit donner. Ils n'étoi
plus si considérables ni si pernicieux que
tentionnés le vouloient persuader. Le plus
selon cet ambassadeur, étoit la foiblesse
nement, agité par la diversité des intérêts
sions, manquant d'argent, et accablé par l
l'État.

Pape, qui etoit une des sources de la fierte
ds et de l'insupportable hauteur de leurs
surtout de celle d'envoyer un commissaire
e son procès à Madrid; il s'exhala en injures
tes, dit qu'il ne conseilleroit pas au Pape de
parce qu'il ne seroit pas sûr que son com-
bien reçu: qu'à l'égard de la cita[illegible]
endre à Rome si le roi d'Espagne [illegible]
ne ce seroit avec une telle compagn[illegible]
laire au Pape, et plus encore [illegible]
ont il prit occasion de [illegible]
tyrannique que les Allemand[illegible]
r le genre humain, et [illegible]
toutes les nations de [illegible]
e croire que la [illegible]
borner, il la [illegible]
tre l'Empereur [illegible]
nne la Fra[illegible]
utes les [illegible]
ntendre a [illegible]
le roi d'E[illegible]
n par [illegible]

pouvoient conduire a la paix, su[illegible]
et de se réserver la faculté de les approuve
ce qui conviendroit le mieux aux intérêt
pagne. Il ordonna donc à tous les minist
dans les cours étrangères, de les assurer
Catholique ne s'éloigneroit jamais de co
part au repos de l'Europe.

En même temps il songeoit à faire achet
des vaisseaux de guerre, de la poudre. d
munitions de marine. Il se flattoit de trou
lité dans la République par son intérêt
l'égard de l'Espagne. Il se répandit un b
d'Espagne avoit offert aux états généraux
les Pays-Bas ou la meilleure partie, s'ils v
avec lui dans une alliance particulière, et o
le pensionnaire en avoit averti l'Empereu
le fait avec aigreur, et dit que, si l'Espagn
rer à de certaines propositions, la Hollande
peut-être pas son compte. Il ne s'expliqu
tage; mais il gémissoit de voir l'amour
éteint dans les républiques, leurs divisio
tions, leurs principaux membres sordid
aux puissances étrangères. Il assuroit en



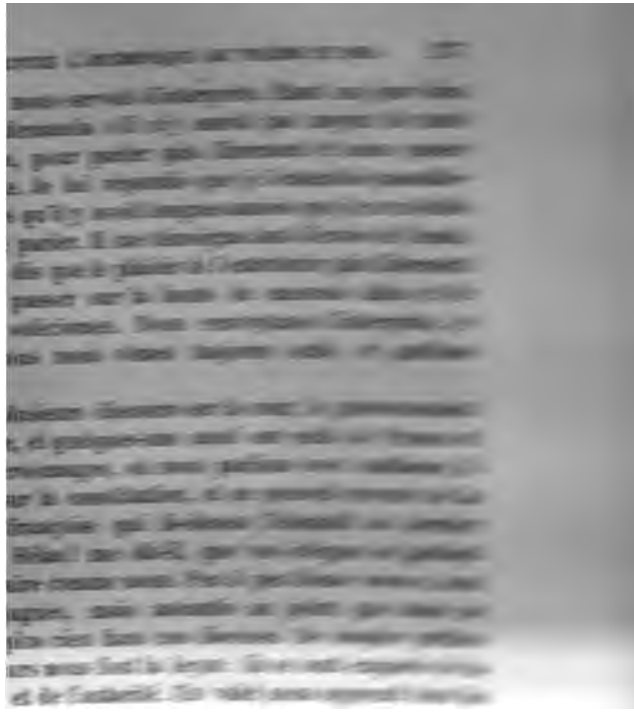
[redacted] inévitables si le Pape, non content de ce
se portoit à passer à de nouvelles explica
profitoit de la commodité d'avoir un nonc
sa fortune dépendoit de l'union entre les
qui en écartoit autant qu'il le pouvoit tout
telligence, et qui représentoit sans cess
nécessité, pour l'intérêt du saint-siége, de
et les bonnes intentions du roi d'Espagne.
s'excuser sur ce qu'il avoit fait pour l'a
prélats d'Espagne de la constitution; il fi
l'Espagne avoit aussi ses novateurs, con
vigilance des évêques et l'autorité même
ne suffisoient pas, et qui n'étoient reten
crainte du châtiment : galimatias faux dan
faux dans sa conséquence, parce que r
redouté en Espagne que l'Inquisition, ni
en effet, que sa toute-puissance, et que
laquelle, comme je l'ai vu moi-même, les
l'autorité du roi ne peut rien.

Aldovrandi continuoit à tirer de cette pr
tion de l'Espagne qu'il falloit pour y remé
extraordinaires. Il représenta au Pape qu

approuvé les insinuations qu'il leur avoit faites par
ettre qu'il avoit reçue de sa part du cardinal Pau-
, dont il lui envoyoit copies, et qu'il avoit eu une
tion particulière à bien mesurer les termes de sa
aux évêques pour prévenir les conséquences que
alintentionnés pourroient tirer de la recherche de
ptation des évêques d'Espagne, comme si Rome
it qu'une acceptation de tous les évêques de la chré-
eté[1] pût donner la force aux constitutions aposto-
s qu'elles avoient par elles-mêmes ou que cette
tation y fût le moins du monde nécessaire, suppo-
la plus mal fondée. L'énormité de cette chimère
aux yeux et porte l'indignation avec elle. C'est à
éanmoins que Rome sacrifie tout. Habile à écarter
ce qui lui peut porter préjudice, et à se parer de tout
tage qu'elle peut usurper, elle ne répliqua rien aux
ns du nonce, mais elle lui fit savoir qu'il y avoit
ques expressions dans la lettre de l'archevêque de
le au Pape qui lui déplaisoient. Celle-ci surtout :
me le nonce de Votre Sainteté nous a fait exposer
is peu. La délicatesse de l'infaillibilité, et de l'indé-
ance du consentement, même de l'approbation de
ise, assemblée ou séparée, étoit blessée de ce qu'on
oit inférer de ces termes que l'archevêque eût été
ité d'accepter la constitution. Le fond de la lettre
tellement au Pape qu'il promit, si l'archevêque lui
voit une autre lettre pareille où ces mots fussent omis,
seulement de lui répondre, mais de lui donner toutes
uanges qui lui convenoient. Ainsi se débite l'orviétan[2]
ome, pour en masquer la tyrannie. Le Pape suspendit
sa réponse, parce qu'il s'assuroit que l'archevêque
olède la mériteroit incessamment par une prompte
ssance. Je ne puis mieux placer qu'en cet endroit
cdote que j'ai promise, où elle se trouvera plus à
os et plus naturellement que si je la différois au

[1] Voyez tome IX, p. 228 et note 1.
[2] Voyez tome XIII, p. 267 et note 1.

Barcelone, transiere cinq ans [illegible] pres, [illegible]
douter, à l'archevêché de Tolède, où je le
mon arrivée à Madrid, qui est du diocèse
séjour ordinaire de ses archevêques. Il fu
promotion du 27 novembre 1727, de la
roi d'Espagne. Il n'a point été à Rom
en 17 [1]. C'étoit un homme plein de p
médiocre, qui ressembloit parfaitement
traits de saint François de Sales, dont i
douceur, l'onction et l'affabilité. Il fréquen
n'[y] alloit que par nécessité ou bienséanc
à son diocèse, à l'étude, car il étoit save
aux bonnes œuvres; étudioit et travaill
modeste dans une si grande place qu'il n'
rieur que ce qui en étoit indispensable. S
et vaste, dans Madrid, appartenant à son
tapisseries ni ornement que quelques est
tion, le reste des meubles dans la mêm
jouissoit de plus de huit cent mille franc
dépensoit pas cent mille francs par an,
de dépense. Tout le reste étoit distribué
diocèse avec tant de promptitude qu'il ét
fût pas réduit aux expédients pour a



sont des exemples devenus ra s, pare
fréquents et qu'on n'ose plus s'exposer
chose, quoique il y en ait encore eu de ré
dernière sorte. Voyez donc, Monsieur, aj
force peut donner à la constitution l'accep
ques des pays réduits dans cette soumis
tels que nous sommes en Espagne, et en
Italie, à plus forte raison les universités
particuliers, et les corps séculiers, réguli
tiques. Mais je vous dirai bien pis, ajou
air pénétré. Croyez-vous que pas un de
accepter la constitution, si le Pape ne nou
commander par son nonce? l'accepter e
qui eût été très-sévèrement châtié; c'eût é
sur l'autorité infaillible et unique du Pap
parce qu'oser accepter ce qu'il décide, c
décide bien. Or, qui sommes-nous pou
jugement à celui du Pape? Ce seroit u
qu'il parle, nous n'avons que le silence en
sance et la soumission muette et aveugle,
sans voir, sans lire, sans nous informer d
adoration. Ainsi même bien loin d'oser c
poser quelque chose, demander quelque

les écoles. Ce ne sont que des esclaves à qui
re a ouvert la bouche par permission spéciale
e fois, qui leur a prescrit les paroles qu'ils
prononcer, et qui, sans s'en écarter d'un iota,
rvilement et littéralement prononcées. Voilà ce
que ce prétendu jugement qu'on fait tant son-
ance, que nous avons tous unanimement rendu,
on nous a prescrit à tous la même chose. » Il
t sur un malheur si funeste à l'Église et si con-
vérité et à la pratique de tous les siècles, et
ıda un secret tel qu'on peut se l'imaginer, que
dèlement gardé tant qu'il a vécu, mais que je
ru obligé aussi de révéler dès que son passage à
eure vie, auquel toute la sienne ne fut qu'une
le préparation, l'eut mis hors d'état de ne [1] rien
le m'avoir parlé selon la vérité et la religion.
reur commençoit à faire sentir son mécontен-
ı Pape. Le vice-roi de Naples trouva mauvais,
ordre, que le collecteur apostolique usurpât la
nonce. Il le fit sortir de Naples en vingt-quatre
en quarante-huit de tout le royaume, et avec
les officiers de la nonciature. Rien n'en put
l'exécution. Rome, qui la traita d'attentat, n'osa
ıdre qu'à l'Espagne, comme la partie la plus
déclara que c'étoit à elle à qui elle attribuoit
ıse, pour lui avoir manqué de parole sur l'usage
tte, et donné lieu de croire que le Pape étoit
nce avec elle pour enlever la Sardaigne à l'Em-
ldovrandi eut ordre de se fonder sur un si beau
nent pour demander que les choses fussent
ans leur ancien état, à faute de quoi le Pape
le roi d'Espagne redevable à Dieu et au monde
les vexations où Sa Sainteté se trouveroit expo-
lle gardoit en même temps un silence de frayeur
de l'Empereur.

[1] égation a été ajoutée en interligne.

L'évêché de Malaga avoit été proposé en co
pour Alberoni par le Pape. Il en avoit reçu de
reproches des Allemands. Il chercha donc à les
la première occasion. Elle se présenta bientôt, et
cité du pontife y parut incomparable, aussi bi
délicatesse de la conscience d'Alberoni. Il avoit v
évêque, bien que cardinal, et avoir quatre-vingt
livres de rente de l'évêché de Malaga, mais il n'y
pas s'ennuyer et perdre sa toute-puissance. Il
donc une dispense de ne point résider. Le Pape l
Il dit que les motifs qu'il alléguoit n'étoient p
sants; que, pour l'amour de lui, il avoit essuyé
désastres, surtout pour sa promotion au cardina
n'avoit pas résolu d'exposer davantage sa co
pour le favoriser. Mais comme il sentoit qu'il n'
politique de perdre le fruit de tout ce qu'il av
pour lui, et de s'aliéner le maître et le dispensa
toutes choses en Espagne, content d'un refus pou
à l'Empereur, il fit dire à Alberoni que tout ce qu'
voit faire étoit de lui accorder la permission de s'ab
six mois l'année de son église; que la disposit
conciles lui en permettoit l'absence autres six m
que, par cet expédient si heureusement trouvé, il
ce qu'il demandoit, de n'y point aller du tout.
dans ce temps, on pouvoit alléguer les concile
dispenser un évêque de six mois par an de rési
mais Rome regardoit comme une erreur et
une offense à la personne et à la dignité du P
parler de concile quand il s'agissoit de la co
tion.

Quelque sujet qu'il eût d'être satisfait du zèle
et emporté que témoignoient pour son autorité et
plénitude de sa toute-puissance plusieurs évêque
cois, il craignoit toujours dans leurs écrits q
marque de leur prévention pour l'autorité de l'Égli
verselle, soit assemblée, soit dispersée. Rome eût r
comme un grand manque de respect et comm

able si les évêques eussent dit que la consti-
loi et obligeoit les fidèles parce qu'elle avoit
ns l'Église, comme si, disoit cette cour, la
aire qui produisoit cet effet étoit l'acceptа-
se. Rome craignoit toujours ce qu'elle appe-
nes et les phrases françoises, et plus encore
prélats françois vendus à Rome de s'exposer
des parlements.

, dont les furieuses folies pour mettre tout à
en France pour hâter sa promotion faisoient
x plus attachés à Rome un nonce plus trai-
s enragé, ne put se contenter de parler au
ses de France : il voulut lui donner ses con-
nement de la nonciature de Naples ; et après
vent et si fortement importuné de faire une
avec l'Empereur pour se soumettre la France,
e chercher à borner l'insupportable ambition
de l'Empereur, qui vouloit mettre toute l'Eu-
. Son jugement parut également en ces deux
ontradictoires. Il pressa le Pape de former
ec l'Espagne, le roi de Sicile et les Vénitiens
téressés à diminuer la puissance de l'Empe-
ecommanda le secret et la diligence, lui dit
tiques s'armoient contre lui, tandis que ses
ultoient. Il chercha à l'effrayer de l'escadre
rre armoit.

, frère du cardinal Albane, passoit pour
et des Espagnols dans l'intérieur du Pape
pour avoir reçu d'eux quinze mille pistoles à
compter d'autres grâces. Le Pape méconten-
s princes, n'en ramenoit pas un, n'avoit
né aucun de tous les différends nés sous son
sembloit éloigner tout accommodement sitôt
roposé ; la France et l'Espagne en fournis-
uellement des exemples. Il refusa les bulles
Alberoni. Acquaviva, qui haïssoit personnel-
ice, l'accusa d'y fortifier le Pape, qui faisoit

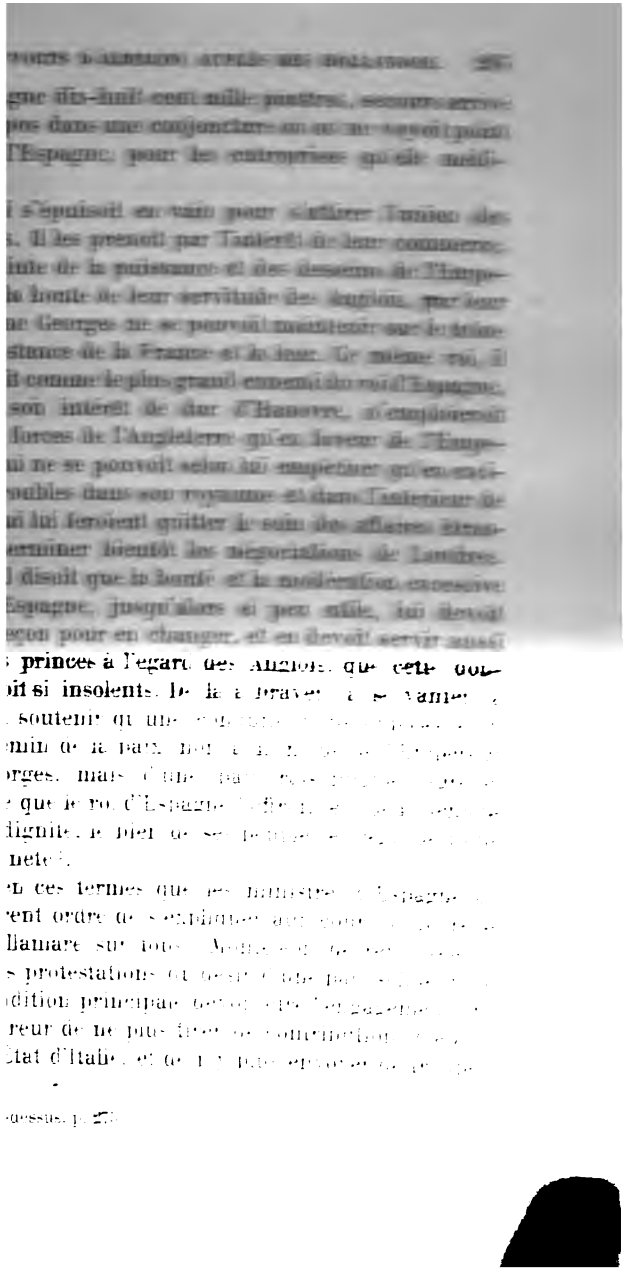
et à sa facilité pour l'Espagne, et se pa
que le roi d'Espagne ni ses ministre
lement pas pris l'absolution de tant d'
contre l'autorité du saint-siége : c'étoi
défendus des siennes, et de n'avoir
croire avoir besoin d'absolution, forge
fers romains.

L'Empereur ne menaçoit pas moins
d'Italie que le Pape. Le duc de Parme,
tous à sa vengeance, ne cessoit d'exho
hâter son escadre, et d'augmenter ses
mille hommes, parce que l'Empereur
les jours celles qu'il avoit en Italie.
d'en douter, de croire une grande din
troupes impériales, et les Turcs éloignés
Mais il ne laissoit pas d'appliquer tous
tout ce qui étoit nécessaire pour attaqu
en Italie, toujours persuadé qu'il n'y avoi
faire avec eux, et que l'Europe ne ser
quille, tandis que l'Empereur auroit
pouce de terre en Italie. Son dessein ét
vaisseaux de guerre en mer, avec to
nécessaires pour le service de cette flot

s, autant pour son intérêt particulier que
e son maître.

[illegible] Maro ne cessait d'avertir le roi de Sicile
[illegible]out à craindre des projets d'Espagne; que
[illegible]oit à croire qu'ils regardaient le royaume de
s'ils en faisaient la conquête, ils attaque-
la Sicile, ces deux royaumes étant [illegible]
l'autre, surtout à l'Espagne, pour [illegible]
[illegible]ns de Toscane et de Parme, le plus [illegible]
[illegible]ues de la reine d'Espagne. Riperda était
[illegible] plus secret d'Alberoni auprès des [illegible]
Madrid; il alla trouver del Maro, et [illegible]
[illegible]i sur les préparatifs qui faisaient alors la
toutes les conversations, il lui fit [illegible]
[illegible]ein était de faire passer le printemps pro-
[illegible]nte mille hommes en Italie, pour attaquer le
[illegible] Naples, et que si le roi de Sicile voulait
[illegible] d'Espagne et attaquer le [illegible]
[illegible]hasseraient infailliblement les [illegible]
[illegible]bassadeur d'Hollande était comme pour [illegible]
[illegible] persuader celui de Sicile. D'autres [illegible]
encore sur lui. Bubb, résident d'Angleterre
[illegible] à Riperda pour [illegible]
d'Angleterre une gratification [illegible]
da s'étoit chargé [illegible]
[illegible] en parleroit jamais [illegible]
[illegible]rdinal. La somme [illegible]
Riperda, mais [illegible]
[illegible]arques indirectes [illegible]
[illegible]les occasions [illegible]
[illegible]les ministres [illegible]
[illegible] Riperda [illegible]
cette aventure [illegible]
[illegible]er. Mais on [illegible]
[illegible] pour [illegible]
[illegible] de sa réputation [illegible]
[illegible] et que Riperda [illegible]

discours; en sorte que, suppose qu'il vê
pable de gouverner, et que toute l'aut
au cardinal et à la reine, et que la mêm
s'il venoit à mourir, parce que le test
fait leur étoit en tout favorable. Les gra
anéantis, les conseils pour le moins aut
sans moyens, sans courage pour s'a
d'Alberoni, maître des troupes et des fi
nulle espérance du prince des Asturies,
des Espagnols, qui se flattoient d'apei
bonnes qualités. Mais c'étoit un enfa
crainte, tenu de fort court par un g
perdu d'honneur et de réputation sur to
le plus grand mérite étoit d'empêcher
soit ne pût parler ni même approcher d
de tout pour augmenter sa fortune, et
pas qui ne fût vendu à la reine, même a
que faisant profession de le mépriser
étoit le duc de Popoli, dont j'aurai lieu
tage si j'ai le temps d'écrire jusqu'à
Alberoni, en attendant, se plaignoit au
son sort, disoit qu'il n'étoit retenu d'aba



gne dix-huit cent mille piastres, secours arrivé
pas dans une conjoncture où on ne savoit point
l'Espagne pour les entreprises qu'elle médi-

l s'épuisoit en vain pour détacher l'union des
s. Il les prenoit par l'intérêt de leur commerce,
inte de la puissance et des desseins de l'Empe-
la honte de leur servitude des Anglois, par leur
ne Georges ne se pouvoit maintenir sur le trône
stance de la France et la leur. En même temps il
it comme le plus grand ennemi du roi d'Espagne,
son intérêt de duc d'Hanovre, n'employeroit
forces de l'Angleterre qu'en faveur de l'Empe-
ui ne se pouvoit selon lui empêcher qu'en susci-
roubles dans son royaume et dans l'intérieur de
ui lui feroient quitter le soin des affaires étran-
terminer bientôt les négociations de Londres.
l disoit que la bonté et la modération excessive
Espagne, jusqu'alors si peu utile, lui devoit
eçon pour en changer, et en devoit servir aussi
s princes à l'égard des Anglois, que cette [illegible]
oit si insolents. De là à braver [illegible]
soutenir qu'une [illegible]
emin de la paix [illegible]
orges, mais d'une part [illegible]
que le roi d'Espagne [illegible]
dignité, le bien de ses peuples [illegible]
neté[1].

n ces termes que les ministres d'Espagne [illegible]
rent ordre de s'expliquer aux [illegible]
llamare sur toute [illegible]
s protestations et desir [illegible]
dition principale [illegible]
reur de ne plus [illegible] contribution [illegible]
État d'Italie, et de [illegible]

[1] [illegible]dessus, p. 27[illegible]

contre l'Espagne.

Il parloit des Hollandois avec plus d'
dant sur l'intérêt de leur commerce; n
qu'ils pussent compter que l'Espagne l
leurs ménagements et de leur neutr
falloit agir pour assurer la tranquilli
prendre des mesures sages telles que
proposoit, non par des négociations, p
bition de la cour de Vienne, sur laquel
pas les expressions.

Les mesures qu'il prenoit consistoier
troupes exactement, à fournir abon
pour les recrues, les remontes, les habi
provisionnement des places, les maga
deries pour des canons de bronze. On
même temps de fer, des fusils, et de tou
six vaisseaux de ligne au Passage, que
s'obligèrent à livrer tous prêts en avril
une remise envoyée en Hollande de
piastres pour acheter six navires. Les
roi d'Espagne suffisoient à ces dépens
aucune voie extraordinaire. Alberoni s
d'avoir connu que le malheur de l'Espa

évident qu'il ne songeoit qu'à la guerre, et
er; que sa répugnance étoit entière pour la
Angleterre; qu'il ne traiteroit même pas par
s généraux, malgré sa prédilection pour eux.
es notions claires, les Anglois ne laissoient
énager, et ne désespéroient pas encore de
urs fins. Georges fit renouveler à la reine et
tout ce qu'il leur avoit déjà fait promettre en
du roi d'Espagne.

e rétablissoit, mais il étoit plongé dans une
rofonde, et tellement dévoré de scrupules,
voit se passer un moment de son confesseur,
même au milieu de la nuit. Alberoni, qui
maître absolu de tous ceux qui approchoient
nt du roi d'Espagne, fit venir un médecin [illegible]
mé le docteur Servi. Il se défioit du premier
hirurgien et apothicaire du roi. [illegible]
ous trois fort bien dans l'esprit du roi et de la
le cardinal les trouvoit trop vieux et trop
r les laisser en place. Tous les premiers mé-
ressemblent en tous pays. La principale qua-
médecin, selon celui-ci et tous les premiers
toit de n'être point intrigant. [illegible]
peste [illegible]

[illegible]

de Galles. Le colonel, qui n'étoit pas l
tions du roi son maître, n'osa répondi
une matière dont il sentoit les difficu
quences par rapport à la religion, et i
Régent d'une part, et l'Empereur de l'a
prendre. Alberoni donc n'en ouvrit p
contenta dans ses conférences avec le c
lui faire quelques questions sur la pe
tère de la princesse. Ainsi la défiance é
tous ces témoignages d'amitié. L'escad
Angleterre l'augmentoit beaucoup. Mo
pas au roi d'Angleterre, qui protesta
desir de venir à bout de la paix e
regardoit point le roi d'Espagne, ma
nation angloise avoit reçue en la pers
Peterborough.

Il paroissoit plus d'union et de sincé
et l'Angleterre. Néanmoins, les ministr
tout les Hanovriens, trouvoient mauv
se montrât si opiniâtre à vouloir la re
de l'Empereur à la monarchie d'Espa
des successions de Parme et de Tosc
fils de la reine d'Espagne. Penterri

nce et d'irrésolutions sans fin du Régent. Robeton, ugié que Bernsdorf avoit insinué dans les affaires, oit et déclaroit que si le Régent ne se relâchoit sur eux articles, il étoit inutile de négocier, que ce n'étoit par des tempéraments qu'on pouvoit conduire les es à une heureuse fin.

les principales puissances intéressées dans la négo- on étoient dans une telle défiance réciproque, le roi Sicile, plus soupçonneux et plus persuadé que qui que ût que la défiance est une partie essentielle de la lique, craignoit à proportion de son caractère les effets ie négociation commencée et conduite à son insu, dont semblablement une des premières conditions seroit dépouiller de la Sicile. On ne lui en avoit pas fait re la moindre ouverture tout à la fin de cette année. plaignit à l'Angleterre d'un mystère si long à son d, qui ne pouvoit lui annoncer rien que de mauvais. hope y répondit qu'il étoit vrai qu'on avoit quelques rances de procurer le repos à l'Europe, en particulier talie, mais si foibles jusqu'alors et si incertaines, qu'il impossible de faire aucun plan et de rien dire. La use représenta que son maître, plein de confiance le roi d'Angleterre, auroit dû en espérer un retour proque. Il assura que ce prince ne plieroit jamais mal opos, qu'il hasarderoit tout plutôt que de souffrir injustice; que l'Angleterre étoit garante des avan- s qu'elle lui avoit procurés par le traité d'Utrecht; ls étoient proprement le fruit des services qu'il avoit lus pendant la grande alliance; qu'ainsi les deux is tory et whig étoient également engagés à le main- r dans la possession de la Sicile, qui l'avoit acquise la protection de l'Angleterre. Stanhope répondit en me embarrassé et qui craignoit de s'engager. Il mit révérences à la place des raisons; dit que pendant le ur du roi d'Angleterre à Hanovre il avoit agi auprès 'Empereur pour procurer la paix au roi de Sicile, ilement à la vérité, mais que les ministres piémon-

ciations à celle de France. Enfin la Péro
leurs par les émissaires de Penterrieder,
la France et l'Espagne s'entendoient en
Régent n'avoit laissé aller Monti à M
gagner Alberoni, et qu'il y avoit réuss
néanmoins contredisoit un autre discou
jours auparavant. On disoit qu'Alberoni
d'Angleterre que si l'Empereur vouloit
pagne et promettre pour un fils de la
l'expectative de Toscane et de Parme,
uniroit ses forces à celles de l'Empereur
possession de la Sicile.

Ainsi tout conspiroit, selon l'opinion pu
dissement de l'Empereur. Toutefois ses n
doient, mais sans faire pitié à person
vouloit alors lui faire la loi dans l'Empire
dit ainsi à Londres à l'occasion d'une dé
ministre de Moscovie fit à Bernsdorf. El
Czar ne pourroit s'empêcher de protéger l
bourg, son parent, si on entreprenoit de
de vains prétextes. On croyoit alors que
Suède et la Moscovie seroit incessamm

et les sceaux. — Politesse fort [redacted] — Courte disgression sur le chancelier. — St et des gouvernements du duc de Noailles dor sans l'avoir demandée. — Rouillé quitte les fin livres de pension. — Machault lieutenant de — Grâces faites à Châteauneuf; à Torcy q Plessis Châtillon; au duc d'Albret, qui veut é bezieux.

Un événement que nous verrons
arriva le 28 janvier de cette année 1718
allons entrer, m'a paru mériter d'e
choses un peu précédentes qui l'ont p
férer pour cette fois une suite plus
choses qui l'ont amené, à un scrupu
temps même peu éloignés, et qui aur
vue ce qui a peu à peu[1] produit l'év
sera temps de le raconter.

On a vu p. 2094[2] la brouillerie du duc
Law, le replâtrage qui s'y fit, le gré s
duc d'Orléans sut au duc de Noailles d
et de ses protestations à cet égard,
laquelle il en sut profiter pour en tirer
et la capitainerie de Saint-Germain, qu
vie muguetée[3], et que la fortune lui

ıs les finances; mais il lui suscitoit dans les
dans le Parlement tous les contradicteurs
it, et qui très-souvent arrêtoient et faisoient
uer ses propositions les plus raisonnables.
omme je l'ai expliqué, venoit chez moi tous
matins, m'en faisoit continuellement ses
m'en prouvoit d'autant plus aisément la
mal que faisoit aux affaires cette contradic-
ıelle, qu'on a vu, d'une part, comment j'étois
de Noailles, et d'autre part, mon incapacité
ouée sur la matière des finances. Mais il y a
s choses qui dépendent quelquefois plus du
e de la science, et de plus Law, avec un lan-
ossois, avoit le rare don de s'expliquer d'une
te, si claire, si intelligible, qu'il ne laissoit
ırer pour se faire parfaitement entendre et
.

d'Orléans l'aimoit et le goûtoit. Il le regardoit
qu'il faisoit comme l'ouvrage de sa création.
plus les voies extraordinaires et détournées,
tachoit d'autant plus volontiers, qu'il voyoit
s ressources devenues si nécessaires à l'État,
s opérations ordinaires des finances. Ce goût
blessoit Noailles, comme étant pris à ses
ouloit être seul maître dans les finances. Law
partie indépendante. Cette partie plaisoit au
Noailles, qui le prétendoit gouverner, et
ar là au premier ministère, dont il ne perdit
vues ni l'espérance, trouvoit en Law un
ns sa propre gestion, lui qui empiétoit tant
ıit sur toutes celles des autres. Toutes ses
ıns fin et sans mesure prodiguées au maréchal
n'avoient pu l'accoutumer à n'être que de
te du conseil des finances. Ainsi il protégeoit
w contre lui, encore qu'il n'aimât pas au fond
égent pouvoit rendre utile, et qu'il fomentat
les mouvements sourdement commencés du

point de concurrents ni de contra
qu'il craignoit davantage étoit le
qu'il avoit le même dessein et
que lui pour s'y porter. Il résolu
bonne heure sans rien montrer d
eût été trop inégale, et d'ailleurs la
Noailles, qui augmentoit pour lui
qu'il reprenoit auprès de son maît
prétexte. On a vu combien, pour lu
les louanges des Anglois. Du Bois
Leurs intérêts à former cette uni
étranger, aboyé d'un nombre de
être, par leur état, par leurs places,
tout à craindre de la foiblesse du
sant, du Bois flattoit le goût de
indirectement des bottes à Noaill
sans oser le montrer, et sans que
même, ni dans ces commencen
plus avec tous ses soupçons. Tout
dans un intérieur que tout l'art d
percer.

Law ne me cacha point cette liai

tion à personne qu'à celui qui avoit autant
ur sa propre défense, d'acheter sa protection
'accorder à ce prix, et les moyens en même
rver de bonne heure un compétiteur à la
ıce de toute autorité et de toute grandeur,
lle du pied duquel il ne pouvoit encore

a chaîne qui serra l'amitié entre ces deux
qui les a portés si haut ou si loin l'un et
e sais si, à travers les ruses et les caresses de
ailles s'aperçut de quelque chose, car l'odorat
deux étoit bien fin. Ce qui me l'a fait soup-
t ce qui m'arriva, et qui, à la façon dont
le duc de Noailles, ne lui parlant et ne le
ais et ne lui épargnant pas, comme on l'a
ırades publiques, me jeta dans le dernier

de l'été de 1717, étant un samedi après dîner
e régence pour finance, assis, à mon ordi-
le comte de Toulouse et le duc de Noailles,
ouche dans mon oreille tandis qu'on commen-
r sur une affaire qu'il venoit de rapporter et
la si je n'étois pas toujours fort ami de
la Trappe; un oui tout court, et sans plus
syllabe, fut toute ma réponse. « Mais, ajouta-
-ils pas fort mal dans leurs affaires? — On ne
, répondis-je. — Mais seriez-vous bien aise,
, de les rétablir? — Il n'y a rien, dis-je, que
sse davantage. — Oh bien! Monsieur, me
aussi beaucoup l'abbaye de Septfonts, qui
ieux dans ses affaires; ayez la bonté de
la Trappe un état de leurs dettes et de me le
espère trouver moyen de les raccommoder
re. » Je lui dis, mais sans aucune sorte de
t, que j'en serois fort aise et que j'écrirois à
s opinions vinrent à nous et il n'en fut pas
, même en nous levant du conseil.

ap[illegible]. Quinze jours après, [illegible]
à couler par Law. C'étoit la chose qui me t
cœur, et sur laquelle je savois le moins
prendre avec un homme fait comme l'étoit
léans. La Providence y pourvut de la so
bien singulièrement marquée : il n'est pa
plus loin là-dessus.

Le reste de l'année 1717 s'écoula en dém
entre Law et les finances, c'est-à-dire le d
Rouillé et ceux dont ils se servoient le pl
doyers que Law étoit forcé d'aller faire c
paux des conseils et du Parlement. L'abbé
de Londres à Paris, où il passa jusqu'au n
en sut profiter.

Le chancelier n'avoit pas réussi dan
place. Sa servitude pour le duc de Noaille
le monde, jusqu'à M. le duc d'Orléans. So
gauche en matière d'État le déprisa beauc
incertain, esclave des formes, puant le p
tière de justice et de finance, ennuya et
tienta; ses hoquets continuels à arrêter le
Law déplurent, et donnèrent beau jeu à l'a
s'espacer. Comme il connoissoit le terra

on, de l'insolence et des indécences brutales de
llé, crioit bien haut; les travailleurs effectifs du con-
les finances n'en louoient pas la besogne. Du Bois et
cavoient en dessous auprès du Régent et faisoient
valoir. Villeroy, avec un air d'autorité modeste, se
uroit par eux auprès de lui, et frappoit ses coups. Le
ent m'en parloit quelquefois, quoique en garde contre
haine. Je fus peut-être celui de tous qui lui fis le
ns de mal, mais je savois par Law et par le maréchal
illeroy tout ce qui se faisoit jour par jour, et quelque-
quoique avec plus de réserve, par l'abbé du Bois.
oilà assez pour la préparation, et pour servir de pré-
à l'année 1718, dans laquelle nous allons maintenant
er.

tte année 1718 s'ouvrit, dès le premier jour, par la
ication de l'édit en faveur de la compagnie d'Occi-
. Son fonds y fut fixé à cent millions, et tout y fut
aré non saisissable, excepté les cas de banqueroute
le décès des actionnaires. C'est ce nom qui fut enfin
titué à celui de Mississipi, qui ne laissa pas de pré-
ir, dont les actions ruinèrent et enrichirent tant de
, et où les princes et les princesses du sang, surtout
ame la Duchesse, Monsieur le Duc et M. le prince de
i trouvèrent plus que les mines du Potosi, dont la
e entre leurs mains a fait celle de cette compagnie si
ste à l'État dont elle a détruit tout le commerce. La
ection qu'ils lui ont toute leur vie donnée, et publique,
rs et contre tous, pareille aux profits immenses qu'ils
nt tirés sans partage d'aucune perte, l'a maintenue à
es risques[1] et périls, et après eux les puissants magis-
des finances qui en ont eu la conduite et l'engrais
u'à présent.

Régent, de plus en plus aiguillonné et importuné
ntraves continuelles que le duc de Noailles mettoit
opérations de Law, et des points sur les *i* qu'y met-

[1] Voyez tome I, p. 356 et note 1.

y avoit de vrai et de bon de] rt et d'a
travailler sans distraction, avec plus d'
loisir, qu'il voulut aller passer avec eux
dînée à la Raquette[1], où le duc de No
ensuite à souper. Ce fut le 6 janvier.

La Raquette est une dépendance du
Antoine, où le duc de Noailles avoit em
jolie maison d'un financier appelé du Noy
charge de greffier du Parlement. Ce ri
péchés, s'étoit dévoué à la protection de
bref, le sucèrent si parfaitement qu'il
fumier, sans que pas un d'eux en ait e
C'étoit leur coutume; plusieurs autres les
toute leur substance, et en ont éprouv
M^me^ de Biron en rioit comme d'une fi
comptoit leur avoir fait encore trop d'ho

Le chancelier et Law se rendirent de
Raquette. La séance y fut longue et a
côtés; mais elle fut l'extrême-onction de
Régent prétendit n'avoir trouvé que m
le duc de Noailles, aheurtement aveugle
lier, esclave de toutes formes, contre des

ceux qui avoient cessé de [illegible]
maréchal et la maréchale d'Estrées, ap
longtemps soutenus, lâchèrent pied con
Ainsi la hauteur des princes du sang
dessus de celle du feu Roi même, qui se
d'être fort considéré, jusque dans les c
nature, pour contenir tout dans l'ordr
et qui ne souffroit ces entreprises dans
être, au point que les plus grands de s
hasardèrent jamais.

Morville, procureur général du grand c
menonville, vendit sa charge à Hérault, a
Châtelet, et fut nommé ambassadeur en
place de Châteauneuf, qui déplaisoit aux
demandoit son retour. Je parle de la vente
parce qu'on a vu depuis Morville secré
affaires étrangères, et Hérault, lieutenan
signaler par son inquisition.

Chauvelin, avocat général, si connu de
de sa fortune et la profondeur de sa chute
et nièce des plus riches marchands d'O
bien et noblement faite. Elle avoit été pron
qu'elle-même auroit voulu épouser. L'aut

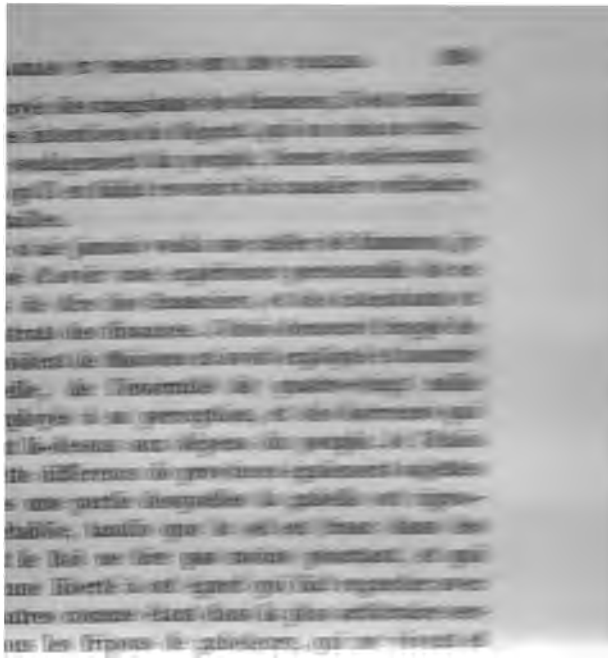
ant également bien avec un mari qu'elle n'avoit pas

omte de Roucy, fort mal dans ses affaires, arracha
nte mille écus du Régent en billets d'État, et
id cinquante mille livres sur une vieille prétention
brevet de retenue du maréchal de Grancey, son
-père, sur le gouvernement de Thionville.
omte de Rieux eut une audience du Régent, pour
tifier d'avoir animé la noblesse de Bretagne. Il y
conservé, malgré sa pauvreté, beaucoup de consi-
on et de crédit, qu'il entretenoit par beaucoup
it et de manéges : homme obscur, très-glorieux de
nde naissance, toujours travaillant en dessous sans
mmettre, lié sourdement avec des personnages et
la maison de Lorraine, plein des plus hautes pen-
t des plus grands projets, heureux à se faire des
par son langage, ennemi de tout gouvernement,
ux de faire jouer des mines, et peu retenu par
eur, la probité, la vérité, sous le masque des plus
eux propos. Tout se cuisoit de loin en Bretagne. On
loit les Bretons d'une conquête d'indépendance qui
roit due qu'à leur union et à leur fermeté. Rieux
à Paris leur homme de confiance; ils ne pouvoient
cer mieux, par l'intérêt qu'il avoit, et qu'il se pro-
t de faire tout à coup une grande figure, et il avoit
d'esprit pour y parvenir, quoique il n'eût jamais
guerre, ni la cour, ni le grand monde, si l'affaire
ussi.

noblesse de Bretagne écrivit une lettre au Régent,
ise et respectueuse en apparence, plus que forte en
dont les copies inondèrent Paris. Deux présidents
atre conseillers, députés du parlement de Bretagne,
èrent avec une lettre de ce parlement au Régent, en
e sens que celle de la noblesse. Ces députés furent
s, après plusieurs jours, à faire la révérence au
nt, mais sans lui parler d'aucune affaire. Le maré-
de Montesquiou, commandant en Bretagne, en avoit

continuer son chemin. Le roi [illegible], extrêmement choquée. Néanmoins il en nombre le prendre chez lui pour l'accom des états pour leur ouverture. Au lieu avec eux, il monta dans sa chaise à porte ainsi de les offenser, tellement que tout procédés, et presque en insultes. MM. d Bonamour et du Guesclairs, venus par l à la cour rendre compte de leur conduite séparément en Bourgogne, Champagne Piré, demeuré malade en Bretagne, évita Paris et l'exil.

Les désordres inévitables de la manièr tailles occupoient d'autant plus le Régent, tation devenoit palpable dans le Parle quelques provinces. On avoit voulu établi portionnelle dans la généralité de Paris. sonnes y travailloient depuis un an, sar qu'une dépense de huit cent mille livres. O à la dîme royale du maréchal de Vauban, rectifier à l'abbé Bignon et au petit Rena d'aller à ses dépens en faire des essais élections, et qui dans la suite y alla en



à qui la cherté de la contrainte du sel empêch
donner.

Je le proposai au Régent, qui y entra avec joie
faire, mise sur le tapis, alloit passer, quand F
d'autres magistrats des finances, qui n'avoient
opposer d'abord, prirent si bien leurs mesure
firent échouer le projet. Quelque temps après j'y
revenir, et j'eus tout lieu de croire la chose ass
qu'elle seroit faite dans la huitaine. Les mêmes,
eurent le vent, la firent encore avorter. Outre les
tages que je viens d'expliquer, c'en eût été un autr
essentiel de réduire cette armée de gabeleurs viva
sang du peuple à devenir soldats, artisans ou l
reurs.

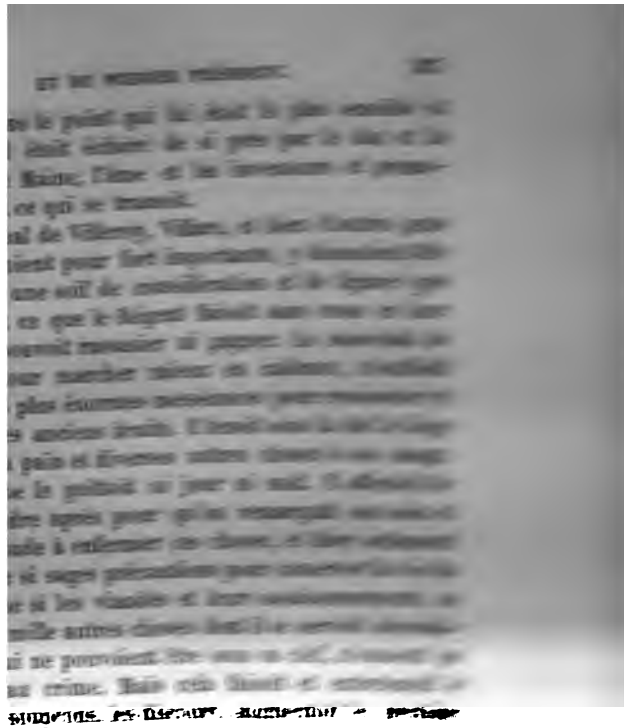
Cette occasion m'arrache une vérité que j'ai rec
pendant que j'ai été dans le conseil, et que je n'
pu croire si une triste expérience ne me l'avoit appr
c'est que tout bien à faire est impossible. Si peu de
le veulent de bonne foi, tant d'autres ont un intérêt c
traire à chaque sorte de bien qu'on peut se propo
ceux qui le desirent ignorent les contours, sans
rien ne réussit, et ne peuvent parer aux adresses
crédit qu'on leur oppose, et ces adresses appuyées de
le crédit des gens de maniement supérieur et d'auto
sont tellement multipliées et ténébreuses, que to
bien possible à faire avorte nécessairement toujo
Cette affligeante vérité, et qui sera toujours telle
un gouvernement comme est le nôtre, depuis le car
Mazarin, devient infiniment consolante pour ceux
sentent et qui pensent, et qui n'ont plus à se mêle
rien.

La fermentation du Parlement augmentoit à m
que les espérances augmentoient du côté de la Bret
Cette Compagnie, qui a toujours voulu troubler
mêler du gouvernement avec autorité pendant

1 *Appris*, sans accord, au manuscrit.

e Parlement, d'Effiat.
in au duc du Maine.
le temps du feu
comme on l'a vu
ame la Dauphine,
vec tout son esprit.
célérats qui s'entend
qu'il s'en voulût
que l'argent immense
à maintes fortes repris
ut, qui l'attachoit à
du Maine que les appar
amitié. D'Effiat, intime
du Maine, l'entretenoit
la pluie d'or dans la bour
une confiance nécessaire
s. Tel fut l'aveuglement d'un
r-Simon XIV. 21

Les menaces au dedans et au dehd
s'avançoient vers le but que l'ambitior
se proposoient, et que les prestiges r
parmi les fous, les ignorants et les sots,
le très plus grand nombre, avançoient à
ligence entre Alberoni et M. et Mme du Ma
Leurs liaisons prises dès les temps du feu
dôme, de la campagne de Lille avoient
L'art employé alors contre Mgr le duc
depuis, à sa mort, contre M. le duc d'
jours le même, et toujours soutenu, e
entretenu. On a vu, en parlant des af
quel étoit le génie d'Alberoni, sa to
Espagne, sa haine personnelle pour M.
qui avoit encore la simplicité de faire
merce avec lui par d'Effiat, son anc
bâtards, enfin la passion du roi et de la
de venir régner en France s'il arrivoit
celle d'Alberoni de leur plaire en flattan
préparant les voies, et en servant la ha
noit en eux contre le Régent, tant sur le
nelles et anciennes que sur les modern



de maisons, et par cette dou[illegible]
tenoit chez elle de petites assemblée
d'Effiat, qui servoit ses deux amis et
personnage par ses entremises entre so
lement, auquel il le vendoit; par la f
Noailles, si longtemps son instrument
les transes l'avoient, comme on l'a vu,
sesse de compter des finances devant
du Parlement, en présence du Rég
entraîné avec lui; enfin, par l'écho d'u
de bas courtisans qui vouloient plaire
connoissoient la foiblesse de leur maît
la confiance en moi n'étoit point refroi
en garde contre moi sur tout ce qui re
Noailles, d'Effiat, le premier président
comme je m'en étois bien aperçu depui
cette prévention rendroit tous mes con
inutiles, depuis longtemps aussi j'évito
de lui en jamais rien dire, et si quelqu
loit, je répondois vaguement, courteme
sition prompte et affectée à d'autres ch

La pièce principale pour l'exécutio
projetée de toute cette cabale étoit le P

[illegible]

t confondre.

rent donc qu'il étoit temps de commencer. [illegible] sema force plaintes, pour préparer le public, finances et sur Law que sur la forme du gou- par les conseils, qu'il prétendoit [illegible] et les rendre beaucoup plus [illegible]

rant leur établissement. [illegible] it s'assembla le matin [illegible] texte d'enregistrer [illegible] ne de tresorier les bâtiments [illegible] urie, qu'ils avoient [illegible] t plusieurs modifications. [illegible] ontinuerent le matin [illegible] solurent des remontrances [illegible] ardies, et manderent [illegible] r rendre compte de l'état des affaires [illegible] premier president et les gens du [illegible] npte au Regent de ce qui s'étoit passé [illegible] au sortir de chacune des leurs [illegible]

nes assemblées continuerent les [illegible] t le troisième encore, mais chez le [illegible] pour rédiger leurs remontrances par écrit et

d'ordinaire. Je ne répondis rien. Nous fû
tout du long de la galerie de Coypel et d
qui est au bout sur la rue Saint-Honoré. I
pressa de lui parler. Alors je lui dis fr
savoit bien qu'il y avoit longtemps que je
pas la bouche sur le Parlement ni sur
avoir rapport, et que lorsqu'il m'en av
ouvert le propos, j'en avois toujours ch
d'entrer en aucun discours là-dessus; qu
forçoit aujourd'hui, je lui dirois que rien
noit dans cette conduite; qu'il se pouvoit
je la lui avois prédite, et que je lui avois
longtemps, que sa mollesse à l'égard du
conduiroit enfin à n'être plus régent que d
nécessité d'en reprendre l'autorité et les
tours de force très-hasardeux. Là-dessus
tourna à moi, rougit, se courba tant soi
deux poings sur ses côtés, et me regarda
forte colère : *Mort....!* me dit-il, *cela vous
dire à vous qui êtes immuable comme Dieu,
suite enragée.* Je lui répondis avec un sou
encore plus marqué que devant : *Vous m*

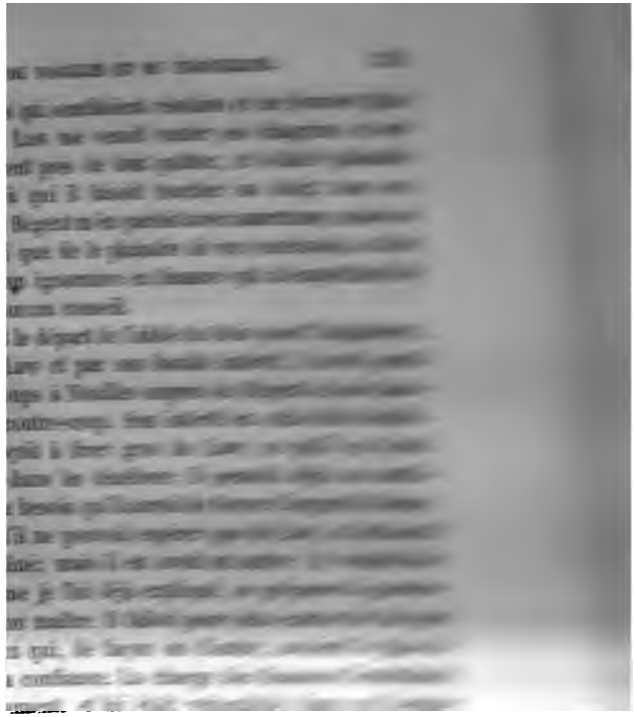
is le salon où cela se passa jusqu'à l'autre bout
ie. Au retour, il me parla d'autre chose, que je
lement pour rompre la mesure sur le Parle-

nvier, le Parlement alla, sur les onze heures du
ire ses remontrances au Roi en présence de
d'Orléans. Le premier président les lut tout
s étoient de la dernière force contre le gouver-
t en faveur des prétentions du Parlement, et
urs demandes qui étoient autant d'entreprises
rtes. Le Régent ne dit pas un mot; le Roi, que
elier leur rendroit sa réponse; le chancelier,
ne le Roi auroit assemblé son conseil, il leur
ses ordres auxquels il espéroit (terme bien
ien foible) qu'ils obéiroient sans remise.
même, M. le duc d'Orléans fit répandre force
s lettres patentes enregistrées au Parlement le
1641, Louis XIII présent, qui réduisent le Par-
x termes de son devoir et de son institution de
ur de justice pour juger les procès entre les
Roi, sans pouvoir prétendre à plus, et singu-
à entrer, ni se mêler en sorte quelconque du
nent de l'État, ni d'aucune de ses parties : cette
réduction appuyée de citations de pareilles du
François I^er^, Charles IX, et plusieurs pareilles
ces du même Louis XIII. On auroit pu et dû y
de Louis XIV, surtout lorsqu'il alla seoir au
en habit gris, une houssine à la main, dont il
en parlant bien à lui.
u faire tout de suite le récit des premières
s publiques du Parlement, pour n'en pas inter-
n autre, dont l'événement éclata le lendemain
mier président eut rendu compte au Parlement
ontrances, c'est-à-dire le 28 janvier, surlen-
n jour qu'il les avoit été lire au Roi aux Tui-

re que le Régent se trouvoit plus embarrassé,

tout le chancelier esclave voloi[illegible]
Le langage de celui-ci lui plaisoit : son dés
mœurs toujours à la mode, quelle qu'elle f
à l'aise avec lui. Son esprit et sa tribu
donnoient de la crainte. D'autre part, Law
étoit ce dont il ne se pouvoit déprendr
naturel des voies détournées, et par ces
Law lui faisoit voir toutes ouvertes et tra
opérations. A bout d'espoir de faire com
le duc de Noailles et Law après tout ce
pour y parvenir, son malaise devint extrê
enfin qu'il falloit choisir entre les deux.
souvent, et j'étois instruit par Law de
passoit là-dessus.

Quel que fût son système, il y étoit de
du monde; son intérêt ne le maîtrisoit poi
et simple ; il avoit de la droiture; il vouloi
dement. Il étoit donc doublement outré d
lui étoient suscités à chaque pas par le du
et de la duplicité de sa conduite à son éga
pas moins des lenteurs multipliées du cl
de concert avec Noailles, arrêter et faire é
opération ; il lui falloit souvent aller persu



moment d'exécuter.

Alors le maréchal de Villeroy s'ouvrit
moi, comme à l'ennemi du duc de Noailles,
voit souffrir par le dépit de n'être qu'un v
les finances, dont Noailles avoit tout le pou
nistration. Le maréchal m'apprit les bo
portoit depuis qu'il le voyoit ébranlé, et m'i
divers avancements de sa chute. Pour
m'informer, je lui disois ce que je pouv
sans crainte de ses indiscrétions, et je voy
ravi de joie, qui n'oublioit rien pour préci
de celui dont l'autorité dans les finance
odieuse.

A la fin, M. le duc d'Orléans s'expliqua t
moi, et mit en délibération à qui il donner
et les sceaux. Son objet étoit de disposer d
sorte que Law ne trouvât plus d'obstacle
tions. Law et moi avions souvent traité
Il avoit eu souvent recours à d'Argenson,
entré dans ses pensées, et c'étoit à lui
les finances, parce qu'il comptoit être avec
liberté.

Argenson étoit un homme d'infiniment d'

chant au feu Roi et à Pontchartrain des aventures
urs enfants et parents, qui n'étoient guère que des
sses, mais qui les auroient perdus sans ressource,
e les eût accommodées d'autorité et subitement tiré
leau dessus. Avec une figure effrayante, qui retra-
celle des trois juges des enfers, il s'égayoit de tout
supériorité d'esprit, et avoit mis un tel ordre dans
innombrable multitude de Paris, qu'il n'y avoit nul
tant dont jour par jour il ne sût la conduite et les
tudes, avec un discernement exquis pour appesantir
llegir[1] sa main à chaque affaire qui se présentoit,
hant toujours aux partis les plus doux avec l'art de
trembler les plus innocents devant lui; courageux,
i, audacieux dans les émeutes, et par là maître du
le. Ses mœurs tenoient beaucoup de celles qui avoient
cesse à comparoître devant lui, et je ne sais s'il
noissoit beaucoup d'autre divinité que celle de la
ne. Au milieu de fonctions pénibles et en apparence
s de rigueur, l'humanité trouvoit aisément grâce
nt lui, et quand il étoit en liberté avec des amis
urs et d'assez bas étage, auxquels il se fioit plus qu'à
gens plus relevés, il se livroit à la joie, et il étoit
mant dans ces compagnies. Il avoit quelques lettres,
peu ou point de capacité d'ailleurs en aucun
e, à quoi l'esprit suppléoit, et une grande connois-
e du monde, chose très-rare en un homme de son

s'étoit livré sous le feu Roi aux jésuites, mais en fai-
tout le moins de mal qu'il lui étoit possible, sous un
de persécution qu'il se sentoit nécessaire pour per-
ter moins en effet, et secourir même les persécutés.
me la fortune étoit sa boussole, il ménageoit égale-
t le Roi, les ministres, les jésuites, le public. Il avoit
art, comme on l'a vu en son lieu, de se faire un grand
te auprès de M. le duc d'Orléans, alors fort mal-

[1] elle est bien l'orthographe de Saint-Simon.

vrai mérite, que nous aimions fort, n
leurs rétabli par la famille de M^me^ la
Lorges.

Law avoit trouvé beaucoup d'accès au
gistrat, qui lui-même s'en étoit fait aupr
Bois, et qui n'aimoit point du tout M. d
être pourtant mal avec lui. Le Parlemen
cruellement, dont on a vu des traits bien
ne le rendoit pas réconciliable avec ce
et le Régent et lui avoient eu souvent
l'autre. De sa nature il étoit royal et fiscal
étoit ennemi des longueurs, des formes ir
pouvoit sauter, des états neutres et flottan
il cherchoit à se concilier tout, il avoit, d
Roi, et cultivé depuis, des liaisons avec se
coup plus étroites que nous ne nous en do
d'Orléans et moi.

Cette ignorance, les raisons tirées de ce
expliqué de son caractère et de sa cond
aussi l'éloignement extrême qui étoit entre
lui dans un temps où il s'agissoit d'avoir le
Compagnie, qui se mettoit en état de dom

ns, et au Régent, à qui je les détaillai. La chose
entre nous trois et fut bientôt déterminée. Alors
le Régent de finir, dans la crainte de quelque
ion qui déconcertât la résolution prise, et le
pper fut fixé au vendredi 28 janvier pour laisser
remontrances du Parlement au Roi dont j'ai
it ceci.

le Régent de me permettre d'avertir et de dis-
enson. Ce n'étoit pas que je fusse en peine qu'il
une telle décoration, mais je voulois profiter
nt pour concilier le futur garde des sceaux avec
l de Noailles, et que ce prélat ne perdît au chan-
tout le moins qu'il se pourroit. Je présentai
égent la nécessité de faire entendre à d'Argen-
nce le parfait concert, pour ne rien dire de plus,
haitoit de lui dans les finances avec Law, et de
e que cela pouvoit avoir d'amer par l'éclat des
. le duc d'Orléans le trouva bon, de sorte que je
ar un billet à d'Argenson le jeudi matin de se
ez moi le soir même, entre sept et huit heures
our chose pressée et importante, où je l'atten-
es fermées. Rien ne transpirait encore, et quoi
mmençât depuis deux [illegible]
lus à se douter de quelque [illegible]
s et sur le [illegible]

n se rendit [illegible]
languir [illegible]
finances [illegible]
assez [illegible]
faire [illegible]
s risque [illegible]
[illegible]
ai pas [illegible]
rest [illegible]
à cet égard [illegible]
ne pas [illegible]

avois.

J'avois pour cela mon dessein, et la
portante à peu près finie, je saisis un r
son éternelle reconnoissance et de son a
pour moi, pour lui demander amitié e
cardinal de Noailles, que je lui déclar
que je ne distinguois pas de moi-mêm
en matière. Je ne lui cachai pas que j'
de ses liaisons avec les jésuites et avec
constitution, que je comprenois parfaite
le demandoit sous le feu Roi, mais qu
qu'il étoit trop éclairé sur le fond des
plus par tant de détails qui avoient pas
pour ne porter pas un jugement sain
rapport à la religion et à l'État, et de la
tyrannie des procédés, qui n'avoient d
les plus insignes faussetés et les plu
neries : par conséquent, que les temps
lui monté à la première place tout à
subalterne, il ne vit, avec tant d'espri
de lumière, quel étoit le bon parti, et ce
l'État, la vérité, l'honneur le devoier
lever d'étendard, ce qui ne convenoit

éta de bonne [illegible]
moi et le soir, pour [illegible]
u monde, et il me [illegible]
ier le premier soir que la [illegible]
entrer lui laisseroit la [illegible]
âmes de la sorte sur [illegible]
andes protestations [illegible]
l me devoit toute son [illegible]
tente certaine du [illegible]
redi 28 janvier[1].

à la Vrillière, qui [illegible]
eille au soir, [illegible]
matin redemander [illegible]
de la part du [illegible]
re en sa maison de [illegible]
à Meaux. Le [illegible]
bien fatal aux [illegible]
eté et modestie s'il [illegible]
, sur le refus, de lui [illegible]
chargeroit de la lettre. [illegible]
Vrillière, la ferma devant [illegible]
rivit un billet d'avis [illegible]
sa disgrâce à sa femme [illegible]
le lendemain à Fresnes [illegible]
Paris qu'à sa plus [illegible]
t sa femme le fut trouver [illegible]

, averti de la bombe par [illegible]
plus de ce qui lui alloit arr[illegible]
de prévenir le Régent et de [illegible]
tirer bon parti. Il l'alla trouver [illegible]
sseté de lui demander ce q[illegible]
u'il voyoit sur sa table. Le Régent [illegible]
e qu'il les avoit envoyé redemander [illegible]
lles, d'un air le plus dégagé qu'il [illegible]

ici en marge la date de 1718, écrite d'une [illegible]
nt-Simon.

Parlement, il pensoit comme moi et comme
d'Orléans, et de ce côté-là il étoit l'homme qu
Ses lumières, la cabale en mouvement, son
tout l'y portoit. On peut juger de tout ce qu'il
flatteur sur un honneur tel que celui des sce
crut avec raison me devoir, et sur lequel je fus
mais toutefois en lui laissant sentir toute la pa
avois.

J'avois pour cela mon dessein, et la conversa
portante à peu près finie, je saisis un renouvel
son éternelle reconnoissance et de son attachem
pour moi, pour lui demander amitié et secour
cardinal de Noailles, que je lui déclarai très-n
que je ne distinguois pas de moi-même. Nous
en matière. Je ne lui cachai pas que j'étois bie
de ses liaisons avec les jésuites et avec tout le p
constitution, que je comprenois parfaitement qu
le demandoit sous le feu Roi, mais que je sent
qu'il étoit trop éclairé sur le fond des choses,
plus par tant de détails qui avoient passé par s
pour ne porter pas un jugement sain de la c
rapport à la religion et à l'État, et de la violenc
tyrannie des procédés, qui n'avoient de fonde
les plus insignes faussetés et les plus atroce
neries : par conséquent, que les temps étant ch
lui monté à la première place tout à coup c
subalterne, il ne vît, avec tant d'esprit, d'expé
de lumière, quel étoit le bon parti, et celui où la
l'État, la vérité, l'honneur le devoient attacl
lever d'étendard, ce qui ne convenoit pas à la
place de la magistrature. La discussion là-d
longue, et j'y sentis de sa part plus de disco
compliments que de réalité. Je me persuada
palinodie le retenoit, sa vieille et ancienne
engagements de plusieurs années, et qu'une
sation avec le cardinal de Noailles enlèveroi
je voyois que je n'emportois pas. Je la lui d

s'y prêta de bonne grâce; mais il me pria que
t chez moi et le soir, pour la dérober à la con-
ance du monde, et il me promit de m'avertir et
e donner le premier soir que la nouveauté de l'état
alloit entrer lui laisseroit la première liberté. Nous
séparâmes de la sorte sur les dix heures du soir,
de grandes protestations de sa part de n'oublier
is qu'il me devoit toute son élévation et sa fortune,
ns l'attente certaine du grand événement du lende-
vendredi 28 janvier[1].

jour-là la Vrillière, qui avoit été mandé au Palais-
l la veille au soir, assez tard, alla sur les huit
es du matin redemander les sceaux au chancelier
i dire de la part du Régent de s'en aller jusqu'à
el ordre en sa maison de Fresnes, sur le chemin
Paris à Meaux. Le chancelier lui dit qu'il portoit
nom bien fatal aux chanceliers. Il lui demanda
fermeté et modestie s'il ne pouvoit pas voir le
nt, et, sur le refus, de lui écrire; la Vrillière lui
u'il se chargeroit de la lettre. Le chancelier l'écrivit,
t à la Vrillière, la ferma devant lui et la lui donna.
à il écrivit un billet d'avis au duc de Noailles et alla
endre sa disgrâce à sa femme, qui étoit en couche.
n alla le lendemain à Fresnes, n'ayant laissé sa porte
rte à Paris qu'à sa plus étroite famille ou amis plus
nes, et sa femme le fut trouver quand sa santé le lui
it.

ailles, averti de la bombe par le billet du chancelier,
outa plus de ce qui lui alloit arriver sur les finances.
solut de prévenir le Régent et de se mettre en situa-
d'en tirer bon parti. Il l'alla trouver sur-le-champ, et
a fausseté de lui demander ce que signifioient les
ux qu'il voyoit sur sa table. Le Régent eut la bonté
i dire qu'il les avoit envoyé redemander au chance-
Noailles, d'un air le plus dégagé qu'il put, lui de-

[1] On lit ici en marge la date de 1718, écrite d'une autre main que de Saint-Simon.

gamment, profitant de la foibl se du
bien puamment, car il vint au premier
et n'en manqua plus aucun. Il tint sa
premiers jours.

Un moment après, d'Argenson arri
Régent. Il rencontra le duc de Noailles
ments, qui sortoit; ils se saluèrent san
un peu de temps seul avec le Régent.
déclaré garde des sceaux et président
sortir de dîner, la Vrillière lui apporta
et sur les trois heures, il prêta son
mains du Roi, en présence du Rég
aux Tuileries, et emporta les sceaux
remit.

J'avois envoyé aux nouvelles au P
que j'aime à être assuré que les cl
Comme j'étois à dîner chez moi en g
un valet de chambre d'Argenson m'app
lui. Il imita dans cette lettre, que j'ouv
compagnie, la modestie du célèbre car
devoit sa fortune et sa promotion à M
qui au sortir de chez le Pape, qui l
barrette, le lui manda ! et pour la

ndit tous les
lui comme d'un
ce qui lui
plus leger
de la recon
me de bien
les finances
ivelle vie.
t mis dans
e, quoique
, je ne
ie chose.
n des plus
ècle, et
ant. fait
s et de
iire adm
nétiquemen
connoissan
ndre. Le par
e, l'avoit
act et parfa
les

étoit arrêté tout court par les moindres vétill
tout par la forme, qui le maîtrisoit plus qu'
qui en vit, en sorte qu'à qui ne connoissoit
sincère et solide de sa justice, de sa piété, d
même de la bonté dont il étoit pétri, et v
vertueux en tout, on auroit pris sa condu
déni de justice, parce qu'elle en avoit tous l
tous les inconvénients. Telle fut la cause et la
variations en affaires de toutes les sortes, qui
la plus grande réputation, la plus accomplie,
méritée, l'a précipité dans un état si différent
où il est tombé par degrés, et à ce changem
digieux de lui-même, qui l'a rendu méconnoi
des points capitaux sous lesquels il est demeu
et dont sa considération et sa réputation ne s
jamais, quoique il n'ait jamais cessé d'être le
correction, une perfection trop curieusement
dans tout ce qu'il veut qui sorte de sa plume,
ment excellente, décuple son travail, tombe da
rilité, dans la préférence de la justesse de la
l'exposition nette et claire des choses, dans un
tation de longueurs insupportables. Il épuise l'
mique, se consume en des riens, et l'expédition
toutes sortes de préjudices.

Un autre défaut, qui vient du préjugé, de
de cet orgueil secret que les plus gens de bie
souvent en eux, parce que l'amour-propre, si i
nous, le leur sait cacher, est une prévention
en faveur de tout ce qui porte robe, qu'il n'y
officier de justice la plus subalterne, qui puiss
à ses yeux, ni friponnerie si avérée qui, pa
dont il est esclave, ne trouve des échappatoire
ritent toute sa protection. Est-il enfin à bout d
on le voit qui souffre, que sa souffrance l'a
faveur de cette vile robe, dont l'impalliable[1]

1. Une robe impalliable (de *in* et de *pallium*) est une rob
peut se dépouiller.

élicatesse, sans le dépren[illegible]
be, telle qu'un procureur [illegible]
istice très-subalterne, [illegible]
lemeurées[1] à découvert [illegible]
it dans son cœur et dans [illegible]
ison et sa justice, quand [illegible]
d'ailleurs. Alors il se jette [illegible]
er les choses les moins [illegible]
es de recommencer de [illegible]
grand malheur les [illegible]
rcit tout un petit siége [illegible]
s les formes, en attaquant [illegible]
er, et quelque cher et long [illegible]
re partie contre lui. [illegible]
sur les faits les plus [illegible]
i, pour ce premier [illegible]
ont été fatales, ni [illegible]
avoir aucune prise [illegible]
es inconvénients [illegible]
robe a sa protection, [illegible]
ourvoir en cassation d'arrêt [illegible]
quoi que ce soit à [illegible]
personnel en aucun [illegible]
t insupportable [illegible]
face, bien mal [illegible]
en pleine séance [illegible]
u détacher. [illegible]
ur parer, la cassation [illegible]
ntre la règle, harangu[illegible]
t et de son arrêt [illegible]
e celui de Paris [illegible]
es des requêtes [illegible]
t les commissaires [illegible]
en plaint, et s'accoutume [illegible]

ien ici *demeurées* au [illegible]

Simon a écrit *harangue*

traité, de ce cordelier amené d'Espagne par Chalais, qu'il fut chargé d'interroger à la Bastille, et M. le duc d'Orléans n'avoit pu l'oublier. Depuis, il m'avoit courtisé sans bassesse, sans visites, mais dans toutes les choses où il avoit pu me témoigner toute son attention, et il avoit bien voulu se laisser charger du temporel fort dérangé du monastère de la Visitation de Chaillot, en qualité de commissaire, où Mme de Saint-Simon avoit une sœur d'un vrai mérite, que nous aimions fort, monastère d'ailleurs rétabli par la famille de Mme la maréchale de Lorges.

Law avoit trouvé beaucoup d'accès auprès de ce magistrat, qui lui-même s'en étoit fait auprès de l'abbé du Bois, et qui n'aimoit point du tout M. de Noailles, sans être pourtant mal avec lui. Le Parlement lui en vouloit cruellement, dont on a vu des traits bien forts. Sa charge ne le rendoit pas réconciliable avec cette Compagnie, et le Régent et lui avoient eu souvent besoin l'un de l'autre. De sa nature il étoit royal et fiscal, il tranchoit, il étoit ennemi des longueurs, des formes inutiles ou qu'on pouvoit sauter, des états neutres et flottants. Mais comme il cherchoit à se concilier tout, il avoit, du temps du feu Roi, et cultivé depuis, des liaisons avec ses bâtards, beaucoup plus étroites que nous ne nous en doutions M. le duc d'Orléans et moi.

Cette ignorance, les raisons tirées de ce qui vient d'être expliqué de son caractère et de sa conduite, beaucoup aussi l'éloignement extrême qui étoit entre le Parlement et lui dans un temps où il s'agissoit d'avoir le dessus sur cette Compagnie, qui se mettoit en état de dominer, me détermina à lui pour les finances et pour les sceaux, afin de lui donner plus d'autorité et au Régent un garde des sceaux en sa main, ferme, hardi, et qui, pour sa propre vade[1], se trouveroit intéressé à ne pas ménager le Parlement. Je m'expliquai donc en sa faveur à Law, qui goûta infiniment

1. Voyez tome IX, p. 397 et note 1.

s raisons, et au Régent, à qui je les détaillai. La chose
neura entre nous trois et fut bientôt déterminée. Alors
pressai le Régent de finir, dans la crainte de quelque
nspiration qui déconcertât la résolution prise, et le
ıp à frapper fut fixé au vendredi 28 janvier pour laisser
sser les remontrances du Parlement au Roi dont j'ai
lé avant ceci.

le priai le Régent de me permettre d'avertir et de dis-
ser Argenson. Ce n'étoit pas que je fusse en peine qu'il
cceptât une telle décoration, mais je voulois profiter
moment pour concilier le futur garde des sceaux avec
cardinal de Noailles, et que ce prélat ne perdît au chan-
ier que tout le moins qu'il se pourroit. Je présentai
nc au Régent la nécessité de faire entendre à d'Argen-
d'avance le parfait concert, pour ne rien dire de plus,
on souhaitoit de lui dans les finances avec Law, et de
riger ce que cela pouvoit avoir d'amer par l'éclat des
aux. M. le duc d'Orléans le trouva bon, de sorte que je
ndai par un billet à d'Argenson le jeudi matin de se
uver chez moi le soir même, entre sept et huit heures
soir, pour chose pressée et importante, où je l'atten-
is portes fermées. Rien ne transpiroit encore, et quoi-
e on commençât depuis deux fois vingt-quatre heures
t au plus à se douter de quelques nuages sur le duc
Noailles et sur le chancelier, on n'avoit pas été plus
ınt.

rgenson se rendit chez moi à l'heure marquée. Je ne
fis pas languir. Je trouvai un homme effarouché du
ds des finances, mais bien flatté de la sauce des
aux, et assez à lui-même, dans cette extrême surprise
ır me faire bien des difficultés sur les finances, sans
ınmoins risquer les sceaux. Je lui expliquai au long
volontés du Régent par rapport à Law, et je ne
xpliquai pas moins nettement avec lui par rapport
Parlement et à tout ce que le Régent comptoit trou-
en lui à cet égard. Law et les finances étoient con-
ons *sine qua non*, qu'il fallut bien passer. Pour le

…rement. Il pensoit comme moi et comme M. … d'Orléans, et je … étoit l'homme qu'il … ses lumières, sa cabale en mouvement, son … tout ce pouvoit. On peut juger de tout ce qu'il me … flatteur sur un honneur tel que celui des sceaux, … avec raison me devoir, et sur lequel je fus … mais toutefois en lui laissant sentir toute la part … avois.

J'avois pour cela mon dessein, et la conversation … portante à peu près finie, je saisis un renouvellement … son éternelle reconnoissance et de son attachement … pour moi, pour lui demander amitié et secours … cardinal de Noailles, que je lui déclarai très-net … que je ne distinguois pas de moi-même. Nous … en matière. Je ne lui cachai pas que j'étois bien … de ses liaisons avec les jésuites et avec tout le part … constitution, que je comprenois parfaitement que … le demandoit sous le feu Roi, mais que je sentois … qu'il étoit trop éclairé sur le fond des choses, et … plus par tant de détails qui avoient passé par ses … pour ne porter pas un jugement sain de la chose … rapport à la religion et à l'État, et de la violence … tyrannie des procédés, qui n'avoient de fondement … les plus insignes faussetés et les plus atroces … neries ; par conséquent, que les temps étant cha… lui monté à la première place tout à coup d'un … subalterne, il ne vît, avec tant d'esprit, d'expérience … de lumière, quel étoit le bon parti, et celui où la … l'État, la vérité, l'honneur le devoient attacher … lever d'étendard, ce qui ne convenoit pas à la … place de la magistrature. La discussion là-dessus … longue, et j'y sentis de sa part plus de discours … compliments que de réalité. Je me persuadai … palinodie le retenoit, sa vieille et ancienne … engagements de plusieurs années, et qu'une … sation avec le cardinal de Noailles enlèveroit … je voyois que je n'emportois pas. Je la lui de…

prêta de bonne grâce; mais il me pria que
hez moi et le soir, pour la dérober à la con-
du monde, et il me promit de m'avertir et
nner le premier soir que la nouveauté de l'état
t entrer lui laisseroit la première liberté. Nous
râmes de la sorte sur les dix heures du soir,
randes protestations de sa part de n'oublier
il me devoit toute son élévation et sa fortune,
ttente certaine du grand événement du lende-
redi 28 janvier[1].

la Vrillière, qui avoit été mandé au Palais-
eille au soir, assez tard, alla sur les huit
natin redemander les sceaux au chancelier
de la part du Régent de s'en aller jusqu'à
en sa maison de Fresnes, sur le chemin
Meaux. Le chancelier lui dit qu'il portoit
n fatal aux chanceliers. Il lui demanda
et modestie s'il ne pouvoit pas voir le
ur le refus, de lui écrire; la Vrillière lui
argeroit de la lettre. Le chancelier l'écrivit,
llière, la ferma devant lui et la lui donna.
un billet d'avis au duc de Noailles et alla
disgrâce à sa femme, qui étoit en couche.
ndemain à Fresnes, n'ayant laissé sa porte
s qu'à sa plus étroite famille ou amis plus
emme le fut trouver quand sa santé le lui

ti de la bombe par le billet du chancelier,
e ce qui lui alloit arriver sur les finances.
évenir le Régent et de se mettre en situa-
il l'alla trouver sur-le-champ, et

gamment profitant de la foib se du p
bien grammment, car il vint au premier co
et n'en manqua plus aucun. Il tint sa p
premiers jours.

Un moment après, d'Argenson arriva
Régent. Il rencontra le duc de Noailles d
ments, qui sortoit; ils se saluèrent sans
un peu de temps seul avec le Régent. A
déclaré garde des sceaux et président d
sortir de dîner, la Vrillière lui apporta s
et sur les trois heures, il prêta son se
mains du Roi, en présence du Réger
aux Tuileries, et emporta les sceaux,
remit.

J'avois envoyé aux nouvelles au Pa
que j'aime à être assuré que les cho
Comme j'étois à dîner chez moi en gra
un valet de chambre d'Argenson m'appo
lui. Il imita dans cette lettre, que j'ouvri
compagnie, la modestie du célèbre card
devoit sa fortune et sa promotion à M.
qui au sortir de chez le Pape, qui lui

mpte de ce qu'il y avoit fait. Les remerciements
ques d'attachement et de reconnoissance ter-
la lettre, et toujours *Monseigneur* dessus et

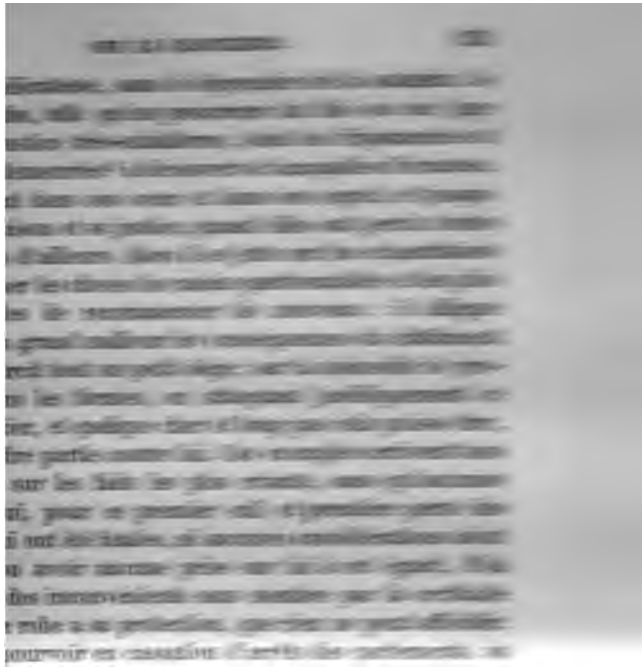
chancelier fut la victime du duc de Noailles, et
nissaire qui expia les péchés de son ami, et
ndit tous les effets de l'innocence. Noailles se
lui comme d'un bouclier, et lui faisoit voir et
ce qui lui convenoit sans ménagement aucun
plus léger voile. Il abusa ainsi sans cesse de
le la reconnoissance, de la confiance entière
me de bien et d'honneur, qui, dans l'ignorance
es finances et du monde, et dans les ténèbres
velle vie, ne comptoit de guide sûr que celui
mis dans cette grande place. Elle lui a été si
, quoique je me sois étendu ailleurs sur son
je ne puis me refuser d'en ramentevoir[1] encore
e chose.

des plus beaux et des plus lumineux esprits
ècle, et c'est peu dire, vastement et profondé-
ant, fait exprès pour être à la tête de toutes les
s et de toutes les bibliothèques de l'Europe, et
ire admirer à la tête du Parlement, jamais rien
nétiquement bouché en fait de finance, d'affaires
connoissance du monde, ni de si incapable d'y
ndre. Le parquet, où il avoit si longtemps brillé
, l'avoit gâté pour tout le reste par l'habitude
ict et parfait balancement de pour et de contre
les affaires contentieuses. Sa science et ses
le rendoient fécond en vues : sa probité, son
délicatesse de sa conscience s'y embarrassoient

étoit arrêté tout court par les moindres vétilles, tout par la forme, qui le maîtrisoit plus qu'un qui en vit, en sorte qu'à qui ne connoissoit pa sincère et solide de sa justice, de sa piété, de l même de la bonté dont il étoit pétri, et véri vertueux en tout, on auroit pris sa conduite déni de justice, parce qu'elle en avoit tous les tous les inconvénients. Telle fut la cause et la s variations en affaires de toutes les sortes, qui d la plus grande réputation, la plus accomplie, l méritée, l'a précipité dans un état si différent à c où il est tombé par degrés, et à ce changement digieux de lui-même, qui l'a rendu méconnoissa des points capitaux sous lesquels il est demeuré et dont sa considération et sa réputation ne se re jamais, quoique il n'ait jamais cessé d'être le mê correction, une perfection trop curieusement re dans tout ce qu'il veut qui sorte de sa plume, n ment excellente, décuple son travail, tombe dans rilité, dans la préférence de la justesse de la dic l'exposition nette et claire des choses, dans une a tation de longueurs insupportables. Il épuise l'ar mique, se consume en des riens, et l'expédition e toutes sortes de préjudices.

Un autre défaut, qui vient du préjugé, de l'h de cet orgueil secret que les plus gens de bien i souvent en eux, parce que l'amour-propre, si inh nous, le leur sait cacher, est une prévention si en faveur de tout ce qui porte robe, qu'il n'y a officier de justice la plus subalterne, qui puisse a à ses yeux, ni friponnerie si avérée qui, par l dont il est esclave, ne trouve des échappatoires ritent toute sa protection. Est-il enfin à bout de on le voit qui souffre, que sa souffrance l'affe faveur de cette vile robe, dont l'impalliable[1] a

1. Une robe impalliable (de *in* et de *pallium*) est une robe d peut se dépouiller.



a bien ici *demeurees* au féminin.

t-Simon a écrit *turinge*

tout cela pourtant de la meilleure foi et plus parfaite.

On peut juger de là combien Dagu propre à soutenir l'autorité royale ré régent, contre les entreprises du Par craindrai point de le dire, combien, mouvements, qui annonçoient tant de important de renvoyer ce premier magis digne de toute autre place, mais si peu mière de son état, où le duc de Noailles l en un instant, uniquement pour soi, en comme en bien d'autres choses, de la fi qui, ébloui de la grande réputation de c posa à l'instant de la vacance, l'en cr sans connoissance de celui qu'il mett dans une place si importante. Ce prin tardé à se repentir d'un choix si brusq enivré d'abord; mais il fut sensible au louange du chancelier, et à le plaindre.

Toute la robe, vivement intéressée à véritablement idolâtre d'elle, et tout ce leurs contre le Régent, aidés des échos ce qu'ils entendent, élevèrent d'autant

de l'avoir fait, et
lu monde, il retomba
rd de l'autre partie.
fit peur. Non content
s le conseil de
ndis qu'il exiloit le
ue pour avoir été
e à la tête de ce
ses gouvernements
pas encore cinq ans,
l'accepter, et se
on et d'amitié. Si le
hancelier, il ne se
grâces prodiguées
t dans tout cet
où il s'étoit
blic et des
ore. Les propos le
ar toute la suite de
le peu de cas qu'on

l'il a sans cesse
réel.
e suite nécessaire
bras droit et
n'y put être
soit presque plus
et détester par
ces, abruti par le
ies. Il s'y plongea
us l'occupation des
ngue vie dans les
admirer qu'avec une
reté et une brutalité
qui n'avoit honte de
i directeur des finances
, tout-puissant dans les finances
vu, par la protection de MM. de Noailles

fils. Il eut, en quittant les finances, douze mille
pension.

Machault, maître des requêtes, eut la police,
la moindre de ses occupations, sur le pied
scabreux où Argenson l'avoit mise. Aussi n'y
ni soi ni le Régent, et n'y put demeurer longtem
un homme intègre et capable, exact et dur,
depuis les pieds jusqu'à la tête, fantasque et bo
ne se radoucissoit qu'avec des créatures de
vie, dont il ne se laissoit jamais manquer.

Châteauneuf, revenant de Hollande, où il av
bien servi, et qui avoit une pension de six mille
eut une pareille en augmentation, une place de c
honoraire au Parlement, et promesse de la seco
de conseiller d'État qui vaqueroit, la parole de la p
étant engagée à Bernage, qui alloit intendant en
doc en la place de Basville.

Torcy eut cent cinquante mille livres d'augm
de brevet de retenue, qui lui en fit un de qua
mille livres sur sa charge des postes, et maria sa
fille assez tristement à du Plessis Châtillon.

Le duc d'Albret, occupé à se marier à une fille
bezieux, malgré toute cette famille, et à y inté
Régent, en obtint une augmentation d'appointe
une de brevet de retenue de cent mille livres
gouvernement d'Auvergne.

CHAPITRE XIV.

M. le duc d'Orléans mène M. le duc de Chartres aux
régence et de guerre, sans y opiner. — Entreprises
ment. — Mort et dépouille de Simiane et du grand
des Marais. — Madame assiste scandaleusement à la thès
de Saint-Albin. — Ballet du Roi, qui s'en dégoûte pour
M. et M^me^ la duchesse de Lorraine à Paris. — Bassesse d
du duc de Lorraine. — Monsieur le Duc, et ensuite M^me^
de Berry, donnent une fête à Monsieur et à Madame d

e de Bagny panic; quel
le Lorraine va voir plaider
dîner chez le maréchal de
Lorraine dans ce voyage
fond si prétexte;
— Altesse Royale
— Le Régent entraîné
pour l'exécution. —
le traité avec le duc de Lorraine
ment en Champagne
Royale. — Misère du conseil
lement, par Saint-Contest
au traité; vient enfin
le jour que ce traité
même lorsque le Régent
Danemark, et celui de
Provinces-Unies. — Le traité
est de même
Monsieur et de Madame de Lorraine
Lorraine, qui ne veut
tein-Gottorp, sur
esse Royale, et
d'Orléans et moi. — M^me^
sa conduite avec

ic d'Orléans, à l'issue
rier, Monsieur
fit un petit compliment
il venoit seulement
qui lui donna
nd fruit. Le
Monsieur le
de Villars
Régent, lequel
régla qu'elle
conseil de guerre
du compte
.
va en ce même
nna des audiences

te du Régent.

Simiane, l'un des deux pr ...
chambre de M. le duc d'Orléans, mou
fut donnée à son frère. Il avoit eu à la
son beau-père, l'unique lieutenance
vence, de vingt-sept mille livres de re
de retenue de deux cent mille livres,
d'enfants. Un mois après elle fut do
devenu longtemps après grand d'Esp
de France, qui étoit de mes amis, et
j'en obtins la survivance dans la suite.
fauconnier, mourut en ce même temps
on a vu en son lieu comment son fils
survivance.

M. le duc d'Orléans avoit de la con
un bâtard, qu'il n'a jamais reconnu et
il a fait une grande fortune dans l'É
appeler l'abbé de Saint-Albin. Madam
bâtards et de toute bâtardise, s'étoit p
celui-là avec tant de caprice, qu'à l'occ
qu'il soutint en Sorbonne, elle y don
plus scandaleux et le plus nouveau, et
femme, si grande qu'elle pût être, n'
l'avoit imaginé. Telle étoit la suite d

e, dans un fauteuil. Les cardinaux, évêques, et tout ui y vint de distingué, se placèrent sur des siéges à au lieu de fauteuils. M. et M^me^ la duchesse d'Orléans nt les seuls qui n'y allèrent pas, et moi je n'y allai non plus. Cette singulière scène fit un grand bruit le monde; jamais M. le duc d'Orléans et moi ne s en sommes parlé.

maréchal de Villeroy, adorateur du feu Roi jusque les bagatelles, et très-attentif à les faire imiter au de bonne heure, lui fit danser un ballet, plaisir qui oit pas encore de son âge, et lui ôta pour toute sa vie, cette précipitation, le goût des bals, des ballets, des tacles et des fêtes, quoique ce divertissement eût tout ccès qu'on s'y pût proposer; mais le Roi se trouva dé de l'apprendre, d'essayer des habits, encore plus e danser en public.

e duc de Lorraine, tout tourné et dévoué qu'il fût cour de Vienne, n'étoit pas homme à négliger les ntages qu'il pourroit tirer de la facilité du Régent, t il avoit l'honneur d'être beau-frère, de l'amitié dre de ce prince pour une sœur avec qui il avoit élevé, de sa foiblesse pour Madame, qui n'avoit, à emande, des yeux que pour son gendre et pour sa ndeur. Ce qu'il avoit éprouvé là-dessus au voyage il avoit fait pour rendre au feu Roi son hommage r le duché de Bar, lui devint une raison décisive d'en e un second à Paris, sous l'étrange incognito du nom comte de Blamont, pour voiler tout ce à quoi il ne avoit atteindre.

ette petite cour arriva de très-grande heure, le vendi 18 février, rencontrée au deçà de Bondy par Mane, qui avoit dans son carrosse M. et M^me^ la duchesse rléans, M. le duc de Chartres et M^lle^ de Valois, depuis hesse de Modène. Elle y fit monter Monsieur et Madame Lorraine, qui n'étant point incognito, par son rang idé de petite-fille de France, et de rang égal à M^me^ la hesse d'Orléans, qui lui fit les honneurs du carrosse

ceda. Un moment après ils [illegible]
grande loge de Madame, d'où M. le duc d
duc de Lorraine voir un moment Mme la d
dans la sienne, et le ramena dans la log
sortir de l'Opéra, Mme la duchesse de Lorr
moments du monde dans son appartem
trouvé en arrivant une commode plein
galanteries, qui fut un présent de Mme
Berry, et force belles dentelles, qui en
duchesse d'Orléans. Elle descendit chez
grand jeu et grand souper. Avant de se
de Lorraine vit d'une loge le bal de l'Op
toujours chez Madame et le souper chez
d'Orléans, où M. le duc d'Orléans soupa
ne dînoit point. Il prenoit du chocolat,
et deux heures après midi, devant tout l
l'heure la plus commode de le voir. C'est
l'heure du dîner depuis, et les dérang
établis ne se réforment plus. Le lendema
ils virent la comédie italienne sur le th
après quoi M. le duc d'Orléans les mena
voir Mme la duchesse de Berry, où la
debout.

[illegible], où le duc de Lorraine les attendoit. [illegible] Madame de Lorraine aux [illegible] Saint-Germain, où Mme la duchesse de Berry [illegible] y avoit un appartement. Le lundi, après dîner, [illegible]chesse de Lorraine alla voir Madame la grande-[illegible] et le lendemain toutes les princesses du sang [illegible] vue chez elle, en masque après souper, [illegible] au bal de l'Opéra. Il y eut toujours [illegible] aux soupers avec elle chez Mme la duchesse [illegible]

[illegible] 25 février, le Roi fut au Palais-Royal voir [illegible]chesse de Lorraine. Monsieur de Lorraine, qui [illegible] rien pour plaire au Régent et pour en obtenir [illegible] se proposoit, lui demanda pour le chevalier [illegible] la lieutenance générale de Provence. Cela [illegible] au Régent, mais il répondit qu'il avoit d'autres [illegible]

[illegible]edi 26 février, il y eut un banquet superbe à [illegible] Condé pour M. et Mme la duchesse de Lorraine. [illegible] le Duc y avoit invité grand nombre de dames, [illegible]s furent extrêmement parées, et Madame de [illegible] [illegible]si. Il y eut beaucoup de tables toutes magnifi[illegible] servies et [illegible] [illegible]té que ce mélange [illegible] après souper.

[illegible]di 28 février, Mme la duchesse de Berry [illegible] et à Mme la duchesse de Lorraine [illegible] la plus complète fête [illegible] magnificence et de goût. Mme de [illegible] onna toute et qui en fit les honneurs [illegible] r que de telles bagatelles peuvent [illegible] le choix, l'ordre admirable [illegible] Il y eut une table de cent vingt [illegible] dames conviées, toutes superbement parées [illegible] en deuil, et une autre de pareil nombre [illegible] pour les hommes invités. Les ambassadeurs [illegible]rent tous, ne s'y voulurent pas trouver pas[illegible]

Luxembourg[1] étoit admirable[illegible] en dehors.

Le souper fut précédé d'une musique en masque, où il n'y eut de confusion duchesse de Berry et Madame de Lorra pour s'en divertir. Tout Paris y entra m lois ne se trouva point au souper, mais je n'en ai point su ni deviné la raison personnes non invitées, et non faites p rèrent hardiment à la table des homme mier maître d'hôtel de M^me^ la duchesse dit son avis, par son ordre, au sortir de t dirent rien et s'écoulèrent, excepté Ma d'insolences que Saumery le prit à l conduire à M^me^ la duchesse de Berry, Magny n'eût trouvé moyen de s'en dépê ver hors du Luxembourg dans la ville il continua à débiter force sottises.

Il étoit fils unique de Foucault, con s'étoit élevé par les intendances, et qui, de médailles, s'étoit fait une protect Chaise. Tous deux s'y connoissoient f ramassé de belles et curieuses collecti

plus se présenter au conseil ni espérer plus
ortune de côté-là, il se défit de sa charge de maître
êtes, prit une épée, battit longtemps le pavé, et
mort du Roi essaya de se raccrocher par une
'introducteur des ambassadeurs, que le baron
ıil lui vendit.

ce titre qu'il se fourra à table à cette fête, et
ses insolences il se fit mettre deux jours après à
e, après que Mme la duchesse de Berry en eut fait
ıêteté à Madame, parce que Foucault étoit chef
ınseil. Magny, au sortir de la Bastille, eut ordre
'aire de sa charge, qui avoit besoin d'un homme
e auprès des ministres étrangers. La rage qu'il
e ce qu'il méritoit, et qu'il étoit allé chercher, le
ni les ennemis du gouvernement, qui faisoient
:rue de tout, et qui trouvèrent en lui de l'esprit
oup de hardiesse. Il s'embarqua en tout, et passa
n Espagne. Il y fut bien reçu et bien traité, et
il n'eût jamais été que de robe, il fut colonel, et
brigadier. Je m'étends sur lui, parce que je l'y

najordome de la reine. Il expédioit fort prompte-
qu'il touchoit, trouvoit fort mauvais de ne faire
z tôt fortune, et l'indigence où il se jetoit lui-
.a mauvaise humeur le rendit fort impertinent,
ıonteusement chasser, tellement qu'après la mort
ınt, il repassa les Pyrénées dans l'espérance du
ıent des temps. Mais comme les brouillons
t plus nécessaires à ceux qui les avoient recher-
ıdant la vie de ce prince, Magny demeura sur le
ıargé de mépris et de dettes pour le malheur d'une
nête femme et riche, qu'il avoit épousée, lorsqu'il
Caen, et qu'il avoit sucée et abandonnée. Il a
raîné une vie obscure et misérable, et retourné[1]
ı Espagne, où le même mépris et la même indi-
ınt suivi.

[1] t retourné.

ouïr plaider dans une des lanternes de
de là voir la Bastille, puis dîner à l'hô
où le maréchal de Villeroy le traita ma
beaucoup de dames, et leur donna un
Quelques jours après, Monsieur de l
l'ambassadeur de l'Empereur : il étoi
centre. Mme la duchesse de Lorraine
ballet du Roi, et quelques jours apr
sieur de Lorraine, Mademoiselle sa ni
avoit pris l'habit, puis avec Madame
Mme la duchesse de Berry se trouva. M
d'Orléans firent chacun un présent m
duchesse de Lorraine, dont le séjour à
fois prolongé. Le 15 mars, Mme la duc
de bonne heure se baigner à Saint-Clo
léans y mena Mme la duchesse de Lorr
Ils soupèrent tous de fort bonne he
maison de Mme de Maré, avec elle, leur
nante, et ce souper fut poussé fort ta
raine avoit dîné le même jour chez l
court, dont le mari avoit eu la pension
de notre monnoie qu'il donnoit au f
Monsieur de Lorraine fut quelques

Angleterre à Saint-Germain, et Madame de
t à la Comédie françoise, qu'elle n'avoit vue
héâtre de l'Opéra. Le même soir, M. le duc
oupa avec le duc de Lorraine à Luxembourg[1],
duchesse de Berry. Le 29 mars, Monsieur et
Lorraine allèrent voir Versailles, et le
bonne heure voir Marly, rabattirent à Saint-
1. le duc d'Orléans les promena fort et leur
uper dans la petite maison de Mme de Maré,
quelques jours après M. le duc d'Orléans les
chez d'Antin.

oyage et tous ses divers délais n'avoient d'objet
dissement de la Lorraine, dont aucun duc ne
is tant, si gros, ni si à bon marché, que celui-
t pourtant jamais si peu considérable. M. le
us aimoit fort Madame sa sœur, avec laquelle
élevé, et vécu[2] jusqu'à son mariage avec le
raine. Il avoit pour Madame un respect timide,
une déférence extrême quand elle n'attaquoit
s ni ses plaisirs, et Madame, qui aimoit extré-
adame sa fille, avoit une passion aveuglement
pour le duc de Lorraine son gendre, pour sa
our sa grandeur. Il étoit parfaitement bien
toutes ces choses; il en avoit eu de grandes
son premier voyage, comme on l'a vu alors.
chien qu'il étoit, il avoit eu grand soin de cul-
ispositions par toutes les attentions possibles
sa femme et de lui-même, et il en sut tirer le
parti dans cette régence de M. le duc d'Or-
t il ne manqua pas la conjoncture. Ainsi
emps le plus mort pour lui, où nos gla-
troupes, environné, enchaîné de toutes
la France, il ne pouvoit être d'aucun usage à
e soit en aucun temps, il s'en occupa par-
lessein de s'étendre très-considérablement en

[1] dessus, p. 3[illegible] et p. [illegible].
[2] vécu.

prétendues du temps du vieux duc Chri
dont les perfidies avoient tout mérité, e
par la France, et bien des années de pr
dont il ne sortit qu'à la paix des Pyrén
ments dont il ne s'étoit jamais parl
Monsieur de Lorraine n'articula que c
qu'il espéroit de l'amitié et de l'honneu
Qui lui auroit proposé à lui-même de r
pations sans nombre faites par sa m
Évêchés, et le dédommagement de t
arraché et démembré par leurs évêque
Lorraine et par les ducs de Lorraine a
jusqu'à aujourd'hui à leur domaine, i
confondu par les titres qui lui en pou
sentés en preuves bien solides, et n'
moindre défense à opposer au droit n
puissance, si la volonté de s'en faire
jointe, comme elle devoit et pouvoit l'è
tion présente alors de l'Europe, et ave
pendant les plus grands malheurs de l
du feu Roi pour la succession d'Espagne,
ourdi toutes les perfidies qu'on a vues i
les trames les plus funestes au feu Roi et

exercée en Europ...
n'a pu encore le ...
du traitement, il ...
toit bien tout le ...
avec souplesse, ...
teur, quand elle ...
qu'elle ne fasse ...
en étoit l'exemple ...
de M. le duc d'...
aison que lui, ...
garder que comme ...
rains, égaux d'ailleurs ...
comme étant ...
s avoient le traitement ...
s de France, qu'il ...
eût communiqué ...
oit privé du même ...
ainsi de pare...
se présenter ...
s. Il du...
ais en ...
e puissan...
atherine de M...
France au ...
éritier, qu ...
, son fils ...
9, mort sa...
de Lorraine ...
n'eut et ...
, père ...
de Lorraine ...
nue par ...
certaine...
aines de l'Europ...
empereur ...
rmées, qu ...
eur, reine veuve de ...

de Monsieur de Savoie, et se plaignant
distinction si flétrissante. C'étoit un
sentoit bien aussi le faux, mais qu'il
prétexte à qui le vouloit aveuglément
fait :

Aucun duc de Savoie n'avoit eu ni
Royale avant le beau-frère de M. le duc
devenu depuis roi de Sicile, puis de Sar
Charles-Emmanuel, vaincu à Suze par
sonne, ne manquoit ni de fierté ni
gendre et appuyé de Philippe II, roi d
il ne l'a eu ni prétendu, non plus qu
Louis XIII[1]. Longtemps avant que le du
frère de M. le duc d'Orléans, en ait m
prétention, il avoit si bien fait valoir sa
Chypre, par ce qu'il valoit lui-même,
importante de ses États, que ses pères
à peu continuellement agrandis, qu'il
à Rome la salle royale pour ses ambas
le traitement pour eux d'ambassadeurs
et sur ces deux grands exemples, dans
l'Europe, sans toutefois en avoir aucu
sa personne, et tel toujours que ses

u traitement de tête couronnée
il commença à prétendre
distingué pour lui-même
se Royale, n'osant parler
l'obtint peu à peu
vérité il étoit difficile
rdé à ses ambassadeurs
couronnées. La chimère
rois de Jérusalem,
esse, ni la situation
l'Europe, dont
duc de Savoie, au contraire,
e l'Italie et de tous les princes
t posséder des États,
ger la guerre; c'est
les chimères d'ailleurs
em. Rien donc de
, sinon d'avoir
s de France, sœurs de
outes deux du traitement
pas une des deux
étoit l'état
e crut le temps

d'Orléans
les supplications
ressorts
ue M. de
t les amitiés
, qui d'ailleurs
finie.
cardinal
, enfin
qui n'
gendre
rassoit.
ien quelque

d'Huxelles, qui pouvoit le faire échouer
de le rendre l'artisan du traité, il le
plus flexible quand il ne s'agiroit
d'opiner.

Il le cajola donc, et lui fit entendre qu'
de petites choses locales à ajuster ave
raine et des prétentions à discuter de
que ces bagatelles, qui vouloient être é
neroient plus de peine qu'elles ne valoi
perdre un temps mieux employé; qu
quelqu'un qui fût au fait de toutes ce
conséquent entendroit à demi-mot e
rompu dans la connoissance de la pe
raine; que ces raisons lui avoient fait
Saint-Contest, qui avoit été si longte
Metz, qui savoit par cœur le local, les
cour de Lorraine, qui de plus avoit été
sadeur à Baden, où la paix de l'Empere
porté les intérêts du duc de Lorraine, e
avoient reçu leur dernière main, et
Saint-Contest étoit celui qu'il pouvoit
plus instruit et le plus propre à tra

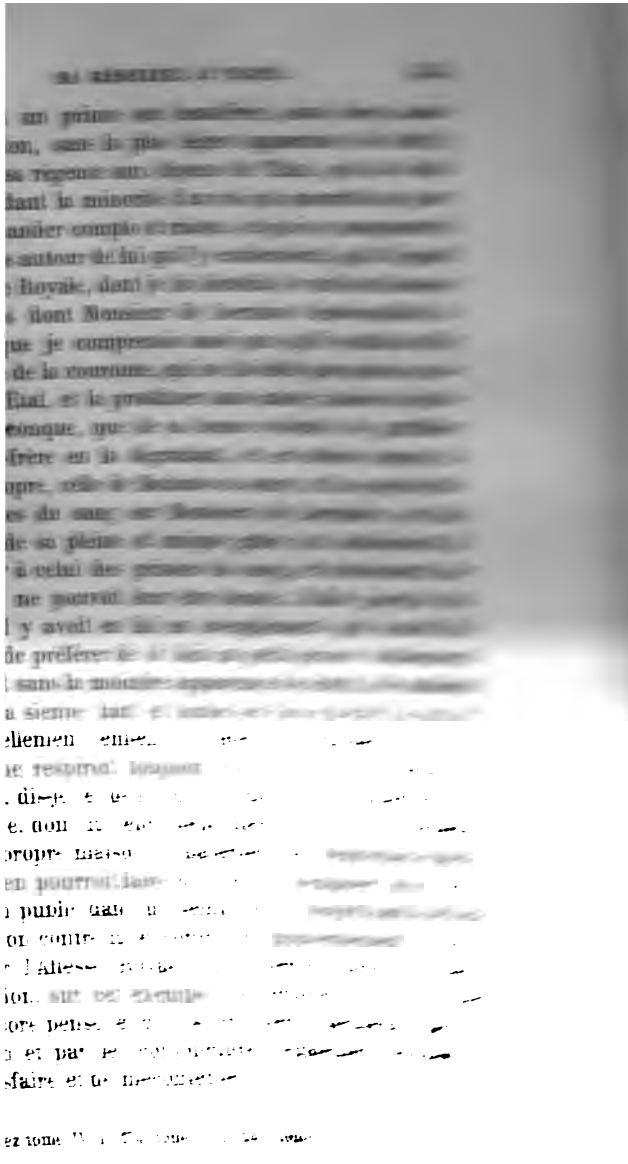
mieux qu'à voir faire au Régent des choses
t justement lui reprocher, tandis qu'il lui cher-
crimes dans les plus innocentes, même dans
tiles. Huxelles approuva, et mit le Régent fort à

ontest étoit l'homme qu'il lui falloit pour ne
qu'à lui plaire et ne regarder à rien par delà.
e la capacité et de l'esprit, infiniment de liant,
ın extérieur lourd, épais, grossier et simple,
de finesse et d'adresse, une oreille qui enten-
mi-mot, un desir de plaire au-dessus de tout,
issa rien à souhaiter au Régent ni au duc de
dans tout le cours de cette affaire, qui ne fut

elle fut bien avancée, M. le duc d'Orléans, à
rendoit souvent compte, songea à s'assurer des
x du conseil de régence. Les princes du sang,
ur eux-mêmes, et d'ailleurs n'entendant rien et
ıt rien, n'étoient pas pour lui résister; les bâ-
ıcés de si frais et qui craignoient pis, encore
ıtre la raison qui vient d'être touchée sur le duc
; le garde des sceaux, à peine en place, ne son-
à s'y conserver; le maréchal de Villeroy, qui
là de quoi exercer dignement son amertume,
de court dans cette affaire par son beau-frère le
ıyer, devant lequel de sa vie il n'avoit osé bran-
t, son protégé, étoit d'ailleurs tenu aussi de
les Rohans, soumis à Madame de Remiremont
'Espinoy. Le duc de Noailles et son ami d'Effiat
garde de résister quand il ne s'agissoit ni du
t ni de la robe. Le matamore Villars étoit tou-
ple comme un gant. Le maréchal d'Estrées sen-
it, lâchoit quelque demi-mot, mais mouroit de
éplaire, et se dédommageoit, ainsi que le maré-
xelles, en blâmant tout bas ce qui se faisoit aux
ux autres, à quoi ils n'avoient pas la force de
le Régent. La différence étoit qu'Estrées étoit

elle n'osoit donner le moindre signe d
quelquefois pressé de lumière et de pro
ment et avec tant de circonspection, q
bien loin la modestie.

M. le duc d'Orléans, qui n'avoit pas
ture avec lui au conseil et la conventio
vie, que j'ai racontée p. 1870[1] et qui s
serois pas aisé à persuader sur ce tr
trois ou quatre diverses fois avec grand
représentai ce que je viens d'expliquer t
brement des parties considérables de la
sur le traitement d'Altesse Royale. J
qu'outre que[2] Monsieur de Lorraine
prétexte d'avoir à le ménager pour quo
la situation particulière où il étoit, ni
rope se trouvoit alors, même où elle
suite, il n'y avoit pas si longtemps que
d'Utrecht et de Baden avoient passé l'
ces prétentions et ces dédommagement
si appuyés de l'Empereur, et toujour
refusés; qu'il ne pouvoit l'avoir oublié,
prenois point comment il osoit les
réaliser de sa pure et personnelle grâc



ne s'y feroit aucune sorte de demand
de traité, et je pense bien aussi que
ne se douta d'aucune proposition que
rivée, elles lui furent faites. Il fit qu
basse, et rompit après le silence en me
que Saint-Contest vînt chez moi me
que je la trouverois peut-être autre q
que c'étoit une complaisance que je ne
Je ne le pus en effet, et tout aussitô
consenti il me parla d'autre chose.

Saint-Contest étoit fort de mes ami
grand-père maternel, doyen du Parle
jours été fort attachés à mon père. Sai
moi, rendez-vous pris. Il y passa depui
jusque dans le soir fort tard; il y dépl
dire en homme qui vouloit plaire à M.
lui valoir ma conquête. Tout fut déta
cuté, et le plus ou moins de valeur
quences de ce qu'on donnoit en Cham
pour toujours à la Lorraine en tout
n'eus pas peine à reconnoître qu'il avo
oublier pour me gagner, et qu'en effet

lui faire ces grâces. Il sourit à la fin, et par effort, espérant peut-être m'embarrasser, et ir à me réduire, il me demanda franchement voulois donc qu'il dit à M. le duc d'Orléans de érence. « Tout ce que je viens de vous dire, e, que je ne suis ni si hardi ni si prodigue que r pour rien l'honneur du Roi et la substance ui lui en demandera[1] compte; que c'est à lui à 'il répondra lors, et en attendant comment il le cri public et les discours de toute l'Europe; lus timide et plus François, plus jaloux de l'in- l'État et de la majesté royale, il ne me seroit ché d'avoir consenti à un traité qui attaquoit tre de gaieté de cœur, unique par ses fonde- 'aveur du prince du monde qui, à toutes sortes n méritoit moins les grâces; que je m'y oppo- toutes mes forces et de toutes mes raisons, arfaitement convaincu que ce seroit en vain, uement pour l'acquit de ma conscience et de ieur, que j'y croirois autrement fortement et l'autre. » Saint-Contest, effrayé de ma fer- demanda si je voulois sérieusement qu'il rap- élement au Régent tout ce que je venois de lui 'assurai qu'il le pouvoit, et que j'avois dit ce M. le duc d'Orléans.

ontest s'en alla fort consterné, et rendit compte c d'Orléans de notre conférence. M. le duc d'Or nvoya chercher, et fit encore des efforts pour moins ma complaisance. Voyant qu'il n'y ga ir, il me pria à la fin de ne me point mettre e

pour qu'il n'y parut pas d'affectation, [illegible] fort à l'aise. Le traité passa au cons Saint-Contest, sans la plus légère conti sans l'approbation de personne, où moi pas d'être doucement remarquée.

Le Parlement, devenu si épineux e fougueux, l'enregistra tout de suite moindre ombre de difficulté. Il bless l'État; mais il ne touchoit ni à la b mères, ni aux prétentions de ces pré nos rois mineurs, et protecteurs du r peuples.

Monsieur de Lorraine, ravi d'aise d' dessus même ses espérances, ne voulut l'enregistrement fait au Parlement. M entièrement consommée, il ne songe aller. Sûre de l'enregistrement dès la chesse de Lorraine fut aux Tuileries Roi, qui le lendemain vint au Palais-R un bon voyage. Elle fut ensuite dire chesse de Berry à Luxembourg[1], qui l au Palais-Royal l'embrasser encore. Le elle partit avec le duc de Lorraine, qui

spectacles, au Cours, dans tous les lieux publics, ir Versailles et Marly, ait visité la reine d'Angle- iint-Germain, ait paru publiquement partout, ait ieurs fêtes, et que le Roi étant dans les Tuileries ces deux mois[1], ce beau comte de Blamont ne ru une seule fois, ni pas un prince, ni une prin- sang, et que cette audace ait été soufferte, dont e s'est fait d'autant plus remarquer, que Mme la de Lorraine a rempli et reçu tous les devoirs de , parce qu'il étoit tout certain, comme petite-fille e; il ne le fut pas moins qu'il n'y ait pas été t question de son hommage de Bar au Roi, on règne ne l'avoit pas encore reçu. Mais il re arrêté que tout ce voyage seroit uniquement à la honte et au grand dommage du Roi et du

cours fut grand au Palais-Royal pendant ce on en crut faire sa cour au Régent. Monsieur de voyoit le monde debout chez Mme la duchesse de Peu de gens allèrent chez lui, et encore sur la où je ne mis pas le pied : j'allai seulement deux Mme la duchesse de Lorraine ; je crus avec cela npli tout devoir. J'ai voulu couler à fond tout e de suite, pour n'avoir pas à en interrompre l'autres matières. Je n'y ajouterai que peu de cessaires avant que de reprendre le fil de celles cit a interrompues.

uc d'Orléans ne fut pas longtemps à attendre fets de ce qu'il avoit [illegible] que je lui avois [illegible] [illegible] Madame la [illegible]

[illegible]

d'avoir les plus proches alliances avec
che et la plupart des premiers princes d
que la reine Louise, fille d'un particul
raine, n'avoit été ni pu être épousée pa
amour, et n'avoit jamais eu d'enfant
donc instance pour obtenir aussi le tr
Royale, et il n'y eut pas jusqu'au duc
qui ne se mît à la prétendre, fondé sur
avec les trois couronnes du Nord.
n'avoient pas auprès du Régent les mê
de Lorraine : aussi ne purent-ils réussi

Je ne puis, à propos de ce voyage à
et de Madame de Lorraine, omettre un
qu'elle ne laisse pas de montrer de plus
tère de M. le duc d'Orléans. Un jour q
d'Orléans étoit allée un tour à Montma
bientôt après, me promenant seul ave
léans, dans le petit jardin du Pala
d'affaires assez longtemps et qui n'étoi
de Lorraine, il s'interrompit tout à cou
à moi : « Je vais, me dit-il, vous app
qui vous fera plaisir. » De là il me cont
la vie qu'il menoit; que son âge ni

e qu'il crèverait d'ennui
[illegible] la duchesse d'Orléans
femmes; mais que, dès qu'il
compter qu'il n'y auroit plus
le putains, ce seroit
mener une vie sage
n âge et à ce qu'il étoit.
que je me sentis ravi
le vif intérêt que je
avec effusion de cœur
idence. Je lui dis qu'il
s je ne lui parlois plus
ps qu'il y perdoit, parce que
erdois le mien; que je
'il pût changer de
ouleur; qu'il ne pouvoit
ujours désiré, par tout
oi là-dessus à bien
la surprise et de la
de plus en plus que
là-dessus je pris

rivoit.

e lendemain je
t de le conter.
à table avec eux
r dire qu'il venoit
ois donné tout de
conversation, dont
merveilleux. C'est
dépens, pour ne
e où la bourde
er par une joie
honneur et ne lui
donner le plaisir de
le ni de le faire
n'osa-t-il m'en parler.
'ai jamais démêlé quelle

quelquefois pressé de lumière et de probité
ment et avec tant de circonspection, que c
bien loin la modestie.

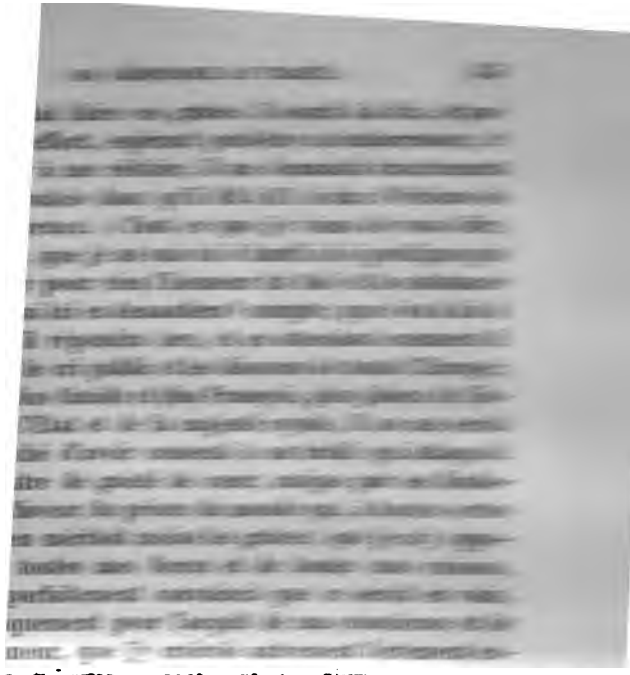
M. le duc d'Orléans, qui n'avoit pas oub
ture avec lui au conseil et la convention q
vie, que j'ai racontée p. 1870[1] et qui se d
serois pas aisé à persuader sur ce traité
trois ou quatre diverses fois avec grande a
représentai ce que je viens d'expliquer tant
brement des parties considérables de la Ch
sur le traitement d'Altesse Royale. Je l
qu'outre que[2] Monsieur de Lorraine éto
prétexte d'avoir à le ménager pour quoi q
la situation particulière où il étoit, ni dan
rope se trouvoit alors, même où elle pût
suite, il n'y avoit pas si longtemps que les
d'Utrecht et de Baden avoient passé l'épo
ces prétentions et ces dédommagements t
si appuyés de l'Empereur, et toujours si
refusés; qu'il ne pouvoit l'avoir oublié, et
prenois point comment il osoit les fair
réaliser de sa pure et personnelle grâce, le

à un prince son beau-frère, sans force, sans
tion, sans la plus légère apparence de droit;
sa régence aux dépens de l'État, qui lui étoit
ndant la minorité d'un roi qui pourroit un jour
nander compte et raison, et qui ne manqueroit
ns autour de lui qui l'y exciteroient; qu'à l'égard
se Royale, dont je lui démêlai le vrai des fausses
es dont Monsieur de Lorraine l'embrouilloit à
que je comprenois aussi peu qu'il voulût avilir
é de la couronne, qui ne lui étoit pas moins con-
l'État, et la prostituer sans cause, raison ni pré-
lconque, que de sa bonne volonté de gratifier
-frère en le dégradant, et en même temps la
opre, celle de Madame sa sœur, et la supériorité
es du sang sur Monsieur de Lorraine, en lui
de sa pleine et unique grâce un traitement si
à celui des princes du sang, et traitement, de
ne pouvoit leur être donné. J'allai jusqu'à lui
y avoit en lui un aveuglement qui tenoit du
le préférer de si loin un petit prince totalement
sans la moindre apparence de droit, de maison
siense tant et toutes les fois qu'elle l'a pu, et
llement [illegible]
e respiroit [illegible]
dis-je, et de [illegible]
, dont lui étoit [illegible]
ropre maison [illegible]
n pourroit faire un jour, et s'exposer au qu'en-
public dans un temps où il voyoit tant de fer-
n contre lui et contre son gouvernement. J'ajou-
l'Altesse Royale, qu'il verroit naître la même
n, sur cet exemple, de princes qui n'y avoient
e pensé, et qu'il se trouveroit peut-être, par leur
et par les conjonctures, également embarrassé
ire et de mécontenter.

ome IV, p. 174, tome V, p. 141, tome VI, p. 17, etc.

ne s'y feroit aucune sorte de [illegible],
de traité, et je pense bien aussi que M.
ne se douta d'aucune proposition que l
rivée, elles lui furent faites. Il fit quel
basse, et rompit après le silence en me d
que Saint-Contest vînt chez moi me r
que je la trouverois peut-être autre que
que c'étoit une complaisance que je ne p
Je ne le pus en effet, et tout aussitôt
consenti il me parla d'autre chose.

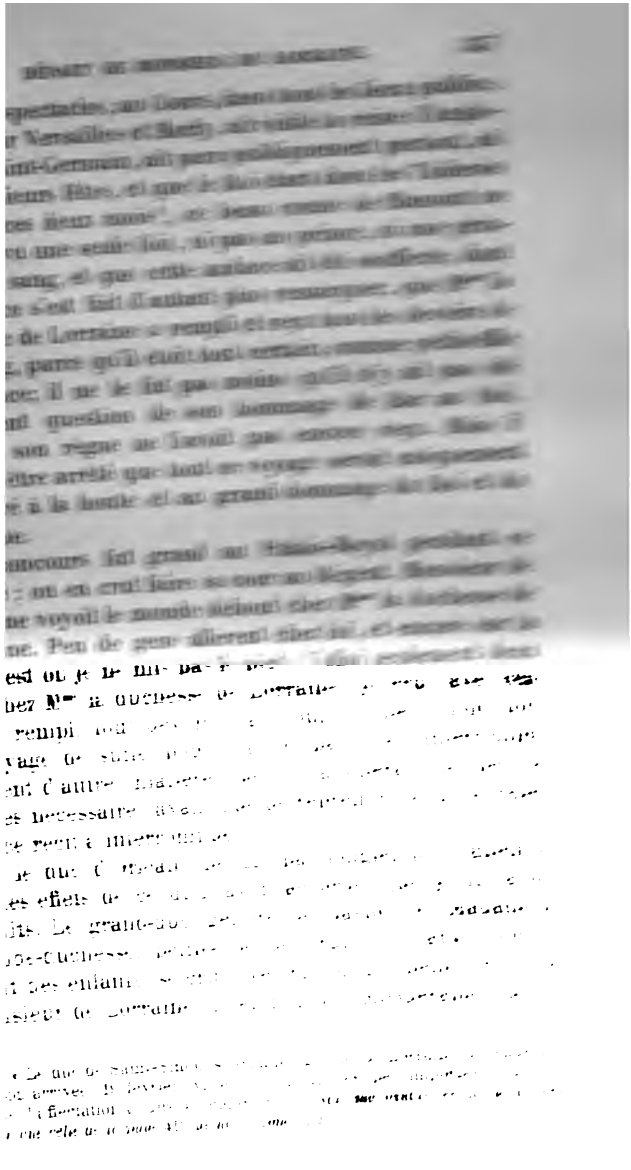
Saint-Contest étoit fort de mes amis;
grand-père maternel, doyen du Parlem
jours été fort attachés à mon père. Saint-
moi, rendez-vous pris. Il y passa depuis
jusque dans le soir fort tard; il y déplo
dire en homme qui vouloit plaire à M. l
lui valoir ma conquête. Tout fut détail
cuté, et le plus ou moins de valeur e
quences de ce qu'on donnoit en Champ
pour toujours à la Lorraine en toute
n'eus pas peine à reconnoître qu'il avoi
oublier pour me gagner, et qu'en effet il
ses talents. Mais son esprit, son adres



pour qu'il n'y parût pas d'affectation, et
fort à l'aise. Le traité passa au conseil,
Saint-Contest, sans la plus légère contradi
sans l'approbation de personne, où mon al
pas d'être doucement remarquée.

Le Parlement, devenu si épineux et bi
fougueux, l'enregistra tout de suite le
moindre ombre de difficulté. Il blessoit
l'État; mais il ne touchoit ni à la bour
mères, ni aux prétentions de ces préten
nos rois mineurs, et protecteurs du roya
peuples.

Monsieur de Lorraine, ravi d'aise d'avo
dessus même ses espérances, ne voulut poi
l'enregistrement fait au Parlement. Mais
entièrement consommée, il ne songea
aller. Sûre de l'enregistrement dès la vei
chesse de Lorraine fut aux Tuileries pre
Roi, qui le lendemain vint au Palais-Roya
un bon voyage. Elle fut ensuite dire adi
chesse de Berry à Luxembourg[1], qui le n
au Palais-Royal l'embrasser encore. Le len
elle partit avec le duc de Lorraine, qui en



d avoir les plus proches alliances avec [redacted]
che et la plupart des premiers princes de l'
que la reine Louise, fille d'un particulier
raine, n'avoit été ni pu être épousée par H
amour, et n'avoit jamais eu d'enfants. I
donc instance pour obtenir aussi le traite
Royale, et il n'y eut pas jusqu'au duc d'H
qui ne se mît à la prétendre, fondé sur sa
avec les trois couronnes du Nord. Mai
n'avoient pas auprès du Régent les même
de Lorraine : aussi ne purent-ils réussir.

Je ne puis, à propos de ce voyage à Par
et de Madame de Lorraine, omettre une h
qu'elle ne laisse pas de montrer de plus en
tère de M. le duc d'Orléans. Un jour que
d'Orléans étoit allée un tour à Montmartre
bientôt après, me promenant seul avec M
léans, dans le petit jardin du Palais-R
d'affaires assez longtemps et qui n'étoient
de Lorraine, il s'interrompit tout à coup,
à moi : « Je vais, me dit-il, vous apprer
qui vous fera plaisir. » De là il me conta q
la vie qu'il menoit; que son âge ni ses

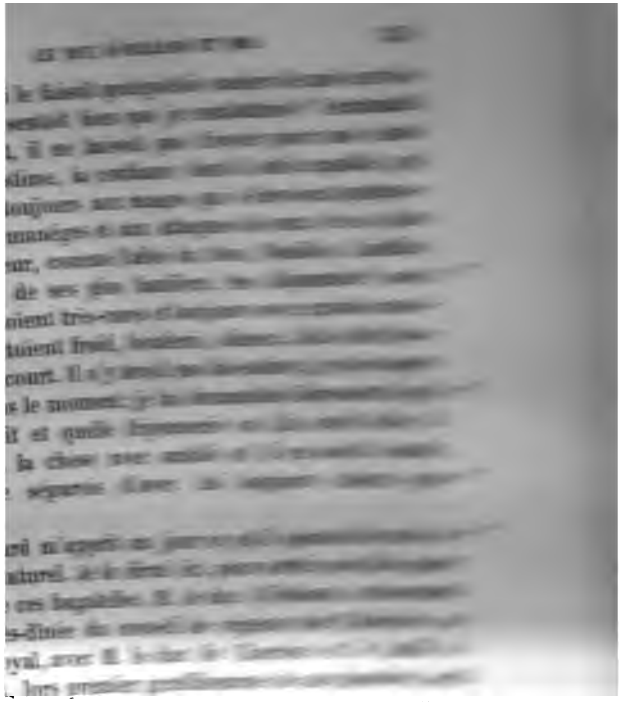
rce qu'il crèveroit d'ennui de souper tous les
r Mme la duchesse d'Orléans avec eux et avec une
e femmes; mais que, dès qu'ils seroient partis,
is compter qu'il n'y auroit plus de soupers de
de putains, ce furent ses propres ternes, et
it mener une vie sage, raisonnable, et conve-
on âge et à ce qu'il étoit.
e que je me sentis ravi dans mon extrême sur-
le vif intérêt que je prenois en lui. Je le lui
ai avec effusion de cœur en le remerciant de
nfidence. Je lui dis qu'il savoit que depuis bien
s je ne lui parlois plus de l'indécence de sa vie
nps qu'il y perdoit, parce que j'avois reconnu
erdois le mien; que je désespérois depuis long-
'il pût changer de conduite; que j'en avois une
douleur; qu'il ne pouvoit ignorer à quel point je
ujours desiré, par tout ce qui s'étoit passé entre
oi là-dessus à bien des reprises, et qu'il pouvoit
la surprise et de la joie qu'il me donnoit. Il
de plus en plus que sa résolution étoit bien
là-dessus je pris congé parce que l'heure de sa
rivoit.

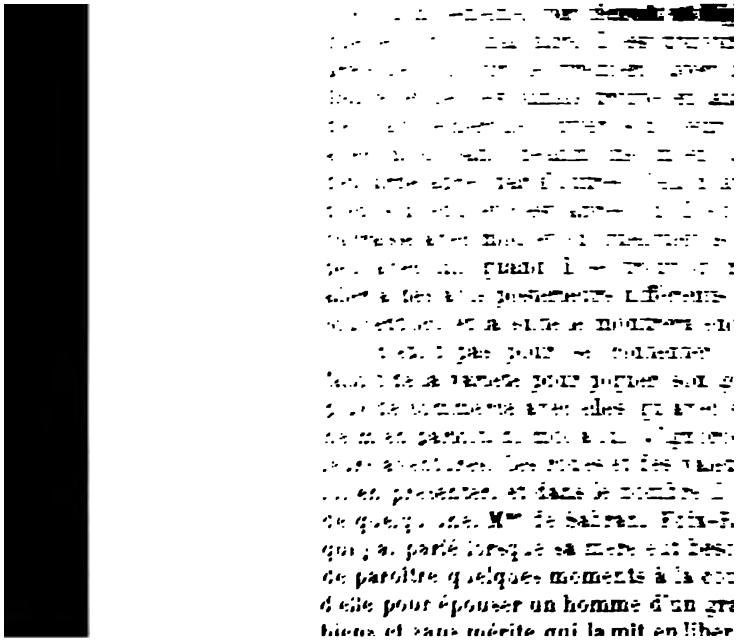
e lendemain je sus par gens à qui les pou
t de le conter, que M. le duc d'Orléans ne fut pa
à table avec eux qu'il se mit à me vanter, applaudir
dire qu'il venoit de bien goûter d'une bonne
is donné tout de mon long. Le peu de mots que
onversation, dont la joie et l'applaudissement
nerveilleux. C'est la seule fois qu'il se soit donné
épens, pour ne pas dire aux siens, car on
où la bourde qu'il me donna, que je ne sortis
r par une joie subite qui m'ôta la réflexion d'un
onneur et ne lui en faisoit guère. Je ne voulois
donner le plaisir de lui dire que je savois ce pro
ni de le faire souvenir de ce qu'il m'avoit dit
osa-t-il m'en parler.

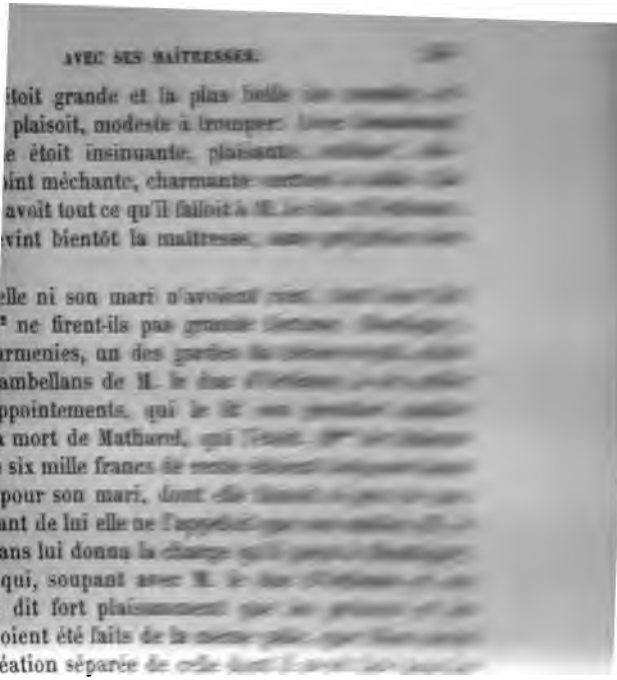
i jamais démêlé quelle fantaisie lui avoit pris de

me tenir ce langage pour en aller faire le co
qui depuis des années ne lui avois pas ouvert
de la vie qu'il menoit, dont aussi il se gardoit
me rien dire ni de rien qui y eût trait. Bien
que quelquefois étant seul avec ses valets co
lui est assez rarement échappé quelque plai
jamais devant d'autres, que je le malmenois et
durement, cela en gros, en deux mots, san
ajouter d'aigre ni que j'eusse tort avec lui. Il di
aussi : quelquefois, quand j'étois poussé à bou
déraisons ou des fautes essentielles, en affair
choses importantes, qui regardoient ou lui ou
qu'après encore être convenus par bonnes ra
quelque chose d'important à éviter ou à faire,
persuadé et résolu, sa foiblesse ou sa facilité
noient dans la main et lui arrachoient tout le c
que lui-même sentoit comme moi tel qu'il étoit,
une des choses qui m'a le plus cruellement exc
lui; mais la niche qu'il me faisoit volontiers pl
tête que devant des tiers, et dont ma vivacité é
jours la dupe, c'étoit d'interrompre tout à coup
sonnement important par un *sproposito*[1] de bouf
Je n'y tenois point, la colère me prenoit quelqu
qu'à vouloir m'en aller. Je lui disois que, s'i
plaisanter, je plaisanterois tant qu'il voudroit,
de mêler les choses les plus sérieuses de parties
de bouffonneries, cela étoit insupportable. Il rio
son cœur, et d'autant plus que cela n'étant pa
moi en devant être en garde, je n'y étois jamai
j'avois dépit et de la chose et de m'en laisser su
et puis il reprenoit ce que nous traitions. Il faut
les princes se délassent et badinent quelquefois
qu'ils veulent bien traiter d'amis. Il me connoi
tel aussi, et quoique il ne fût pas toujours conte
qu'il appeloit en ces moments dureté en moi,

1. Voyez tome VI, p. 78, note 1.







ommes.

r. Ce qu'il y

ort peu de

'affaires, ma

ement; le

devoit faire

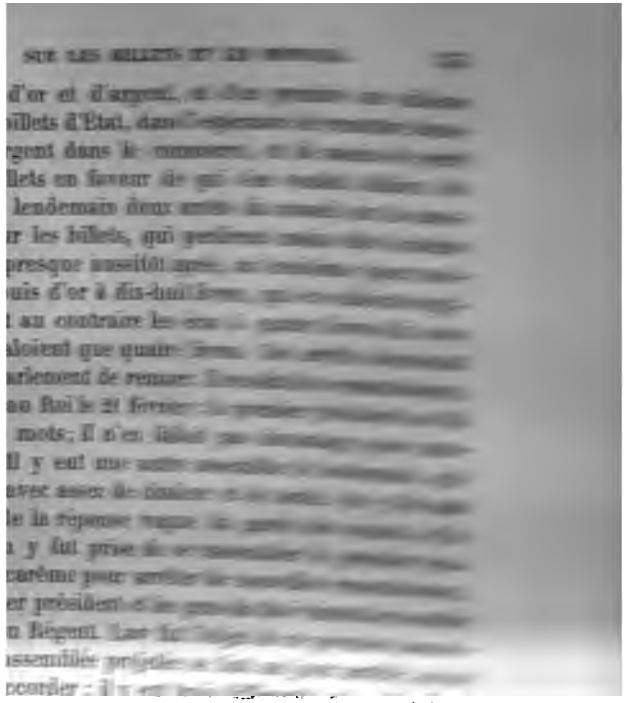
de Monsieur

les nous ont

, *robine*, qui a d

z tome X, p. 252 et

avec le garde des sceaux chez moi, com
Sommes données par le Régent aux abb
Septfonts; ma conduite à cet égard avec le
Monsieur de Septfonts, avec qui je lie une
de Maurepas avec la fille de la Vrillière. —
médecin du feu Roi. — Mort et disposition
Conversion admirable de la marquise de Cr
au cardinal de la Trémoille, et Bayeux
Promotion et confusion militaire; j'obtiens
quis de Saint-Simon, qui meurt trois moi
frère. — Broglio l'aîné; son caractère; il
projet impossible de casernes et de magasi
de la paye des troupes. — Sagesse de l'ad
— Les chefs des conseils mis dans celui
leurs places dans les leurs. — Survivan
Bayonne, Béarn, etc., et du régiment de
fils aîné du duc de Guiche, et autres grâce
tuis, la Chaise et Heudicourt. — Nouvelles
du cardinal de Polignac, qui tâche inutile
Régent de beaucoup de choses. — Désordre
Law et lui font seuls toute la finance; il obt
femme, à l'instar de la chancelière, premier
profita depuis. — Mort de Menars, préside
aujourd'hui premier président, a sa charg
tiques du Parlement suspendues par des co
— Beauffremont, de concert avec ceux qui
lectif de noblesse, insulte impunément les m
en essuient l'entière et publique mortificatio
mont, qui se moque après, et aussi publi



mandés à Paris, qui y étoient toujou
chez eux, et il permit aux députés du p
tagne de faire la révérence au Roi et de
remontrances dont leur Compagnie le
Tout cela ne fut pas plus tôt exécuté, qu
Bretagne fit de nouvelles entreprises à
sous pour livre qu'on avoit remis sur l
le président de Rochefort et le conseill
voyés à Rennes, à condition d'aller en
maréchal de Montesquiou, qui comman
n'y voulurent pas mettre le pied. Après
patience, en espérance de les y rédu
fermes que jamais, ils furent exilés, le
le conseiller à Tulle. Cinq semaines après
des siennes. Il étoit premier président
Bretagne. Sa mauvaise conduite l'avo
Paris, où on le tenoit exprès depuis qu
morfondre. Voyant que cela ne finissoit
beau jour, et laissa une lettre pour le
par laquelle il le prioit de recevoir ses
vouloir bien aussi porter à M. le duc d'C
s'en alloit à Rennes, où ses affaires do

ment. Celle de sa femme ne l'étoit pas moins en
nre. Elle étoit fort jolie, avoit de l'esprit, beau-
ntrigue, et avoit aspiré de parvenir à plaire au
je crois même qu'il en fut quelque chose, et rien
cela ne déplaisoit à Brillac, qui savoit tirer parti
et qui la laissa à Paris.

il, maître des requêtes, fils du conseiller d'État
u de l'introducteur des ambassadeurs, fut en ce
i envoyé intendant de Limoges, une des moindres
s les intendances. Je le remarque ici parce qu'il y
a fortune, comme on le verra en son lieu.

rde des sceaux ne fut pas longtemps sans me tenir
ur la conférence que je lui avois demandée avec
nal de Noailles. Tous deux vinrent chez moi un
ndez-vous pris. Nous fûmes longtemps tous trois
le. On ne peut mieux dire ni mieux parler que fit
nal. A la politesse près, on ne peut rien de plus
furent les propos coupés et embarrassés du garde
ux. J'y mis du mien tout ce que je me crus per-
ir réchauffer sa respectueuse glace; mais je vis
ent que le vieux levain prévaloit, et qu'il ne se
eroit point de cette vieille peau jésuitique, l'aspect
'ortune lui avoit fait revêtir sous le feu Roi, et que
ctions de la police, c'est-à-dire de l'inquisition,
de plus en plus collée et encuirassée en lui. Tout
passa qu'honnêtement, et tout le fruit qui s'en
r fut que le cardinal sentit nettement à qui il
faire, et que je compris qu'il y auroit toujours
r et à être en garde contre ce magistrat dans
qui regarderoit les matières de Rome, le car-
Noailles et les jésuites, et les croupiers des deux

lieu d'être plus content de Law. Depuis que le duc
illes n'eut plus les finances, ce fut à Law à qui
faire pour la Trappe et pour Septfonts ; il me facilita
la meilleure grâce du monde. Les payements cou-
régulièrement. J'avois soin à chacun de faire la

de Noailles, je ne crus pas devoir ou
premier auteur de cette excellente œuv
prenoit en l'abbaye de Septfonts. Tou
que je recevois un payement de Law,
Noailles à part au premier conseil de r
sois ce que je venois de recevoir, et le
venois de faire. Il me remercioit, me
rences, et je ne lui parlois ni ne le salu
chain payement. Ces colloques, quoiq
devinrent la surprise des spectateurs
spéculations. A la première fois on n
modés. Dans la suite, on ne sut plus
riois et laissois raisonner. L'abbé de
voit à Paris : c'étoit à lui à qui j'envo
s'étoit pas douté du supplément de la
par ce que je lui en envoyai, à quoi il
et dont il fut fort touché. Ce comme
connoissance ensemble, qui bientôt de
réciproque amitié. C'étoit un saint bie
trop de choses à en dire ici; elles s
les pièces[1], à la suite de ce qui regar
Trappe.

Le chancelier de Pontchartrain fit le

apacité possible. Il est de plus ministre d'État. La ange pour lui seroit bien médiocre, si je disois qu'il de bien loin le meilleur que le Roi ait eu dans son seil depuis la mort de M. le duc d'Orléans. Il a eu le heur de trouver une femme à souhait pour l'esprit, onduite et l'union, et d'en faire le leur l'un et l'autre. ne puis plus trouver que ce leur soit un malheur de voir point d'enfants.

agon, perdant sa charge de premier médecin, l'unique se perde à la mort du Roi, s'étoit retiré au faubourg nt-Victor, à Paris, dans un bel appartement au Jardin Roi ou des simples et des plantes rares et médici-es, dont l'administration lui fut laissée. Il y vécut tou-rs très-solitaire dans l'amusement continuel des nces et des belles-lettres, et des choses de son métier, l avoit toujours beaucoup aimées. Il a été ici parlé de si souvent, qu'il n'y a rien à y ajouter, sinon qu'il mou-dans une grande piété et dans un grand âge pour machine aussi contrefaite et aussi cacochyme étoit la sienne, que son savoir et son incroyable riété avoit su conduire si loin, toujours dans le ail et dans l'étude. Il fut suprenant qu'à la liaison me et l'entière confiance qui avoit toujours été entre de Maintenon et lui, qui l'avoit fait premier médecin, oujours soutenu sa faveur, ils ne se soient jamais vus uis la mort du Roi [1].

n a vu p. 418 [2] le caractère de l'abbé d'Estrées, et il a parlé de lui et de ses emplois en plusieurs autres roits. Il jouissoit d'une belle santé dans un âge à pro-r longtemps de sa fortune et de l'archevêché de Cam-y, dont il attendoit les bulles, lorsqu'il fut surpris ne inflammation d'entrailles pour s'être opiniâtré à ndre, sans aucun besoin, des remèdes d'un empirique,

[1] On lit ici, en marge du manuscrit, cette date écrite d'une autre main celle de Saint-Simon : « 1718, mars 2. » C'est le 11 mars que Fagon rut, à près de quatre-vingts ans.

[2] Page 29 de notre tome IV.

penser sérieusement à lui. Une [redacted]
de Noailles, qui en fut averti, vint l'y
de temps à se reconnoître, mais il e
son testament de ce dont il n'avoit p
reçut ses sacrements le lendemain,
suivante. Cette mort découvrit des di
qui n'étoient pas nouvelles, dont son a
des Noailles furent accusées. Le marec
sœurs furent très-scandalisés de ces d
frère à leur insu et à leur préjudice.
n'en fut pas moins offensée de sentir
acheter une protection, dont leur no
ration ne devoit pas avoir besoin, et
Noailles, dont le maréchal d'Estrées
pouvoit du moins exclure le payemen
peu de ce petit démêlé domestique,
empochèrent gros, en rirent encore p
servant leur proie, ils n'oublièrent ri
bruit, et en assez peu de temps ils
cent mille écus, dont les Noailles
d'Estrées donna quarante-cinq mille é
ses abbayes, récompensa très-bien s
fit présent de sa belle bibliothèque

t une joie singulière parmi les plus grandes et
épugnantes austérités : ce fut de la marquise
, veuve sans enfants, fille du feu duc d'Aumont
eur de M. de Louvois et du feu archevêque de
i l'avoit enrichie et qu'on avoit soupçonné de
née autrement qu'en oncle, auquel l'abbé d'Es-
t parfaitement succédé. De la plus mondaine des
femmes, la plus occupée de sa personne, de la
e toute espèce de commodités et de magnifi-
passionnée du plus gros jeu, elle devint la plus
plus modeste, la plus prodigue aux pauvres et
are pour elle-même; sans cesse en [illegible]
l'église; assidue aux prisons, aux [illegible]
dans les plus horribles fonctions [illegible]
usement persévéré jusqu'à sa mort, [illegible]
des années de pénitence.

ché de l'abbé d'Estrées, [illegible]
ec quelques ridicules[1] et un peu de [illegible]
choses, de l'honneur, de la [illegible]
e duc d'Orléans y perdit [illegible]
gna d'abord son embarras [illegible]
de trancher court pour se [illegible]
ne si belle place, [illegible]
ner qu'avec beaucoup de [illegible]
e suite le cardinal de la Trémoille [illegible]
moindre [illegible]
'étant chargé des [illegible]
i-même et [illegible]
up de secours [illegible]
[illegible]

1. L'abbé de [illegible]

…it, ne manquoit pas d'agrément dans … de politesse. Son intrigue et ses mœurs … rmi les roués, où il s'insinua si bien … e ses discours qu'il devint bientôt de … et des plus familiers. On a vu que ce[1] … que M. le duc d'Orléans donnoit aux … soirées. Il prit si bien dans le monde … les nommoit plus autrement. Quand … a assez bien ancré auprès du Régent et … esse de Berry, qui soupoit très-souvent … oser aspirer plus haut, il imagina de se … nportance et de s'ouvrir un chemin dans … égent et dans les affaires.

… r cela un dessein de remédier aux fri… … routes, des étapes et des magasins des … n projet qui ressembloit tout à fait à celui … des *Fâcheux* de Molière et à l'avis qu'on … x y donne de mettre toutes les côtes en … Broglio proposa par un mémoire d'obliger … es et autres communautés qui sont sur les … inaires des troupes, de construire à leurs … casernes pour les loger et des magasins … leur usage, moyennant quoi plus de routes, … i de magasiniers, et leurs friponneries, … ffet, coupées par la racine, ce qui donneroit … soulagement infini aux peuples, … s. Il sentit bien qu'il avoit besoin de quelqu'un … our faire passer un projet si … u'il sut si … qu'il l'infatua de son projet.

… r, pétri d'honneur, … s, qu'il avoit … souvent de lui … *Mémoires* … estimé pour sa … idéré de M. le duc d'Orléans …

… Ici se … … lémoires, tom. III, …

détourner d'en parler au conseil de
précipiter les ordres aux intendants d
une prompte exécution, et pour l'arme
sentations qu'il s'attendoit bien qui
toutes parts, dès que ce projet seroit c
beaucoup en bâtiments aux villes et a
avant que les personnes employées d
dans le conseil de guerre, les plus acc
et beaucoup d'autres gens eussent pu
au Régent et fait abandonner une foli
tomba enfin après avoir bien fait du m

L'autre projet, pour lequel Broglio
besoin de second, ce fut l'augmentati
troupes telle qu'elle est aujourd'hui.
nécessité au Régent par la grande aug
des choses les plus communes et les p
à leur subsistance, et qu'il s'en feroi
grâce si touchante, dont le bien-être
des cœurs de tous les soldats. Il se g
dire qu'on n'avoit cessé de les maltr
sur elles depuis la mort du Roi, con
foible et indéfendue, quoique la force
l'État, et qui étoit la source de l'autori

lle des officiers. Il comprenoit en même temps de
sommes la plus légère augmentation chargeroit
nces.- Pour éviter un si pesant inconvénient, et
r néanmoins raisonnablement à la nécessité des
, il les distribuoit avec grande connoissance, sui-
ırs besoins, en des lieux où le soldat gagnoit sa
cavalier se raccommodoit, et, comme il en avoit
in, il fermoit les yeux à tout ce qui n'alloit ni à
désordre, ou manque de discipline, et les remet-
si pour du temps, de laisser à d'autres ces mêmes
très-effectifs quoique peu perceptibles. Il avoit la
ttention et les mêmes ménagements pour les
, qu'il rétablissoit de même par les avantages des
u des quartiers d'hiver. C'est ce qu'il régloit lui-
t sans y paroître le moins du monde que par des
ecrets aux intendants, etc. Il avoit l'œil attentif à
cution précise : c'est à quoi ses bureaux, dressés
même, suppléèrent après lui sous son fils, et sous
art ensuite, quoique peut-être avec moins d'équité
lésintéressement. C'est ce qui prit fin par l'i-
ce, la rudesse, la dureté, l'avarice de Voysin,
ırade qu'il fit au feu Roi, dans de si malheu-
mps, de retrancher ce qu'il traita d'abus au
e ses finances. C'étoit donc à cette sage et sa-
ratique de Louvois qu'il falloit revenir, au lieu de
de grappiller incessamment sur les troupes
e faux objet de soulager les finances à leurs

nne n'eut loisir d'aviser le Régent; il s'enivra du
e Broglio, il n'en voulut partager l'honneur avec
e : la déclaration en parut subitement; elle sur
ıt le monde. Les plaintes des non-consultés du
de guerre et de ceux des finances, du terrible
'dinaire dont cette augmentation les surchargeoit
'nt se faire [illegible]
à ne [illegible]
faute [illegible]

représenter les raisons au Roi devè
majeur, mais en âge d'entendre et de s
ne le comporte l'âge précis de la major
encore assez longtemps mineure. Il sei
vénient où il s'étoit laissé entraîner, qi
tout à coup dans le néant dont il avoit
fut trop heureux de trouver, par la tab
se raccrocher à l'état des roués, qu'il
de laisser loin derrière lui, sans tout
et n'approcha plus du cabinet de M.
d'aucun particulier avec lui.

Ce prince mit incontinent après le r
dans le conseil de régence, sans quitt
pour le faire taire. Il étoit de mai
l'affaire de la liasse dont il a été parl
quelques autres tracasseries qu'il avoi
conseil de guerre. Il étoit piqué des
prises sur les troupes, suggérées pai
avoir ouï parler. Il étoit secrètement d'
loient attaquer le Régent d'une mai
contraignit donc pas ses propos sur la
casernes et des magasins, et sur le po
les finances de l'augmentation de la

ice, successivement, d'
n d'Huxelles, puis d'Estrées
perdre leurs places dans
r à M^me^ la duchesse de Berry
nt de Berry-cavalerie,
s Dauphin. Il donna
tuis, qui avoit été capitaine
ique il eût le gouvernement
d'croix de Saint-Louis.
r un très-vilain
à son fils. Il accorda
rge de capitaine de la
, dont le feu P. de la
t mille [livres] de
rès au duc de Guiche
du régiment des gardes et
déplaisir de la
après, et qui
étoit sa prédilection
ici le temps
y, envoyé par
drid ; de la nai
nte M. A. Victoire
pouse du Roi, qu
inaire en Espagne
u Brésil, avec qui
térité, attendant
temps où
z, si connue de
veront mieux qu
es.

de Noailles, qui en fut averti, vint l'y dispo
de temps à se reconnoître, mais il en pro
son testament de ce dont il n'avoit pas en
reçut ses sacrements le lendemain, et m
suivante. Cette mort découvrit des disposi
qui n'étoient pas nouvelles, dont son ambiti
des Noailles furent accusées. Le maréchal d
sœurs furent très-scandalisés de ces dispos
frère à leur insu et à leur préjudice. Leu
n'en fut pas moins offensée de sentir qu'il
acheter une protection, dont leur nom et
ration ne devoit pas avoir besoin, et dont
Noailles, dont le maréchal d'Estrées avoi
pouvoit du moins exclure le payement. Le
peu de ce petit démêlé domestique, et le
empochèrent gros, en rirent encore plus;
servant leur proie, ils n'oublièrent rien p
bruit, et en assez peu de temps ils y par
cent mille écus, dont les Noailles profi
d'Estrées donna quarante-cinq mille écus a
ses abbayes, récompensa très-bien ses d
fit présent de sa belle bibliothèque aux

ix et une joie singulière parmi les plus grandes et
s répugnantes austérités : ce fut de la marquise
quy, veuve sans enfants, fille du feu duc d'Aumont
sœur de M. de Louvois et du feu archevêque de
qui l'avoit enrichie et qu'on avoit soupçonné de
aimée autrement qu'en oncle, auquel l'abbé d'Es-
voit parfaitement succédé. De la plus mondaine de
es femmes, la plus occupée de sa personne, de la
de toute espèce de commodités et de magnifi-
et passionnée du plus gros jeu, elle devint la plus
la plus modeste, la plus prodigue aux pauvres et
avare pour elle-même ; sans cesse en prières chez
à l'église ; assidue aux prisons, aux cachots, aux
x, dans les plus horribles fonctions à la nature, et
reusement persévéré jusqu'à sa mort, qui lui a
ien des années de pénitence.

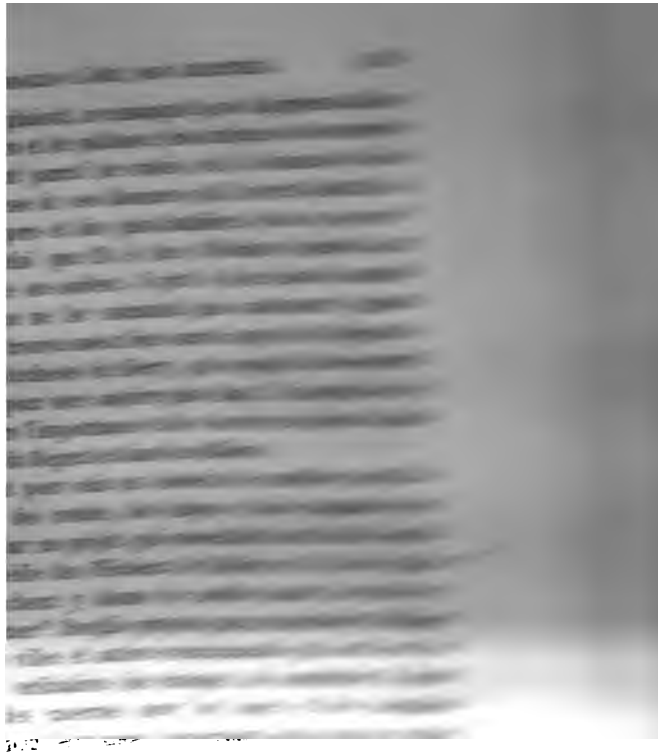
s fâché de l'abbé d'Estrées, qui étoit de mes amis,
avec quelques ridicules[1] et un peu de fatuité, avoit
nes choses, de l'honneur, de la sûreté, de la droi-
. le duc d'Orléans y perdit un vrai serviteur, et
oigna d'abord son embarras sur Cambray. Je lui
ai de trancher [illegible] pour se [illegible] des deman-
l'une si belle place [illegible]
lonner [illegible]
de suite [illegible] sans qu-
la moindre [illegible]
qu'étant chargé des affaires [illegible] sans
r lui-même et [illegible]
coup de secours [illegible] que
sse de celui-là [illegible]
que son personnel [illegible] sans crainte et sans soupçon
il résideroit à Cambray, où il étoit apparent qu'il
amais, ainsi qu'il est arrivé. Le Régent m'en crut,
-champ le lui donna. Ce présent fit vaquer Bayeux,
oit. L'abbé de Lorraine avoit depuis longtemps

1. quelques au pluriel, et ridicule au singulier.

fort changé de vie. Il s'étoit fort attaché au car
Noailles, que Monsieur le Grand aimoit et respec
sans s'en être jamais contraint dans les dernier
du feu Roi. Le cardinal de Noailles desira
Bayeux; Monsieur et Madame de Lorraine en pr
M. le duc d'Orléans : il le lui donna.

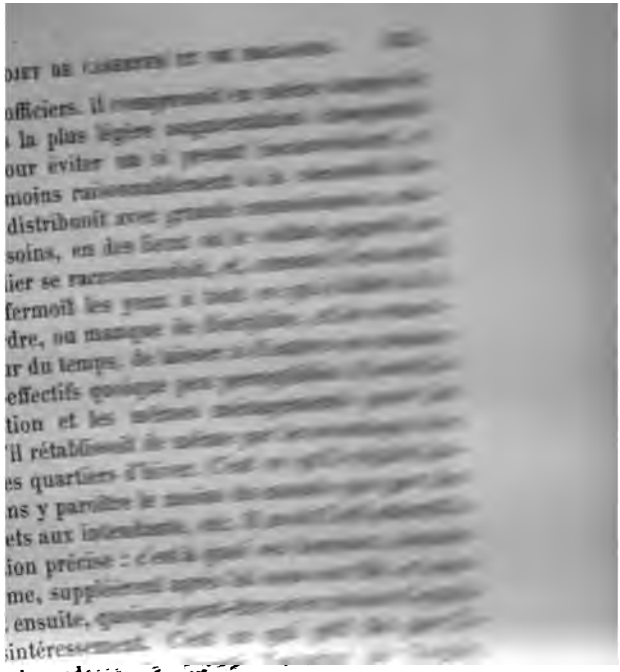
Le Régent, qui faisoit litière de ce qui ne lui
rien et trop souvent encore de ce qui coûtoit be
fit en ce temps de paix, et au commencement d
une promotion de vingt-six lieutenants généra
trente-six maréchaux de camp. La confusion éto
montée à tel point qu'il y eut quatre-vingts per
qui se crurent à portée de demander l'agrém
régiments que la promotion des maréchaux de c
vaquer. J'eus celui de Sourches pour le marquis de
Simon, que je tirai des gardes françoises, qui éto
attaqué de la poitrine et qui mourut trois mois
dont ce fut grand dommage, car il étoit plein d'h
de valeur, de volonté et d'application, avec une
fort agréable, et il promettoit beaucoup. J'eus à tou
le régiment pour son frère, parce que c'étoit un
encore sous le fouet au collége.

M. le duc d'Orléans se laissa aller en même t
deux projets pour les troupes, dont il eut tout lie
repentir. L'aîné Broglio, gendre du feu chancelier
étoit un homme déshonoré sur la valeur, quoique
lieutenant général et directeur d'infanterie par sc
père, et déshonoré encore sur toutes sortes de cl
Méchant, impudent, parlant mal de tout le mond
que souvent cruellement corrigé, fort menteur, au
à merveilles, sans que les affronts qu'il avoit
eussent pu abaisser son air et son ton avantageu
cela beaucoup d'esprit et orné, grande opinion
mépris des autres, avare au dernier excès, horri
débauché et impie; se piquoit de n'avoir p
religion, en faisoit des leçons. Il parloit bien, e
gage qu'il vouloit tenir suivant ceux à qui il pa



détourner d'en parler au com[illegible]
précipiter les ordres aux intendants des
une prompte exécution, et pour l'armer
sentations qu'il s'attendoit bien qui lui
toutes parts, dès que ce projet seroit cor
beaucoup en bâtiments aux villes et au
avant que les personnes employées dan
dans le conseil de guerre, les plus accré
et beaucoup d'autres gens eussent pu d
au Régent et fait abandonner une folie
tomba enfin après avoir bien fait du mal

L'autre projet, pour lequel Broglio c
besoin de second, ce fut l'augmentation
troupes telle qu'elle est aujourd'hui. Il
nécessité au Régent par la grande augm
des choses les plus communes et les plu
à leur subsistance, et qu'il s'en feroit
grâce si touchante, dont le bien-être le
des cœurs de tous les soldats. Il se gar
dire qu'on n'avoit cessé de les maltrait
sur elles depuis la mort du Roi, comm
foible et indéfendue, quoique la force e
l'État, et qui étoit la source de l'autorité



noissance des troupes, qui regardèrent ce bien[1] dû et de nécessité.

Quand il y auroit eu de bonnes raisons pesante augmentation de dépense, si M. le duc m'en avoit parlé, comme il ne fit point aupa après, je crois par embarras, ni moi à lui, je représenté que ce n'étoit pas à un régent à ch les finances si fortement et pour toujours, représenter les raisons au Roi devenu non- majeur, mais en âge d'entendre et de se résoudr ne le comporte l'âge précis de la majorité des ro encore assez longtemps mineure. Il sentit si bie vénient où il s'étoit laissé entraîner, que Broglie tout à coup dans le néant dont il avoit voulu s'é fut trop heureux de trouver, par la table et l'effr se raccrocher à l'état des roués, qu'il avoit vou de laisser loin derrière lui, sans toutefois l'avo et n'approcha plus du cabinet de M. le duc d'O d'aucun particulier avec lui.

Ce prince mit incontinent après le maréchal d dans le conseil de régence, sans quitter celui de pour le faire taire. Il étoit de mauvaise hum l'affaire de la liasse dont il a été parlé plus hau quelques autres tracasseries qu'il avoit essuyées conseil de guerre. Il étoit piqué des deux ré prises sur les troupes, suggérées par Broglio, avoir ouï parler. Il étoit secrètement d'avec ceux loient attaquer le Régent d'une manière solid contraignit donc pas ses propos sur la folie du pr casernes et des magasins, et sur le poids accabl les finances de l'augmentation de la paye. Tout gnant de déplaire et n'osant résister à rien, la go se lâchoit aussi, et il parloit avec éloquence, force sorte d'autorité qui imposoit au gros, et que le craignoit. A peu de jours de là, cet exemple ol

1. Nous prenons ce mot dans les précédentes éditions. Le manuscrit est arraché à cet endroit.

la plus étroite confiance de M^me^ la duch
de M. du Maine par conséquent. Leurs c
de tout ce temps-là ouverts à toute hei
pied avec eux qu'ils ne faisoient rien
Son frère, qui étoit un imbécile qu'il g
de sortir de prison pour cette requê
bâtards, que lui sixième avoit présenté
qui n'avoit pas été faite sans M. et M^me^
le cardinal. On peut juger quelle put êt
à tout ce qui se brassoit, et qu'on n'ap
que fort imparfaitement encore, mais a
le passé le Régent sût à quoi s'en tenir
Maine, et par conséquent avec lui, qui,
de s'enfoncer de plus en plus en leurs c
nicieuses menées.

Argenson, avec les finances et les s
traignit point sur ses heures. La place d
nue entre ses mains une véritable inqui
l'avoit accoutumé à travailler sans règl
d'heures du jour et de la nuit, où il
réveillé; il ne tint point de table ni c
embarrassa fort tout ce qui eut affaire

utume, qu'il garda toujours, de dîner dans son car-
, allant de chez lui, près les Grands-Jésuites, au
eil aux Tuileries, ou travailler l'après-midi au Palais-
al. Il étoit depuis longtemps ami intime de Mme de
, prieure perpétuelle de la Magdeleine de Traisnel,
aubourg Saint-Antoine. Il y avoit un appartement au
ors; il avoit valu beaucoup à cette maison. Il y cou-
t souvent étant lieutenant de police. En changeant
lace, il ne changea point de coutume à cet égard;
qu'il avoit quelques moments, il y couroit, il y cou-
t tant qu'il pouvoit : il lui est arrivé plus d'une fois
ublier les sceaux, et d'être obligé de les y aller cher-
. Cela lui faisoit perdre beaucoup de temps, ce qui,
à la difficulté de le voir et de lui parler, causa de
ds murmures. Si j'avois pu deviner cette conduite avant
eût changé de places, je lui en aurois bien dit mon avis
ance; mais devenu ce qu'il étoit, il n'étoit plus temps.
i et Law faisoient seuls les finances. Ils travail-
t souvent avec le Régent, presque jamais tous
ensemble avec lui, et d'ordinaire tête à tête; d'où
résolutions et les expéditions suivoient sans autre
re ni consultation. Le duc de la Force, à qui le
nom de président du conseil des finances et de celui
commerce avoit été donné lorsque le duc de Noailles
[uitta, n'eut plus de départements. Le conseil des
nces n'avoit plus guère d'occupation, et le conseil de
ence du samedi après dîner, l'un des deux qui étoit
tiné aux affaires de finances, cessa de s'assembler,
te de matières.

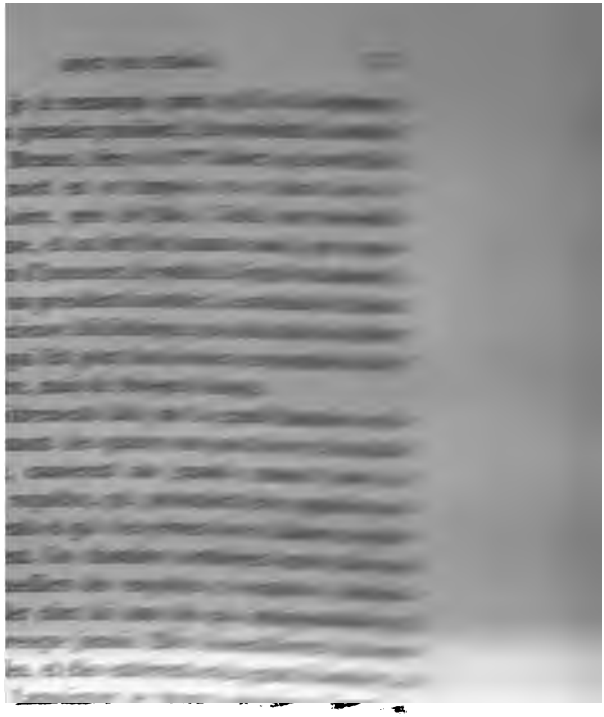
Dans cette première nouveauté de faveur, Argenson en
ılut profiter pour obtenir pour sa femme, sœur des
martins, le tabouret, à l'instar de la chancelière. On
vu p. 193 et 194[1] comment Mme Seguier l'obtint, et
elles conditions, et p. 193 et 194[2] qu'elles sont toujours

Pages 238-240 de notre tome II.
Cette répétition est du fait de Saint-Simon, qui a écrit en interligne, remière fois le chiffre 194, la seconde fois le chiffre 193.

en main, ni par écrit sur les registres
Aligre apparemment n'osa tenter une
velle. Il songeoit fort à être chancelier
Tétrier pour l'être. Il aima mieux appa
qu'il le fût que de s'exposer à un r
nouvelle, ou même de mettre un nuag
parentes et si prochaines, par un empr
pos pour ce que l'office de chancelier

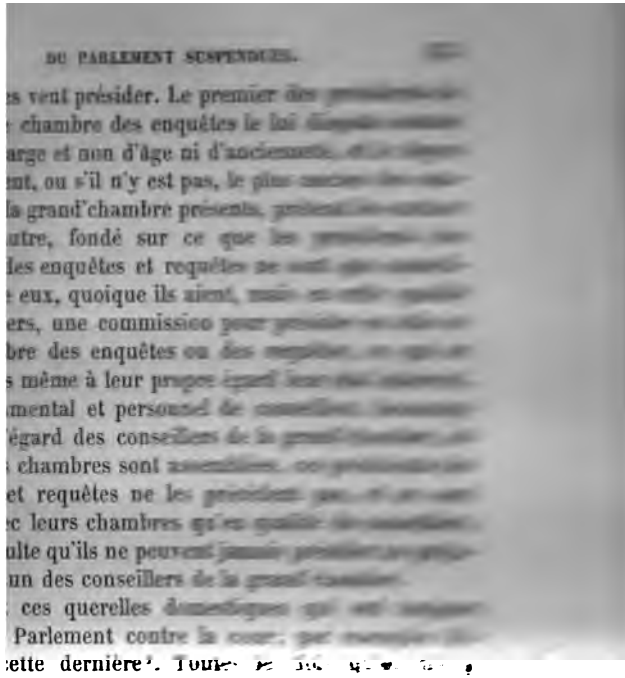
Argenson, qui se voyoit sur la tête
qu'exilé, plus jeune que lui de beauc
même espérance, et n'eut pas auss
d'Aligre. Il voulut profiter de la facili
son agréable et importante situation
une primeur encore toute radieuse.
l'entière similitude extérieure du chan
des sceaux, qu'il suivoit de là qu'elle
entre leurs femmes, et obtint ainsi l
femme, qui en prit deux jours après pos
conditions que la chancelière.

C'est le premier exemple de cette nou
de règle pour donner de même le t
depuis à la femme du garde des sceau



rang; ennn, que lorsque le Roi y
toujours mandées. Le point est qu
aisément maîtresse d'un petit nomb
des têtes mûres et expérimentées de
de la jeunesse et de la foule des a
favorise toujours à cet égard
grand'chambre, et que le premie
noît mieux la grand'chambre, où
autres sept chambres où il ne va
peut rien, tandis que c'est à lui à
aux conseillers de la grand'chambr
avides du sac, il les manie plus
Parlement assemblé, et par cette
soi-même cette même prétention
contre les sept autres chambres. (
fini cette dispute à l'avantage de la
les fois qu'elle s'est élevée, ce qui
que ce n'est pas le tout d'avoir ra
procès.

Une autre querelle domestique le
mal, sans que l'orgueil d'aucun de
rien voulu rabattre, quoique chac
inconvénient, et que tous de bon

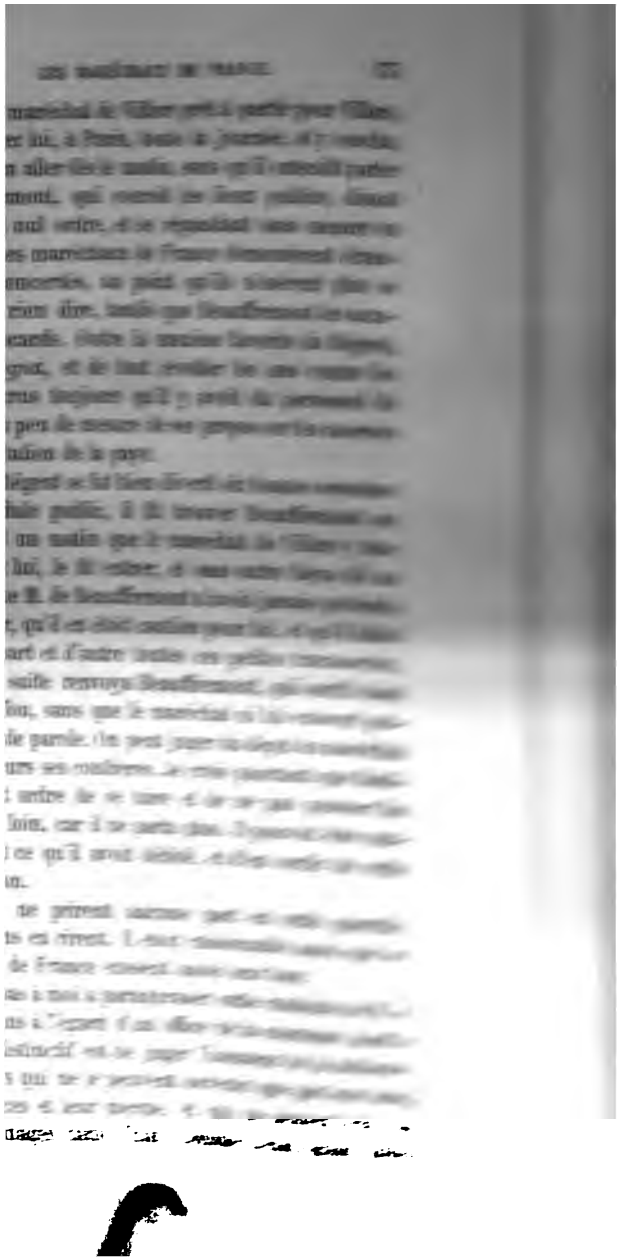


cette dernière. Toute [illegible]
le Parlement de s'assembler [illegible]
vouloit s'intéresser [illegible]
jésuites, de choses [illegible]
que les présidents à mortier [illegible]
pas les maîtres. Ils soutenoient [illegible]
on ne venoit à l'assemblée [illegible]
ainsi la séance à la Grand'Chambre [illegible]
ence, et la forçoient à se [illegible]
e, faute de présidents [illegible]
a jamais voulu céder.
aréchaux de France, qui [illegible]
s'étoient jusqu'à ce temps [illegible]
t à leur tour l'humiliation [illegible]
e Régent se persuadoit trouver [illegible]

dernière querelle.

qu'elle ne vouloit rien au-dessus d'elle
roit rapprocher le niveau. Le marq
se chargea de le leur apprendre. Av
la valeur, et un des premiers non
seroit difficile d'être plus hardi, plu
hasardeux, plus audacieux, plus fo
sa vie.

Le maréchal de Villars, comme
guerre, écrivoit aux colonels la plu
sous le feu Roi le secrétaire d'Éta
accoutumé de leur écrire, et on a
énorme pied Louvois avoit su me
l'inégalité extrême du style qui a
autant que la vie du feu Roi. Person
ci ne s'étoit avisé de se plaindre des
de Villars. Cette noblesse se mit tout
ser, et Beauffremont, qui se trouva
lui fit une réponse si étrange qu'il en
Il y coucha à peine deux ou trois
moquant de plus belle des maréch
étoient assemblés en ce moment su
savoient pas un mot de sa sortie.
moins que Beauffremont fît des exc



les dragons.

Beauffremont, victorieux des maré
voulut être bientôt après des prince
moins de deux mois après, les preuv
Bourgogne contre le service du Roi,
et l'autorité de Monsieur le Duc, gouv
vince, qui en étoit allé tenir les états.
tité de lettres que Beauffremont y av
esprit, sans aucun détour, partie sur
par ceux qui les avoient reçues. Mor
cacha pas à son retour, ni les plaint
M. le duc d'Orléans, mais dont il ne
maréchaux de France rirent tout ba
trouver en si bonne compagnie.

Il a été parlé ici plus d'une fois de
de l'électeur de Bavière, qui a été bi
toute sa confiance à Paris, qu'il qu
pour faire quelques courts voyages ve
parlé aussi de la belle femme qu'il a
de la Chétardie, frère du curé de Sa
avec M^me^ de Maintenon, qui n'influoit
de cette belle-sœur, dont le fils a lon
bruit en Russie, où il fut de la part d

tes, en chère, en meubles, en équipages et en bijoux,
t dans le plus surprenant luxe, et jouoit le plus gros
u monde. Sa femme, encore plus splendide, aug-
a encore sa dépense, et mêla un peu sa compagnie,
uparavant n'étoit que du meilleur de la cour et de la
. On ne pouvoit comprendre comment un homme de
i peu avantagé de biens, et ministre d'un prince si
emps sans États, pouvoit soutenir, et tant d'années,
tat si généralement magnifique. Il payoit tout avec
titude, et passoit pour un fort honnête homme.
e les affaires dont il étoit chargé, il l'étoit encore des
niaires de l'électeur, en subsides, pensions, etc., qui
ent tous les ans à de grandes sommes, que son prince
it de la France. Peu à peu ses comptes languirent.
x que l'électeur employa dans ses finances, depuis
il fut rétabli, songèrent sérieusement à en réparer les
nes, et voulurent voir clair à la longue administration
celles qui avoient passé et qui continuoient à passer
Monasterol. Il tira de longue[1] tant qu'il put, aidé même
la protection et de la pleine confiance de son maître;
is à la fin, ce prince fut si pressé par ses ministres,
'il envoya des ordres positifs à Monasterol de venir
dre compte à Munich de toute sa gestion. Alors il n'y
plus moyen de reculer davantage. Monasterol, d'un
serein, publia que son voyage seroit court, laissa sa
me et presque toute sa maison à Paris, et partit. Arrivé
Munich, il fallut compter : autres délais. Le soupçon
ils donnèrent fit[2] presser davantage ; à bout et acculé,
e tira d'affaires un matin par un coup de pistolet qu'il
donna dans la tête dans sa chambre. Il laissa des dettes
s nombre, rien pour les payer et des comptes en dé-
dres, qui firent voir à quel excès il avoit abusé et
mpé la confiance et la facilité de l'électeur. Ce prince,
i l'avoit toujours aimé, voulut encore étouffer la catas-
phe, et fit courir le bruit que Monasterol étoit mort

. Voyez tome XII, p. 293 et note 2.
. *Firent*, au manuscrit.

d'esprit, l'abbé Abeille, **presque** [illegible]
âgé : c'étoit un homme d'**esprit et de be**
qui l'avoient mis dans l'**Académie fran**
mœurs, de la religion, de la **probité, de**
coup de douceur, de liant, de mod
désintéressement, avec une naïveté et
mante. Il s'étoit attaché de bonne heu
Luxembourg, qu'il suivit en toutes s
l'avoit mis dans le grand monde et d
compagnies, où il se fit toujours desir
laissa point gâter. M. le prince de
M. de Luxembourg lui avoit fait don
Après sa mort, il demeura avec la mê
M. de Luxembourg, son fils, où il est
beaucoup de gens considérables et de
noissoit. C'étoit en effet un des meil
monde, pour qui j'avois pris de l'amiti
pendant la campagne de 1694, que m
tante d'avec M. de Luxembourg, sur no
séance, n'avoit pu interrompre.

Poirier, premier médecin du Roi, m
bitement. M. le duc d'Orléans déclara
Maine et au maréchal de Villeroy qu

une part trop inutile à ses intérêts, de l'autre trop
pour lui de se mêler du choix d'un premier méde-
ns la position où il étoit et à toutes les infamies
avoit répandues contre lui à la mort de nos princes,
on ne cessoit de renouveler de temps en temps.
même raison fut la cause des deux exclusions qu'il
: à Chirac, son médecin de confiance, qu'il avoit
rs gardé auprès de lui depuis qu'il l'avoit pris en
edoc, allant commander l'armée d'Italie ; à Legen-
din, je fis souvenir M. le duc d'Orléans des propos
es et sans mesure qu'il avoit eu l'audace de répan-
rtout, tête levée, lors des perles dont la France ne
vera jamais, et qui lui tournerent la tête pour son
particulier, auquel il étoit sordidement attaché ;
l étoit de tout temps, comme il l'étoit encore, vendu
ceux qui lui étoient les plus opposés, et en faisoit
outre que c'étoit un grand intrigant, de beaucoup
t, fort gâté et très-audacieux. Ces exclusions
tomber le choix sur Boudart, qui avoit été médecin
fants de France, et qui avoit eu auparavant d'au-

nplois de médecin a la

oit un fort honnête

s, éloigné de

té fort

et fort saint

et de la princesse

meuré jusqu'à

Roi, qui avoit

cour pour son

voir jamais pu

ite. Mme la princesse

nce indépendamment

presque que de le

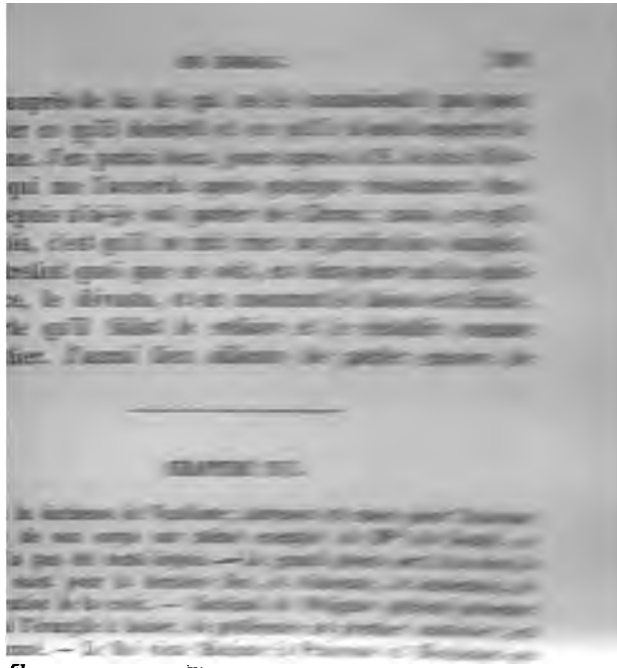
le premier médecin.

ier n'avoit pas eu le temps

e prendre la direction du jar

rpris que Chirac vint un matin chez moi, car je me

utiles à la médecine, qu'on devoit aver
trer et d'y composer, qu'un premier r
cupé de la cour, ne pouvoit mainter
encore moins les réparer [1] au point où
qu'il me persuada que l'utilité publique
autre en fût chargé. Il ajouta que, par
il prendroit tout le soin nécessaire au
l'entretien et au bon ordre d'un lieu q
le devoit être, honoroit la capitale, et
cins, savants et curieux; qu'il seroit
nul autre d'y faire venir de toutes p
plantes les plus intéressantes et les
ordres de M. le duc d'Orléans, tant de
je lui demandai seulement pourquoi,
de son maître, il ne s'adressoit pas di
me satisfit là-dessus, car il avoit bea
d'éloquence, de tour, d'art et de fine
savant médecin de son temps, en théo
et, de l'aveu de tous ses confrères et d
mière réputation, leur maître à tou
étoient tous en respect comme des éc
eux en pleine autorité, comme un aut
ce que personne n'ignoroit; mais ce



M^me^ de Vendôme mourut à Pari
cette année, sans testament ni sac
blasée, surtout de liqueurs fortes, d
cabinet rempli. Elle étoit dans sa q
année. Tout ce qu'on en peut dire, c
princesse du sang de moins. Elle étoi
que M. de Vendôme lui avoit donné
son contrat de mariage. On a vu ic
quelle manière il se fit, lui par orgueil
chir, M. du Maine pour relever d'auta
deux ans de mariage on peut compte
ce qu'ils ont été ensemble; et comn
d'enfants et que le grand prieur, son
voit hériter de rien, toute cette grand
à Madame la Princesse, dont elle étoit
à ses autres enfants.

Cette mort donna lieu à une cont
hardie des princes du sang de faire
Jamais autres que reines, dauphines
n'avoient été gardées jusqu'à Mad
Gaston, frère de Louis XIII, et de s
héritière de Montpensier, comme pe

sang, même que le grand prince de Condé, son
oucement en sorte que quelques dames de
étage garnissent le corps de Mademoiselle de
eur exemple, quelque peu d'autres d'un peu de
om, mais hors de tout, et de savoir ce qu'on
t faire. Cette nouveauté, bien que si délicate-
uite, ne laissa pas de faire du bruit, quoique
e Prince n'eût fait inviter les dames que de ne
ant osé l'hasarder[1] de celle du Roi, et ce bruit,
les yeux, causa le refus des dernières invitées
rayer tout court. Monsieur le Prince se hâta de
rer Mlle de Condé, pour couper court à l'occasion
er. Il profita de l'absence de Blainville, grand
s cérémonies, qui étoit sur la frontière des
où tout se regardoit déjà sur l'extrémité du
gne, qui mourut le 1er novembre suivant. Bes-
n des premiers commis de Pontchartrain, étoit
s cérémonies, et peu bastant[2] pour faire à
le Prince la plus légère résistance, qui fit glisser
egistre ce qu'il voulut.

'ondement, les princes du sang voulurent em-
ıtreprise; mais ils craignirent Madame la Prin-
, toute glorieuse qu'elle fut. [illegible]
si confiante en leurs forces et en le [illegible]
le savoit comme eux et mieux [illegible]
témoin, que l'exemple de M[illegible]
ive hardie, adroite, ténébreuse et [illegible]
ıtèrent qu'elle ne voudroit pas [illegible]
ıde. Ils s'avisèrent de la faire [illegible]
ıquel j'ai eu occasion de parler [illegible]
en à ajouter, et qui n'étoit pas [illegible]
ıire sa cour à qui il craignoit, et à ne [illegible]
de tout ce qui leur pouvoit plaire [illegible]
ıe la timidité de Madame la Princesse [illegible]

ome IV, p. 174, t. V, p. 141, tome VI, p. 17[illegible]
ome X, p. 96 et note 1.
ome IV, p. 443, note 2.

dans le monde, ni qui sussent ce q
qualité. Contents d'une récidive a
délicate, qui confirmoit la premièr
mier petit bruit qu'ils en entendi
pas, ils imitèrent la prudence de M
en firent cesser l'occasion tout cou
enterrer le corps de M^me^ de Vendôn

Il fut porté, le 16 avril, aux Ca
Saint-Jacques; conduit par M^lle^
pagnée des duchesses de Louvign
par Madame la Princesse et par Mo
du tout de la part du Roi. La cérén
celle de M^lle^ de Condé, où étoient m
de Châtillon, priées par Monsieur l
voit à la page 225[1], et Dreux mit su
plut aux princes du sang, très-peu
sur ce qu'il y écrivoit ou omettoit.
des princesses du sang, sans qu'il
la garde de pas une. Les intéressé
ment qu'il n'étoit pas à propos

de plus grand les uns contre les autres, qui
manége favori. Cette année fut pourtant la der-
cette entreprise eut lieu, quelque respect,
a expliqué ailleurs, que le Régent eût pour
ieur, qui ne se présenta pas même le lende-
chez le Roi, à l'office pour l'adoration de la
grand'messe de ce même jeudi saint, le car-
ignac, qui eût mieux fait d'être en son arche-
h, où il n'a mis le pied de sa vie, prétendit
livre des évangiles à baiser au Roi, de préfé-
êque de Metz, premier aumônier, parce que
mônier cardinal n'y étoit pas. Cette dispute
lle empêcha le Roi de baiser l'évangile. Deux
le Régent décida en faveur du premier aumô-
les cardinaux ne l'ont plus disputé depuis. Il
si que depuis que je suis chevalier de l'ordre,
trouvé à une fête de l'ordre où il n'y eut ni
emier aumônier, où les cardinaux de Polignac
étoient en leurs places de commandeurs, et
ial de Polignac présenta au Roi l'évangile à
préférence aux deux aumôniers de quartier
leurs places, qui ne le disputèrent pas. Ce
saint, après ténèbres, le Roi alla voir Madame
et Mesdames ses deux filles, de Conti et du
la mort de Mme de Vendôme.

p. 1766[1] l'affreuse aventure du Prétendant,
onancourt par le courage et la sagacité de la
e la poste, à Douglas et aux autres assassins,
us lui par Stairs après ce prince, et leur m...
ès leur coup manqué. Ce Douglas étoit depuis
la dernière [illegible]
gens; mais [illegible]
e Stairs, à [illegible]
las. [illegible]
[illegible]

bien des années, et presque à la mer

M^me^ la duchesse de Berry fit presqu
qui furent très-contradictoires, et q
ment l'excès de son orgueil et de s
Entraînée par les roués de M. le duc
toute fille de France qu'elle étoit, ell
dont plusieurs étoient pour se recré
tendue noblesse à qui tout étoit bon
parler chez elle, publiquement et fo
maréchal de Villars sur ses lettres au
prétendue noblesse s'avisoit de se p
pris de la sagesse et de la modérati
n'étoit pas fait pour recevoir, non p
une réprimande publique; cette pr
d'orgueil, qui se croyoit en droit de
pourtant pas celui de reprendre pe
lui manquoit pas de respect, et si en
convenable aux personnes, ne compr
cela l'instrument et le jouet d'un ram
les sortes, excités adroitement par
et les plus dangereux ennemis de l
pour le culbuter, et qui, en attendan
tours vissent le moment de les faire

[illegible]

qu'elles avoient auprès [illegible] pas-
autant [illegible]
elles et [illegible]
s depuis par [illegible]
Orléans [illegible]
uva si piquée [illegible]
la petite [illegible]
as, qu'elle envoya [illegible]
te, exempt de ses gardes [illegible]
eux où elle seroit [illegible]
uvau si elle [illegible]
sortit fort sagement [illegible]
Mme d'Estampes, qui s'y trouva [illegible]
n fit un grand bruit dans le monde [illegible]

me V, p. 452 et note 2.
s, p. 121.

avis.

Après quelques jours de furie cont
blic, elle ne put se dissimuler qu'elle
C'étoit dans ses embarras qu'elle s'o
Simon, qui n'étoit point à cet opér
deux jusqu'alors ne s'étoient pas o
à l'autre de toute cette belle aventur
sagesse de ses conseils, quoique el
Elle savoit combien elle étoit aimé
maison; elle n'ignoroit pas les sen
dames pour elle, qui, avant et dep
s'étoient pas cachées que la seule co
Saint-Simon les avoit arrêtées longt
Simon profita de ce trouble de M^me^
pour lui faire sentir toute sa faute,
finir honnêtement et convenableme
étoient insoutenables. Enfin elle la fi
deux dames et les deux maris, ave
honnêtetés et des propos qui pussen
s'étoit passé. Ce ne fut pas sans peine
point; la manière en fut un autre. C
en public pesoit trop à son orgueil. El

même les mènerait aux Carmélites, où elle serait
la réception.
exécuté le 4 juin, six semaines après l'affaire
, arrivée le 25 avril. Ils entrèrent tous dans le
, et allèrent droit à l'appartement de Mme la
de Berry, qu'elles y attendoit. Chacun de son côté
a assez pour que l'accueil fût également obli-
bien reçu. Les deux hommes demeurèrent peu
uvent, parce qu'il est très-rare que les hommes
. Mme de Beauvau y fut retenue, et Mme la
de Berry, lui fit des merveilles. Mme de Clermont
lors près de Fontainebleau, chez M. le comte de
à la Rivière, et n'en put revenir à temps. Dès
t revenue, elle alla chez Mme la duchesse de
tout se passa très-bien de part et d'autre; et
es ont toutes deux été, et leurs maris, chez
hesse de Berry de temps en temps.
t plate chose fit alors un furieux bruit. J'ai parlé
is ici des Saint-Pierre, dont l'un étoit premier
Mme la duchesse d'Orléans; l'autre, son frère,
umônier de Madame. [illegible] avoit de l'esprit
, et des chimères. [illegible]
nis fort longtemps. [illegible]
ne et honnête [illegible]
de projets et de [illegible]
gouvernement [illegible]
berté par le changement [illegible]
essor à son imagination [illegible]
fit donc un livre qu'il [illegible]
el il peignit au naturel [illegible]
yrannique que les secrétaires [illegible]
néral des finances exerçoient [illegible]
'il appela des vizirs, et leurs départements
t s'espaça là-dessus avec plus de [illegible]

il parut, il causa un soulèvement général de
en gouvernement, et de tous ceux encore qui se

personne du feu Roi, et qui a exp
dont tout ce qui vivoit alors avoit ét
sonne ne pouvoit contester l'éviden
autres gens de lettres, le reste du mo
et le montra, que ces Messieurs
pussent encore souffrir la vérité e
s'étoient accoutumés à la servitude.
Villeroy fit tant de manéges, de dé
marre, entraîna par ses violences
ne pas crier en écho, que M. le d
longue main n'aimoit pas les Sain
maréchal de Villeroy imposoit, ne
résister à ce tumulte. L'abbé de S
chassé de l'Académie françoise m
n'osa résister jusqu'au bout, mais
dont à la vérité il en fréquentoit p
Le livre fut supprimé; mais l'Aca
goût du Régent pour les *mezzo-ter*
se feroit point d'élection, et que l
Saint-Pierre ne seroit point rempl
cuté, malgré les cris de ses pers
mort.

Le feu prit, le 27 avril, au Petit-

[illegible]

[illegible] et beaucoup de gens y [illegible]. [illegible] s y passa une partie de la nuit [illegible] quantité de malades de l'Hôtel-Dieu, dont [illegible] oit en danger, et à les [illegible] ur et père. L'archevêché en [illegible] tements ne furent point [illegible] que l'Hôtel-Dieu entier alloit être [illegible] n et prompt ordre, il n'y eut que [illegible] cet hôpital et une trentaine de [illegible] es. Les capucins s'y signalèrent [illegible] liers y servirent aussi fort bien. Le duc de [illegible] fit venir le régiment des gardes, qui y remplit le [illegible] voirs, et le duc de [illegible] fit garder les [illegible] t les effets par ses chevau-légers à cheval. On [illegible] un peu du maréchal de Villars, qui y fit venir [illegible] pour abattre des maisons, remède qui n'eût pas [illegible] fâcheux que le mal sur des maisons [illegible] entassées. Le maître des pompes [illegible]

[illegible] Castries, dame d'atour de M^me la duchesse [illegible] trouvée le matin dans son lit sans [illegible] é tous les remèdes [illegible] soir, qu'elle mourut [illegible] très-bien, et M^me [illegible] du soir de la veille [illegible] est que ce n'étoit [illegible] e corps; le sien étoit petit [illegible] it renversée. Ce fut grand dommage [illegible] elle et de son mari, qui [illegible] nsolé. C'étoit une petite poupée [illegible] savante en tout, sans qu'il y parût [illegible] llante d'esprit, souvent aussi de malice [illegible] façons, les grâces, et ce tour et cette [illegible] t d'expressions charmantes et uniques [illegible] singulièrement propres aux Mortemarts. Deux [illegible] es, M^me d'Espinay fut choisie pour lui succéder

choix étoit de M. le duc d Orléans, qui
la balle, et fut le premier à se moquer
femme y fit pourtant fort bien, et s'y
monde.

La reine d'Angleterre mourut le 7 r
après dix ou douze jours de mala
qu'elle fut en France, à la fin de 1
suite de malheurs qu'elle a héroïque
la fin, dans l'oblation à Dieu, le dé
tence, la prière et les bonnes œuv
toutes les vertus qui consomment
plus grande sensibilité naturelle, bea
hauteur naturelle, qu'elle sut capt
humilier constamment, avec le plus
le plus majestueux, le plus imposan
modeste. Sa mort fut aussi sainte qu
les six cent mille livres que le Roi lu
s'épargnoit tout pour faire subsister
dont Saint-Germain étoit rempli. So
surlendemain aux Filles de Sainte-M
est demeuré en dépôt, et où elle se
cour ne prit aucun soin ni part en
de Noailles alla à Saint-Germain, co

reine d'Angleterre s'e...
haïr, disoit-on, pour sa
...r, autant que pour la
...ion qu'elle professoit en
...enne : c'est-à-dire qu'elle
...portoit une infinité de
...tés pratiques politiques —
...stont, et bien plus en
...gleterre qu'ailleurs mal
...ciés : cette princesse avoit
...ordant de l'esprit et de
...mes qualités, qui lui attirere...
...ne estime et un attachement
...a part de mad. de Mainteno...
...qui n'a fini qu'avec leurs vi...
Il est vrai que Mme. de Main...
souffroit impatiemment le...
secret qu'ils gardoient dans le...

affaires: car on n . jamai

de projet pour le Re Illd

qui n'ait été aussitôt su

Angleterre. On imagina à Ve

mais ce n'étoit pas la faute

malheureuses majestés. Ils

environnés à Saint-Germain

qui les trahissoient, jusqu'à l

femme de la reine ** qui p

dans ses poches les lettres que

ou Mme. de Maintenon lui en

les copioit pendant que la rei

dormoit et les envoyait en

A[illegible] . Cette femme s'ap

Mrs. Strickland."

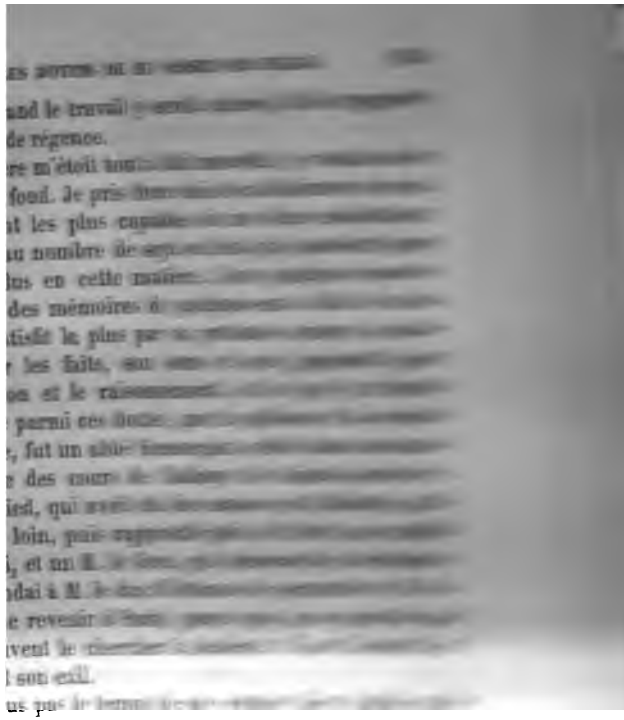
Mme. de Cay

enazzo, duquel le grand-père étoit médecin à Gênes. l s'enrichit par le commerce. Son fils se transplanta aples, y fit de grandes acquisitions, continua le commerce, mais faisant l'homme de qualité, et augmenta acoup ses richesses. Ses deux fils se trouvèrent avoir acoup d'esprit, surtout l'aîné, qui s'intrigua si bien cour d'Espagne, qu'il s'y poussa à tous les emplois, ue Charles II le fit grand de troisième classe, et pour s races, c'est-à-dire son fils et son petit-fils. Sa capacité très-reconnue le fit mettre dans le conseil d'État, qui t lors le dernier comble de fortune. Philippe V le ava ainsi revêtu, et eut pour lui beaucoup de considération, et il est vrai qu'il étoit fort compté à Madrid. mourut extrêmement vieux, et s'étoit toujours très-n conduit. Son frère ne s'étoit pas moins poussé à me. Son argent l'éleva de charge en charge, et enfin à pourpre romaine. C'est le cardinal del Giudice, dont il parlé ici en tant d'endroits. Il vécut aussi fort vieux, is pas assez pour voir son neveu cardinal, qui prit ssi le nom de cardinal del Giudice. Celui-ci étoit frère Cellamare, et passa sa vie à Rome dans les charges de élature, puis de la maison du Pape, et enfin dans le rdinalat. Pour Cellamare, il s'adonna au jeu à l'occasion de rler de lui.

l y avoit longtemps que le Pape, persécuté par son nce Bentivoglio, par les cardinaux de Rohan, surtout Bissy, et par les plus emportés de ce parti, s'étoit ıdu à eux, malgré lui, à refuser des bulles. Grand mbre d'églises étoient sans évêques, quoique nommés plupart. Il en étoit de même des abbayes, et le carıal Fabroni tenoit le Pape de court avec ses emporments ordinaires, pour empêcher que le pied lui glissât dessus. Dans les commencements de cette résolution, n'auroient pas été fâchés d'accorder des bulles à des ıditions honteuses pour la France et pour des évêques les à la domination romaine, qui est le but où toutes oses tendent en cette cour : des lettres soumises des

raffermit contre les manéges de tou
cabale employoit auprès de lui. A la
qui avoient plus de sang françois da
un parti dont Rome et les siens ne
pable, et qui, toutes les fois qu'on
blable suivant la nature des affaire
cette cour à raison.

Le Régent déclara au conseil de
pourvoir à la dureté de la cour de R
s'opiniâtroit depuis si longtemps à
contre la loi réciproque du concord
et trouver le moyen de se passer d
étoit d'avis d'établir un bureau de
de faire les recherches nécessaire
rendre compte au conseil de réger
seroit possible, et aussitôt après s
qui aura été reconnue la meilleur
tous les évêques nommés. Le cons
voix, au grand regret de Monsieur
se commettre à se montrer d'avis
contenta de consentir d'une inclina
sant la grimace en dessous. Tout de



personne du feu Roi, et qui [illegible]
dont tout ce qui vivoit alors avoit été témoin
sonne ne pouvoit contester l'évidence. Les A
autres gens de lettres, le reste du monde, s'in
et le montra, que ces Messieurs de la vi
pussent encore souffrir la vérité et la lib
s'étoient accoutumés à la servitude. Mais le
Villeroy fit tant de manéges, de déclamatio
marre, entraîna par ses violences tant de
ne pas crier en écho, que M. le duc d'Or
longue main n'aimoit pas les Saint-Pierre
maréchal de Villeroy imposoit, ne voulut
résister à ce tumulte. L'abbé de Saint-Pie
chassé de l'Académie françoise malgré l'A
n'osa résister jusqu'au bout, mais de peu
dont à la vérité il en fréquentoit peu de c
Le livre fut supprimé; mais l'Académie,
goût du Régent pour les *mezzo-termine*, ob
se feroit point d'élection, et que la place
Saint-Pierre ne seroit point remplie, ce q
cuté, malgré les cris de persécuteurs

Le duc de Tresmes, gouverneur de Paris, les magistrats, le lieutenant de police et beaucoup de gens y coururent. Le cardinal de Noailles y passa une partie de la nuit à faire porter chez lui quantité de malades de l'Hôtel-Dieu, dont les salles étoient en danger, et à les faire secourir chez lui en vrai pasteur et père. L'archevêché en fut tout rempli, et ses appartements ne furent point ménagés. On vit le moment que l'Hôtel-Dieu entier alloit être brûlé; mais, par le bon et prompt ordre, il n'y eut que très-peu de chose de cet hôpital et une trentaine de maisons brûlées ou abattues. Les capucins s'y signalèrent très-utilement. Les cordeliers y servirent aussi fort bien. Le duc de Guiche y fit venir le régiment des gardes, qui y rendit de grands devoirs, et le duc de Chaulnes fit garder les meubles et les effets par ses chevau-légers à cheval. On s'y moqua un peu du maréchal de Villars, qui y fit venir du canon pour abattre des maisons, remède qui n'eût pas été moins fâcheux que le mal sur des maisons toutes de bois et si entassées. Le maître des pompes s'y acquit peu d'honneur.

Mme de Castries, dame d'atour de Mme la duchesse d'Orléans, fut trouvée [illegible] qui, malgré [illegible] heures du [illegible] se portoit très-[illegible] une partie du [illegible] davantage est que [illegible] presque de [illegible] souffle l'eût renversée [illegible] ailleurs d'elle et de [illegible] jamais consolé. C'étoit une petite poupée [illegible] sincèrement savante en tout, sans qu'il y parût jamais, mais pétillante d'esprit, souvent aussi de malice, avec toutes les façons, les grâces, et ce tour et cette sorte d'esprit et d'expressions charmantes et uniques, si vantés et si singulièrement propres aux Mortemarts. Deux jours après, Mme d'Espinay fut choisie pour lui succéder.

choix étoit de M. le duc d'Orléans, qui a
la balle, et fut le premier à se moquer d
femme y fit pourtant fort bien, et s'y
monde.

La reine d'Angleterre mourut le 7 m
après dix ou douze jours de maladi
qu'elle fut en France, à la fin de 16
suite de malheurs qu'elle a héroïquen
la fin, dans l'oblation à Dieu, le déta
tence, la prière et les bonnes œuvr
toutes les vertus qui consomment le
plus grande sensibilité naturelle, beau
hauteur naturelle, qu'elle sut captiv
humilier constamment, avec le plus gr
le plus majestueux, le plus imposant,
modeste. Sa mort fut aussi sainte qu'a
les six cent mille livres que le Roi lui
s'épargnoit tout pour faire subsister l
dont Saint-Germain étoit rempli. Son
surlendemain aux Filles de Sainte-Mar
est demeuré en dépôt, et où elle se r
cour ne prit aucun soin ni part en se
de Noailles alla à Saint-Germain, com

reine d'Angleterre s'étoit
haïr, disoit-on, par sa
teur, autant que pour la
ion qu'elle professoit en
enne ; c'est-à-dire qu'elle
ratoit une infinité de
es pratiques jésuitiques –
tout, et bien plus en
terre qu'ailleurs mal
és ; cette princesse avoit
tant de l'esprit et de
s qualités, qui lui attirerent
estime et un attachement de
et de mad. de Maintenon,
'a fini qu'avec leurs vies.
est vrai que Mme. de Maintenon
oit infiniment le
qu'ils gardoient dans leurs

[redacted]

et les conséquences [illegible]
raffermit contre les manéges de tout
cabale employoit auprès de lui. A la
qui avoient plus de sang françois dan
un parti dont Rome et les siens ne l
pable, et qui, toutes les fois qu'on e
blable suivant la nature des affaires
cette cour à raison.

Le Régent déclara au conseil de
pourvoir à la dureté de la cour de Ro
s'opiniâtroit depuis si longtemps à
contre la loi réciproque du concorda
et trouver le moyen de se passer d'
étoit d'avis d'établir un bureau de
de faire les recherches nécessaires
rendre compte au conseil de régen
seroit possible, et aussitôt après se
qui aura été reconnue la meilleure
tous les évêques nommés. Le conse
voix, au grand regret de Monsieur d
se commettre à se montrer d'avis
contenta de consentir d'une inclinati
sant la grimace en dessous. Tout de s

quand le travail y seroit achevé, de le rapporter
l de régence.
ière m'étoit tout à fait nouvelle, je voulus m'en
à fond. Je pris donc soin de m'informer de ceux
ent les plus capables de me bien endoctriner.
au nombre de sept ou huit qui passoient pour
plus en cette matière. J'eus quelques conver-
des mémoires de quelques-uns. Celui de tous
atisfit le plus par sa profonde science, sa mé-
r les faits, son sens et son jugement pour
on et le raisonnement, et ce que je trouvai
parmi ces doctes, par la politesse et la science
, fut un abbé Hennequin, retiré dans une mai-
des cours de l'abbaye de Sainte-Geneviève.
ied, qui avoit été des années en Hollande, exilé
loin, puis rapproché près de Paris, me satisfit
, et un M. le Gros, qui demeuroit en Sorbonne.
dai à M. le duc d'Orléans de permettre à M. Pe-
revenir à Paris, parce que je ne pouvois pas
ent le chercher à Asnières. Il me l'accorda, et
son exil.

s pas le temps de me rendre bien habile ni de
seul bureau. Rome en prit une telle frayeur que,
ncer, le Pape manda le cardinal de la Tré-
qui le Régent avoit défendu de prendre les
Cambray, sans que les autres nommés eussent
en même temps. Le Pape, sans lui faire de
lu parti que le Régent prenoit, qui avoit répandu
lans Rome, lui déclara qu'il accordoit toutes les
le pria de ne pas différer de dépêcher un cour-
ris pour y porter cette nouvelle. Elle fit grand
auroit dû servir d'une grande leçon à l'avenir
onduire avec Rome. Les bulles furent expédiées
nt après, et on n'entendit plus parler à Paris
cres d'évêques. Oncques depuis, Rome ne s'est
u pareil refus, ni à faire faire aucune proposi-
un nommé pour en obtenir. Ainsi finit ce bu-

affaires: car on ne a jama

de projet pour le retablisse

qui n'ait été aussi-tôt su

Angleterre. qu'imaginé à l

mais ce n'étoit pas la faute

malheureuses majestés. Ils

environnés à Saint-Germain

qui les trahissoient, jusqu'à l

femme de la reine ×× qui p

dans ses poches les lettres que l

ou Mme. de Maintenon lui écr

les copioit pendant que la re

dormoit et les envoyait en

A..... . Cette femme s'app

mad. Strickland."

Mme. de Cayl

zo, duquel le grand-père étoit médecin à Gênes, richit par le commerce. Son fils se transplanta , y fit de grandes acquisitions, continua le com- nais faisant l'homme de qualité, et augmenta p ses richesses. Ses deux fils se trouvèrent avoir p d'esprit, surtout l'aîné, qui s'intrigua si bien d'Espagne, qu'il s'y poussa à tous les emplois, harles II le fit grand de troisième classe, et pour es, c'est-à-dire son fils et son petit-fils. Sa capa- reconnue le fit mettre dans le conseil d'État, qui s le dernier comble de fortune. Philippe V le insi revêtu, et eut pour lui beaucoup de con- n, et il est vrai qu'il étoit fort compté à Madrid. ut extrêmement vieux, et s'étoit toujours très- nduit. Son frère ne s'étoit pas moins poussé à on argent l'éleva de charge en charge, et enfin à re romaine. C'est le cardinal del Giudice, dont il ici en tant d'endroits. Il vécut aussi fort vieux, s assez pour voir son neveu cardinal, qui prit nom de cardinal del Giudice. Celui-ci étoit frère mare, et passa sa vie à Rome dans les charges de e, puis de la maison du Pape, et enfin dans le at. Pour Cellamare, il donnera ample occasion de e lui.

voit longtemps que le Pape, persécuté par son entivoglio, par les cardinaux de Rohan, surtout y, et par les plus emportés de ce parti, s'étoit eux, malgré lui, à refuser des bulles. Grand d'églises étoient sans évêques, quoique nommés rt. Il en étoit de même des abbayes, et le car- broni tenoit le Pape de court avec ses empor- ordinaires, pour empêcher que le pied lui glissât s. Dans les commencements de cette résolution, oient pas été fâchés d'accorder des bulles à des ns honteuses pour la France et pour des évêques la domination romaine, qui est le but où toutes endent en cette cour : des lettres soumises des

raffermit contre les manéges de toutes
cabale employoit auprès de lui. A la fin
qui avoient plus de sang françois dans
un parti dont Rome et les siens ne le j
pable, et qui, toutes les fois qu'on en
blable suivant la nature des affaires, a
cette cour à raison.

Le Régent déclara au conseil de rég
pourvoir à la dureté de la cour de Rome
s'opiniâtroit depuis si longtemps à re
contre la loi réciproque du concordat,
et trouver le moyen de se passer d'elle
étoit d'avis d'établir un bureau de pe
de faire les recherches nécessaires à
rendre compte au conseil de régence
seroit possible, et aussitôt après se s
qui aura été reconnue la meilleure p
tous les évêques nommés. Le conseil
voix, au grand regret de Monsieur de
se commettre à se montrer d'avis dif
contenta de consentir d'une inclination
sant la grimace en dessous. Tout de suit

quand le travail y seroit achevé, de le rapporter
il de régence.
tière m'étoit tout à fait nouvelle, je voulus m'en
à fond. Je pris donc soin de m'informer de ceux
ient les plus capables de me bien endoctriner.
s au nombre de sept ou huit qui passoient pour
plus en cette matière. J'eus quelques conver-
t des mémoires de quelques-uns. Celui de tous
satisfit le plus par sa profonde science, sa mé-
ur les faits, son sens et son jugement pour
tion et le raisonnement, et ce que je trouvai
e parmi ces doctes, par la politesse et la science
e, fut un abbé Hennequin, retiré dans une mai-
ie des cours de l'abbaye de Sainte-Geneviève.
pied, qui avoit été des années en Hollande, exilé
loin, puis rapproché près de Paris, me satisfit
i, et un M. le Gros, qui demeuroit en Sorbonne.
ndai à M. le duc d'Orléans de permettre à M. Pe-
e revenir à Paris, parce que je ne pouvois pas
vent le chercher à Asnières. Il me l'accorda, et
son exil.

us pas le temps de me rendre bien habile ni de
seul bureau. Rome en prit une telle faveur que
ancer. le Pape manda le cardinal de la Tré-
i qui le Régent avoit défendu de prendre les
Cambray, sans que [illegible]
en même temps. Le Pape [illegible]
du parti que le Pape prenoit [illegible]
dans [illegible]

treize évêchés.

On apprit la mort du comte d'Albe
de Bois-le-Duc [1], et général des troupe:
remarque, parce [que] ce fut lui dont
auprès du roi Guillaume prévalut su
pendant sa brillante ambassade ici, au
de Ryswick, et que cette jalousie lui
qu'il put; la faveur de Portland, la plu
entière, la plus durable, et qui avoit
tous les manéges de ce prince en
rendre peu à peu le maître, comme il
ses pratiques dans toutes les cours de
lumer et entretenir la guerre contre
toute l'affaire d'Angleterre, où devenu
de Portland, chevalier de la Jarretièr
charges et des emplois. Portland, jusq
d'Angleterre, portoit le nom de Bentin
sa famille. Il étoit Hollandois, et sa
mencé dès le temps qu'il étoit page d
d'Orange, et toujours augmentée [2] de
landois comme lui, le désarçonna pend
bassade de France, quoique sa faveur

que Guillaume III a été capable d'une telle légè-
s autre cause qu'une légèreté dont il avoit paru
ble, lui si solide et si suivi en tout, et encore à
quel fonds faire sur les autres princes? Portland
usieurs fois à se retirer en Hollande; lui et son
bemarle s'y retirèrent[1] tout à fait après la mort
ume.

ur le Grand mourut en même temps à Royau-
baye depuis longtemps dans sa famille, dont son
ui avoient fait leur maison de plaisance et où il
prendre l'air, à près de soixante-dix-sept ans,
âge et même maladie que le feu Roi. Il fut un
iples, également long et sensible, du mauvais
ce prince en favoris, dont il n'eut aucun qui ait
e si constante et parfaite[2], jointe à la considé-
à la distinction la plus haute, la plus marquée,
nvariable. Une très-noble et très-belle figure;
galanterie, la danse, les exercices, les modes de
os; une assiduité infatigable; la plus basse, la
nte, la plus continuelle flatterie; toutes les ma-
la plus splendide magnificence du plus grand
, avec un air de grandeur naturelle qu'il ne
jamais avec [illegible]
iel il savoit [illegible]
ons. furent [illegible]
t qui acquirent [illegible]
distinction [illegible]
il lui plut [illegible]
[illegible]

ment pour se faire porter chez le Ro
Marly jouer dans le salon.

Jamais homme si court d'esprit ni s
raison d'avoir mis le Roi à son aise
pourtant de ce qui intéressoit sa maiso
la Ligue, dont, avec plus d'esprit, il a
digne. L'usage continuel du plus gran
cour suppléoit à ce peu d'esprit, pour
la conduite, avec la plus grande polit
choisie, la plus mesurée, la moins pr
gent de captiver quoique avec un mé
et de hauteur, tout l'intérieur des pri
Roi ; d'ailleurs brutal, sans contrainte
femmes, surtout au jeu, où il étoit très
tout plein d'ordures, sur le rare pied q
fâchoit de ses sorties, et que les dame
cesses du sang, baissoient les yeux et l
de ses ordures. Jamais homme encore
étoit une autre occasion fréquente de to
et femmes sans ménagement, si le h
prendre un morceau dont il eût envie,
manger quelque part ou que lui-mêm

ɔbles et les plus grands procédés qu'il fût pos-
: tout cela il ne fut regretté de personne. J'ai rap-
ur temps ici quelques traits de lui singuliers, XII. 29
en mal. Il n'avoit presque servi qu'à la suite
ns les armées. Il vécut toujours au milieu du
l monde sans amis particuliers, et ne se mêla
rien à la cour que de ce qui regardoit le rang
ıison, dont il fut toujours très-sensiblement
ns aucun soin de ses affaires particulières, que
agnac savoit très-bien gouverner et qu'il laissa
ı ses gens après elle. Il ne découchoit presque
ɜ lieux où le Roi étoit, et c'étoit auprès de lui un
ıd mérite.
Chalmazel mourut; je le remarque par la singu-
'e sœur de père du maréchal d'Harcourt et de
ı maréchale sa femme.
e de Grandmont, de Franche-Comté, qui y com-
mourut à Besançon. J'obtins ce commande-
r M. de Lévy, en conservant sa place et son
conseil de guerre, que je me doutois déjà qui
it pas longtemps, non plus que les autres con-
ıt un état assuré, et vingt mille livres d'appoin-

ıesse de Montfort, fille unique de Dangeau de
er mariage, mourut au couvent de la Concep-
lle s'étoit retirée à la mort de son mari, malgré
au-père et belle-mère, qui la vouloient garder
ɜ Luynes. C'étoit une bonne et aimable femme,
de l'esprit, mais à qui des infirmités presque
ɜs avoient donné des fantaisies qui avoient un
ses biens.
ts furent bientôt suivis[1] de trois mariages. Il y
;temps que le duc d'Albret vouloit épouser
ant, qui étoit fort riche, fille de Barbezieux et
lègre, sa seconde femme. Toute la famille de

[1] cipe est bien au masculin.

Enfin, après bien du bruit, du temps d
curé de Saint-Sulpice publia deux b
Louvois le surent ils s'y opposèrent,
amèrement du curé, qui les étonna fort
un ordre du Régent. Le troisième ban
même la célébration du mariage à Sai
de Louvois y accourut avec une opposi
s'en doutoit : M. le prince de Conti s'y t
au-devant de lui, et l'arrêta par un ord
de M. le duc d'Orléans. Peu de gens appr
et la manière.

Le fils aîné du prince de Guémené ép
fille du prince de Rohan avec de gran
Le mariage se fit dans l'église de Jouars
prince de Rohan étoit abbesse, et où ils
éviter des fiançailles publiques. Mme la d
s'étoit fort choquée d'en voir faire dans
pour les maisons de Lorraine, Rohan e
le marié et la mariée sont du même ran
de l'un des deux a étendu quelquefois,
çailles de Mme de Tallart, et de cette sim
des princes et des princesses du san

premiers, et la beauté de Mme de Soubise pour les
les a faits princes.

nte d'Agenois, fils du marquis de Richelieu,
Mlle de Florensac, presque aussi belle que sa
ii étoit Saint-Nectaire. Son père étoit frère du
zès, gendre du duc de Montausier. Elle n'avoit
un ni l'autre. Ces mariés ont fait depuis du bruit
nonde : lui par ses charmes, dont les intrigues
princesse de Conti, sœur de Monsieur le Duc,
mpensé les longs services, et très-publics, de
ion juridique de la dignité de duc et pair,
on, sans cour ni service de guerre; elle par l'art
er force procès, de faire une riche maison et
avec empire sur les savants et les ouvrages
qu'elle a accoutumés à ne pouvoir se passer de
che, et les compagnies les plus recherchées
irer, quoique assez souvent sans la com-

nce de Carignan arriva ici. Il étoit fils unique de
x muet, qui l'étoit du prince Thomas et de la
princesse du sang de la branche de Soissons. Ce
e Carignan n'avoit rien entre les enfants de Mon-
Savoie et lui, qui [illegible]
ardé comme [illegible]
comme d'un [illegible]
qu'il conçut pour [illegible]
ui le cond[illegible]
endrement [illegible]
de soins et [illegible]
les dépenses [illegible]
mal [illegible]
es États [illegible]
tre [illegible]
il y [illegible]
ourner [illegible]
Mme de [illegible]
pour [illegible]
[illegible]

les prétentions.

Le dérangement éclatant de l'évêqu
étrange bruit, et ne put être arrêté ni
soins de la duchesse de Beauvillier,
du cardinal de Noailles, qui y firent t
diges dont je fus témoin de bien pr
ne dura que trop longtemps, se te
démission de son évêché, qui fut d
duc de Tresmes, et le démis fut mis e
grosse abbaye, et des gens sûrs aup
prendre soin. M^me^ de Beauvillier, q
aimé, et dont la surprise fut aussi
tout le monde, en pensa mourir de do

J'aurois dû placer à la suite de la
dont j'ai parlé il n'y a pas longtem
j'obtins de M. le duc d'Orléans, qui fit
me fit un plaisir très-sensible. Yolet,
régiment de Berry, connu en Auvergn
bonne et ancienne noblesse, et dans les
toujours servi avec valeur et applicat

remettre Yolet dans le service, en lui ren-
cienneté, et de le faire maréchal de camp. Je
c une joie extrême. Yolet étoit venu faire un
pour ses affaires, bien éloigné de plus penser
e service, depuis qu'il avoit quitté. Je le sus à
qu'il passa chez moi sans me trouver, depuis
faite, comme j'allois lui écrire. Je le fis cher-
dis qu'il étoit maréchal de camp, je le pré-
le duc d'Orléans. Je ne vis jamais homme si
si aise. On cria fort de cet avancement, parce
oujours crier de tout; mais tant d'autres qui
itté sont rentrés avec conservation de leur
Fervaques par exemple, et le beau cordon
ette grâce a été depuis le prétexte, que je ne
s ma joie de l'envie des jaloux. Le pauvre
eut que le plaisir, j'avois parole qu'il serviroit
uroit guerre; je le lui avois dit, il en petilloit,
t il s'y seroit fort avancé. Il mourut avant
la première campagne.

d'Évreux, qui n'avoit de commun avec son
, M. de Turenne, que d'être l'homme du
oins simple en affectant de le paroître le plus,
c un esprit au-dessous du médiocre, avoit le
de manege sous terre et d'application vers ce
ne M. de Turenne avoit [illegible] avoient
plus, etoit [illegible]
dignités [illegible]
[illegible]

hasarda un style qui leur [illegible]
réponses toutes pareilles, avec d
firent grand bruit. Il ne fut pas à s
tive; il couvrit le prétendu prince
prétendit que la supériorité de s
droit de la conserver dans sa manièr
de camp. M. le duc d'Orléans, qui
ce qui n'avoit point de fondemen
détruire comme ces rangs de prin
moins ceux qui n'en avoient que le
naissance, comme les Bouillons e
dignités de l'État et les offices de
racines sortent de celles de la mo
sont de sa même antiquité, eut
mezzo-termine, où il trouva moyen
ne perdit[1] pas tout ce qu'il auroit t
cette belle entreprise.

Le Régent accorda à la duchess
mille livres d'augmentation de p
livres qu'elle en avoit déjà : elle
convertie et pénitente, très-mal da

[illegible]

autres princes et princesses du sang [illegible]

[illegible] gouvernement de Bourgogne [illegible]

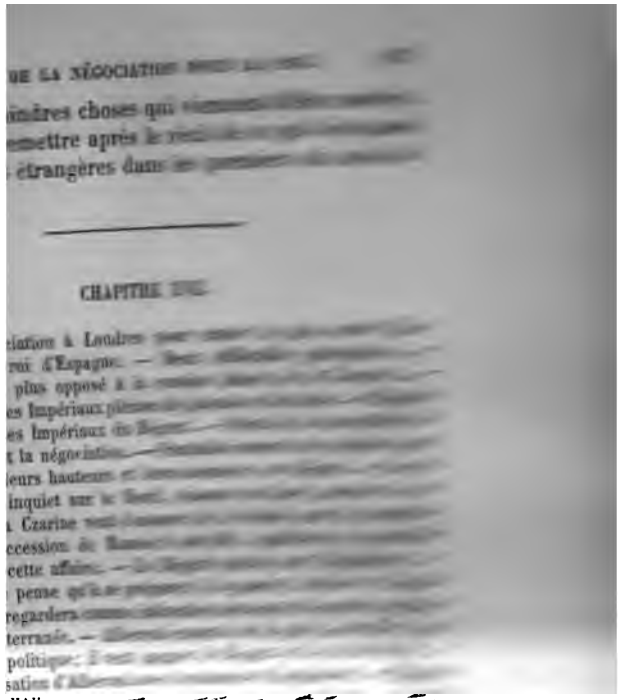
[illegible] survivances en épousant Madame la Duchesse [illegible]

[illegible] profusion [illegible] prince du sang qu[illegible]
[illegible] M. le prince [illegible]
[illegible] sa naissance [illegible]
[illegible] et la [illegible]
Roi en eut [illegible]
d'Hongrie [illegible]
[illegible]ement public [illegible]
[illegible]eut jamais rien [illegible]
tenir, et il fallut [illegible]
[illegible] là, titre [illegible]
[illegible] qui n'eut pas la [illegible]
[illegible]nfatigables assauts.

[illegible]ntin, qui avoit perdu son fils aîné [illegible]
[illegible]ans le temps de la mort de Monsieur et Madame [illegible]
[illegible]hine, qui avoit laissé deux fils, obtint enfin pour [illegible]
[illegible] la survivance de son gouvernement d'[illegible]
[illegible]our le second celle de sa lieutenance générale d'[illegible]

bas, excita une grande sédition
plusieurs mois et à violentes repri
avoit fait mettre un impôt extrac
des métiers par le conseil de fin
impôt fut refusé avec grande r
Vienne à ne vouloir point écouter
y furent envoyées par les taxés. Ils
obstant à refuser de payer. Prié
ment, puis les menaça, et s'attir
réponses qui l'engagèrent à des p
excitèrent la sédition. Elle ne fut
que Prié n'auroit pu venir à bo
remèdes pires que le mal, et qu
toute impérieuse et inflexible
pousser à bout. La taxe fut aba
ne fut châtié. C'étoit le même P
son temps ambassadeur de l'Emp
le maréchal de Tessé y étoit de l
en fit partir peu décemment, par
par les exécutions militaires des t
l'État ecclésiastique, de reconnoîtr
d'Espagne.

Il est temps de passer aux affa



paix solide, entretiendroit une ca[illegible]
tuelle, et feroit perdre l'Italie à l'Empereur; q
scilleroit plutôt que d'y consentir, de faire l
les Turcs aux dépens même de toutes ses co
eux, et de regarder comme sa plus capitale a
pêcher l'établissement en Italie d'une branch
son de France, et qu'elle y prît des racines a
pour donner la loi à la maison d'Autriche, et i
pas que l'acquisition de la Sicile pût balance
d'un pareil établissement. Il convenoit aussi q
auroit raison de s'alarmer si l'Empereur préte
parer quelque jour de ces successions; qu'a
tention étoit d'en assurer l'expectative au duc
(que Vienne vouloit faire regarder comme
neutre, quoique de tout temps, et lors plus
seule et même chose avec elle) et dont l'agra
ne devoit donner d'ombrage à aucune puissa
pereur, vouloit bien qu'il achetât ce bel ét
par la cession du Barrois mouvant à la Fr
moins les ministres de l'Empereur, n'espéran
pût se relâcher sur la Toscane en faveur d'
reine d'Espagne, imaginèrent de la partager
faisant céder l'État de Pise au duc de Lor

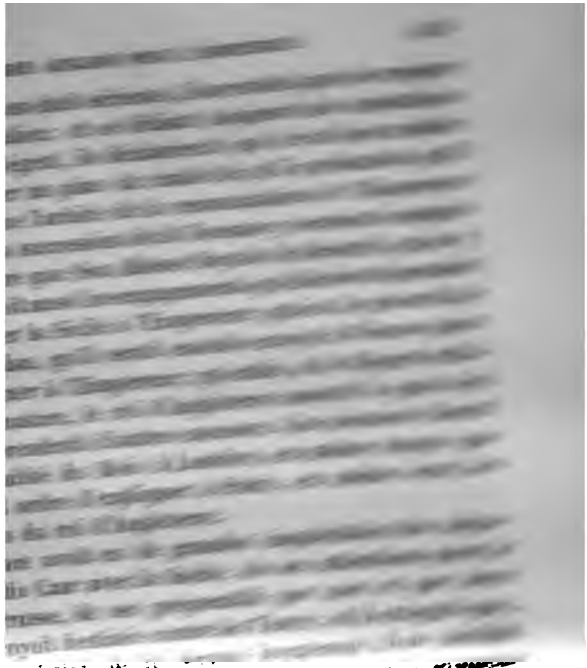
confisqués sur les Espagnols qui avoient suivi le parti de l'Empereur. Outre l'honneur de ce prince, ils étoient persuadés que la suppression des priviléges de ces deux provinces augmentoit de quatre ou cinq millions le revenu du roi d'Espagne, à qui ils les vouloient faire perdre par ce rétablissement. A l'égard des biens confisqués, l'Empereur s'ennuyoit de payer libéralement ces rebelles sur ses revenus d'Italie. Ses ministres, qui les haïssoient, se plaignoient aigrement sur cet article des instances trop opiniâtres, disoient-ils, du Régent, pour les avantages du roi d'Espagne.

La cour de Vienne, accoutumée à reprocher à ceux avec qui elle traite, le peu de bonne foi dont elle-même ne sait que trop s'aider, la reprochoit à ce prince dans cette négociation de Londres. Elle prétendoit que Bonnac avoit tâché par ses démarches et ses discours d'engager les principaux officiers ottomans de continuer la guerre contre l'Empereur; que le Régent avoit envoyé Ragotzi en Turquie; que Son Altesse Royale n'avoit rien oublié pour engager le roi de Prusse à faire un traité avec la France, et en conséquence, la guerre à l'Empereur, quoi-[que] ce traité fût très-innocent. Ils accusoient le Régent d'avoir communiqué à l'Espagne le plan du traité dressé avec le roi d'Angleterre à Hanovre, et d'être, sinon le promoteur, au moins la cause indirecte de l'entreprise de Sardaigne. Ces mêmes ministres de l'Empereur lui faisoient un crime de fortifier de garnisons les places du royaume frontières de l'Empire, tandis qu'en amusant Königseck de belles paroles il s'étoit fait l'agent du roi d'Espagne, mais bien plus habile que lui pour en soutenir les intérêts. Leur conclusion étoit que l'acquisition de la Sicile ne les mettoit pas suffisamment en sûreté, qu'ils n'en pouvoient avoir qu'en maintenant un assez gros corps de troupes en Italie, pour empêcher la maison de France d'y mettre jamais le pied, encore moins de s'y établir en aucune de ses parties maritimes.

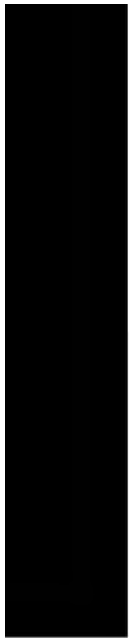
Comme un des points principaux de la négociation

[illegible] Turin en Hongrie, qui lui avoi
[illegible] en demandoit la restituti
[illegible] engagement formel de sa pa
[illegible] troupes en Italie. Ses ministres
[illegible] secrètement, et ne son
[illegible] Espagne, déclarèrent que leur
[illegible] le Turc à quelques conditi
[illegible]

La cour de Londres pressoit la négoci
[illegible] au Régent qu'elle étoit dans s
[illegible] qu'à lui de la finir par une bonne
mettroit pour toujours en sûreté, et le
tutelle insupportable d'une cabale esp
sante en France, et totalement occupée
ministres hanovriens soutenoient con
projet de donner l'État de Pise avec Liv
longone au duc de Lorraine, en cédant p
le Barrois mouvant. Ils ne se rebutèren
Voyant enfin qu'ils ne réussiroient pas,
nier effort sans espérance, mais pour s



faire sa paix particulière avec la Suède
puissance et la vengeance de ses alliés
s'il les abandonnoit. Il traitoit de scélér
qu'alors son favori, avec qui la Czarin
en disoit autant de Gœrtz, qui avoit tra
part de la Suède, et le tenoit capable d
son propre maître. Le roi d'Angleterr
agitations du Czar, ne le croyoit pas e
des liaisons avec la Suède au préjudi
Nord, à laquelle l'impuissance plus que
geroit de demeurer fidèle; la bonne foi
lui étoit également suspecte, mais ses r
doient comme un zéro (c'étoit leur ex
de rien sans l'appui du Czar, ni d'oser
pereur sans des sûretés bien réelles. I
de la témérité du roi de Suède à la ve
chacune de ses entreprises. Son entrée
fin de janvier, leur parut aussi folle qu
à ses ministres et à ses généraux qui s'
tilement opposés, et Gœrtz plus qu'au
d'intérêt particulier qu'il avoit de port



au Régent que s'il vouloit s'unir a
de Sicile entreroit sur-le-champ
qu'elle suffiroit pour forcer les Alle
que les Hollandois verroient cet évé
tranquillité, mais qu'ils auroient s
tendoit savoir, qu'immédiatement
la Sardaigne, le roi d'Espagne eût fa
à celle du royaume de Naples.

Ce cardinal n'oublia rien pour
du point d'honneur. Il leur diso
l'Empereur étoit pour eux le de
leur seule considération y avoit su
armes d'Espagne, qui sans cela
s'opposer avec plus de vigueur à
reconnoissance qu'il en témoignoi
gleterre étoit la continuation des
nul égard aux offices et à l'honn
ronnes; qu'il étoit étonné que, mal
l'Empereur, le ministre d'Angleter
fait des propositions, encore nouv
l'Empereur, et lui avoit dit depui
médiation du roi son maître étoi

ictures, toute garantie pouvoit devenir inutile, l citoit pour exemple l'effet des garanties promises a Catalogne et pour Majorque. L'Anglois défendit aître par ses engagements pris avec l'Empereur. Le ıal répondit qu'il étoit malheureux qu'il se souvînt n de ses engagements avec l'Empereur, et qu'il eût t si aisément oublié tant de services essentiels et euves d'amitié qu'il avoit reçus du roi d'Espagne, il avoit promis une reconnoissance éternelle. Il que la nation angloise trouveroit peut-être quelque à soutenir des engagements pris contre un prince elle recevoit continuellement tant d'avantages con-bles pour son commerce, et pris en faveur d'un dont elle ne pouvoit que recevoir beaucoup de pré-e. Alors le ministre anglois, oubliant un peu ses s et son caractère, répondit, suivant le génie de sa n, que tout bon Anglois connoissoit assez la force engagements pris avec l'Empereur, qui au fond nt considérés comme s'ils n'existoient pas. Son but moins fut toujours de persuader que rien n'étoit capable d'assurer le repos public que de traiter sui-le plan proposé, et de conclure une paix dont l'exé-n seroit garantie par les principales puissances de ope. Alberoni protestoit des desirs sinceres du roi pagne pour une solide paix; qu'il ne faisoit point la re pour agrandir ses États, mais pour se venger des ltes des Allemands, et pour affranchir le monde, iculièrement l'Italie, de leurs violences[1]; que d'en ser les Allemands, et de rendre [illegible] usurpations a ouronne d'Espagne, [illegible] moyen surer le repos de [illegible] s que Sa Majesté [illegible] public, etoit prête [illegible] t qu'on trouver[illegible] qu'elle se propose[illegible]

[1] Il y a *leurs* [illegible]

assuroit que, cette union faite, aucu
n'aideroit l'Empereur; que les Hollan
spectateurs; que les Anglois, reten
commerce, n'oseroient, pour compla
nir à l'Empereur les secours qu'il lui
cette confiance, il protestoit que rien
suivre son chemin. Il avouoit qu'il se
cès certain si la France entroit dai
méditoit. Il écrivoit au Régent qu'il
d'intérêt et de bonheur solide que dan
roi d'Espagne, la seule que l'honnet
indiquoient; que tout autre engagen
traire accompagné de déshonneur et d
noit que l'un et l'autre se trouvoie
proposoit à Londres; que les garant
de Parme et de Toscane, dont les
successeur de chacun étoit plein d
sûretés imaginaires; qu'il seroit néc
trer en négociation, de proposer
solides d'empêcher ces États de tomb
de l'Empereur lorsque ces successi
s'ouvrir.

, que le temps l'éclairciroit, qu'il protestoit cepen-
non comme ministre, mais comme homme d'hon-
qu'il n'en avoit pas la moindre connoissance.
ressement des dispositions qu'il faisoit pour la
e, et qui coûtoient beaucoup, répondoit[1] à son éloi-
ent de la paix. On y remarqua néanmoins un ralen-
nent, qui fut attribué aux scrupules du roi d'Espagne
x représentations de son confesseur. Mais Auban-
lont Alberoni étoit bien sûr, n'auroit osé proposer
i d'Espagne d'autres points de conscience que ceux
convenoient aux intérêts du cardinal. Lui-même at-
oit peut-être quelques changements aux projets
il étoit question. Cellamare et le comte de Provane,
yé du roi de Sicile à Paris, ne cessoient de détour-
le Régent des mesures qu'il vouloit prendre avec
pereur et l'Angleterre, et de le presser d'en prendre
tres, qu'ils représentoient comme plus honorables
lus sûres pour s'opposer aux desseins de l'Empereur.
prétendirent que le Régent, acquiesçant à leurs rai-
, leur avoit promis deux choses : l'une d'augmenter
ssamment l'infanterie françoise, l'autre d'envoyer à
me de la part du Roi ; mais ils n'eurent pas long-
ps cette espérance, qui les avoit fort flattés, du peu
et qu'auroit la négociation d'Angleterre. Il ne fut
question de l'augmentation de l'infanterie. Cellamare
avoir pénétré que les ministres des finances et
ne le maréchal de Villars avoient représenté la faci-
de la faire du jour au lendemain, dès que cela seroit
ssaire, et l'inconvénient de charger de ce surcroît
finances si chargées de dettes, avant la nécessité.
ce fondement, il fut répondu à Cellamare que les
es impériales qui étoient en Italie n'étoient pas à
ndre, et qu'elles ne passoient pas vingt mille hommes,
ant les traités. Sur l'envoi à Vienne, on lui dit
s'y étoit trouvé deux difficultés : la répugnance

[1] *Répondoient*, au manuscrit.

[redacted]

celui que la France faisoit à l'Espa
hostilités et les troubles de l'Euro
même aux François de se laisser t
crainte de la puissance des Alleman
ceux qui avoient part aux affaires
vant les yeux le fantôme formidabl
qui rendoit inutiles[1] les meilleures
la terreur des forces ennemies pers
l'intérêt de l'État. Il disoit que le
de calmer ces frayeurs, étoit pous
crète, dont la source étoit dans so
différent de celui de l'État. Persua
l'en détourner étoit de l'engager à
points dont on vient de parler, il en
une audience particulière, dans laq
deux points qu'il prétendit qu'on lu
plus tôt. Sur le premier, le Régent
roit toute son attention à choisir u
bien acquitter de l'emploi de Vier
avant de le nommer, il vouloit avoi

éxpédient plus conforme à l'épuisement des
son dessein étoit de former un corps de soldats
de soixante mille hommes, commandé par les
éformés que le Roi entretenoit, avec quoi il
pouvoir mettre aisément en campagne les cent
gts bataillons que le Roi avoit à la solde. Cella-
battit ce projet, puis voyant ses objections inu-
présenta qu'il ne suffiroit pas de prendre des
s pour la sûreté de l'Italie, si Son Altesse
les faisoit savoir au roi de Sicile à temps,
, se croyant abandonné, il étoit vraisemblable
quelque démarche, où on ne pourroit plus
quand une fois l'engagement seroit pris. L'au-
obtint du Régent promesse d'en parler à
mais, peu content de son audience, il voulut
à la source du changement qu'il trouvoit. Il
pénétré que le maréchal de Villars et Broglio
posé l'expédient des milices dans la vue d'em-
e nouvelle guerre, la France n'ayant rien à
lu trouble que l'Empereur pouvoit apporter au

l'Italie, ni de ses entreprises contre le roi de
te opinion, fondée par Celamare, étoit, disoit-

sans cesse, et réduisit en assez pe
à le craindre, et à n'oser, pour ainsi
lui, appuyé de plus en plus, et c
Bois à mesure qu'il croissoit lui-m
se soucioit ni de l'État ni de son m
tune, et qui de grand matin, comm
espérée que par l'Angleterre, la vo
train, et nulle espérance par ailleur
son ancien ascendant sur M. le duc
dant se fortifioit sans cesse par le
qu'il tiroit tout à soi, mais qu'il ne
relativement à celles d'Angleterre. L
bon sens emportoient quelquefois
côté, mais pour des moments. Un
se faisoit jour chez lui avec audace
à point de l'intérieur par les valets
dépêche de cet abbé renversoient
que le Régent avoit prises, et l'atta
l'Angleterre. C'étoit l'unique cause
Cellamare cherchoit à démêler. Le
ne fut jamais Anglois, mais toujo

ıta plus. Cette remarque suffit pour éclaircir bien
hoses sur les affaires étrangères, dont il faut
ıdre le cours.

CHAPITRE XVIII.

vis de Cellamare au roi d'Espagne; est inquiet du pré-
ı mariage du prince de Piémont avec une fille du Régent,
le Régent et le roi de Sicile sont aussi éloignés l'un que l'autre.
rreur aveugle de Beretti. — Proposition des Anglois sur la
ıne; inquiétudes mutuelles. — Division dans la famille du roi
gleterre, qui retranche quarante mille livres sterling de rente au
e de Galles, et fait payer cent trente mille [livres] sterling à
ɔereur, qui est fort recherché; visions d'Alberoni. — Prélimi-
s demandés par l'Espagne à l'Empereur. — Folle conduite
eroni; il fait faire une déclaration menaçante aux Hollandois
en acheter des vaisseaux. — Riperda rappelé, résolu depuis
emps de revenir s'établir en Espagne. — Mauvais état de la
ınne du roi d'Espagne; pouvoir sans bornes d'Alberoni. —
nton et Aldovrandi excitent l'Espagne en faveur de la constitu-
— Fortes démarches et menaces terribles de l'Empereur au
. — Consternation de Rome; ses soumises et basses résolu-
— Politique et ruse odieuse de la cour de Vienne. — Le Pape,
sa frayeur de l'Empereur, tombe pour l'apaiser sur l'Espagne
r Aldovrandi. — Brefs ne sont point reçus par l'Empereur ni
ɛs rois de France et d'Espagne, sans que leurs copies n'aient
ıes par leurs ministres, qui les admettent ou les rejettent.
on généralement prise du Pape à l'égard de l'Espagne. — Les
ʼiaux veulent qu'Aldovrandi soit rappelé et châtié; foibles me
du Pape à cet égard; jugement qu'ils en font porter.

rs et Provane dirent tous deux à Cellamare que
ereur offroit de s'engager à ne point inquiéter les
s d'Italie, de se contenter des domaines qu'il y
.oit, de ne pas s'opposer aux droits de la reine
.gne sur les États de Parme et de Plaisance, de
·der avec les médiateurs pour régler la succession
Toscane en faveur d'un prince qui ne fût ni de la
ı d'Autriche ni de la maison de France, parce que
et Milan seroient trop exposés si un des fils de
e d'Espagne avoit la Toscane avec Parme et Plai

si les médiateurs devoient tourn
celui qui rejetteroit les propositi
ment raisonnable, ce n'étoit pas
devoient employer; cet ambassa
son maître de se comporter comn
positions de la cour de Vienne, c
tant, il lui laissât l'avantage de p
les Impériaux étoient véritablem
refus et l'opiniâtreté venoit des Es
bien suivie, lui paroissoit une h
sur elle à l'avenir des prétention
essentielles. Il ajoutoit que cett
engager le roi d'Espagne au del
parce qu'il seroit toujours le maî
sion tant qu'il voudroit, en dem
vraisemblablement ses ennemis n
que par ce refus il feroit retomb
voir échouer une négociation reg
pour assurer la tranquillité géné
opinion, ses ennemis consentoier
demanderoit, il profiteroit par là
seroient accordés.

Cellamare, inquiet des bruits d

quelque temps entre Plénœuf, retiré à Turin, et ombien peu le Régent y prit, et je crois aussi peu e Sicile; combien aussi je fus pressé de prier le que j'en remisse la négociation à l'abbé du Bois, premier retour d'Angleterre, et qu'il n'en fut plus n depuis. Tout ce qui pouvoit éloigner le Régent es de l'Angleterre étoit odieux à l'abbé du Bois. ereur étoit buté à ravoir la Sicile, qui étoit la chose roi de Sicile craignoit le plus. Le roi d'Angleterre, ment attaché à l'Empereur, par rapport à ses États nagne et à l'affermissement de son usurpation des s de Brême et de Verden, auroit été au désespoir ver la France trop opposée à ce desir de l'Empe- qu'il favorisoit de tout son pouvoir, par conséquent nariage qui, dans son commencement surtout, eût Régent au roi de Sicile par intérêt et par honneur, le pouvoit jeter dans une alliance avec l'Espagne princes d'Italie, qui auroit renversé toute la négo- qui se faisoit à Londres. L'abbé du Bois y étoit un incipaux acteurs; il la regardoit comme la base de s haute fortune; il n'avoit donc garde de la laisser ler par le mariage du prince de Piémont avec une e M. le duc d'Orléans.

amare et Provane, de concert, ne cessoient de pres- Régent de se préparer à la guerre pour arrêter les ces des Impériaux et leurs desseins en Italie. L'am- deur d'Espagne en Hollande protestoit que si les is vouloient agir en faveur de l'Empereur, ils n'au- t pour eux ni la France ni la Hollande, et que la n angloise, trop intéressée pour son commerce, eroit, en ce cas, à Georges et à ses ministres. Saint- rin, que le roi d'Angleterre faisoit négocier à e, étoit totalement impérial. Il exagéroit les diffi- sur la Toscane comme insurmontables; il y étoit nent appuyé par les ministres hanovriens. Ceux-ci ordonner à Stairs de presser le Régent sur cet e. Il lui proposa même de convenir que la répu-

troupes, que l'Empereur enver
Italie, et d'une négociation secri
roi de Sicile. Le ministre piémont
de l'abbé du Bois, qui ne lui co
négociation, quoique son maîtr
écrit que le Régent vouloit qu'il en
qui se loua quelque peu de temps
du Bois, avec lui, de ses assuranc
gence qui alloit régner entre le roi
de ses desseins et de ses promes
négociation toutes sortes[1] d'av
Catholique, ne trouva bientôt plu
tère en ses discours. Il ne recev
d'Espagne; ses ordres se bornoi
faire connoître à la cour d'Ang
maître regarderoit comme une inf
escadre angloise dans la Méditer
roit toujours qu'ils[2] ne donneroie
sion de plainte ni de soupçon à l'E
le roi et la nation angloise ser
honneur de tirer satisfaction de
de Peterborough, si le Pape ne la
de cet affront qu'il leur avoit fait.

Tant que le roi d'Angleterre se préparoit à des
s étrangères, la division continuoit à régner dans
ille. Nulle négociation n'avoit pu lui réconcilier le
de Galles; il crut donc devoir employer d'autres
s pour le soumettre. Il lui fit déclarer par Coupper,
elier d'Angleterre, le duc de Kingston et le comte de
ope, que, sur les cent mille livres sterling qui lui
t assignées pour la dépense de sa maison, il lui en
choit quarante, sous prétexte de la dépense que le
bligeoit de faire pour la subsistance des enfants du
. En même temps Georges fit passer en Parlement
payeroit à l'Empereur cent trente mille livres ster-
our reste des subsides de la dernière guerre, moyen-
ne quittance générale de toutes ses prétentions.
la cour de Vienne profitoit de tout. Elle étoit sûre
inistres confidents de Georges, hanovriens et an-
et recherchée par le roi de Sicile qui ne songeoit
apaiser sa colère, et ne croyoit d'alliance solide
ec elle. Il agissoit en même temps à Paris et à
es comme ne voulant se conduire que par les
teurs. Il se plaignoit de temps en temps du mystère
lui faisoient de l'état de la négociation. Provane
laignoit encore davantage, et protestoit que son
e n'écouteroit jamais aucune proposition d'échange
yaume de Sicile. Il voulut se figurer que le Régent
roit jamais favorable à son maître, parce que Son
e Royale avoit lieu de croire que, le cas arrivant, le
Sicile aideroit le roi d'Espagne à monter sur le
de France, espérant lui-même monter sur celui
agne; et prétendit avoir appris par la comtesse de
que le Régent traitoit le mariage de Monsieur son
ec l'infante de Portugal, où on s'alarmoit des pré-
ifs de l'Espagne, et où l'envoyé d'Angleterre ne par-
ue de guerre et offroit des secours, si l'Espagne
quoit. Alberoni calma bientôt cette inquiétude par
surances positives qu'il y donna, et qu'il en reçut,
sir réciproque de demeurer en bonne intelligence.

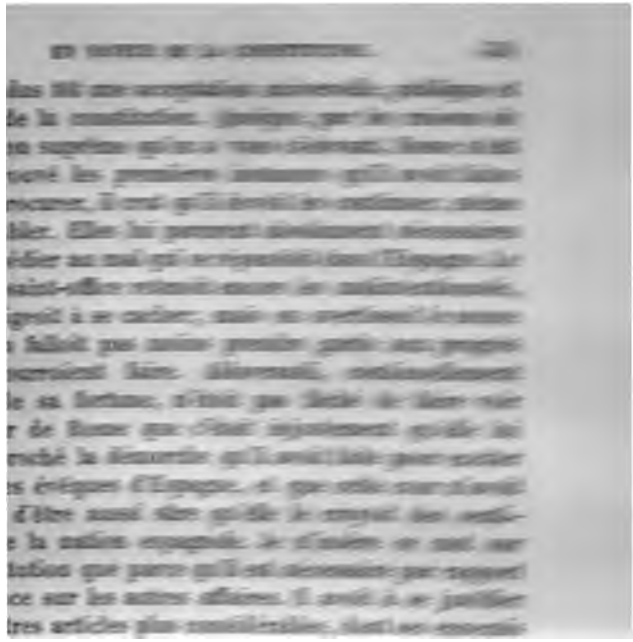
connoître les intentions du roi d'E
la chimère qu'on a déjà vue de se
l'union de la France et de l'Espagn
pereur, la tranquille joie qu'en a
l'inutilité des secours que Georges,
de commerce de la nation angloise,
Allemands, flatté de plus que ceux
directement opposés à l'envahiss
mettroient de son côté.

Persuadé que l'Empereur étoit rés
la paix avec le Turc, pour avoir la l
projets en Italie, il ordonna à Mont
Anglois que les conditions que le r
doit comme préliminaires avant d'
paix, étoient un engagement formel
reur sur les articles suivants : 1° c
de troupes en Italie; 2° qu'il n'exige
tion, sous quelque prétexte que ce
mettroit[1] de concourir de bonne f
jugeroit nécessaires pour assurer l'
le repos général de l'Europe. A c
d'Espagne permit à Monteleon d'écc

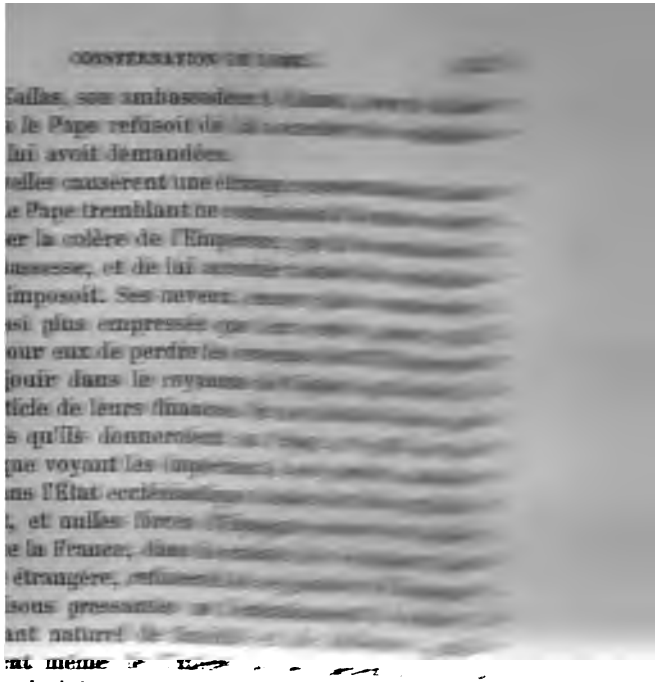
nde avec [illegible]
achats. [illegible]
ient à Ma[illegible]
tant [illegible]
s négo[illegible]
a contin[illegible]
ons de [illegible]
e; mais il [illegible]
cet ambassa[illegible]
ition de retour[illegible]
roit rendu compte [illegible]
oit même acquis [illegible]
appartenante autref[illegible]
ombée dans la confiscat[illegible]
doutât encore à la fin de [illegible]
France et sans aucun a[illegible]
ntreprendre la guerre, le dessein d'Alberoni était

il mangeoit pour les réparer avec tant
étoit à craindre. Il se confessoit tous
souper, et il retenoit son confesseu
jusqu'à ce qu'il fût endormi. Il n'éto
reine de le quitter un seul instant. Ce
hors d'état d'entendre parler d'aucune
d'Alberoni étoit plus souverain que
tout et disposoit de tout au nom du r
n'osoit le contredire, et il avoit déclar
secrétaires d'État que si quelqu'un d'e
devoir pour l'exécution de ses ordres,
la vie.

On répandoit néanmoins dans le pu
roi étoit parfaitement rétablie. Le P. (
ses amis que ce prince avoit trop
occupé qu'il étoit auprès de lui, il ne l
ter tous ses soins à trouver en Espag
la constitution. Il y servoit d'agent
Pape, mais au cardinal de Bissy. Il av
tenir ses lettres au patriarche de Lisbo
de solliciter les évêques et les chapitres
en faveur de la constitution. Il auroit
zèle sur l'infaillibilité du Pape, et sur l



d'Espagne ayant refusé celui que le Pape lui
sur l'entreprise de Sardaigne, il vouloit tem
conduite. Le nonce à Vienne avoit inutile
senté que le bref avoit été remis au roi d'E
ministres impériaux pour le démentir mon
lettre de l'abbé del Maro, portant en termes fo
par la collusion d'Aldovrandi avec Alberoni,
bref n'avoit été présenté au roi d'Espagne; q
tenu lui en avoit été rapporté seulement, preu
ils, de l'intelligence du Pape avec le roi d'E
cause, par conséquent, du mauvais état où l'
avoit laissé la Sardaigne. Ils ajoutèrent des pr
de la plus terrible vengeance. Ils déclarè
feroient la paix avec les Turcs, à quelque prix q
que la France leur laissoit la liberté de fair
qu'ils voudroient, déclarant qu'elle n'y prendr
moindre intérêt. Ainsi l'Empereur, ne craig
d'obstacle à ses desseins, fit dire au Pape q
donné ordre à ses ministres en Angleterre de co
négociation de paix avec l'Espagne. Il prétend
déjà fait une ligue avec le roi de Sicile, et laissoit
que l'Italie en étoit l'objet. Enfin l'Empereur, a
une défiance, qu'il traitoit de juste, des intent
Pape, lui demanda pour sûreté de ses protestatio
sa conduite, la ville de Ferrare pour en faire
d'armes. Il demanda de plus le logement da
ecclésiastique pour douze mille hommes. Il y joig
sieurs autres circonstances exigées toutes com
satisfactions, dont la cour de Rome eut horre
commerce avec la cour fut en même temps int
nonce; les ministres impériaux lui signifièrent q
libre de se retirer de Vienne ou d'y demeurer, m
s'il prenoit ce dernier parti, son séjour et sa p
seroient totalement inutiles. L'Empereur déc
même temps que c'étoit de son pur mouvement,
consulter aucun de ses ministres, qu'il avoit fait
le nonce de Naples; que cet ordre avoit été env



-SIMON XIV.

réponse au bref du 25 août, se
qu'au lieu de cette réponse, attendue
on ne songeoit en Espagne qu'à se
Aldovrandi reçut en même temps be
de sa conduite. Le Pape l'accusoit
recte de tous ces malheurs, fruits d
dues contre Sa Sainteté, pour n'a
roi d'Espagne son bref du 25 août
tancé d'avoir délivré les brefs pour
ecclésiastiques, et de ce qu'ils avoier
Pour y remédier, le Pape voulut que
roi d'Espague de répondre à ce br
que son silence le privoit d'un m
et très-puissant pour confondre s
lui ordonna de plus très-expressén
brefs contenant les concessions qu'
d'Espagne, et disoit qu'il ne compre
à les rendre, puisqu'ils ne pouvoient
n'en devenoient pas plus efficaces
les mains des ministres de Sa M

aux lettres particulières, même aux gazettes, ndre ce qu'il se passoit en Espagne; en un loit, à quelque prix que ce fût, trouver des plaindre, soit de son nonce, soit de l'Espagne. ue c'étoit la seule voie d'apaiser les Allemands sabuser de l'opinion qu'ils avoient prise; mais paroles n'y suffisoient pas, et le Pape n'avoit re ressource. Plus le péril lui paroissoit grand, erchoit les moyens de s'en tirer. J'ajouterai nt d'autant plus difficiles que la colère étoit litique, utile aux Impériaux de paroître per- ce dont ils ne l'étoient point, pour avoir tirer du Pape tout ce qu'ils pourroient en n subsistances de troupes, et pour l'appe- l'Espagne, au point de causer à cette cou- les embarras possibles au dedans et au dehors.

tint devant lui une congrégation formée à délibérer sur les partis à prendre. On y remièrement si le Pape devoit recevoir Gallas à ıce. Toutes les voix furent pour l'y admettre fois qu'il la demanderoit. Mais loin qu'il en fît ressé quelques jours auparavant de voir le le cardinal Albane, cet ambassadeur déclara ur qu'il n'iroit plus au palais. 2° On agita si le it excommunier les ministres impériaux qui is les mains sur les revenus ecclésiastiques par ordre de l'Empereur dans le royaume de unanimement résolu[1] de temporiser : maxime tout ce pontificat, surtout quand il s'agissoit nds. 3° On délibéra sur les démarches qu'il de faire pour apaiser l'Empereur. Il fut conclu t envoyer à Vienne un cardinal, avec des ès-amples d'accorder à ce prince toutes les l demanderoit, et que le chef de l'Église avoit

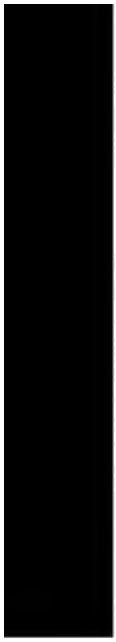
iorce a le nommer sur le refus d[illegible]
ensuite sur la conduite à tenir avec le r
résolu que le Pape lui écriroit un bref p
du 25 août, que ce prince avoit refu
qu'il seroit ordonné au nonce Aldovra
bien ses mesures que ce bref parvînt e
Sa Majesté Catholique.

Alberoni, bien averti de toutes ces c
maître d'empêcher Aldovrandi de prés
sans en avoir auparavant communiq
qu'on en usoit en France et à Vie
d'Espagne pouvoit rejeter le bref, ou
réponse peu satisfaisante pour Sa Sain
nier parti n'auroit pas été le plus dé
Pape, parce que, recevant une réponse
fait usage pour se justifier auprès de
partialité qu'il lui reprochoit; et vérit
mands n'étoient pas les seuls qui, raiso
table intérêt du saint-siége et de l'É
croyoient que le Pape regarderoit intér
son salut d'être aidé par l'Espagne;
seulement que le public trompé pût croi
qu'il recevroit lui seroient donnés con

ccupée de ménager les deux partis autant que
du plus fort le lui pouvoit permettre, vouloit
raison complaire aux Impériaux par quelque
on légère à son nonce, sans toutefois le rappeler,
lération pour la cour d'Espagne, comme le
lle de Vienne. Le Pape crut avoir trouvé ce
ent en changeant la disposition qu'il avoit faite
d'Aldovrandi tout nouvellement arrivé de
Rome, d'y retourner sur-le-champ porter à
a barrette. Il ordonna donc à ce neveu de
s l'instant non pour Madrid, mais pour Bologne
et d'y demeurer malgré toutes les instances du
cquaviva. Ce neveu fut même accusé d'avoir
i d'Espagne une pension sur l'évêché de Malaga.
ue le cardinal Paulucci étoit chargé de porter
Acquaviva, le Pape, par des voies souterraines,
ser à ce dernier ses gémissements et ses larmes
et la conduite d'Aldovrandi; et par ce double
ıtorisoit les discours de ceux qui ne se contrai-
ıs de publier que tout n'étoit que fiction dans
é, excepté la frayeur des Impériaux et le desir
le les apaiser. De là on prévoyoit qu'il ne
ɔderoit ni avec la France ni avec le roi de
ce que cela déplairoit à la cour de Vienne, et
t à changer de langage. Le Pape en effet éludoit
re sur les affaires de Sicile. Pressé par le car-
a Trémoille de déclarer ses intentions, il prit
ɔxte de se taire qu'il n'avoit point encore de
u roi de Sicile; qu'il desiroit savoir si la Tré-
ırroit engager ce prince à s'expliquer; et qu'il
suite s'il feroit quelque proposition qui se pût

de Séville; audace, plan, propos d'Alber
de sentiment au duc de Parme. — Manége
Régent et Cellamare, qui le veut entraîner d
pagne contre l'Empereur. — Concert entre
ils découvrent le mariage proposé de M. le d
sœur du roi de Portugal, sans succès par les
Objets des ministres d'Espagne. — Corsini
Paris; quel; passe à Londres pour y faire d
tiles. — Le Régent s'ouvre à Provane de l'ét
Londres; sentiment de Cellamare là-dessus
de Vienne de la France, et ses propositions s
des Anglois; quel étoit Schaub. — L'Empere
demandes aux demandes préliminaires de l'E
par l'Angleterre. — Manéges et souplesses de
de l'abbé du Bois à Monteleon; il lui envoie
dèle d'un billet à Alberoni en faveur de Nanc
qu'Alberoni méprise, averti par Monteleo
Monteleon avec Stanhope, qui le veut trom
destination de l'escadre angloise; Monteleon
mesures pour arrêter l'effet de cet armemen
leon. — Fermes réponses des ministres de Sici
à l'égard de la conservation de cette île à
et mouvements de Cellamare; Monti peu
Monteleon, sur des ordres réitérés, fait à I
déclarations sur la destination de l'escadre.

ntre lesquels il vouloit choisir, pour n'y pas envoyer
jet désagréable, prévenir le Roi sur le nouveau vice-
et lui concilier une protection dont il avoit besoin
un État aussi peu étendu, enclavé de toutes parts
ceux du Roi. Malgré cet usage, le Pape crut devoir
er d'un temps de foiblesse et de minorité, plus
e d'un temps où on se croyoit tout permis à Rome
e la France, pour secouer ce qu'il voulut trouver
ervitude. Ainsi il nomma le prélat Negroni sans en
rien fait dire au cardinal de la Trémoille. Tout le
e du nouveau vice-légat étoit d'être neveu du car-
Negroni, si noté par l'extravagance de ses empor-
ats contre la France. Apparemment que le Pape
aussi que plus ce vice-légat seroit reconnu partial
e la France, plus le public seroit persuadé qu'elle
oit point de part à sa nomination. Quelque attention
t le cardinal de la Trémoille à plaire à Rome et à
enir les moindres sujets de plaintes, il ne laissa pas
'apercevoir de l'impossibilité de dissimuler cette
vation. Quelque peu disposé qu'il fût à se plaindre
ape, il osa néanmoins le faire. On se plaignit aussi
me de cette prétention [illegible]
lie par l'usage. [illegible]
vice-légats d'Avignon [illegible]
rance de favoriser [illegible]
le royaume, et [illegible]
Negroni étoit [illegible]
matières criminelles [illegible]
noyeurs. On [illegible]
eprendre tout [illegible]
oient être le plus [illegible]
qu'ils en avoient [illegible]
ngères.
cardinal [illegible]
linal Albe[illegible]
lie, pour [illegible]
merce de lettres [illegible]



[illegible] de le remercier de ses offices
le ressentiment et les menaces de ven
tion de Peterborough, il prétendit qu
agi que parce qu'il savoit parfaitem
gleterre ne songeoit nullement à se v
si les bruits d'un armement de mer é
ne le devoit attribuer qu'aux menace
la juste crainte des Anglois de voir le
rompu. Ce nonce ajoutoit qu'il falloi
juste prix des services que le Régent
sur cette supposition, il se croyoit en
de donner de fausses couleurs à tout
Son Altesse Royale dont le Pape aur
plus de gré.

Bentivoglio ramassoit tous les dis
mal instruit tenoit sur les affaires
donnoit comme des vérités. Il avanç
sous prétexte de concilier et de tern
entre l'Empereur et le roi d'Espagne,
uniquement à s'unir et à faire des li
sances principales de l'Europe, pour
en cas d'ouverture à la succession à
vouloit sur toutes choses prévenir

959

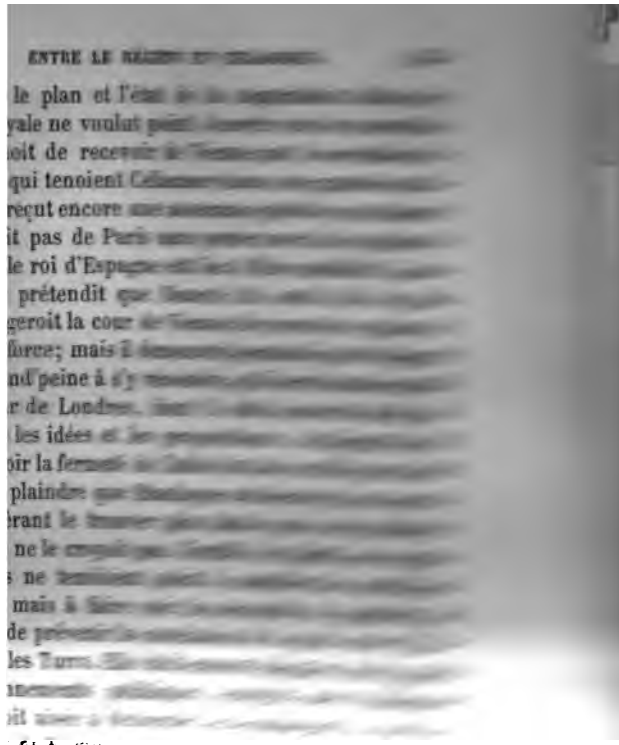
point de les proposer au consistoire, elle n'eût
que l'évêque de Vich et un autre avoient été
violemment de leurs diocèses par ordre du roi d'E
Ce frivole prétexte ne trompa personne; tout le
pénétra aisément le vrai motif du refus. Il n'y eut
Impériaux qui ne voulurent pas en convenir; m
plaintes du Pape firent peu d'effet à Madrid. A
insista sur les raisons que le roi d'Espagne avoit e
ne pas répondre au bref du 25 août, parce qu'il n'
pu la faire[1] qu'en termes amers, et à peu près
sens que le public s'étoit expliqué sur cette pièce
il l'avoit vue dans les gazettes. Ce cardinal prét
même avoir rendu un grand service au Pape
gardé ce bref entre ses mains, parce qu'il ne p
produire qu'un effet pernicieux. Il s'applaudissoi
avance de l'obligation que Rome lui avoit de n
pas laissé endormir par les piéges des Impériaux, e
que le roi d'Espagne seroit incessamment maître d
lie; mais il exhortoit en vain le Pape et les princes
à profiter, par l'union, la force et le courage, des d
trop déclarés de l'Empereur par ses dernières r
au nonce de Vienne.

Le duc de Parme, le plus foible et le plus me
tous, et qui s'étoit attiré la colère de l'Empereu
mariage de la reine d'Espagne et par les offic
avoit rendus pour la promotion d'Alberoni à Rom
roit d'être secouru d'argent, pour mettre au moi
sance hors d'insulte. Son ministre étoit maître al
Espagne; il lui devoit les commencements de c
tune, et beaucoup encore sur son cardinalat. Il p
avoir en vue les intérêts de son premier ma
suivoit ses maximes, et pensoit comme lui qu
impossible que l'Italie fût tranquille tant que l
mands y conserveroient une seule place. Sur ce
ment, il traitoit de verbiages et d'illusoire le plan

1. Parce qu'il n'aurait pu faire sa réponse.

Londres. Il disoit qu'il n'étoit pas étonné de voir le roi Angleterre agir sous main en faveur de l'Empereur, parce que depuis longtemps les engagements publics et secrets de l'électeur d'Hanovre avec la maison d'Autriche étoient parfaitement connus; mais qu'il étoit difficile de comprendre que le Régent, sensible à l'honneur, aimant la gloire et connoissant ses véritables intérêts, prît des partis si opposés à des considérations si puissantes, qu'il choisît des routes si dangereuses pour lui, et que, se laissant aller à des conseils de gens qui ne songeoient qu'à leurs propres intérêts, il fermât les yeux à ses propres lumières pour se laisser conduire dans le précipice. Le cardinal assuroit que, loin de réussir par de telles routes, le Régent verroit la guerre civile allumée dans le sein de la France. Ce présage alors ne paroissoit fondé que sur le génie des François, porté à se faire la guerre entre eux quand ils ne sont pas occupés par des guerres étrangères; et comme la crainte d'engager le royaume dans une guerre nouvelle avec les étrangers étoit l'unique motif qui avoit obligé Son Altesse Royale à travailler aux moyens de ménager la paix entre l'Empereur et l'Espagne, Alberoni, loin d'approuver cette crainte juste mais peu conforme à ses idées, la traitoit de terreur panique, et s'épuisoit en raisonnements. Il croyoit intimider le roi d'Angleterre par la fermentation qui régnoit chez lui, et se savoit gré d'avoir menacé Bubb, à Madrid, de donner de puissants secours au Prétendant. Il vouloit engager le Régent à parler sur le même ton à Georges. Il disoit que, s'unissant au roi d'Espagne, il lui feroit dépenser bien des millions en Italie, qu'il garderoit certainement pour des occasions plus éloignées, si Son Altesse Royale s'amusoit encore à des négociations frivoles, comme il paroissoit par le départ prochain de Nancré pour se rendre à Madrid. En même temps, il tâchoit de faire répandre que, sur l'article des négociations pour la paix, il n'étoit pas maître de l'esprit du roi d'Espagne; que non-seulement là-dessus, mais en

volonté du roi d'Espagne. L'opinion
par les ordres que recevoient les mi
par la manière dont ils expliquoient
leur maître. Cellamare ne parloit q
de sa léthargie. Il employoit auprè
nouvellement arrivé d'Espagne, qu'o
dans la confidence d'Alberoni. Il n
négocier sur aucun plan de paix, de
dérer les conditions d'un traité. Les
cours de Cellamare au Régent n'alloie
de la nécessité d'une union inaltérab
l'Espagne, et de ne pas compter qu
les offices des médiateurs détourna
des projets qu'ils pourroient faire p
de l'Italie. Le Régent convenoit de to
l'union des deux branches de la mais
même que si les offices étoient inutile
roit ses forces pour empêcher un ma
n'auroit pu détourner. Cellamare ne
de pareilles assurances. Il les trouvo
conduite de l'abbé du Bois, qui agis
sans aucun concert avec Monteleon,
d'Espagne ne recevoit ni de Paris ni



sut par là que l'ambassadeur de Po
Régent avoit fait proposer le ma
Chartres avec l'infante, sœur du roi
s'y trouvoit des difficultés sur le
Chartres. Cette affaire n'étoit qu
l'attention des ministres d'Espag
négociation de Londres. Ils regard
un ennemi, et livré à l'Empereur po
magne. Ils y vouloient opposer ceu
pour leur commerce, et persuader
lement de s'opposer au départ de
pour la Méditerranée, comme à une
causer une rupture et d'entraîner la
merce. Ils pénétroient, mais ils
qu'imparfaitement les points et les
ciation. Cellamare et Provane comm
par les bruits publics qu'il s'agissoi
avec la Sardaigne, et se plaigno
liberté que se donnoient les mé
d'États dont ils n'étoient pas les

ane de quoi il étoit question, mais verbale-
vane auroit souhaité le plan du traité par
plaignit à Stairs de l'appui que le roi d'Angle-
oit à l'échange de la Sicile. La réponse fut
t en termes fort généraux. Cellamare, instruit
e, dit à Nancré que, s'il ne portoit à Madrid
itions plus avantageuses que celles dont on le
gé, il ne devoit pas être étonné de ne pas
e vanta même d'avoir convaincu Nancré, qui
partit.

de Vienne prétendoit que le plan sur lequel on
Londres étoit absolument différent de celui
du Bois avoit proposé et étoit convenu à
Elle se plaignoit aussi d'entendre dire de tous
si l'Empereur ne consentoit pas aux demandes
nce, cette couronne se joindroit à l'Espagne
ire la guerre. Cette espèce de menace blessoit
. Elle menaçoit de son côté de se rendre plus
elle parvenoit à faire la paix avec la Porte
nclusion du traité qui se négocioit à Londres.
res de Georges sembloient appuyer les menaces
aux. Non-seulement Saint-Saphorin les trouvoit
es, et tâchoit d'alarmer le Régent; mais Stairs,
'un Suisse, grand fripon, nommé Schaub, qui
i de secrétaire à Stanhope et qu'on renvoyoit
s à Vienne, parloient haut dans les conférences
nt tous deux avec le Régent. Quelque avanta-
fût à l'Empereur la médiation d'un roi d'An-
ecteur d'Hanovre, si partiale en sa faveur par
sons générales et personnelles, l'Empereur n'en
que plus difficile, et retardoit l'utilité qu'il
promettre de la conclusion du traité, par ses
. Il prétendoit qu'avant toutes choses le roi
retirât ses troupes de la Sardaigne, et qu'il l'a
lépôt entre les mains d'un prince neutre, pour
en dépôt jusqu'à ce que toutes les conditions de
ssent réglées. Le roi d'Angleterre étoit le prince

telle qu'elle étoit possédée par la m
vouloit donc faire revivre l'ancienn
Il vouloit de plus que Livourne fût
sous la protection de l'Empire. Il co
sitions engager encore plus en sa f
intéressées au commerce du Leva
les plus confidents ministres du
appuyoient, jusqu'au point de re
qu'il s'exposeroit à faire échouer
s'opiniâtroit à la totalité de l'expec
grand-duc pour un des fils de la
disoient que souvent on n'obten
demander. Saint-Saphorin y joign
faisant revenir au Régent par l'Angl
rences pour la paix entre l'Empereur
s'alloient ouvrir; que les conditions
seroient bientôt réglées, les deux p
ment la fin de la guerre; que si ce
définitive, ce seroit une trêve de
chacun demeurant dans la posses
voit; que la cour de Vienne, déba
d'Hongrie, deviendroit encore plu
pagne.

l'Empereur la nécessité où il étoit d'envoyer de[illegible] en Italie, quand elles y étoient les plus nécessaires [illegible] conservation de ses États, que l'Espagne avoit [illegible] un préjudice de la neutralité; qu'elle continuoit [illegible] et que si elle vouloit empêcher l'Empereur d'en[illegible] troupes en Italie, il falloit qu'elle discontinuât [illegible] ses armements par mer et par terre, qu'elle [illegible] elle-même de demeurer en repos, et que, pour [illegible] sa parole, elle rendît la Sardaigne en dépôt [illegible] leterre. Quant aux contributions, il y fut répondu [illegible] pereur ne les avoit demandées qu'en vertu d'un [illegible] de la diète de l'Empire, fondé sur la nécessité de [illegible] la guerre contre l'ennemi commun de la chré[illegible]; qu'il étoit juste que toute puissance dépendante [illegible] ire, comme étoient les princes d'Italie, concou[illegible] aux besoins et aux succès de cette guerre; et que [illegible] point agir contre la neutralité que d'exiger [illegible] s contributions pour cet effet; qu'enfin, si [illegible] réparoit les infractions qu'elle avoit faites à la [illegible], et qu'elle cessât d'en commettre de nouvelles, [illegible] ur cesseroit aussi d'exiger aucunes sommes des [illegible] Italie, n'étant pas juste que, pendant que l'Em[illegible] [illegible] agir [illegible] Ces réponses de l'Empereur [illegible] à Londres, mais [illegible] leterre et de ses ministres.

pe n'oublia rien pour [illegible] roi d'Espagne, en lui représentant [illegible] de la guerre que ce prince [illegible] en deux ans deviendroit général [illegible] de l'Empereur sur l'Espagne [illegible] ance, et qu'il se trouveroit peut-être des [illegible] ndroient aussi regler la succession [illegible] seul moyen d'éviter tant de maux [illegible]

ome IX, p. 228 et note 1.

faire voir un penchant particulie
bien Monteleon le vouloit faire cro
se faire un mérite d'avoir su gagı
ministres de Georges, soit pour doı
insinuations qu'il faisoit de temps
Alberoni, mais toujours en trembla
paix. Il étoit persuadé que ce cardi
dont la preuve étoit le silence qu'il
à lui qui étoit le seul ministre du ı
de veiller à la négociation, et de m
roi son maître. Il falloit pour y réus
ses intentions, et il les ignoroit abs
Stanhope le pressant pour savoir e
Catholique demandoit, il étoit ob
termes généraux, et de se servir de
le peu de confiance que sa cour
instruit néanmoins de ce qu'il
Stanhope et par du Bois. Cet abbé l'
communiqueroit tout au roi d'Es
principal objet de la mission de N

ets du roi d'Espagne, mais même qu'elle n'y
pas dans la Méditerranée. Comme Stanhope
t à donner une pareille déclaration, Monteleon
osa, pour tout expédient, d'ordonner au c
hope, alors envoyé d'Angleterre à Madrid, de la
out au moins de s'expliquer clairement au car
roni sur la destination de l'escadre. L'une et l'
es propositions fut également rejetée. Stanhope
faire croire à Monteleon que le seul objet d
gleterre étoit d'obtenir du Pape la satisfaction
voit demandée pour l'enlèvement de Peterbor
ne doutoit pas qu'elle ne lui fût enfin acc
s qu'il falloit presser les délibérations de la co
ne, et faire paroître aux côtes d'Italie des forces
es pour obliger le Pape par la crainte à ce q
droit pas de bonne grâce accorder là-dessu
ances de l'ambassadeur de l'Empereur. Sta
ta qu'il ne croyoit pas même qu'il fût néce
voyer des vaisseaux dans la Méditerranée
tre le Pape à la raison; qu'on avoit donc le
-lentement à l'armement de cette escadre, et
uis quelques jours il y paroissoit plus de dilig
iterranée n'en étoit pas l'objet, mais la mer B
e roi d'Angleterre prétendoit faire passer vingt
guerre et dix bâtiments de suite. Monteleon

resser la nation. Rien ne lui étoit
terruption de son commerce avec
rien pour alarmer les membres
envisager secrètement à quelques-
péril prochain dont ce commerce
d'Angleterre faisoit passer, comm
escadre dans la Méditerranée. Il le
moyen d'éviter ce danger, de pre
de communiquer au Parlement tou
faits, en sorte que la nation ass
moyens de ne pas rompre avec l'
la chambre basse, frappé de cette
Monteleon; il reçut de lui des in
que la plus grande partie de la
toute résolution de la cour qui t
l'Espagne.

Quelques jours après, dans une
on tint quelques discours sur l'e
gleterre devoit envoyer dans l
députés des communes représe

qui possedoit actuellement la Sici
faits seulement depuis cinq ans à
et l'Angleterre étoient également
ne parloit encore clairement au
disposition de cette île, ni du
lui offriroit pour obtenir son cons
Sunderland dit seulement à son
gleterre songeoit aux intérêts du r
diroit davantage dès le moment q
plus clairement. Bernsdorf, le
hanovriens, dit à ce même envoy
s'il étoit possible au roi d'Anglete
quer au roi de Sicile avant de sa
roi d'Espagne consentiroient à s'
il ajouta qu'un projet n'étoit pas
venir à la conclusion, il y avoit
choses à changer dans un premie
seroient à un certain point, le roi
entière communication. L'envoyé
protestations que tout ministre c
maître en pareille conjoncture. Il
ne plieroit pour quelque raison
il s'agiroit de son honneur, de so

volonté, et ne défendoit pas pied à pied la Sicile, et employoit pas pour la conserver tous les moyens que ère un cas désespéré, il pourroit bien songer à des nges très-douloureux pour la France. Un tel discours it pas besoin d'explication, car il étoit aisé d'en- re que l'échange qu'il vouloit faire craindre étoit des États de Piémont et de Montferrat, que le roi de céderoit à l'Empereur pour avoir de lui le royaume aples à joindre à la Sicile. Cellamare appuyoit les ces indirectes de Provane. Il se plaignoit qu'il ne oit que léthargie dans le gouvernement. Il réitéroit nt et vivement ses sollicitations, mais il trouvoit out le monde crioit à la paix, et que personne uyoit alors les propositions de l'Espagne.

erborough, nouvellement sorti des prisons du Pape, Paris dans ces circonstances. Cellamare ne manqua e le voir, et crut ne pouvoir mieux employer son ence qu'à le persuader que l'Angleterre devoit éviter soin de rompre avec l'Espagne. Peterborough con- le tout ce que lui dit Cellamare, il lui promit même utenir fortement les intérêts de l'Espagne quand il t en Angleterre. Il ne se contraignit point sur les s qu'il avoit de se plaindre de la cour de Vienne; Cellamare s'aperçut cependant qu'il battoit la cam- e, et qu'il y avoit aussi peu de fondement à faire ses raisonnements que sur ses promesses. Comme doit peu à peu l'espérance d'interrompre le cours et pêcher le succès de la négociation de Londres, il crut r faire de nouveaux efforts en France pour détour- Régent de la suivre. Il représenta que le voyage de ré étoit inutile, que ses propositions seroient mal s. Il confioit à ses amis que l'air que la cour de id respiroit n'étoit que de guerre. Monti, qui en oit nouvellement, parla en même sens au Régent. répondit qu'il avoit nouvellement combattu pour rer au roi d'Espagne les conditions meilleures et lus avantageuses, et qu'il ne falloit pas exposer au

maîtres d'exécuter toutes les résol
leur plairoit de prendre. Ce raisc
longtemps celui d'Alberoni, et pour
s'y conformer, il disoit qu'elle suiv
seulement fausse, mais pernicieus
regardant comme un acte de pr
d'éviter de prendre les armes hors
forcée. Il s'étendoit en raisonner
desirs, tout au plus sur ses espéra
appuyés sur des secrets, dont lui
sance. Ces secrets étoient ses ar
l'éloignement de la paix des Turcs
angloise de perdre son commerce
au roi d'Angleterre de rompre a
jalousie secrète des Hollandois q
remuer, même avec joie, attaquer
reur. C'étoit avec quoi il ne se reb
persuader au Régent de prendre les
l'Espagne et au roi de Sicile av
n'étoit rien moins que d'accord. Il
en sorte, par la France, pour que
propositions de paix ne tombât pa
sur les Impériaux. Il ne trouvoit pa

ère qui pouvoit avoir des enfants, et amuser
de visions éloignées, et de laisser cependant
ds si bien prendre leurs mesures qu'ils feroient
utres projets plus raisonnables et plus capables
ir l'équilibre de l'Europe. Tous ces langages
s au Régent par Cellamare, qui eut ordre de
oir la lettre d'Alberoni, et par Monti, son ami
e, chargés tous deux de n'oublier rien pour
Régent à la négociation de Londres et l'unir
et au roi de Sicile, duquel ils prétendirent

persuadé qu'il falloit marquer beaucoup de
de confiance en ses forces pour intimider,
re à Monteleon de s'expliquer beaucoup plus
qu'il n'avoit fait sur la destination de l'es-
loise. Ainsi cet ambassadeur déclara que, si
dans la Méditerranée, il partiroit sur-le-champ
roit en Espagne, parce que le roi son maître
cette démarche comme un premier acte
de la part du roi d'Angleterre. Monteleon eut
truire les membres du Parlement, particuliè-
intéressés en la compagnie de l'*assiento*[1], des
l avoit reçus, et de leur dire nettement qu'a-
e que le roi d'Espagne avoit fait pour le roi
pour la nation angloise en des temps critiques,
u d'attendre plus de reconnoissance de leur
auroit au moins dû compter sur leur indif-
u'il vouloit enfin connoître ceux qui seroient
u ses ennemis, et pour mettre l'épée à la main
écessaire. Enfin, comme s'il y eût eu lieu de
l'exactitude de Monteleon et de le soupçonner
é ou d'intérêt capable de le retenir ou de le
l reçut de nouveaux ordres très-positifs de
ıs crainte et sans incertitude, et d'autant
ment que le roi d'Espagne savoit qu'on fai-

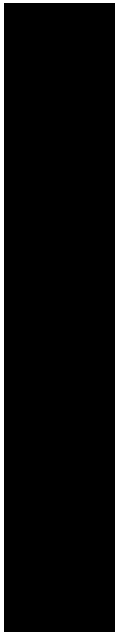
me XIII, p. 5 et note 1.

dans le monde sans toutefois que S
en eût encore la moindre connois
tainement ce seroit se tromper que
démence, comme la république d'H
elle-même si elle laissoit à la maiso
riorité que les traités d'Utrecht l
Alberoni s'abandonnoit à ses vante
il avoit déjà mis l'Espagne, qui ne
sonne dans deux ans. Ses discours a
la guerre que la paix. Ses préparati
la plus grande diligence et le plus i
détestoit la paix d'Utrecht, il sout
n'avoit point eu de pouvoir légiti
comme il avoit fait tout le poids du
petit-fils, et que le consentement
prince n'avoit point été libre, mais
crainte pour le Roi son grand-père
dans son cœur qu'il lui auroit do
enfants s'il les lui eût demandés, a
qu'il avoit cédé la Sicile. Il ajouto
étoient toujours mineurs, maîtres
délivrer des violences qu'ils avoien

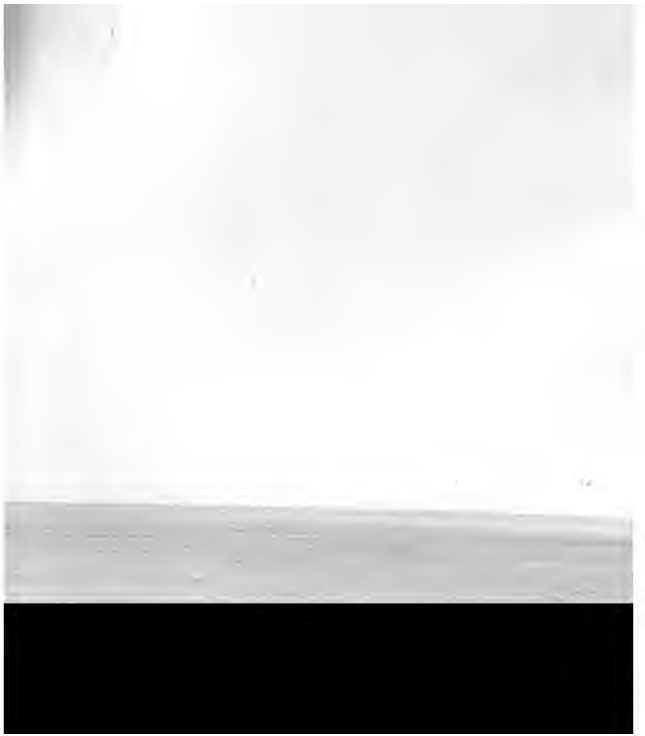
our Naples. On disoit même que le dessein étoit aquer cette capitale, [illegible] ni à ue. On prévoyoit cependant que la France et l'Anrre ne le souffriroient pas tranquillement, et que s'il impossible de porter l'Espagne à un accommodet, ces deux puissances prendroient si bien leurs ures par mer et par terre, qu'elles feroient échouer les ets de l'Espagne. Alberoni auroit bien voulu détruire e opinion du public en lui faisant croire qu'il y avoit e la France et l'Espagne une intelligence secrète; s il n'y put le tromper. Il réussit mieux à lui cacher véritable projet; en sorte que bien des gens crurent pourroit tourner ses armes contre le Portugal, autant les porter en Italie. Alberoni cependant vantoit la sance de l'Espagne, qui avoit sur pied quatre-vingt hommes, une bonne marine, ses finances en bon et continuoit ses déclamations et ses pérorations re les propositions des médiateurs, et pour persuader écessité, la facilité et les grands fruits de l'union e de la France avec l'Espagne.

voyage prochain de Nancré à Madrid paroissoit s une disposition pour rétablir la bonne intelligence les deux cours qu'un moyen que celle de France oit tenter pour déclarer au roi d'Espagne que, s'il eptoit le projet concerté avec l'Angleterre, son refus uiroit une rupture ouverte entre la France et lui Alberoni, persuadé qu'il devoit en cette conjoncture et montrer bonne contenance, disoit que nonobstant ce qu'il pourroit arriver, le roi d'Espagne suivroit projet; que, s'il ne réussissoit pas, il en seroit quitte se retirer sur son fumier où il attendroit des conjonctures plus favorables. Enfin la résolution étoit prise ne faire aucun accommodement avec l'Empereur ti eut ordre d'Alberoni de [illegible] urer qu'avec un peu de temps [illegible]

[illegible]



ville il admettroit rien contre le serv
et qu'il en avoit averti Buys et le p
contenir, parce qu'il les savoit tous
l'Angleterre et à la maison d'Autrich
trouvoit cette république, la diffic
armement très-nécessaire pour la
dettes immenses qu'elle avoit con
guerre terminée par la paix d'Utrec
levées de troupes impossibles, à
Beretti. Ces mêmes raisons lui ôtoi
rance de porter les États à attaquer
ce qui redoubloit le desir d'Alberon
en donnât l'exemple. Cellamare ne le
de cette espérance : il lui manda qu
dispositions que le Régent eût fait p
occasions pour l'Espagne, son but
sur la conservation de la paix, à que
être; que ce n'étoit que pour gagner
quelquefois flatté le roi d'Espagne d'e
que le moyen d'éviter ces piéges ét
de s'expliquer tout en arrivant, et clai
remettre à son retour à Paris la d
Cellamare crut qu'il étoit du service



hasard d'une guerre ce qu'on pouvoit obtenir par un traité.

Alberoni raisonnoit différemment. Le duc de Parme lui représentoit souvent qu'il ne falloit pas se laisser endormir par les Impériaux, et le persuadoit aisément que, si l'Espagne leur donnoit le temps de s'établir en Italie, ils le feroient de manière que bientôt ils se trouveroient maîtres d'exécuter toutes les résolutions violentes qu'il leur plairoit de prendre. Ce raisonnement étoit depuis longtemps celui d'Alberoni, et pour engager la France à s'y conformer, il disoit qu'elle suivoit une politique non-seulement fausse, mais pernicieuse, même mortelle, en regardant comme un acte de prudence et d'habileté d'éviter de prendre les armes hors les cas de nécessité forcée. Il s'étendoit en raisonnements fondés sur ses desirs, tout au plus sur ses espérances, qu'il prétendoit appuyés sur des secrets, dont lui seul avoit la connoissance. Ces secrets étoient ses anciennes chimères de l'éloignement de la paix des Turcs, de celui de la nation angloise de perdre son commerce qui ne permettroit pas au roi d'Angleterre de rompre avec l'Espagne, de la jalousie secrète des Hollandois qui verroient sans se remuer, même avec joie, attaquer et humilier l'Empereur. C'étoit avec quoi il ne se rebutoit point de vouloir persuader au Régent de prendre les armes et de s'unir à l'Espagne et au roi de Sicile avec lequel pourtant il n'étoit rien moins que d'accord. Il vouloit cependant faire en sorte, par la France, pour que la haine du refus des propositions de paix ne tombât pas sur l'Espagne, mais sur les Impériaux. Il ne trouvoit aucune sûreté pour les garnisons espagnoles à mettre dans les États de Toscane et de Parme contre l'enlèvement que les troupes de l'Empereur en pouvoient faire d'un moment à l'autre. Il s'écrioit contre la violence qu'on vouloit exercer contre des princes vivants et possédant justement leurs États, tels que le grand-duc, qui avoit un fils, le duc de Parme surtout, beau-père et oncle de la reine d'Espagne, lequel

avoit un frère qui pouvoit avoir des enfants, et amuser et repaître de visions éloignées, et de laisser cependant les Allemands si bien prendre leurs mesures qu'ils feroient échouer d'autres projets plus raisonnables et plus capables de maintenir l'équilibre de l'Europe. Tous ces langages furent tenus au Régent par Cellamare, qui eut ordre de lui faire voir la lettre d'Alberoni, et par Monti, son ami de confiance, chargés tous deux de n'oublier rien pour arracher le Régent à la négociation de Londres et l'unir à l'Espagne et au roi de Sicile, duquel ils prétendirent être sûrs.

Alberoni, persuadé qu'il falloit marquer beaucoup de fermeté et de confiance en ses forces pour intimider, envoya ordre à Monteleon de s'expliquer beaucoup plus clairement qu'il n'avoit fait sur la destination de l'escadre angloise. Ainsi cet ambassadeur déclara que, si elle passoit dans la Méditerranée, il partiroit sur-le-champ et retourneroit en Espagne, parce que le roi son maître regarderoit cette démarche comme un premier acte d'hostilité de la part du roi d'Angleterre. Monteleon eut ordre d'instruire les membres du Parlement, particulièrement les intéressés en la compagnie de l'*assiento*[1], des ordres qu'il avoit reçus, et de leur dire nettement qu'après tout ce que le roi d'Espagne avoit fait pour le roi Georges et pour la nation angloise en des temps critiques, il avoit lieu d'attendre plus de reconnoissance de leur part; qu'il auroit au moins dû compter sur leur indifférence; qu'il vouloit enfin connoître ceux qui seroient ses amis ou ses ennemis, et pour mettre l'épée à la main s'il étoit nécessaire. Enfin, comme s'il y eût eu lieu de douter de l'exactitude de Monteleon et de le soupçonner de timidité ou d'intérêt capable de le retenir ou de le ralentir, il reçut de nouveaux ordres très-positifs de parler sans crainte et sans incertitude, et d'autant plus clairement que le roi d'Espagne savoit qu'on fai-

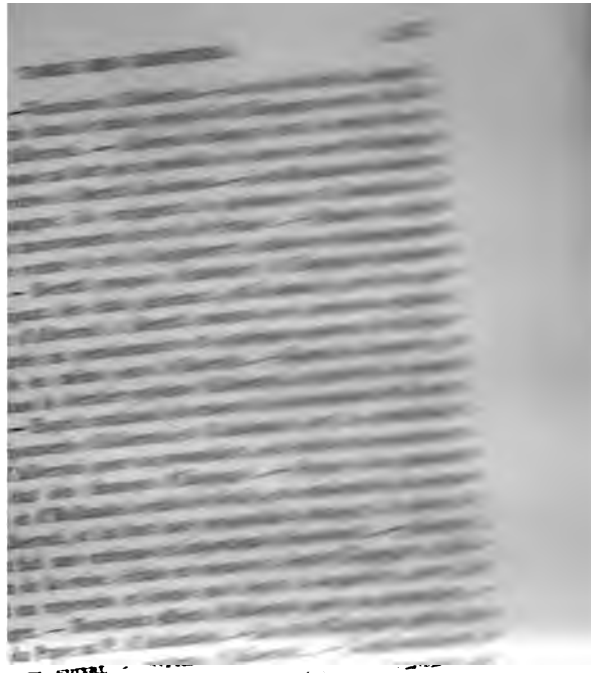
1. Voyez tome XIII, p. [illegible] note 1.

soit à Naples et à Lisbonne de grands préparat
l'escadre angloise qui devoit passer dans la M
ranée.

Beretti, ambassadeur d'Espagne en Hollan
ordre, de son côté, de déclarer que le roi son m
se laisseroit pas amuser par de prétendus médi
par des propos de paix dont on répandoit les co
dans le monde sans toutefois que Sa Majesté Ca
en eût encore la moindre connoissance; mais q
tainement ce seroit se tromper que de croire une
démence, comme la république d'Hollande se tro
elle-même si elle laissoit à la maison d'Autriche l
riorité que les traités d'Utrecht lui avoient pr
Alberoni s'abandonnoit à ses vanteries sur le bon
il avoit déjà mis l'Espagne, qui ne craindroit pl
sonne dans deux ans. Ses discours annonçoient bi
la guerre que la paix. Ses préparatifs se poussoien
la plus grande diligence et le plus impénétrable sec
détestoit la paix d'Utrecht, il soutenoit que le fe
n'avoit point eu de pouvoir légitime pour faire t
comme il avoit fait tout le poids du traité sur le r
petit-fils, et que le consentement qu'y avoit do
prince n'avoit point été libre, mais forcé par un
crainte pour le Roi son grand-père, respect si in
dans son cœur qu'il lui auroit donné sa femme
enfants s'il les lui eût demandés, avec la même
qu'il avoit cédé la Sicile. Il ajoutoit que les sou
étoient toujours mineurs, maîtres par conséquen
délivrer des violences qu'ils avoient souffertes q
Providence en faisoit naître les occasions. La ces
la Sicile, citée par Alberoni comme un exemple de
plaisance du roi d'Espagne pour le Roi son gran
ne fut pas regardée si simplement par l'abbé de
ambassadeur de Sicile à Madrid. Il soupçonnoit
longtemps la cour d'Espagne de former des dess
ce royaume, et il persista toujours dans sa pensé
que l'opinion publique fût que la destination de

ments dans les mesures qu'il avoit prises
Georges, que le temps feroit aussi que l'a
d'Espagne seroit recherchée, et d'autres p
teries. Alberoni comptoit sur la neutralité
la Hollande. Beretti, pressé de plaire et de se
l'en assuroit. Il lui mandoit l'assurance qu'il
Santen, nouveau bourgmestre d'Amsterdam
ville n'admettroit rien contre le service du roi
et qu'il en avoit averti Buys et le pensionnai
contenir, parce qu'il les savoit tous deux très
l'Angleterre et à la maison d'Autriche. La foib
trouvoit cette république, la difficulté de fo
armement très-nécessaire pour la mer Baltiq
dettes immenses qu'elle avoit contractées p
guerre terminée par la paix d'Utrecht, lui re
levées de troupes impossibles, à ce que
Beretti. Ces mêmes raisons lui ôtoient aussi t
rance de porter les États à attaquer l'Empereu
ce qui redoubloit le desir d'Alberoni que la F
en donnât l'exemple. Cellamare ne le laissa pas
de cette espérance : il lui manda que, quelqu
dispositions que le Régent eût fait paroître en
occasions pour l'Espagne, son but n'avoit ja
sur la conservation de la paix, à quelque prix
être; que ce n'étoit que pour gagner du temps
quelquefois flatté le roi d'Espagne d'espérances
que le moyen d'éviter ces piéges étoit d'oblig
de s'expliquer tout en arrivant, et clairement, e
remettre à son retour à Paris la décision de
Cellamare crut qu'il étoit du service du roi s
d'en parler comme de chose déjà décidée. Il
le roi d'Espagne se vengeroit enfin des outr
avoit reçus, et qu'il soutiendroit ses droits qu
il seroit abandonné de ceux dont il devoit nat
et raisonnablement attendre du secours. Provi
secondoit alors, alla plus loin. Il vouloit
d'Espagne demandât passage par la France

des tables du Czar et de sa suite, gagne les h
— Grandes qualités du Czar; sa conduite à Pa
ment, sa nourriture. — Le Régent visite le Cz
Czar en cérémonie. — Le Czar visite le Roi
monie. — Le Czar voit les places du Roi en
Madame, qui l'avoit envoyé complimenter, pui
duc d'Orléans, qui là lui sert à boire. — Le
M^me^ la duchesse de Berry et M^me^ la duchesse d'
rance d'ouïr parler du Czar, envoient enfin
distingue les princes du sang en rien, et t
princesses du sang prétendissent qu'il les vis
duchesse de Berry; dîne avec M. le duc d'Or
visite M^me^ la duchesse d'Orléans au Palais-Ro
par hasard aux Tuileries. — Le Czar à Versa
le Czar. — Il va à Petit-Bourg et à Fontainebl
Choisy, et par hasard M^me^ la princesse de C
étoit demeurante. — Le Czar va passer plusie
Trianon et Marly; voit Saint-Cyr; fait à M^me^
insultante. — Je vais voir le Czar chez d'Anti
en être connu; Madame la Duchesse l'y va
est averti; il passe devant elle, la regarde, e
civilité ni semblant de rien. — Présents. — L
au Czar, lequel va dire adieu au Roi sans cé
lui celui du Roi de même. — Départ du Czar,
pagné de personne; il va trouver la Czarine



reprend la négociation de la paix entre l'Es
Divisions domestiques en Angleterre; son
troupes russiennes sortent du Meckelbourg.
sur le Nord, éprouve le mécontentement d
veut traiter avec la France; obstacles du
mesure avec l'Empereur, à cause du czarov
du roi de Prusse; offices du Régent sur le
nonce Bentivoglio. — Le Prétendant à R
soupçons de nouveaux délais de sa promot
du Pape. — Départ de Cadix de la flotte
d'Alberoni. — Giudice à Rome; misère de sa
de sa réputation. — Friponnerie d'Ottobon.
vie solitaire et pénitente de Ragotzi. . . .

CHAPITRE V. — Le général et l'intendant de nos
en France par les habitants de la Martinique
de la Trémoille; du fils unique du maréch
Busanval; d'Harlay, conseiller d'État; cara
ce dernier. — Mort de Dongois, greffier en
Mort et deuil d'un fils du prince de Conti.
intendant de Bordeaux et conseiller d'État
Périgueux. — Courson, cause de la chute
frère, et seul coupable, se soutient. — Le m
au conseil de régence; question de préséa
d'Estrées et lui, jugée en sa faveur; son aven

s, avec les raisons et la manière de la faire; il l'approuve, demeure entre nous deux, par la faiblesse du Régent. — solutions du comité des finances mises en édit. — Démêlé atre le premier président avec les enquêtes pour le choix et re des commissaires du Parlement, quand il en faut nom- - Le Parlement veut qu'on lui rende compte des finances l'opiner sur l'enregistrement de l'édit, et l'obtient; il l'enre- enfin, avec peine; misère du Régent; peur et valetage du duc illes. — Évêques prétendent inutilement des carreaux à l'assi- re du feu Roi. — Entreprise de nouveau condamnée entre les sses du sang, femmes et filles, au mariage de Chalmazel avec œur du maréchal d'Harcourt. — Mme la duchesse d'Orléans e Bagnolet. — Maison donnée à Paris aux chanoiniers; et ap donné à la princesse de Conti pour la Vallière, aux dépens du ier Bourvalais. — Ragotzi s'en va en Turquie; ce qu'il devient u'à sa mort. — Victoire du prince Eugène sur les Turcs; prise Belgrade. — Mort de Villette et d'Estrades; le fils du dernier ient sa mairie de Bordeaux. — Mme de Mourby et Rion dame tour et premier écuyer en second de Mme la duchesse de Berry; angements parmi ses dames. — Diverses grâces de M. le duc Orléans. — Retour de Hongrie des François. — Mort du duc de entadour; extinction de son duché-pairie. — Mort de Moncault. — achète pour mes enfants deux régiments de cavalerie. — Abbé du Bois repasse en Angleterre. — Peterborough arrêté dans l'État ecclésiastique. 102

APITRE VII. — Mépris d'Alberoni pour la détention de Molinez; ses réflexions sur la situation de l'Europe; son dégoût de Beretti; conduite et pensées de cet ambassadeur. — Inquiétude et avis de Beretti. — Différents sentiments sur l'Empereur en Angleterre; manége intérieur de cette cour; même diversité de sentiments sur l'union établie entre le Régent et le roi d'Angleterre. — Empressement et offres des ministres d'Angleterre au Régent pour l'unir avec l'Empereur et y faire entrer l'Espagne. — Saint-Saphorin employé par le roi d'Angleterre à Vienne; quel; son avis sur les traités à faire. — Roi de Prusse suspect à Vienne et à Londres; son caractère et sa conduite. — Ministres hanovriens dévoués à l'Empereur, qui veut tenir le roi d'Angleterre en dépendance; complaisance de [ce] dernier à lui payer un reste de subsides, qui excite du bruit en Angleterre et dans le Nord; hauteur de l'Empereur sur Peterborough. — Secret profond de l'entreprise sur la Sardaigne; conseils du duc de Parme au roi d'Espagne. — Colère du Pape sur son accommodement signé en Espagne; contre-temps du Prétendant; adresse hardie d'Acquaviva. — Congrégation consultée, favorable à Alberoni, contraire à Aldovrandi, qui excuse Alberoni sur la destination de la flotte espagnole. — L'entreprise de l'Espagne, au-dessus de ses forces sans alliés donne lieu à beaucoup de divers raisonnements. — Alberoni s

sur l'entreprise d'Espagne **moindre en I**
Applaudissements et avis de **Beretti ; son**
Impériaux somment le roi d'Angleterre de
cès. — Caractère du comte de Peterborou
destination de l'entreprise de l'Espagne ;
roni. — Plaintes et menaces de Gallas, q
— Frayeur de toute l'Italie. — Hauteu
— Aldovrandi veut persuader que l'entre
roni ; mouvements partout contre cette
diverses. . . . . .

CHAPITRE VIII. — L'Espagne publie un manif
Déclaration vague de Cellamare au Régei
exciter toutes les puissances contre l'Empei
seaux, dont il manque ; en est refusé ; se
terre inutiles. — Singulières informations
cet ambassadeur cru vendu à Alberoni et s
cher au service du roi d'Espagne ; Ald
ailleurs, vendu à Alberoni ; artifice de ce
d'alliés ; ses offres à Ragotzi. — Fureur d
crainte et bassesse de ses neveux ; le roi
sujets de voir Giudice à Rome et tout co
de la succession de Toscane. — Manége
pour engager le Régent à s'unir à l'Emper
la paix de l'Empereur et de l'Espagne, et
efforts à Madrid ; ruses à Londres avec
vigilance de Königseck à Paris. — Entrepi
les Impériaux lui enlèvent des officiers
Gœrtz mis en liberté. — Le Czar plus a

des propositions sauvages d'Acquaviva, comptant sur la
Stella, qui vouloit un chapeau pour son frère. — Molines
du château de Milan dans un des colléges de la ville. —
jets d'Alberoni, qui en même temps sent et avoue sa
Propos trompeurs entre del Maro et Alberoni; ses divers
— La Hollande, inquiète, est touchée de l'offre de l'
reconnoître sa médiation. — Cadogan à la Haye; son
ses plaintes, sa conduite; inquiétude de l'Angleterre sur
ses ministres, détrompés sur le Régent, reprennent confi
font les derniers efforts pour faire rappeler Châteauneuf. —
et but du traité entre la France, le Czar et la Prusse. —
Bois à Londres, et le colonel Stanhope à Madrid. — Le Co
Berlin sans y avoir rien fait ni voulu écouter sur la paix d
Le roi de Prusse, réconcilié avec le roi d'Angleterre, cher
tromper sur la paix du Nord; se plaint de la France, qui le
— Poniatowski à Paris, confident du roi de Suède, co
Kniphausen, lui trace le chemin de la paix du Nord. — Ac
roi d'Angleterre, et sa cause, pour pacifier l'Empereur et l'
qui ne s'en éloigne pas. — Sentiment de Monteleon sur les
sa situation redevenue agréable avec eux. — Caractère du
gleterre et de ses ministres. — Bassesses du roi de Sic
l'Angleterre inutiles; son envoyé à Londres forme une in
Vienne pour y réconcilier son maître; opinion prétendue de
reur sur le Régent et sur le roi de Sicile. — Crainte publi
princes d'Italie; sages pensées de Cellamare; avis envenimé
la France de Welez à l'Empereur. — Conseils enragés de Ron
au Pape, qui fait entendre qu'il ne donnera plus de bulles s
ditions et précautions. . . . . .

CHAPITRE IX. — Saint-Albin coadjuteur de Saint-Martin des
infamie de l'abbé d'Auvergne. — Disputes encore entre le gr
premier écuyer. — Le duc de Noailles et Law brouillés, se
modent en apparence; Noailles obtient le gouvernement et
nerie de Saint-Germain par la mort de Mornay. — Plélneuf,
à Turin de peur de la chambre de justice, imagine d'y
mariage d'une fille de M. le duc d'Orléans avec le prince de
pour se faire de fête; je suis chargé de ce commerce mal
et je m'en décharge sur l'abbé du Bois, à son retour d'An
— Querelle entre le maréchal de Villeroy et le duc de Ma
premier gentilhomme de la chambre en année, qui la perd
disputes des premiers gentilshommes de la chambre. — Le
de Villeroy refuse la prolongation du don de cinquante mi
de rente sur Lyon; son motif; sa conduite; explication de
n'y perd rien. — Quatre-vingt mille livres au duc de Tre
Le prince électoral de Saxe se déclare catholique à Vienne.
de Louvois refuse l'évêché de Clermont; quel. — Rion gouve
Cognac. — Mort d'Oppède, mari secret de Mme d'Argento

ment du roi d'Espagne. — **Foiblesse**
guéri; vanteries des forces d'**Espagne,**
mesures; l'Angleterre arme une escad
duc de Saint-Aignan et Alberoni; chimè
tout à Alberoni, tient à del Maro d'étra
cardinal Alberoni, qui est nommé à
l'archevêché de Séville; il montre à del
paix, qui en avertit le roi de Sicile. —
roni. — Aldovrandi, pensant bien faire
pagne d'accepter la constitution, est tan
ouvrage comme contraire à l'infaillibil
mené; griefs du Pape contre lui. — D
reur au Pape. — Hauteur incroyable
qui tremble devant lui, et qui est pre
ches entre le cardinal Acquaviva et le
du Pape. — Mouvements inutiles dan
Soupçons sur le roi de Sicile, qui en
Paris. — Le duc de Modène n'ose dor
qui est pressé de tous côtés de se ma
vendus à l'Empereur; foiblesse entière
Albane, sans l'aimer ni l'estimer; crain
dovrandi. — Gallas et Acquaviva égalen
rieur du palais du Pape; il veut se mêle
et l'Espagne. — Hauteur et menaces d
déplaisent en Hollande. — Manéges inté
de l'abbé du Bois. — Manéges intéress
sur Chavigny, amené par l'abbé du Bois
— Inquiétude chimérique des Anglois

— Inquiétude des ministres de Sicile à Londres et à Paris. — ître le roi d'Angleterre et le prince de Galles. — Manége et s de la Pérouse. — L'Angleterre arme doucement une pour la Méditerranée; plaintes de Monteleon; réponse hon- ais claire, des ministres anglois. — Chimère imaginée par les s du Régent, qu'il vouloit obtenir de l'Empereur la succes- e la Toscane pour Monsieur son fils. — Beretti, trompé faux avis, compte avec grande complaisance sur la Hol- dont il écrit merveilles en Espagne, et de la partialité impé- es Anglois. 239

XII. — Mouvements du roi de Prusse à divers égards; son ca- et ses embarras. — Tentatives pleines d'illusion de Cellamare, ouvre avec art la vraie disposition du Régent sur les affaires tes. — Mouvements en Bretagne. — Idées d'Alberoni; il rte contre les demandes de l'Empereur au Pape, surtout sur ui le regarde personnellement. — Déclaration du roi d'Es- sur la paix; propos, sentiment, conduite d'Alberoni; ses pré- s; son profond secret; sa toute-puissance en Espagne. — à Madrid; le roi d'Espagne inaccessible. — Souverain mépris roni pour Rome; sa conduite sur le bref injurieux au roi gne. — Aldovrandi occupé de rapprocher les deux cours, et justifier à Rome sur ce qu'il avoit fait à l'égard de l'accepta- la constitution en Espagne. — Délicatesse de Rome étrange- erronée. — Anecdote importante sur la constitution entre vêque de Tolède et moi; son caractère. — La nonciature e de Naples; le Pape, n'osant rien contre l'Empereur, s'en à l'Espagne. — Rare expédient du Pape sur la non-résidence roni en son évêché de Malaga; réflexion; délicatesse horrible ne. — Fureurs de Bentivoglio, qui dégoûtent de lui les siens ; il donne au Pape des conseils extravagants sur les affaires relles. — Don Alex. Albane passe pour vendu à l'Espagne; is gouvernement du Pape; il refuse les bulles de Séville à ni. — Frayeur du duc de Parme et ses conseils à l'Espagne; ite et sentiment d'Alberoni; forces de l'Espagne diversement lées. — Sage avis del Maro au roi de Sicile. — Riperda, vendu roni, lui propose l'union du roi de Sicile au roi d'Espagne. — lière aventure d'argent entre Bubb, Riperda et Alberoni. — état personnel du roi d'Espagne et du futur. — Insolentes ies d'Alberoni; ses efforts auprès des Hollandois; son opinion ngleterre; ses bravades. — Riche arrivée des galions. — Hautes ations des ambassadeurs d'Espagne en France, en Angleterre leurs; propos d'Alberoni sur l'Angleterre et la Hollande. — es militaires d'Alberoni; il veut engager une guerre générale; nglois ne laissent pas de le ménager. — Triste état personnel d'Espagne, quoique rétabli; mesures d'Alberoni pour être t bien le maître de sa personne; docteur Servi, médecin par-

compte de leur conduite. . . . . .

CHAPITRE XIII. — 1718. — Manéges du duc
mort de Mornay; duc de Noailles obtie
ment et capitainerie de Saint-Germain.
et de Law, et sa cause. — Duc de Noai
place, veut me regagner, et me prop
ruiné de la Trappe. — Sourds prépa
Noailles et son ami le chancelier. — Édi
d'Occident; quelle. — Le Régent trava
le chancelier et le duc de Noailles, sur
poser. — La Raquette et les Birons. —
guedoc, d'où Basville se retire avec d
— Inondations vers le Nord. — Mada
maréchale d'Estrées une loge à l'Opéra.
Hollande. — Mariage de Chauvelin, de
Grâces pécuniaires aux comtes de Rouc
de Rieux s'excuse au Régent de ses
Mouvements, lettres et députation de B
chal de Montesquiou; gentilshommes br
Embarras et projets sur les tailles. —
rentes fois, manquer la suppression
impossible en France. — Manéges d'Ef
duperie du Régent; conspiration très-or
Mouvements du Parlement. — Singuli
M. le duc d'Orléans et moi sur les e
Manéges contre Law du duc de Noailles
duite à cet égard. — Abbé du Bois li
contre le duc de Noailles; son double i

es faites à Châteauneuf; à Torcy, qui marie sa fille à du Châtillon; au duc d'Albret, qui veut épouser la fille de Bar- 291

XIV. — M. le duc d'Orléans mène M. le duc de Chartres aux de régence et de guerre, sans y opiner. — Entreprises du nt. — Mort et dépouille de Simiane et du grand fauconnier ais. — Madame assiste scandaleusement à la thèse de l'abbé -Albin. — Ballet du Roi, qui s'en dégoûte pour toujours. — me la duchesse de Lorraine à Paris. — Bassesse de courtisan de Lorraine. — Monsieur le Duc, et ensuite Mme la duchesse y, donnent une fête à Monsieur et à Madame de Lorraine. ence de Magny punie; quel il étoit, et ce qu'il devint. — r de Lorraine va voir plaider à la grand'chambre, puis la , et dîner chez le maréchal de Villeroy. — Objet et moyens de Lorraine dans ce voyage; il est ennemi de la France; ses es sans droit ni prétexte; ses lueurs mises au net par moi nt. — Altesse Royale pourquoi et quand accordée au duc ie. — Le Régent entraîné à tout accorder au duc de Lorraine; ures pour l'exécution. — Caractère de Saint-Contest, nommé ire le traité avec le duc de Lorraine, qui obtient un grand brement en Champagne en souveraineté, et le traitement e Royale. — Misère du conseil de régence. — Le Régent utilement, par Saint-Contest et par lui-même, de vaincre ma ce au traité; vient enfin à me prier de m'absenter du conseil ence le jour que ce traité y sera porté; j'y consens; il m'en le même lorsque le Régent accorda le traitement de Majesté de Danemark, et celui de Hautes Puissances aux états géné- s Provinces-Unies. — Le traité passe sans difficulté au conseil nce; est de même aussitôt après enregistré au Parlement. — de Monsieur et de Madame de Lorraine; audacieuse conduite de Lorraine, qui ne voit point le Roi. — Le grand-duc et le olstein-Gottorp, sur l'exemple du duc de Lorraine, prétendent Altesse Royale, et ne l'obtiennent pas. — Bagatelles entre uc d'Orléans et moi. — Mme de Sabran; quelle; son bon mot ent; sa conduite avec ses maîtresses. 326

XV. — Mouvements du Parlement à l'occasion d'arrêts du con- les billets d'État et les monnoies. — Lettres de cachet à des ; députation et conduite du parlement de Bretagne. — Bre- endant de Limoges. — Conférence du cardinal de Noailles garde des sceaux chez moi, dont je suis peu content. — s données par le Régent aux abbayes de la Trappe et de ts; ma conduite à cet égard avec le duc de Noailles et avec ur de Septfonts, avec qui je lie une étroite amitié. — Mariage repas avec la fille de la Vrillière. — Mort de Fagon, premier n du feu Roi. — Mort et dispositions de l'abbé d'Estrées. —

... au duc de Guiche, et autres grâces ...
...ux, la Chaise et Heudicourt. — Nouvelles é...
du cardinal de Polignac, qui tâche inutilem...
Régent de beaucoup de choses. — Désordre d...
Law et lui font seuls toute la finance; il obtie...
...mme, à l'instar de la chancelière, premier e...
...nonita depuis. — Mort de Menars, président...
aujourd'hui premier président, a sa charge...
...iques du Parlement suspendues par des con...
... Beauffremont, de concert avec ceux qui ...
...eur de noblesse, insulte impunément les ma...
...en essuient l'entière et publique mortification;...
...mont, qui se moque après et aussi publiq...
Duc, et aussi impunément. — Catastrophe ...
de la Hire et de l'abbé Abeille. — Mort de Po...
du Roi; Dodart mis en sa place; prudente ...
cette occasion. — Caractère de Dodart et de ...
et infamie de Chirac. . . . .

Chapitre XVI. — Mort de la duchesse de Vendô...
pour l'obscure garde de son corps sur même ex...
ce qui n'a pas été tenté depuis. — Le grand ...
...eudi saint pour la dernière fois, et s'abs...
l'adoration de la croix. — Cardinal de Poli...
au Roi l'évangile à baiser, de préférence au ...
condamne. — Le Roi visite Madame la Prin...
deux ...

de se passer de bulles; la peur en prend à Rome, qui
toutes, et sans condition, aussitôt. — Mort du comte
; sa fortune fatale à celle de Portland. — Mort, caractère,
onsieur le Grand. — Mort de Mme de Chalmazel et de la
Montfort. — Mariage du duc d'Albret avec une fille de
et du fils du prince de Guémené avec une fille du prince
— Origine des fiançailles dans le cabinet du Roi de ceux
g de princes étrangers. — Mariage du comte d'Agenois
le Florensac. — Prince et princesse de Carignan à Paris,
ent incognito. — Triste éclat de l'évêque de Beauvais. —
t quitté le service depuis treize ou quatorze ans, étant
camp, fait maréchal de camp. — Bruit des mestres de
avalerie sur le style des lettres que le comte d'Évreux
t, qui finit par un *mezzo-termine*. — Augmentation de
duchesse de Portsmouth. — Grandes grâces pécuniaires
ıce de Conti; origine de ce débordement de finances du
nces et aux princesses du sang. — D'Antin obtient pour
tits-fils les survivances de ses gouvernements, et Silly une
le conseil du dedans du royaume. — Grande sédition à
— Affaires étrangères. 381

I. — État de la négociation à Londres pour traiter la paix
ereur et le roi d'Espagne. — Deux difficultés principales.
erg le plus opposé à la cession future de la Toscane. —
s des Impériaux pleines de jalousie et de haine. — Plaintes
des Impériaux du Régent. — Point de la tranquillité de
lant la négociation. — Partialité ouverte des Anglois pour
; leurs hauteurs et leurs menaces au Régent. — Le roi
e, inquiet sur le Nord, s'assure du Czar; méprise le roi
la Czarine veut s'assurer de la Suède pour la transmis-
succession de Russie à son fils; agitations et reproches
r cette affaire. — Le Régent pressé par l'Angleterre. —
ne pense qu'a se préparer à la guerre; déclare à l'Angle-
e regarde comme infraction tout envoi d'escadre angloise
literranée. — Alberoni ennemi de la paix; ses efforts; ses
a politique; il veut gagner le Régent et le roi de Sicile. —
ersation d'Alberoni avec le ministre d'Angleterre. — Plaintes
s d'Alberoni; il écrit au Régent avec hardiesse. — Inquiè-
ıncré. — Alberoni espère du Régent, pressé par Cellamare
d'augmenter l'infanterie et d'envoyer un ministre à Vienne,
enfin leurs demandes. — Reproches de Cellamare à la
ort peu content d'une audience du Régent. — Cellamare,
r trop pénétrer et approfondir, se trompe grossièrement
ıses de la conduite du Régent. 407

III. — Sage avis de Cellamare au roi d'Espagne; est inquiet
u mariage du prince de Piémont avec une fille du Régent,

longtemps de revenir s'établir en Espagn
personne du roi d'Espagne; pouvoir s
Aubanton et Aldovrandi excitent l'Espagn
tion. — Fortes démarches et menaces t
Pape. — Consternation de Rome; ses so
tions. — Politique et ruse odieuse de la c
dans sa frayeur de l'Empereur, tombe pou
et sur Aldovrandi. — Brefs ne sont poin
par les rois de France et d'Espagne, sans
été vues par leurs ministres, qui les adm
Opinion généralement prise du Pape à l'ég
Impériaux veulent qu'Aldovrandi soit rapp
néges du Pape à cet égard; jugement qu'il

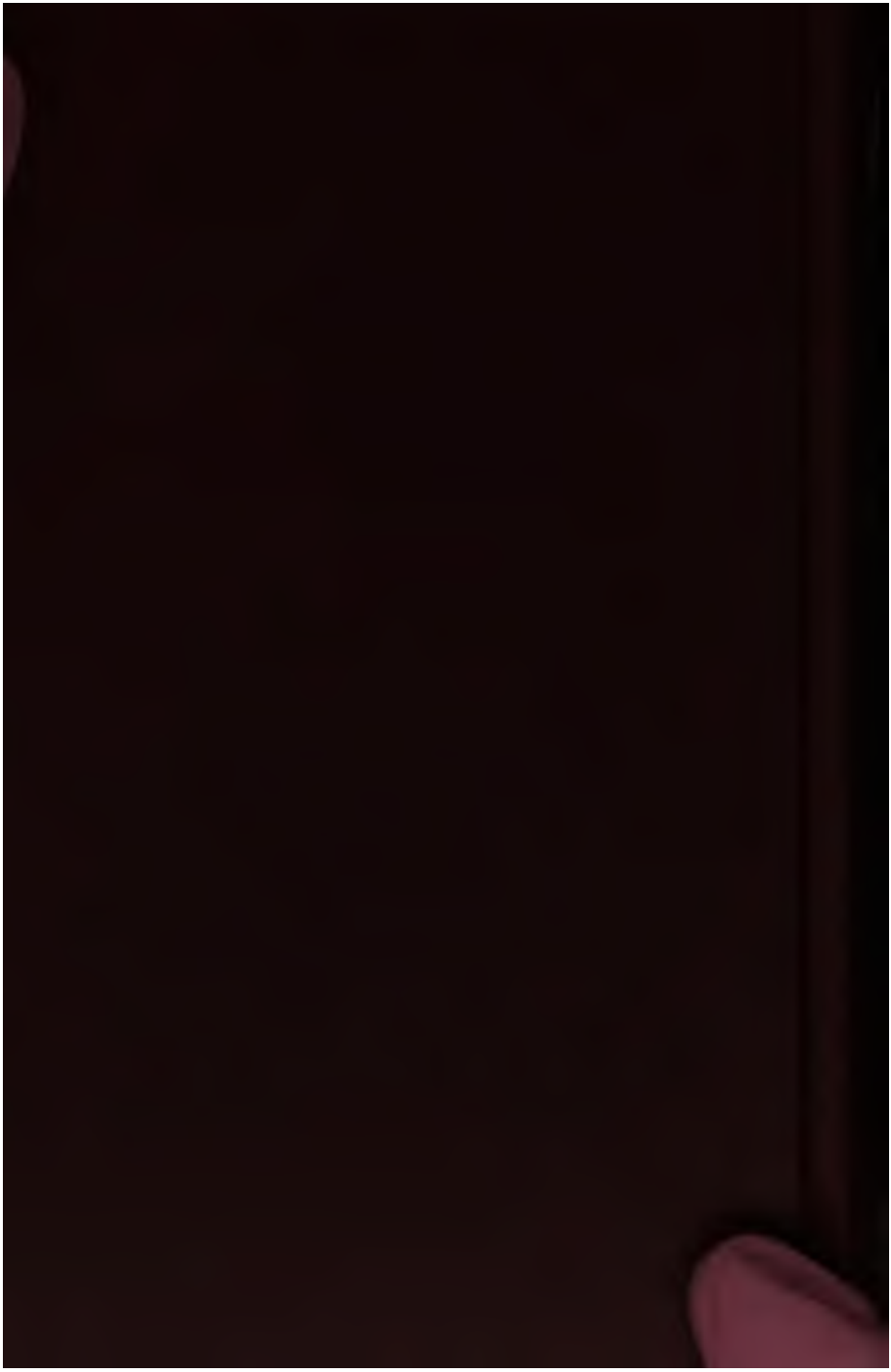
CHAPITRE XIX. — Negroni, odieux à la Franc
gnon sans participation de la France, con
Ottobon veut lier avec Alberoni. — Nouvel
voglio. — Le Pape refuse au cardinal Alb
vêché de Séville; audace, plan, propos d'A
et de sentiment au duc de Parme. — Ma
Régent et Cellamare, qui le veut entraîne
pagne contre l'Empereur. — Concert enti
ils découvrent le mariage proposé de M. le
sœur du roi de Portugal, sans succès par
Objets des ministres d'Espagne. — Corsi
Paris; quel; passe à Londres pour y fair

es réponses des ministres de Sicile à Paris et à Londres, a conservation de cette île à leur maître. — Plaintes ts de Cellamare; Monti peu satisfait du Régent. — r des ordres réitérés, fait à Londres les plus fortes ur la destination de l'escadre. — Efforts d'Alberoni en sentiments sur les traités d'Utrecht; ses vanteries; il veut attaquer; sagacité de l'abbé del Maro. — Beretti mpeur sur la Hollande. — Sage avis de Cellamare à a France. — Propos publics de Cellamare; retient sage- ; dit à Nancré qu'il ne réussira pas. 438

[redacted]

3 2044 011 787 959

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
AUG 1991
BOOK

WIDENER
BOOK DUE
SEP 12 1991